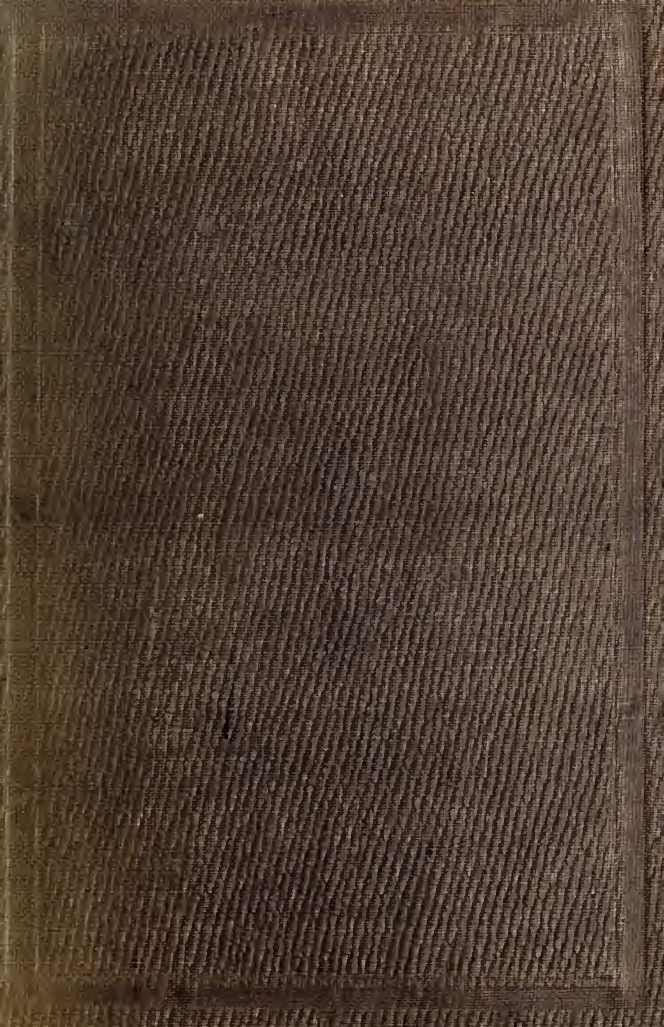
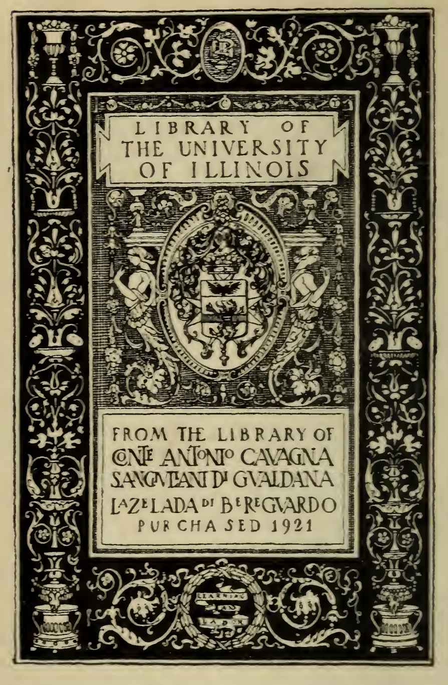



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

# JEAN CAVALIER.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.



# JEAN CAVALIER

OU

## LES FANATIQUES DES CEVENNES,

PAR

## EUGÈNE SÜE.

TOME TROISIÈME.

PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1846

# JEAN CAVALIER.



## XXXVIII.

### LES ADIEUX.

Taboureau ne se possédait pas. Les méchancetés du page avaient porté leurs fruits. Claude était bon, il avait de généreux instincts ; mais, comme presque tous les hommes, il se révoltait à la pensée de jouer un rôle qui pouvait prêter au ridicule, et d'ailleurs son amour pour Psyché était plutôt caché, plutôt comprimé qu'éteint. Les cruelles railleries de Gaston à propos de Florac avaient exaspéré la jalousie du sigisbé ; Claude, méconnaissant tout ce qu'il y avait eu de noble et de beau dans son dévouement pour Toinon, n'en voyait plus que le côté qui prêtait au sarcasme ; il se trouvait stupide, il méritait toutes les insolentes plaisanteries de Gaston ; il s'était fait le don Quichotte d'une fille qui se moquait de lui ; il allait être la risée de tout Paris. Enfin, les deux plus méchants conseillers de l'humanité, la jalousie et l'orgueil froissé, exaspéraient alors Taboureau.

Toinon, préoccupée de la résolution qu'elle venait

de prendre, ne s'aperçut d'abord ni du bouleversement des traits de Claude ni de son air courroucé.

Lorsqu'il entra, elle se leva brusquement, et se jetant dans ses bras tout en larmes, elle lui dit d'une voix étouffée :

« Ah ! mon ami, mon seul ami ! si vous saviez, mon Dieu ! ce qu'on exige de moi ! Pour l'amour du ciel, n'abandonnez pas votre pauvre Psyché ! »

Taboureau venait d'être si cruellement blessé, que, sans la moindre pitié, il repoussa durement Toinon, et se dégageant de ses bras, il lui dit d'une voix encore émue par la colère :

« Certes, je me suis conduit comme votre ami, et j'ai fait là, sur ma foi, un joli métier ! »

Il y avait tant de dédain dans ces mots de Claude, que la pauvre femme tressaillit, se recula vivement et s'écria : « Mon Dieu ! mon ami, qu'avez-vous ?

— Ce que j'ai ! — s'écria-t-il en donnant enfin cours à son indignation, — ce que j'ai ! J'ai que je suis une pécore, un oison bridé, d'avoir donné dans tous vos piéges, comme un imbécile ; de n'avoir pas vu qu'en vous conduisant à la recherche de votre sot marquis je jouais un rôle aussi honteux que ridicule.

— Est-ce bien vous qui me parlez ainsi ? — dit la Psyché d'un air navré ; — vous, Claude ?

— Oui, certes, Claude est mon nom, parbleu ! et je suis bien nommé ! Vous le savez, du reste, — s'écria le sigisbé avec une fureur croissante. — Certes, je suis un Claude, un vrai Claude, de

m'être laissé prendre ainsi à vos mines doucereuses et hypocrites, à vos larmes de crocodile, d'avoir consenti à courir les champs avec vous, en véritable Mercure galant, comme on dit. »

La Psyché, stupéfaite de ce brusque changement dans le langage et dans les manières de Taboureau, le regardait tout interdite. Écrasée par ce nouveau coup, elle lui dit presque machinalement : « Mais en quoi vous ai-je trompé ? en quoi ai-je été hypocrite ? Ne vous ai-je pas tout dit, mon Dieu ! en vous proposant de m'accompagner ?

— Oh ! certes, reprit Taboureau avec un dépit concentré, vous ne m'avez rien caché, tête-bleue ! vous êtes la franchise même. C'est moi, double pécore, triple grue que je suis, qui ai été encore trop honoré de servir de sigisbé à mademoiselle ; de descendre à un rôle dont le dernier de ses confrères les bateleurs n'aurait pas voulu ; le tout, pour courir après un impertinent marquis, un batteur d'estrade, qui, heureusement, est à cette heure rudement traité par les camisards, que Dieu bénisse ! Oui, car je le dis du fond du cœur, vivent les camisards ! — s'écria Taboureau dans sa rage contre Florac en particulier et contre la noblesse en général. — Oui, oui, morbleu ! vivent les camisards, s'ils font souffrir à cet insolent marquis toutes les tortures que je lui souhaite ! »

La colère de Taboureau avait un côté si grotesque, que Toinon ne put la croire tout à fait sérieuse. Habituée au caractère du bon sigisbé, et sachant

qu'elle l'apaisait toujours avec quelques douces paroles, elle voulut lui prendre la main; mais Taboureau la repoussa avec dédain, et lui dit : « Vos séductions sont sans doute irrésistibles, ma belle, mais l'heure est passée ! »

A ce nouvel outrage, la Psyché devint pâle comme la Mort. Elle avait trop de sagacité de cœur pour ne pas comprendre que cette fois Taboureau était grandement irrité contre elle.

Elle ne pouvait deviner le motif de ce changement soudain, qui la navrait.

Dans ce moment surtout, ayant à prendre une grave détermination, elle avait besoin d'un ami qui pût l'aider à démêler le chaos de ses pensées. Elle aimait trop sincèrement Taboureau, elle lui devait trop pour ne pas être douloureusement peinée du reproche de duplicité qu'il lui adressait.

Elle lui répondit donc avec une dignité douce et triste : « Je vous vois sans doute aujourd'hui pour la dernière fois, mon ami ; oui, mon ami, — reprit-elle à un geste méprisant de Taboureau ; — je vous donne ce nom avec confiance, car si vous avez été pour moi le plus noble des hommes, je me sens, par ma gratitude, par mon respect pour vous, digne de tous les sacrifices que vous m'avez faits.

— J'en suis infiniment flatté, mademoiselle ; cela sans doute m'honore furieusement! — dit Claude avec un accent de raillerie amère.

— Je ne puis, hélas! vous témoigner mieux ce que j'éprouve pour vous, Claude, — dit la Psyché

le cœur gros de larmes ; — mais, puisque mes paroles vous irritent, ne parlons plus de cela ; quoique concentrés en moi, mes sentiments pour vous n'en seront ni moins tendres, ni moins vifs ; écoutez-moi une dernière fois, je vous en supplie.

— Une dernière fois, oh! oui, certes, une dernière fois, la dernière fois de toutes, assurément! — s'écria Claude en frappant du pied avec impatience, — car j'ai, du métier que j'ai fait, par-dessus les oreilles!

— Je suis sur le point de prendre une résolution bien importante; sa gravité est telle que je puis, que je dois vous la confier, » dit la Psyché; et en peu de mots elle mit Claude au fait de la proposition de M. de Villars.

A mesure que Toinon parlait, la physionomie de Taboureau perdait son expression de colère et de mépris exagéré. L'étonnement, la pitié, l'indignation, animèrent tour à tour ses traits, et il s'écria lorsque Toinon se tut : Mais, malheureuse que vous êtes, vous vous perdez absolument! mais vous ne savez pas ce que c'est que le métier qu'on vous fait faire! mais un ange se flétrirait à jamais en acceptant un tel rôle.

— Je puis sauver Tancrède, » répondit Toinon avec un accent d'abnégation sublime.

Ces mots rallumèrent d'abord toute la rage de Taboureau; mais bientôt il oublia sa colère en cherchant à pénétrer les profondeurs d'une affection qui devait lui sembler inexplicable.

Cela ne pouvait être autrement. Très-peu d'âmes sont capables de comprendre que l'amour s'élève jamais jusqu'à cette magnifique opiniâtreté, jusqu'à cette superbe monomanie de dévouement aveugle qui, appliquées à la foi, font les martyrs et les saints.

Le vulgaire veut toujours que l'amour qu'on ressent soit égal à l'amour qu'on inspire.

C'est une erreur grossière.

Les gens passionnément aimés, qui aiment peu ou qui n'aiment point, sont souvent excusables, car ils sont presque toujours innocents du sentiment exalté qu'ils inspirent.

Lorsque la passion comme la foi arrive à l'idée fixe, elle s'exalte jusqu'à des proportions surhumaines, incompréhensibles à la foule.

Les croyants modérés, les indifférents ou les athées, en matière de religion, trouveront toujours exagérée, folle ou stupide, la constance de saint Laurent sur son gril.

L'on dirait qu'une des terribles conditions du fanatisme amoureux ou religieux, est de ne pas attendre sa récompense ici-bas. Cela n'est que trop vrai, le sacrifice appelle le sacrifice; le passé engage l'avenir; plus on se dévoue, plus on veut se dévouer; on s'attache à son œuvre fatale avec une ardeur croissante. Plus on a souffert, plus on espère la fin de la douleur; on oublie le chemin qu'on a fait, parce que le terme en paraît proche.

Taboureau, d'un esprit assez borné, devait parta-

ger le préjugé général. Un moment encore sous l'influence mauvaise des railleries du page, ne pouvant comprendre la Psyché, il fut sur le point d'attribuer à quelque vile arrière-pensée la courageuse résolution de cette jeune femme ; mais bientôt son bon naturel prit le dessus, et il ne vit plus dans Toinon qu'une folle dont il fallait à tout jamais désespérer.

Bien décidé à abandonner la Psyché, las des fatigues et des dangers qu'il avait courus, honteux des services qu'il lui avait rendus, mais conservant pour elle un reste d'attachement, il ne put s'empêcher d'avoir pitié de cette passion si vaillante et si résignée, il n'eut pas la force de quitter Toinon sous une impression de colère et de mépris.

La Psyché, assise sur un fauteuil, avait la tête penchée sur sa poitrine ; ses mains pendaient languissamment sur les accoudoirs du siége, ses grands yeux fixes et noyés de pleurs regardaient le plancher, sa bouche vermeille légèrement entr'ouverte laissait échapper sa respiration oppressée.

Taboureau contempla quelques moments en silence ce tableau déchirant. Toinon était seule au monde, sans amis, sans appui, méprisée par tous, même par ceux qui l'employaient à leurs desseins, peut-être même aussi par celui pour qui elle s'élevait jusqu'à l'héroïsme ; elle allait, après une année de périls et de souffrances, braver d'autres périls, d'autres souffrances.

Le bon sigisbé se sentit navré, mais il ne lui

vint pas un moment à la pensée de suivre Toinon dans cette nouvelle excursion, autant parce qu'il subissait encore la réaction des sarcasmes de Gaston, que parce qu'il aurait cru jouer un rôle très-dangereux en s'associant aux desseins de la Psyché.

Taboureau regrettait d'autant plus la brutalité de ses dernières paroles, qu'il ne pouvait les faire oublier ou les excuser par rien.

Il s'approcha de Toinon d'un air confus, et lui dit d'une voix altérée :

« En conscience, Psyché, nous ne pouvons pas nous quitter ainsi. »

A la douceur de son accent, Toinon releva vivement la tête, et joignant les mains, s'écria avec joie :

« Mon ami, vous me pardonnez donc ?

—Vous pardonner ! Eh quoi ! mon Dieu ! Pauvre enfant !—dit Taboureau en la regardant avec douleur.

— Je ne sais... le chagrin qu'involontairement je vous aurai causé.... Sans cela, j'en suis sûre, vous, toujours si bon, vous n'auriez pas été dur et injuste envers moi.

— Ne parlons plus de cela, Toinon. C'est à moi à vous demander pardon ; je vous ai cruellement traitée, dans un moment où vous avez besoin de toute votre énergie, de toute votre confiance dans la noblesse du sentiment qui vous guide, pour oser entreprendre ce que vous allez tenter. Enfin, Toinon, tout ce que je pourrais vous dire à ce sujet serait vain. Je connais votre exaltation. Que Dieu vous protége ! Vous êtes folle, mais après tout votre cœur

est noble et généreux. Il y avait en vous le germe des plus belles qualités. Si elles ne se sont pas mieux développées, ce n'est pas votre faute, à vous ; abandonnée de tous, sans parents, sans personne qui vous ait guidée, n'est-ce pas déjà un prodige de bonne nature qu'après la vie que vous avez menée vous soyez ce que vous êtes, pauvre petite ! — Et Taboureau cacha une larme. — Mais après tout, à quoi bon parler de cela ? — reprit-il, — à quoi bon s'attendrir ? N'est-ce pas rendre nos adieux plus pénibles ? Allons, allons, voyons.... du courage.... du courage.

— Oui, du courage, » dit Toinon, les lèvres contractées par les sanglots qu'elle étouffait.

Dans sa position, l'amitié de Claude était un trésor ; elle sentait qu'elle la perdait à tout jamais.

Trop délicate, trop fière pour laisser croire à Taboureau qu'elle pouvait songer à le retenir, elle reprit d'une voix entrecoupée :

— Il me reste, mon ami, un dernier service à vous demander. Le roi et le directeur du théâtre ont si libéralement récompensé ce qu'on appelait autrefois les talents de la Psyché, que j'ai cinquante mille écus déposés chez M. Dupont, notaire. C'est cette petite fortune que je veux laisser après moi à mon vieux maître de ballets.

— Je le sais, je le sais, — dit Claude ; — vous oubliez qu'avant votre départ de Paris j'ai mis vos affaires en ordre. Il a été convenu entre Dupont et moi que je vous donnerais l'argent dont vous pour-

riez avoir besoin pendant votre voyage, et qu'il le rembourserait à mon intendant sur un bon de vous.

— Pour mener à sa fin l'entreprise que je vais tenter, il me faut de l'argent, — dit la Psyché; — et après un moment de silence, elle ajouta en rougissant encore de honte et avec un accent de douloureuse humiliation :

— M. de Villars m'a proposé au nom du roi.... Ah ! mon ami, vous me connaissez !

— Je vous comprends, je vous comprends, — dit Claude en serrant les mains de Toinon dans les siennes; — toujours délicate à l'excès. Vous aurez l'argent qu'il vous faut. Je vais demander trois cents louis à M. de Villars comme s'il s'agissait de moi, je vous en ferai remettre deux cents, vous m'enverrez à Paris votre reçu, Dupont me remboursera et tout sera dit.

— Merci, merci mille fois, bon et généreux ami. Adieu encore, et pour toujours adieu.

— Ah ! que je suis faible ! — dit Taboureau en passant sa main sur ses yeux humides; — du courage ! »

Et l'excellent homme s'écria d'une voix étouffée, en ouvrant ses bras à Toinon :

« Adieu, pauvre chère enfant, adieu, encore adieu. »

Toinon, brisée par la douleur, ne put que se jeter au cou de Taboureau sans dire un seul mot.

Claude, donnant enfin un libre cours à ses larmes, prit la tête de Toinon dans ses grosses mains, baisa

son front, ses cheveux, avec une expression de tendresse déchirante ; puis, faisant un violent effort sur lui-même, il s'arracha des bras de la Psyché, et sortit comme un fou.

Une heure après, M. de Villars remit à Toinon deux cents louis et le billet suivant :

« Je monte en chaise, je pars, adieu. Je suis le » plus lâche et le plus malheureux des hommes de » vous abandonner. »

En effet, Taboureau avait acheté une chaise de rencontre, et, se défiant de sa faiblesse, il était à l'instant parti pour Paris.

---

## XXXIX.

### LE DÉPART.

Lorsque, après le départ de Taboureau, Toinon se vit seule en présence de sa fatale résolution, elle fut épouvantée.

Malgré elle, la Psyché avait espéré jusqu'au dernier moment que Claude ne l'abandonnerait peut-être pas ; trop délicate pour lui demander un tel service, elle l'eût accepté avec la plus indicible reconnaissance.

Un sentiment de peur vulgaire ne lui faisait pas ainsi vivement désirer de conserver près d'elle cet ami si bon, si dévoué.

La malheureuse femme eût tout donné au monde pour avoir un témoin de ses actions qui pût, au besoin, la justifier aux yeux de Tancrède, si elle le voyait un jour sous l'influence d'odieuses arrière-pensées.

Elle devinait les immenses difficultés qu'elle devait avoir à vaincre pour détacher peu à peu Cavalier du parti des fanatiques; elle sentait que pour y réussir il lui eût fallu une grande liberté d'esprit, une parfaite tranquillité de cœur, une profonde quiétude enfin sur l'interprétation honteuse dont le marquis pouvait un jour flétrir sa conduite.

Un moment Toinon fut sur le point de renoncer à sa pénible tâche, tant elle lui semblait grande, douloureuse. Heureusement là où les natures faibles et communes s'abattent, les natures fortes et généreuses se retrempent.

Chose à la fois triste et belle, cet amour coupable, fruit d'une vie coupable, produisit une exaltation magnifique, digne, hélas! d'une plus noble cause et d'un plus noble but.

Comme tous les gens habitués à compter avec le malheur, la Psyché sut trouver une compensation à la ruine de ses plus chères espérances dans son désintéressement sublime.

Elle s'effaça tout à fait. Au bout de la hasardeuse

carrière qu'elle allait parcourir, elle ne vit plus que le salut de Tancrède.

Avec l'humilité navrante des âmes tendres et dédaignées, elle se crut trop heureuse encore d'arracher Florac au martyre ou à la mort, au prix de son bonheur à elle.

Toinon essuya donc courageusement ses larmes. « Allons, — se dit-elle, — il faut se remettre en route. Marche, marche, pauvre petite ! Te voilà toute seule. Maintenant, ingénie-toi, appelle à ton aide toutes les ressources de ton esprit. Puise dans la sincérité de ton amour le courage, l'audace qu'il te faut pour réussir. Sauve Tancrède ! sauve Tancrède ! Et puis après, s'il te repousse comme indigne de lui, si tu meurs brisée par le désespoir, en prononçant son nom, eh bien ! la mort te sera douce encore, car tu auras fait ton devoir... Enfin, s'il te donne un regret et une larme, si sa mère te nomme sans mépris, tu remercieras Dieu de t'avoir accordé cette dernière récompense ! »

Après s'être longuement concerté avec M. de Bâville, le maréchal revint trouver Toinon. Lors de la captivité de Taboureau et de la Psyché, Mascarille, ne voyant pas revenir son maître, s'était, on l'a dit, rendu à Montpellier, chef-lieu de la généralité du Languedoc ; il avait remis en dépôt entre les mains de l'intendant la voiture et les caisses dont elle était chargée. Ces objets étaient encore à l'hôtel de l'intendance ; la Psyché se trouvait donc complétement pourvue d'objets nécessaires à sa toilette. M. de Vil-

lars voulut immédiatement profiter de la résolution de Toinon et accélérer son départ, qui fut fixé pour le jour même, à la nuit close. Une des femmes de madame de Bâville, dont l'intendant était très-sûr, fut donnée à la Psyché.

Pour constater le rang et l'importance de la jolie voyageuse, M. de Villars jugea nécessaire de la faire escorter par quatre dragons de Saint-Sernin, sous la conduite de notre ancienne connaissance le brigadier Larose. Il fut défendu aux soldats, sous les peines les plus sévères, de faire la moindre résistance. A la première attaque des camisards, ils devaient fuir à toute bride, et abandonner la voiture. On leur donna en conséquence des chevaux frais et vigoureux.

Un homme déterminé, qui connaissait parfaitement le pays, et qui avait plusieurs fois servi d'espion à M. de Bâville pour connaître les mouvements des camisards, fut chargé de conduire la chaise et de la faire tomber entre les mains des fanatiques. Les avant-postes de la troupe de Cavalier occupaient les dernières hauteurs des montagnes de la Seranne, qui dominent les plaines d'Anduze. Il était donc hors de doute que leurs nombreux éclaireurs, continuellement en vedette, découvrant au loin dans le plat-pays un carrosse si bien escorté, ne manqueraient pas de se réunir pour l'enlever.

Le titre que prendrait Toinon devait en tout cas la faire considérer comme un otage précieux à garder.

MM. de Bâville et de Villars mirent le plus grand

secret et la plus grande activité dans ces préparatifs ; sur les six heures du soir, tout fut terminé. Afin de ne pas éveiller les soupçons des espions de Cavalier, qui s'introduisaient souvent dans Montpellier, et qui auraient pu voir la voyageuse, qui devait tomber entre les mains de leur chef, sortir de l'hôtel de l'intendance, la chaise fut conduite à bras dans une maison des faubourgs, lieu fixé pour le départ de Toinon. Elle devait rencontrer son escorte à quelque distance de la ville, dans un chemin creux, où les dragons avaient l'ordre de se rendre séparément.

Sur les huit heures du soir, Toinon, en élégant costume de voyage, après un dernier entretien avec MM. de Bâville et de Villars, se rendit dans la maison du faubourg d'où elle devait partir pour Anduze.

Elle y trouva la chaise préparée, le postillon à cheval ; cinq minutes après, Toinon sortait de Montpellier ; à cinq cents pas des portes, elle trouva le brigadier et son escorte.

Larose ne savait rien de l'entreprise, sinon qu'il devait garder le plus profond silence sur cette aventure, et fuir à toute bride à la première rencontre des camisards, ce que ce digne soldat avait eu beaucoup de peine à comprendre.

La nuit était belle et calme ; madame Bastien, assez inquiète des suites de ce voyage, quoiqu'elle eût consenti à accompagner Toinon par respect pour les ordres de M. de Bâville, gardait un triste silence,

et Toinon était trop absorbée dans ses pensées pour songer à le rompre.

Il y avait environ une demi-heure que les voyageurs avaient quitté Montpellier, lorsque des cris, d'abord confus et éloignés, mais de plus en plus rapprochés, se firent entendre : et bientôt on distingua ces mots : « Arrête ! arrête ! de la part de M. le maréchal. »

Malgré l'autorité de ce nom, Larose, craignant quelque surprise, donna ordre au postillon de continuer sa route avec deux dragons ; suivi de deux autres cavaliers, le brigadier mit le sabre à la main et se porta au-devant des nouveaux arrivants, car on distinguait alors parfaitement le galop de deux chevaux et la voix de deux hommes.

A son grand étonnement, Larose reconnut un des pages de M. de Villars, Gaston de Mercœur, et Claude Taboureau, qui, juché sur un cheval de poste, soufflait d'ahan après cette course précipitée.

« Au nom de monseigneur le maréchal, fais arrêter la voiture, » dit le page. — Et montrant Taboureau, il ajouta : « Monsieur accompagnera les personnes que tu escortes. »

A la faible clarté de la nuit, le brigadier reconnut Taboureau, qu'il n'avait pas vu depuis Alais, et s'écria en se rappelant le succulent repas qu'il avait fait aux dépens de Claude : « Tiens, c'est l'homme au pâté !

— C'est bien plutôt vous, mon cher ami, qui êtes

l'homme au pâté ; car, s'il m'en souvient, c'est vous qui le dévorâtes à belles dents, » dit le sigisbé, qui semblait avoir repris sa bonne humeur. Puis, s'adressant au page, Claude lui dit avec plus de dignité qu'on n'aurait pu lui en supposer :

« Monsieur de Mercœur, si j'ai été trop brutal dans mes plaisanteries à votre égard, vous vous en êtes bien vengé. Par une fausse honte de vos sarcasmes, de peur de passer pour *candide* et *vertueux*, j'ai failli devenir lâche et cruel. De peur d'être à Paris la risée de quelques petits marquis que je tutoie moyennant cent louis que je leur prête et mon souper qu'ils mangent, j'ai failli abandonner une bonne et loyale créature qui mérite mon respect ; oui, monsieur, — dit fermement Taboureau en voyant le sourire moqueur du page, — mon respect et le vôtre, et qui...

— Au revoir, don Galaor, noble chevalier errant d'une sauteuse, d'une Amadis de l'hôtel de Bourgogne, » répondit le page avec une emphase ironique, sans attendre la fin de la phrase de Taboureau. Puis, tournant la tête de son cheval du côté de Montpellier, il regagna promptement cette ville.

« Eh bien ! va-t'en au diable dont tu descends ; car tu es bien le plus méchant et le plus effronté garnement que j'aie jamais rencontré, — s'écria Claude en voyant le brusque départ du page ; puis il ajouta gaiement, en frottant ses grosses mains l'une contre l'autre : — Maintenant, courons à ma récompense ;

car je veux être pendu si la pauvre Psyché ne va pas bondir de joie en me revoyant. »

Et le sigisbé, talonnant sa monture, eut bientôt rejoint la chaise, que Larose fit arrêter.

« Eh bien! diablesse, ensorceleuse que vous êtes, — s'écria-t-il en s'approchant de la portière, — quand je vous dis que je suis né Claude, et que je mourrai Claude! Hein! en voilà-t-il pas une furieuse preuve? »

La Psyché poussa un cri perçant et se jeta vivement en dehors de la voiture.

« C'est vous, c'est vous, mon ami! Mon Dieu! qu'arrive-t-il?

— Il arrive, tête-bleue! que j'arrive et que je suis moulu; pour revenir plus vite, j'ai laissé ma chaise à deux relais de Montpellier, et je suis venu à franc étrier, n'emportant qu'une valise avec moi. »

Et le sigisbé descendit assez péniblement de cheval.

« Aussi, tigresse,—ajouta-t-il,—vous allez comme autrefois me faire une petite, c'est-à-dire une grosse place; et vous, ma chère, vous serrer le plus possible, — dit le sigisbé à dame Bastien, — car c'est sur vous que je vais tomber. »

La Psyché croyait rêver; elle ne comprenait pas encore, elle n'osait comprendre:

« Mais, mon ami, — dit-elle en voyant Taboureau se préparer à entrer dans la chaise, — vous

allez donc monter avec nous? — Et le cœur de Toinon battait à se rompre.

— Eh! pardieu! je l'espère bien, car je me déclare incapable de continuer à trotter avec votre escorte, madame la comtesse et chère sœur, — s'écria le sigisbé en se précipitant si joyeusement dans la chaise qu'il faillit étouffer dame Bastien.

— Vous venez avec moi! — s'écria la Psyché, qui ne croyait pas encore à ce bonheur inespéré.

— Eh! oui, oui, cent fois oui. Est-ce là que je puis vous laisser seule, au milieu de toute cette diabolique intrigue? A une lieue de Montpellier, j'étais tout fier de ma résolution ; à deux, j'en ai été moins content ; à quatre, j'ai eu honte ; et à six, j'ai pris la poste pour revenir. A Montpellier, j'ai vu le maréchal : il m'a dit votre route. Je passerai pour votre frère ; rien de plus naturel! Quant au monde, il dira ce qu'il voudra, je m'en moque comme de Colin-Tampon. Vous êtes une brave fille ; il me plaît de faire ce que je fais, nargue du reste. On sera toujours le serviteur de mes cent mille écus de rente, et je ne ferai pas une lâcheté en vous abandonnant.

Il est de ces joies, de ces ravissements, qu'il est inutile de peindre. Toinon ne put que prononcer quelques mots sans suite, en baisant les mains de Taboureau, qu'elle baignait de larmes.

Le bon sigisbé, voulant garder le décorum et ne pas s'attendrir devant dame Bastien, faisait entendre

de fréquents hum ! hum ! Pourtant il ne put s'empêcher de s'écrier dans cet épanouissement de l'âme que cause un généreux sentiment :

« Qu'ils viennent donc me parler de ridicule, après ces émotions-là ! » Puis se calmant un peu, il dit en riant d'un gros rire : « Ah çà ! chère sœur, songeons à nos affaires. La position est neuve. Eh, eh ! c'est nous qui courons après ceux qui doivent nous prendre.

— Et le cheval, — dit Larose en s'approchant de la voiture, — que faut-il en faire ?

— Le cheval, mon digne compagnon du pâté ? faites ôter, je vous prie, ma valise de dessus son dos, placez-la sur le devant de la voiture et donnez la liberté au Bucéphale ; il retrouvera bien son chemin tout seul. »

Ce qui fut dit fut fait. Le carrosse se remit en route, sous l'escorte des dragons, pour gagner les environs du camp de Cavalier, où les voyageurs devaient arriver le lendemain au point du jour.

## XL.

### LE CAMP DE L'ÉTERNEL.

Le lendemain du jour où Toinon avait quitté Montpellier un beau soleil d'été éclairait de ses premiers rayons les montagnes de la Seranne, où était établi le camp de Cavalier.

Cette position dominait complétement le plat pays, vaste plaine de trois à quatre lieues d'étendue, alors entièrement inculte et déserte.

Des ruines et des décombres noircis par l'incendie marquaient la place de chaque village protestant; plus de cent hameaux ou bourgs avaient été rasés et brûlés dans cette partie des Cevennes, suivant les ordres de Louis XIV.

Partout les champs en friche étaient couverts d'herbes parasites. Il serait impossible de peindre l'aspect désolé de ces solitudes, de ce pays naguère si peuplé, si calme, si richement cultivé.

Au nord s'élevaient, en forme de croissant, les derniers escarpements de la chaîne de montagnes dont on a parlé; leurs massifs calcaires et grisâtres s'abaissaient en plusieurs rampes jusqu'aux bords du Gardon, ou rivière d'Anduze, qui baignait leur base.

A mesure que le léger brouillard du matin se dissipait, on voyait plus distinctement se dessiner à l'horizon les lignes sévères et grandioses de ces montagnes de rochers dont les flancs, presque à pic, étaient semés çà et là de quelques bouquets de châtaigniers.

Le camp de Cavalier, placé comme l'aire d'un aigle, s'étendait sur la crête d'une de ces hauteurs, seulement accessibles du côté de la plaine.

La situation de ce camp avait été choisie avec une heureuse entente des choses de la guerre, car le génie militaire de Cavalier s'était rapidement développé, mûri par l'étude, par la méditation de quelques bons ouvrages de stratégie, et par la fréquente application des savantes théories qu'il y puisait.

Il avait ainsi acquis ou perfectionné quelques-unes des qualités indispensables aux bons capitaines ; l'excellence de l'emplacement de son camp en était une preuve évidente. Profitant des avantages que lui offrait la configuration de ce pays de montagnes, coupé par des ravins, couvert par des bois, et arrosé par les rivières de la Seranne, il avait rendu sa position presque inexpugnable.

Merveilleusement servi d'ailleurs par une parfaite connaissance du pays, première et indispensable base de toute opération militaire, Cavalier avait placé ses avant-postes de telle sorte qu'il dominait complétement la plaine ; car depuis la terrible dévastation des paroisses, on ne pouvait, dans un rayon de trois à quatre lieues, faire un mouvement

de troupes qui ne fût aperçu du camp des camisards.

Ce point, très-facile à garder, était donc à l'abri de toute surprise ; il n'était commandé par aucune position où l'ennemi aurait pu amener du canon ; les communications étaient libres et assurées, entre son camp, ses magasins, et son ambulance placée sur ses derrières, au milieu de montagnes inaccessibles.

En cas d'attaque, la plaine lui offrait un champ de bataille avantageux. Les châtaigniers des montagnes lui fournissaient du bois en abondance ; la rivière d'Anduze, qui servait de défense naturelle à ses grand'gardes, lui donnait de l'eau ; l'air était pur ; en un mot, ce campement offrait les conditions défensives et offensives les plus favorables.

C'est dans cette importante retraite du chef le plus influent des camisards que nous conduirons le lecteur.

Un mouvement inaccoutumé régnait dans le camp formé de deux lignes de cabanes en bois, grossièrement mais solidement construites, et recouvertes de branches d'arbres entremêlées de joncs marins et de genêts. Il était environ sept heures du matin ; quelques escouades de camisards s'exerçaient au maniement du mousquet, sur une esplanade voisine du flanc gauche du camp ; d'autres nettoyaient leurs armes ou les rangeaient en faisceaux ; ceux-là balayaient, avec un soin minutieux, l'espèce de rue ou d'intervalle qui séparait les deux lignes parallèles de cabanes.

La troupe de Cavalier était beaucoup moins exaltée, mais beaucoup plus disciplinée que celle d'Éphraïm et de Roland (nouveau chef camisard) ; ses gens s'acquittaient de leur devoir de soldat, avec une sorte de gravité compassée. Malgré la loquacité naturelle des Méridionaux, ils parlaient peu et toujours avec une inflexion sérieuse. On voyait à leur physionomie sombre et résolue qu'ils s'étaient depuis longtemps familiarisés avec les dangers de la guerre. Presque tous les chefs étaient très-jeunes; les soldats, anciens laboureurs ou artisans, maigres, hâlés, agiles et vigoureux, semblaient habitués aux déférences d'une subordination absolue.

Chacune de leurs compagnies se composait de cent hommes. Un brigadier, un lieutenant et quatre sergents la commandaient; les soldats étaient bien armés de mousquets, de sabres et de pistolets. La plupart de ces armes avaient été fournies par la Savoie, ou enlevées par les rebelles sur les troupes du roi.

Depuis la terrible défaite de Vergesse, où ils avaient complétement battu les régiments de la marine, le plus grand nombre des camisards portaient l'uniforme de ce corps : justaucorps bleu à collet et à parements écarlate avec boutonnières de laine blanche, chapeau bordé et écharpe rouge.

Les officiers s'étaient aussi vêtus aux dépens des officiers catholiques. Quelques-uns même portaient les croix de Saint-Louis qui avaient décoré les hab ts de leurs victimes.

Une compagnie de deux cents chevaux, spécialement commandée par Cavalier, lui fournissait un détachement d'escorte qu'on appelait dans son camp *les gardes du frère Cavalier.*

Ces gens, vêtus, comme les fantassins, d'uniformes des troupes royales, portaient le harnachement de dragons de Fitz-Marcon. Cette complète ressemblance entre l'équipement des rebelles et celui des catholiques avait été bien souvent funeste à ceux-ci. Grâce à ce déguisement, les camisards avaient souvent pu les surprendre et les battre.

La cause du mouvement qui régnait dans *le camp de l'Éternel*, ainsi que les fanatiques appelaient leurs lieux de refuge, était l'arrivée prochaine des deux chefs, Roland et Éphraïm, qui devaient se rendre auprès de Cavalier pour se concerter avec lui sur des questions du plus grand intérêt.

Cavalier tenait beaucoup à la régularité du service de ses gens ; il mettait à honneur de montrer son camp sous son plus bel aspect, et il avait donné ses ordres en conséquence.

La cabane du chef cevenol s'élevait solitairement sur le flanc droit du camp et pouvait presque servir de vedette, car de ses fenêtres on dominait la plaine jusqu'à son plus lointain horizon. Cette habitation, construite en bois, était beaucoup plus grande que celle des soldats ; deux camisards, vêtus de l'uniforme des dragons de Saint-Sernin, montaient la garde à la porte.

Il était huit heures du matin. Cavalier avait depuis longtemps inspecté le camp et visité ses avant-postes.

Sa cabane était meublée avec une simplicité guerrière. Son lit se composait d'une caisse remplie de bruyère fraîche ; un manteau de dragon lui servait de couverture. Ses armes et quelques lunettes d'approche étaient suspendues à la cloison ; un grand coffre contenait ses habits, ses livres de stratégie : l'*Officier partisan*, les *Principes de la guerre*, et les *Campagnes de Rohan, suivies des réflexions de ce grand capitaine sur la guerre des montagnes*.

Accoudé sur une table faite de quatre pieux fichés en terre et surmontés de planches à peine équarries, Jean Cavalier paraissait méditer profondément un plan des Cevennes assez habilement tracé par lui, et couvert de signes et de notes hiéroglyphiques, compréhensibles pour lui seul.

L'expression des traits du jeune chef avait presque entièrement changé : sa physionomie était devenue sérieuse et empreinte d'une certaine gravité mystique qui contrastait singulièrement avec son apparence juvénile. Il était vêtu non sans une sorte de recherche. Il portait un justaucorps de drap gris-blanc bordé d'un léger galon d'or, des hauts-de-chausses bleus comme son gilet à boutons dorés, et des bottes de basane noire à éperons d'argent ; ses cheveux blonds assez longs flottaient sur ses épaules ; une moustache naissante se dessinait à peine au-dessus de sa lèvre un peu dédaigneuse.

Depuis plus d'une année qu'il avait pris une part

si continue et si éminente à la révolte, l'esprit de Cavalier s'était singulièrement développé ; ses bonnes comme ses mauvaises qualités avaient suivi la même progression. Sa pratique et son expérience des hommes et des choses lui avaient démontré la nécessité de profondément dissimuler et d'affecter de grands dehors de fanatisme. Cette hypocrisie lui répugnait, mais elle lui donnait sur ses gens une influence immense et assurait sa domination.

Lorsque les ministres manquaient, il prêchait lui-même à sa troupe ; et l'histoire a conservé quelques-uns de ces morceaux oratoires, sinon très-brillants par le fond et par la forme, du moins parfaitement conçus pour l'effet qu'ils devaient produire [1].

Cavalier n'avait jamais eu de sentiments religieux très-arrêtés. Les grands intérêts auxquels il était mêlé, exaltant outre mesure son orgueil, éteignirent bientôt le peu de foi qui existait en lui. Ce fut alors qu'il sentit surtout la nécessité d'afficher aux yeux de sa troupe les semblants de la dévotion la plus exagérée : tant qu'il avait cru, même faiblement, la feinte lui avait paru inutile.

La portée de ses vues et de ses espérances s'était aussi démesurément agrandie ; mais, de même qu'on cache sous la cendre un feu ardent et concentré, l'ambition qui le dévorait couvait sous les froids dehors d'une indifférence trompeuse, depuis qu'il s'était aperçu du fâcheux effet de ses prétentions.

[1] *Théâtre sacré des Cevennes.*

Il avait d'abord pris les titres de *généralissime*, puis de *prince des Cevennes*. Sa troupe n'avait pas murmuré de ces velléités aristocratiques ; mais Éphraïm et Roland s'en étaient si vivement émus, que Cavalier avait dû renoncer à ces pompeuses dénominations.

Pourtant, il faut le dire, un noble et généreux sentiment planait fièrement au-dessus de ces étroits calculs d'égoïsme et d'orgueil : c'était le saint dévouement de Cavalier pour la cause de ses frères, c'était son ardent et grand amour de liberté.

Les principes de Du Serre avaient porté leurs fruits : à défaut d'enthousiasme religieux, l'enthousiasme politique animait Cavalier. Au fond, il combattait plutôt pour le rétablissement des droits civils si despotiquement arrachés aux protestants, que pour le rétablissement des temples. Mais les deux questions s'étaient étroitement liées ensemble : le triomphe de l'une assurait le triomphe de l'autre.

En supposant que, par la force de ses armes, il pût parvenir à dicter des conditions au roi de France et à lui imposer de nouveau l'édit de Nantes, Cavalier voulait être nommé généralissime des troupes protestantes du Languedoc, et ensuite chargé de veiller à l'exécution des traités qui seraient conclus avec les religionnaires.

Les vœux secrets du jeune Cevenol ne devaient pas sans doute s'arrêter absolument à ces limites ; peut-être ces éminentes fonctions militaires ne devaient plus lui suffire, s'il les obtenait un jour.

Quand l'ambitieux triomphe, ce qui lui semblait le terme idéal de ses plus folles espérances n'est plus, à ses regards dédaigneux, que le point de départ d'une nouvelle carrière plus magnifique encore. Il compte toujours avec l'avenir, jamais avec le passé.

Pour compléter le crayon des modifications que le temps avait apportées dans le caractère, dans les sentiments et dans le génie de Cavalier, il nous reste à parler de son amour pour Isabeau.

Depuis la guerre de l'insurrection, la jeune fille s'était consacrée avec le plus saint dévouement à soigner les blessés de la troupe de Cavalier. Leur ambulance était établie dans la partie la plus sauvage et la plus inaccessible des monts de la Seranne. Le docteur Claudius, que Du Serre avait si perfidement trompé, dirigeait leurs traitements. Malgré ses prières, le pauvre médecin avait été conduit de force dans cette retraite.

Avec la mansuétude de son excellent caractère, Claudius s'était résigné à son sort en voyant qu'il pouvait rendre d'immenses services à ses semblables; grâce aux attentions, aux prévenances d'Isabeau, sa destinée lui parut supportable.

La jeune fille était pieusement bénie par les camisards qu'elle soignait avec une douceur angélique. Presque chaque jour Cavalier venait la voir en visitant les blessés de sa troupe. Parfois son esprit ardent et inquiet semblait se calmer, se rasséréner dans les entretiens qu'il avait avec Isabeau. C'étaient de longs et mélancoliques souvenirs du temps passé.

A propos des premières années de leur amour, c'étaient des confidences naïves de Cavalier sur ses projets d'avenir, sur ses espérances, sur les différends qui s'élevaient souvent entre lui et les autres chefs camisards ; c'étaient, de la part d'Isabeau, des conseils remplis de sérieuse tendresse et de raison.

La jeune fille avait surtout le rare courage de combattre les vues ambitieuses de Cavalier. Si la cause des religionnaires triomphait, s'ils recouvraient leurs droits, le jeune chef devait, selon Isabeau, déposer les armes, redevenir laboureur comme son père et cultiver la terre trop longtemps ravagée par la guerre civile.

Isabeau n'attaquait pas moins vivement l'indifférence religieuse de l'homme qu'elle aimait ; elle puisait quelquefois une éloquence élevée dans sa fervente piété, dans sa frayeur de voir Cavalier affecter quelquefois une hypocrisie sacrilége.

Souvent celui-ci écoutait ces conseils, ces reproches pleins de raison et d'amour avec une douce reconnaissance ; d'autres fois il s'en irritait ; alors sa conscience se troublait aux mâles reproches de la jeune Cevenole, et malgré lui il enviait la farouche abnégation d'Éphraïm et de Roland, qui ne songeaient qu'à la cause de Dieu ; mais bientôt il était ramené près d'Isabeau par le besoin de s'épancher, par la confiance inaltérable qu'elle lui inspirait, et, il faut le dire enfin, par son amour, qui s'était réveillé pour la belle Cevenole plus ardent que jamais.

C'est ici que s'ouvre un de ces abîmes du cœur dont on ne peut mesurer la profondeur : malgré l'outrage du marquis de Florac, Isabeau était restée, aux yeux de Cavalier, la fière et vertueuse jeune fille qu'il avait toujours aimée. En contemplant cette innocente victime d'un crime infernal, une compassion douloureuse, un désespoir affreux et parfois une soif de féroce vengeance se mêlaient à la vénération que tant de malheurs inspiraient.

Pourtant, malgré sa foi profonde dans la pureté de l'âme d'Isabeau, malgré les preuves d'admirable attachement que la jeune fille lui avait données, malgré la passion plus vive de jour en jour qu'il ressentait pour elle, Cavalier hésitait à lui donner sa main. Sa fierté se révoltait à la pensée d'épouser une femme, sinon déshonorée, du moins souillée par un homme qu'il exécrait pour tant de sujets de haine mortelle.

Rien n'était plus cruel pour Cavalier que ces hésitations, que ces angoisses, que cette lutte enfin entre les aspirations passionnées de son cœur et les scrupules de son orgueil. Plusieurs fois l'amour, la saine raison et l'instinct du bonheur avaient été sur le point de triompher des irrésolutions de Cavalier. Un jour même avait été fixé pour la célébration solennelle du mariage, qu'à défaut de ministre Éphraïm devait consacrer selon le rit protestant.

Mais le jeune camisard avait faibli devant un faux point d'honneur.

Isabeau, toujours digne, toujours grande, avait

caché le chagrin amer que lui avaient causé tant d'alternatives de crainte et d'espoir. Son amour pour Cavalier ne s'en était pas ressenti. Seule et en silence, elle avait souffert.

Telle avait été la vie de Cavalier jusqu'au moment où nous le retrouvons dans sa cabane, étudiant avec attention un plan des Cevennes tracé de sa main.

Bientôt un de ses gardes entra respectueusement; il s'arrêta au seuil de la porte, s'inclina presque jusqu'à terre, fit le salut militaire, et dit :

« Frère général, une vedette annonce que frère Éphraïm et frère Roland arrivent par la montagne. »

Cavalier reploya son plan, et dit au camisard :

« Envoie-moi ici *Joas-Espère-en-Dieu.* » Le soldat sortit. Cavalier prit une lunette et se mit à examiner scrupuleusement tous les points de la plaine, qui s'étendait à perte de vue et que brûlait un soleil ardent.

Joas-Espère-en-Dieu se présenta bientôt à la porte de la cabane; c'était un jeune homme, ancien armurier d'Alais, qui servait de major à Cavalier.

« Fais mettre nos gens sous les armes, — lui dit celui-ci; — qu'on rende les honneurs militaires à frère Éphraïm et à frère Roland. Tu iras les attendre à l'entrée du camp et tu les conduiras ici. »

Espère-en-Dieu salua et sortit sans dire un seul mot. Cavalier, resté seul, entra dans une autre pièce de sa cabane avant de recevoir les autres chefs camisards.

---

# XLI.

## L'ENTRETIEN.

La physionomie d'Éphraïm avait toujours le même caractère farouche et ascétique. Il arriva monté sur Lépidoth. Il était accompagné de Roland, chef camisard, homme d'environ quarante ans, à barbe et à cheveux roux, grand et robuste, ancien forgeron d'un fourneau établi près du col d'Ancize, sur les bords du torrent de Sistrié.

Du Serre, le gentilhomme verrier de l'Aygoal, suivait ces deux camisards. Après des peines inouïes, il revenait de Turin où il avait eu de fréquentes conférences avec M. Hill, envoyé extraordinaire d'Angleterre auprès du duc de Savoie, et avec M. Petrus Muller, envoyé des Provinces-Unies auprès de la même cour.

Du Serre était déguisé en marchand forain; il portait sur ses épaules une caisse contenant quelques étoffes.

Cet homme, d'une infatigable activité, en arrivant de Savoie s'était d'abord rendu secrètement à Montpellier, pour terminer plusieurs affaires dont nous parlerons plus bas.

Du Serre et Roland furent frappés de l'ordre et de la discipline qui régnaient dans le camp de Cavalier, mais Éphraïm demeura très-indifférent à cet aspect. La vue des uniformes catholiques le choquait vivement ; il jeta un coup d'œil sombre sur les gardes de Cavalier, qui, vêtus avec une certaine recherche militaire, se tenaient en haie aux environs de la cabane du jeune chef. S'arrêtant un moment devant eux, le forestier leur dit avec dédain ces paroles de l'Écriture :

« Insensés et aveugles que vous êtes ! malheur à » vous, parce que vous êtes semblables à des sépul- » cres blanchis dont le dehors paraît beau aux yeux » des hommes, mais dont le dedans est plein d'osse- » ments de morts [1] ! »

Les gardes baissèrent les yeux, la sainteté d'Éphraïm leur imposait. Du Serre et Roland échangèrent un coup d'œil qui exprimait leur crainte de voir quelques dissentiments éclater entre Éphraïm et Cavalier.

En entrant dans la cabane qu'ils trouvèrent déserte, Espère-en-Dieu, le major du jeune chef, dit aux deux Cevenols : Frère Cavalier va venir à l'instant ; il est en prières.

Soit qu'il ne crût pas à ce que venait de dire le lieutenant, soit qu'il fît allusion à quelque fait dont il avait gardé un fâcheux souvenir, le forestier répondit sévèrement :

[1] Évangile selon saint Matthieu.

« Malheur à ceux qui se servent du mensonge » comme de cordes pour traîner une longue suite » d'iniquités, et qui tirent après eux le péché comme » les traits emportent le chariot [1]. »

Du Serre et Roland regardèrent Éphraïm avec étonnement.

« Que voulez-vous dire? — lui demanda le gentilhomme verrier. — Cavalier se recueille souvent pour entendre la voix du Seigneur, qui quelquefois daigne nous parler par sa bouche. L'Éternel n'a-t-il pas béni les armes de ce jeune chef dans toutes les rencontres qu'ont eues nos frères avec les troupes royales? Nos ennemis redoutent son génie militaire; vous-même et frère Roland que voici, vous reconnaissez que personne mieux que lui ne sait concevoir le plan d'une attaque: n'avez-vous pas toujours exécuté ses ordres?

— Ses ordres! ses ordres! — s'écria Éphraïm avec indignation. — « Est-ce aussi *par ses ordres* » que l'aigle établit sa demeure dans les rochers, et » que de là il contemple sa proie; que ses yeux » perçants la découvrent au loin? Est-ce aussi *par* » *ses ordres* que ses aiglons sucent le sang, et qu'en » quelque lieu que soit leur proie, ils fondent des-» sus [2]? » Eh quoi! parce que je rencontre ce jeune homme dans la vigne, où il est ouvrier comme moi, est-il donc le maître qui le soir me donnera le salaire

[1] Évangile selon saint Matthieu.

[2] Job.

de ma journée? Si la vendange a été bonne, si la cuve a débordé, si les chevaux ont nagé dans le sang jusqu'au poitrail, — dit Éphraïm avec une sombre ironie, — est-ce donc ce jeune homme que nous devons glorifier?

— Frère, frère, — reprit Du Serre, — je le dis ainsi que toi : ce jeune homme est, comme nous, un obscur travailleur dans la vigne de l'Éternel. Mais si le Seigneur nous dit par la voix de Cavalier : Vendangez ce coteau, parce qu'il est plus mûr que celui-ci; coupez ce cep au ras de la terre, émondez cet autre, arrachez ce sarment, c'est au Seigneur et non pas à la créature que nous obéissons. »

Roland fit un signe d'assentiment.

Les paroles du gentilhomme verrier ne parurent pas convaincre Éphraïm. Il reprit d'un air mystérieux dans le langage parabolique : « Le lion voudra-» t-il bien vous servir? Demeure-t-il auprès de vos » crèches? Aurez-vous confiance en lui parce que » sa force est grande? Lui confierez-vous le soin de » votre labour[1] ? » S'il fond sur sa proie, il ne voudra pas la déposer à vos pieds. Il rugira, et il l'emportera dans sa caverne. Et encore je me trompe : le lion restera toujours le lion; farouche et noble animal, il ne deviendra point perfide comme le renard, avide comme le loup et vain comme le paon. »

Après un moment de réflexion, le gentilhomme

[1] Job.

verrier soupçonna le sens caché des paroles d'Éphraïm.

« Frère, — dit-il, — crois-tu Cavalier conduit par un intérêt humain, et non par une inspiration divine ? Crois-tu...

— Écoute, écoute, — dit Éphraïm en interrompant Du Serre d'un air solennel et prophétique, — depuis la vision qui m'ordonna de tuer l'archiprêtre de Baal, ce loup ravisseur d'âmes, une autre vision m'est apparue, et celle-là aussi doit s'accomplir. J'ai vu comme un tourbillon de vent qui venait du côté du septentrion, avec une grande nuée noire et une grande furie. Un feu était renfermé dans cette nuée; au milieu de ce feu, d'un rouge ardent, brillait quelque chose d'éblouissant, semblable à ce métal qui est composé d'or et d'airain fondu. Une voix formidable comme le bruit des eaux débordées sortit de la nuée et me dit : « Fils de l'homme, viens ! » Et saisi de terreur je me sentis enlevé, confondu dans cette nuée de tonnerre et de tempêtes, et elle se déchaîna sur la terre, et dans son tourbillon elle déracina depuis les plus hautes tours jusqu'à la chaumière, depuis le cèdre jusqu'à l'herbe des prés. Elle emporta depuis le léviathan jusqu'au ciron, aussi facilement que le vent d'automne balaie l'aire d'une grange. Et la nuée d'orage s'arrêta, et je m'arrêtai dans l'orage, et il me sembla que le Seigneur m'avait donné sa force, et que villes, forêts, montagnes s'étaient effacées devant moi, comme les eaux paisibles d'un lac s'aplanissent sous la forte poitrine d'un na-

geur ; et la voix formidable sortit de la nuée, et elle me dit : « Fils de l'homme, regarde ! » Et je regardai, et je vis au-dessous de la nuée planer dans l'air un faucon, un noble faucon noir au bec aiguisé, aux serres tranchantes, à l'œil étincelant ; et la voix lui disait de fondre sur les reptiles et les dragons qui rampaient dans la plaine autour du veau d'or, et malgré leurs sifflements, leurs dards, leurs morsures, le faucon les mettait en pièces ; puis le bec sanglant, les serres sanglantes, l'œil sanglant, il revenait glorieusement planer sous la nuée ardente. Alors la voix me dit : « Fils de l'homme, regarde ! » Et je regardai, et sur la terre, autour du veau d'or, je vis encore des reptiles ; mais ils n'étaient plus menaçants, leurs corps n'étaient plus couverts de rudes écailles, ils ne bondissaient plus furieux sous leurs carapaces comme des guerriers sous leurs armures ; ils ondulaient doucement, tout reluisants d'or, de pourpre et d'azur. Leurs yeux n'étaient plus irrités, mais suppliants, mais fascinateurs ; leurs sifflements n'étaient plus terribles comme le bruit d'une flèche qui atteint le but, mais harmonieux comme les accents maudits du serpent d'Éden. Et la voix, sortant de la nuée, ordonna au faucon de mettre en pièces ces autres reptiles ; et je regardai, et à mesure que le faucon s'abaissait vers la terre, il me sembla voir son noir et fier plumage changer de couleur, se diaprer de toutes les teintes éblouissantes de l'arc-en-ciel ; son vol n'était plus rapide, hardi, menaçant ; je ne lui vis plus de serres aiguës, de bec tranchant.

Quand il toucha le sol, ce n'était plus un faucon de guerre, c'était un paon ; il étalait avec orgueil sa parure et sa beauté, et il rivalisait de pourpre, d'or et d'azur avec les reptiles fascinateurs. Et alors la voix de la nuée retentit éclatante comme le bruit d'un clairon, et elle me dit : « Fils de l'homme, regarde ! » Je regardai, je vis tous nos frères entourés, enlacés, étouffés, déchirés par les reptiles séducteurs, pendant que le faucon, devenu paon, sourd aux cris lamentables de nos frères, sourd à leurs malédictions, faisait insolemment miroiter son plumage. Alors la voix formidable me dit : « L'heure est venue ! à ton tour, fonds sur lui, que sa chair serve de pâture aux autres oiseaux du ciel ! » Et j'étais aigle, et je fondis sur lui, et de mon bec et de mes serres je le déchirai, et la voix cria trois fois : « Jérusalem ! Jérusalem ! Jérusalem ! et la vision disparut. Et toute vision doit être accomplie. Le loup ravisseur d'âmes a été pendu à la Croix du Sang : les corbeaux feront pâture du faucon devenu paon. »

Après avoir prononcé ces mots avec une exaltation croissante, Éphraïm retomba dans un farouche et profond silence.

L'application était si facile, si directe, que Du Serre, qui connaissait l'aveugle et superstitieuse férocité du garde d'Aygoal, fut épouvanté : il le savait capable de sacrifier Cavalier à ses sanglantes hallucinations, comme il avait sacrifié l'archiprêtre. La tête de Cavalier était trop précieuse au parti protestant

pour que le gentilhomme verrier ne tâchât pas de calmer les soupçons d'Éphraïm.

Au même instant Cavalier entra. Soit réflexion, soit hasard, soit que ce changement fût nécessaire à l'exécution de quelque projet, le jeune chef avait quitté les vêtements assez élégants qu'il portait le matin : il avait le costume d'un montagnard, casaque de toile blanche, guètres de cuir, et large chapeau de feutre.

Du Serre chercha Ephraïm du regard, et d'un coup d'œil lui montra Cavalier pour lui reprocher l'injustice de ses soupçons ; mais le forestier, abîmé dans ses pensées, ne parut pas l'apercevoir.

Depuis le jour où Cavalier avait conduit Céleste et Gabriel au château du Mas-Arribas, Cavalier avait quelquefois vu Du Serre. A toutes les questions du jeune chef pour savoir par quelle étrange fatalité ces deux malheureuses créatures étaient tombées dans un état voisin de la folie, ainsi que tous les enfants qui avaient habité le terrible château de l'Aygoal, le gentilhomme verrier avait toujours dévotement répondu qu'il l'ignorait lui-même ; que ce mystère confondait sa pensée ; qu'il ne pouvait qu'admirer cette preuve miraculeuse de la volonté divine, et remercier humblement le Seigneur d'avoir choisi sa demeure pour y manifester sa puissance d'une manière si terrible. En vain Cavalier avait essayé d'obtenir quelques renseignements en interrogeant son frère et sa sœur, à peine prononçait-il le nom du

verrier que les deux pauvres enfants tombaient dans des terreurs convulsives, qui se terminaient toujours par une attaque de catalepsie.

Cavalier, trop ignorant des sciences physiques pour pénétrer ce mystère, trop peu croyant pour y voir un miracle, et pourtant instinctivement convaincu que le verrier n'était pas étranger aux douleurs de Céleste et de Gabriel, ne le rencontrait jamais sans une sorte de crainte involontaire, comme si cet homme étrange eût été doué de quelque puissance occulte.

« Bonjour, frères, — dit Cavalier en s'adressant à ses trois compagnons. — Que le Seigneur soit avec vous ! »

Roland prit cordialement la main du Cevenol, tandis que Du Serre, qui avait déposé dans un coin la caisse qu'il portait sur ses épaules, l'ouvrit mystérieusement.

Cavalier s'avança vers Ephraïm et lui dit aussi : « Bonjour, frère. »

Après avoir quelque temps regardé le Cevenol en silence, le forestier lui dit d'une voix sombre :

« Que le Seigneur te défende de toute tentation jusqu'à la mort ! » Et il se tut.

Cavalier, habitué depuis longtemps aux manières bizarres de l'ancien garde d'Aygoal, fut peu touché de ce sombre accueil ; il se retourna vers Du Serre et lui dit :

« Eh bien ! quelles nouvelles de Savoie ? »

Le verrier fit jouer un ressort qui cachait un

double fond, et tira de sa caisse d'abord un paquet de lettres, puis un assez grand nombre de petits rouleaux cachetés qu'il posa sur la table de Cavalier.

« Il y a de bonnes nouvelles et des lettres du duc de Savoie pour vous, — dit-il à Cavalier en lui donnant un paquet de dépêches. — Il y a aussi de l'argent pour nos troupes ; mille louis que voici. Dans un mois, nous toucherons pareille somme. Pour nous l'expédier, on attend l'arrivée de lord Marlborough à La Haye. C'est, comme toujours, le marquis d'Arzelier qui, à Genève, m'a remis une traite sur Galdi et Fuquet de Montpellier. »

Cavalier ne put réprimer un mouvement d'orgueil en coupant, du bout de son poignard, les lacets de soie qui, selon la mode du temps, joignaient les deux cachets des lettres qu'on lui adressait. Cette dépêche du duc de Savoie était chiffrée. Le jeune Cevenol prit dans un portefeuille la clef des chiffres et parcourut rapidement cette missive. Son front rougit de fierté. Le prince le complimentait au nom des puissances protestantes de l'Europe sur ses succès, sur ses talents militaires. Il était à la fois « *l'épée et le bouclier* de l'église reformée ; » grâce à son courage, à son habileté, qui tenait en échec l'insatiable ambition de Louis XIV, le monde allait devoir la paix aux religionnaires des Cevennes. Commandés par Cavalier, leur opiniâtre rébellion et celles qui allaient bientôt éclater dans le Rouergue et dans le Vivarais occuperaient assez le roi pour qu'il songeât à pacifier son royaume, et qu'il re-

nonçât à ses injustes prétentions. Enfin le duc de Savoie terminait sa lettre en promettant un prochain envoi d'armes et de munitions. Une autre lettre était du duc de Marlborough. Ce grand capitaine, après avoir aussi donné les louanges les plus exagérées aux talents militaires de Cavalier, lui promettait aide et assistance au nom de la reine Anne, et l'engageait à persévérer dans sa courageuse entreprise.

Cavalier avait vingt-deux ans. C'était à lui, naguère obscur artisan, qu'un prince souverain, qu'un des plus illustres généraux du temps écrivaient dans des termes si flatteurs. Les succès inouïs qu'il avait remportés justifiaient presque ces louanges. Une tête moins jeune et moins ardente que la sienne aurait difficilement résisté à de si enivrantes séductions. Il faut donc peut-être pardonner à Cavalier de n'avoir pas vu que les encouragements des princes étrangers s'adressaient bien plutôt au révolté qui entretenait en France une guerre civile désastreuse qu'au religionnaire militant pour sa foi.

Après avoir lu ses dépêches, Cavalier les mit soigneusement dans son portefeuille.

« Le maréchal de Villars est arrivé à Montpellier, — dit Du Serre.

— Un de nos frères me l'a appris ce matin, — répondit Cavalier. Puis, montrant sa carte, il ajouta fièrement : — Et j'étais là tout à l'heure à examiner de quelle façon nous pourrions le recevoir.

— Le Vivarais se soulèvera-t-il cette fois ? » demanda Du Serre.

Roland, qui, par la position de sa troupe, communiquait avec cette province, répondit :

« J'ai vu nos frères Squié et Dentz ; ils n'attendent que le signal.

— Et le Rouergue ? — demanda Du Serre à Éphraïm, qui avait fini par prêter attention à l'entretien.

— L'épée du Seigneur est dans la main de nos frères en ce pays ; ils n'attendent que l'heure de frapper, — dit Éphraïm.

— Frères, — dit Du Serre, — j'arrive de Savoie. J'ai vu à Turin et à Genève les envoyés d'Angleterre et de Hollande ; ni les munitions ni l'argent ne nous manqueront. Les munitions nous arriveront toujours par la côte. Les barques de nos frères de Cette les iront prendre en haute mer à bord des bâtiments sardes. Ils rentreront de nuit dans l'étang de Maguelonne, et de là nos muletiers vous les apporteront en passant par les déserts du Vaunage. Tout nous seconde. Le Rouergue et le Vivarais sont prêts à prendre les armes ; agissons avec concert. Notre force est déjà immense ; vous le voyez à la crainte que nous inspirons. Quelques heureux succès de plus et nos droits sont partout reconnus. Déjà, dans le Gévaudan, nos frères, protégés par notre occupation des Cevennes, rétablissent leurs temples. Ah ! quels progrès depuis le jour où nous nous sommes assemblés pour la première fois près de la Croix-du-Sang.

— Depuis ce temps, les os de l'archiprêtre de Baal ont blanchi à cette croix, — dit Ephraïm d'un air

sombre ; — quand la voix du Seigneur s'est fait entendre, la vision s'est accomplie par la voix des prophètes. La délivrance de son peuple a sonné, ses ennemis sont tombés par milliers, nos temples sont relevés de leurs ruines. Le Seigneur n'avait-il pas dit : « Les maisons de brique sont tombées, mais » nous en bâtirons de marbre ; on a coupé des sy» comores, mais nous mettrons des cèdres en leur » place [1] ? »

— Si nous triomphons, — reprit Roland, — c'est que, comme dit le prophète, « il n'y a pas eu un » de nous qui ait senti la lassitude et le travail, qui » ait dormi, qui ait sommeillé, qui ait jamais quitté » son baudrier [2]. »

— Frères, — dit Cavalier après quelques moments de silence, et comme s'il eût voulu recueillir ses pensées, — il ne faut pas que nos succès passés nous aveuglent. On rassemble contre nous des forces menaçantes ; le maréchal de Villars est arrivé. Croyez-moi, je suis bien informé, on veut réunir près de vingt mille hommes avant de nous attaquer. La moitié des garnisons de Nîmes et d'Uzès doivent partir dans cinq jours pour Montpellier ; il faut empêcher la jonction de ces troupes ; il faut intercepter toute communication entre ces deux villes et la capitale du Languedoc. Rien de plus facile. La rivière du Gardon sépare le diocèse d'Uzès du diocèse de Nîmes, comme la Vidourle sépare le diocèse de Nî-

[1] Isaïe.

[2] Amos.

mes du diocèse de Montpellier. Les troupes d'Uzès sont obligées de traverser le Gardon au pont Saint-Nicolas. En une journée et demie de marche, frère Roland, partant des montagnes de la Lozère, peut être arrivé et embusqué dans les bois de Varquerolles, situés à une lieue de ce pont ; il attaquera les troupes d'Uzès lorsqu'elles auront passé le Gardon, pendant qu'un détachement ira par ses ordres faire sauter le pont, pour couper toute retraite aux troupes royales et toute communication avec Nîmes. De mon côté, je partirai d'ici avec huit cents hommes et deux cents chevaux ; en une journée de marche, j'arriverai près du pont de Sommières ; les troupes qui viennent de Nîmes à Montpellier sont forcées de le traverser ; je m'embusque dans les défilés d'Aspère, et j'attaque les Philistins à leur passage. Maîtres du diocèse de Nîmes, nous coupons les deux ponts pour l'isoler de Montpellier à l'ouest et d'Uzès à l'est. Alors nous marchons sur Nîmes, nous nous en emparons, car il n'y sera resté que six cents hommes. C'est donc dans le diocèse de Nîmes, choisi pour théâtre de la guerre, que nous rétablissons hautement notre religion. Aucune position n'est plus avantageuse, les ponts étant coupés comme je l'ai dit. A l'est, le Gardon nous couvre du côté d'Uzès ; à l'ouest, la Vidourle du côté de Montpellier ; au nord, nous avons les Basses-Cevennes, que nous occupons, et sur lesquelles nous nous retirons en cas d'échec ; au midi, nous nous appuyons sur la Camargue et sur les étangs d'Aigues-Mortes, d'où

nous viennent nos munitions. Pendant que moi et Roland nous opérerons ainsi dans le diocèse de Nîmes, pour y attirer le maréchal de Villars, frère Éphraïm, dont le corps servira de réserve, gardera les Hautes-Cevennes, afin de protéger nos magasins, nos dépôts de blessés, et assurer notre retraite. Tel est le plan de campagne que je propose d'adopter. Voici une carte du Languedoc; jetez-y les yeux, frères, et vous verrez que je vous propose, je crois, le parti le plus sûr. Si vous l'adoptez, je puis, je crois, répondre du succès; mais il ne faut pas perdre un moment. Le moindre retard serait fatal : avant trois jours il faut que nous occupions le diocèse de Nîmes et que toutes ses communications soient coupées. »

Éphraïm et Roland avaient attentivement écouté Cavalier, mais avec des sentiments bien différents.

Roland, homme simple, religieux, d'un courage éprouvé, d'un esprit médiocre, ne pouvait pas, comme Cavalier, jeter largement les bases d'une expédition militaire; mais il exécutait les ordres qu'il recevait avec une rare exactitude, une grande bravoure et une parfaite intelligence. Il s'avouait d'ailleurs, sans jalousie et sans envie, la supériorité de Cavalier. Connaissant le pays à merveille, les projets que venait d'exposer le jeune chef lui avaient paru très-raisonnables, et il lui témoigna son assentiment.

La manière décidée, presque absolue, dont Cavalier venait d'exposer son plan de campagne, in-

digna Éphraïm. A son avis, le jeune chef s'isolait tellement du pouvoir divin, il rapportait tellement tout à soi, en disant qu'*il était certain du succès*, qu'au lieu de répondre à Cavalier, qui lui demandait son avis, Éphraïm prit sa Bible dans une des poches de sa casaque ; après l'avoir feuilletée quelque temps, il lut d'une voix solennelle ce passage d'Isaïe, renfermant une allusion frappante à l'orgueil que le forestier reprochait à Cavalier :

« Mais, lorsque j'aurai accompli mes œuvres sur » la montagne de Sion, dit le Seigneur, je punirai » la fierté du roi d'Assur, et l'orgueil de ses yeux altiers ; car il se dit à lui-même : C'est par la force » de mon bras que j'ai fait ces grandes choses, et » c'est ma propre sagesse qui m'a éclairé. J'ai arra- » ché les anciennes bornes des peuples et les con- » quérants de leurs trônes. » Et pourtant, — ajouta Éphraïm en fermant son livre avec une énergique indignation, — la cognée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert ? La scie se soulève-t-elle contre la main qui l'emploie ? »

Cavalier écouta Éphraïm avec calme, et lui répondit :

« Je ne me glorifie pas contre le Seigneur, frère ; je ne suis que l'humble instrument de sa volonté. C'est par son inspiration que je vous propose ce plan de campagne. Quoique frère Du Serre ne soit pas combattant, il délibère avec nous. Si lui, si Roland pensent que mon projet soit inexécutable, nous prendrons d'autres résolutions ; mais s'ils jugent que mon

projet est bon, nous te demanderons, au nom du Seigneur, frère Éphraïm, de te joindre à nous pour faire triompher sa cause. »

A ce moment on frappa à la porte de la cabane, et Espère-en-Dieu vint dire à Cavalier :

« Frère général, tout est prêt ; voici l'heure. »

Le jeune Cevenol se leva et dit :

« Frères, excusez-moi. Il s'agit d'une entreprise d'une grande importance pour le salut de la cause du Seigneur. Avec l'aide divine je vais, je l'espère, la mener à bien. »

Les trois chefs se levèrent. Après quelques légères contestations le projet de Cavalier fut adopté, et son exécution fixée à trois jours au plus tard, laps de temps nécessaire pour faire les préparatifs d'attaque et de campagne.

Éphraïm ne devait pas agir conjointement avec Cavalier ; il était chargé de garder la seule entrée par laquelle on pouvait pénétrer dans les montagnes, et de conserver ainsi les magasins et les hôpitaux des camisards. Pour défendre ce poste, il n'était pas besoin d'une grande intelligence stratégique ; il fallait un courage opiniâtre, une résistance furieuse, et le forestier pouvait mieux que pas un se charger de cette entreprise. Pourtant, avant que de se résoudre à obéir, il consulta sa Bible et y trouva un passage qui lui sembla d'accord avec les dispositions prises par le jeune camisard.

Déjà bien des fois Cavalier s'était amèrement plaint à Roland et à Du Serre de ce que souvent

Éphraïm ne tenait aucun compte de ses commandements, sous le prétexte qu'ils contrariaient la lettre de l'Écriture. Si cette fatale désobéissance du forestier n'avait pas causé de grands malheurs, c'est que Cavalier avait heureusement pu réparer les fautes d'Éphraïm. Mais ce manque d'ensemble et d'unité dans le commandement devait, disait justement Cavalier, amener tôt ou tard des événements auxquels il serait impossible de remédier ; aussi demanda-t-il formellement à ses confédérés d'exiger d'Éphraïm une obéissance passive lorsqu'il s'agirait d'opérations importantes.

Malgré les instances de Roland et de Du Serre les choses restèrent dans le même état ; et Éphraïm continua de servir presque en indépendant à la tête de ses montagnards, qui n'écoutaient que ses ordres.

Lorsque Du Serre, Éphraïm et Roland eurent quitté le camp, Cavalier fit venir Espère-en-Dieu, qui, comme lui, était vêtu en paysan.

— Ils sont à la grange de Vendras ? — dit Cavalier à son lieutenant.

— Oui, frère général.

— Combien sont-ils ?

— Dix-sept.

— Nos hommes sont là-bas ?

— Oui, frère général, depuis cette nuit. Jacques vient d'arriver ; il a vu ceux que vous cherchez arriver à la grange, au point du jour, chargés de butin.

— On a fait provision de cordes ?

— Oui, frère général.

— Es-tu armé ? »

Espère-en-Dieu ouvrit sa casaque et montra les crosses de deux pistolets et le manche d'un poignard.

« Allons, » dit Cavalier ; et prenant à sa panoplie des armes pareilles à celles de son lieutenant, il sortit de la cabane suivi d'Espère-en-Dieu.

« Tu connais leur chef, — dit le jeune Cevenol à son lieutenant, — et il te connaît pour camisard ?

— C'est Jean Marius d'Alais, ancien boucher. Il a servi quelque temps dans la troupe de Roland : c'est là que je l'ai vu.

— Et tu crois qu'il ne me connaît pas ?

— J'en suis sûr. Pendant qu'il a servi avec Roland, nos deux troupes ne se sont jamais jointes. C'était par votre ordre que j'étais allé trouver Roland pour lui demander des munitions.

— Très-bien. Ainsi il est convenu que tu désertes ma troupe, que tu viens t'engager dans la leur, et que je fais comme toi.

— Oui, frère général.

— Partons. »

Le chef et son lieutenant quittèrent le camp et se dirigèrent vers une habitation appelée la grange de Vendras, qui en était éloignée d'une demi-lieue environ.

---

## XLII.

### LA FERME DE VENDRAS.

La grange ou ferme de Vendras était un grand bâtiment isolé au milieu de la plaine et adossé à un monticule couvert d'un bois de châtaigniers très-épais.

Comme toutes les habitations du pays, la ferme avait été incendiée ; mais elle était si solidement construite que, malgré le feu, une grande partie de ses murailles restaient encore debout et servaient alors de retraite aux *camisards noirs* et à leur terrible chef Jean Marius, dont on a parlé quelquefois dans le cours de ce récit.

La bande de ces scélérats, d'abord composée de cent hommes environ, avait été de beaucoup réduite par la résistance désespérée des catholiques et par les poursuites des cadets de la croix que commandait l'ermite. Depuis longtemps Cavalier attendait le moment favorable pour faire une éclatante justice de ce qui restait de *camisards noirs.* Ceux-ci, ne se défiant pas de leurs coreligionnaires, étaient depuis deux jours venus s'établir dans cette ferme isolée.

Les atrocités commises par les camisards noirs avaient été souvent attribuées aux camisards protestants. L'autorité morale de la cause de ces derniers en avait beaucoup souffert. Un crime épouvantable, dont nous parlerons tout à l'heure, avait soulevé récemment l'indignation de toute la province. Aussi Cavalier était-il résolu à mettre un terme à ces horreurs qui pouvaient compromettre si gravement les révoltés, même dans l'esprit des populations protestantes dont l'appui faisait toute la force des militants.

En moins d'une demi-heure, Cavalier et son lieutenant arrivèrent près de la ferme.

A mesure qu'ils en approchaient, des chants, des cris de joie et d'ivresse parvenaient jusqu'à eux.

« Tenez, frère Cavalier, — dit Espère-en-Dieu en apercevant un homme endormi au pied d'un mur en plein soleil, — voilà sans doute une de leurs sentinelles qui cuve son vin. »

Il était impossible de rien voir de plus hideux que ce brigand.

Il avait la figure noircie d'huile et de charbon, comme tous ceux de sa bande, dans le double but de se rendre méconnaissable et d'inspirer plus de terreur à ses victimes. Sa casaque en lambeaux était tachée de sang. Il portait un long couteau à sa ceinture de corde. Son mousquet était par terre, à côté d'une cruche renversée qui contenait encore un peu de vin. Ce misérable dormait si profondément, que les pas des deux camisards ne purent l'éveiller.

« Commence par pendre celui-ci à ce tronc d'olivier, — dit froidement Cavalier. — Il mérite doublement la mort comme vedette surprise et comme assassin.

— Frère, je n'ai pas de corde, — dit Espère-en-Dieu.

— Les papistes ne marchent jamais sans leur rosaire, ces gens-là non plus. Voici le leur ; — et du bout du pied il montra la ceinture de corde du brigand. — C'est le symbole de leur vie et de leur mort. Dénoue sa ceinture, elle suffira. L'arbre n'est pas haut. »

Le camisard noir était si complétement ivre, qu'il fut pendu au tronc d'olivier par Espère-en-Dieu, artisan robuste, sans faire la moindre résistance et sans pousser un gémissement.

Le lieutenant de Cavalier souleva le brigand et lui passa le cou dans le nœud coulant qu'il avait attaché à une forte branche d'olivier ; puis l'homme retomba et s'étrangla par son propre poids.

Cette exécution faite avec une incroyable célérité, Cavalier et Espère-en-Dieu s'avancèrent vers la ferme.

La cour, entourée de décombres noircis par l'incendie, était remplie de marchandises volées, de bétail et de provisions enlevées par ces brigands. Là on voyait des tonneaux de vins en perce, ici un bœuf à demi écorché, ailleurs des moutons et des chèvres broutant quelques plantes parasites ; plus loin, dans la poussière, et à moitié déchirés, des ballots de

toile et de cadis, enlevés sans doute aux muletiers qui traversaient les Cevennes pour aller dans le Rouergue. Enfin, des malles ouvertes, brisées à coups de hache et remplies d'habillements en désordre, étalaient les dépouilles de quelque voyageur assassiné.

Rien de plus affreux que cette scène de pillage et de dévastation encadrée par des ruines presque fumantes.

« Tu vois, c'est nous qu'on accuse! » dit Cavalier à Espère-en-Dieu.

Puis d'un pas ferme il se dirigea vers l'intérieur de la grange.

Au moment où il allait entrer dans un passage qui conduisait à la salle basse de l'habitation, un homme en sortait; il tenait une cruche à la main, et venait sans doute puiser à un des tonneaux mis en perce dans la cour. Il avait aussi la figure noircie et portait un couteau à sa ceinture.

« Qui vive? — dit-il d'une voix avinée à Espère-en-Dieu en s'arrêtant sur le seuil de la porte d'un air menaçant.

— *Visage noir et mains rouges,* — répondit Espère-en-Dieu, qui savait le mot de ralliement de ces misérables.

— Passe, — dit le brigand, — le capitaine est à table. Si tu as faim, entre; tu n'auras pas que des os à ronger.

Un bruit effroyable, mêlé de chants, de cris, d'imprécations de toutes sortes, se faisait entendre

dans la cuisine de la ferme, qui servait alors de salle de festin aux *camisards noirs.*

Jean Cavalier et son lieutenant y entrèrent hardiment. Au milieu du tumulte, ils purent, sans être aperçus, contempler un moment cet étrange et hideux spectacle.

Qu'on se figure une pièce énorme sans autre toit que quelques chevrons de charpente à moitié brûlés, tenant çà et là aux murailles noircies. Un mouton entier rôtissait devant la cheminée. Les brigands, au nombre de seize, entouraient une espèce de table faite de planches posées sur des tonneaux et couverte de viandes et de cruches de vin. A l'extrémité de cette table, on voyait Jean Marius, ancien boucher d'Uzès. C'était un homme d'une taille colossale, d'une figure repoussante et presque méconnaissable à cause de la suie et de l'huile dont il était tatoué comme ses gens; sa barbe et sa chevelure noires, hérissées, se confondaient avec les poils de sa casaque de peau de chèvre. Ses yeux étaient rouges, ardents ; il ressemblait plutôt à une bête sauvage qu'à un homme.

Sans doute il racontait aux brigands quelqu'une de ses sanglantes prouesses, car tous l'écoutaient avec une profonde attention.

Ayant par hasard tourné la tête du côté de la porte, il aperçut le lieutenant de Cavalier, et s'écria avec l'accent de la surprise en se levant à demi : « Espère-en-Dieu ! Que viens-tu faire ici ? »

A ces mots, tous les camisards noirs regardèrent les nouveaux venus.

Le lieutenant s'avança résolument vers Jean Marius, et lui dit : « Je viens m'enrôler dans les camisards noirs, si tu veux de moi et de mon camarade que voici. Cavalier devient pire qu'un ministre. Nous ne sortons du prêche que pour la prière. J'aime mieux chanter une chanson à boire qu'un psaume ; j'aime mieux visiter les coffres d'un paisible voyageur que les poches d'un officier du roi après le combat.

— Tu n'es pas dégoûté, Espère-en-Dieu, — dit le brigand. — Mais d'abord il faudra changer ton nom et t'appeler *Espère-en-Diable,* si tu fais bande avec nous. »

Les camisards noirs applaudirent à grands cris cette plaisanterie de leur chef, qui continua étendant sa large main dans la direction de la montagne où s'élevait le camp de Cavalier :

« Ce chef imberbe, cette femmelette est donc toujours perchée là-haut comme une poule sur son juchoir, à piailler des litanies comme une nonne? Un beau jour, quand j'aurai un coup de vin dans la tête, j'irai chercher Cavalier dans sa montagne, je l'apporterai dans mon abattoir et j'en ferai quatre quartiers. Il me gêne, moi.

— Si vous avez besoin de quelqu'un pour vous aider dans cette besogne, vous pouvez comptez sur moi, — dit Cavalier.

— Toi, mon petit homme ! — reprit le brigand

en souriant avec mépris. — A quoi diable pourras-tu m'aider? Tu ne pourrais pas seulement aiguiser mon couteau de boucher. Tiens, regarde-moi cette lame-là. — Et Marius lui tendit un long et large couteau qu'il avait à sa ceinture. — Depuis dix ans il me sert, bêtes et gens ne s'en sont jamais mal trouvés; du moins ils ne sont pas revenus me le dire. Mais tu en veux donc beaucoup à Cavalier?

— Beaucoup, — dit Cavalier, — et ma haine me donnera les forces que je n'ai pas.

— Tu m'as l'air, malgré ta jeunesse, d'un bon compagnon. Et Cavalier, que dit-il de moi?

— Qu'un jour ou l'autre il te pendra, — dit Cavalier.

— Oui, on m'a déjà rapporté ce propos-là; mais ça arrivera quand les agneaux saigneront les bouchers, — reprit Jean Marius en riant d'un rire féroce. — Il me pendra! Par l'enfer où ira mon âme! je voudrais bien voir ça.

— Et moi aussi, — dit Cavalier.

— Ah! tu veux être des nôtres, Espère-en-Diable, — reprit Jean Marius après un moment de réflexion; — et toi aussi, mon petit... comment t'appelles-tu?

— Daniel, — dit Cavalier.

— Et toi aussi, mon petit Daniel, — reprit Jean Marius. — Mais, savez-vous une chose, c'est que, pour être camisard noir, il faut faire ses preuves?

— Nous ferons nos preuves, — dit Espère-en-Dieu.

— Et de plus, il faut que ces fils de Belzébuth (il montra sa troupe), que mes braves chiens de boucher consentent à vous faire place au pillage et au meurtre. Y consentez-vous, mes fils? » dit Jean Marius.

Ceux de sa bande qui n'étaient pas complétement ivres, et c'était le petit nombre, répondirent à grands cris qu'ils recevraient les deux camisards parmi eux s'ils passaient par l'épreuve.

« Et quelle est l'épreuve? — demanda Cavalier.

— Il faut, — dit Marius, — travailler dans mon abattoir pour être reçu de la confrérie des mains rouges et des visages noirs, et jurer par le feu et par la barre de fer.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — demanda Espère-en-Dieu.

— Cela veut dire qu'il faut tuer quelqu'un devant nous pour être un camisard noir, et en vrai camisard noir être digne du feu du bûcher et de la barre de la roue. Nous autres, vois-tu, nous sommes tous égaux devant le grand diable de l'enfer, l'un n'envie rien à l'autre.

— C'est juste, — dit Espère-en-Dieu; — nous tuerons quelqu'un devant toi, tu peux y compter.

— Je t'en donne ma parole, — dit Cavalier.

— Tu me sembles bien hardi, mon petit Daniel, — dit Jean Marius, — mais je crois que tu te vantes. Il ne s'agit pas ici, vois-tu, d'attaquer un taureau sauvage avec l'épieu, le danger donne du courage; mais il s'agit d'égorger sans pitié quelque

chose comme un agneau ou une brebis, autrement dit une femme ou un enfant. »

Cavalier réprima l'horreur que lui inspirait le langage de ce monstre, et répondit froidement :

« Il est vrai que j'aime mieux tuer celui qui se défend que celui qui se rend. J'ai été soldat. Maintenant qu'il s'agit de faire le bourreau, je tâcherai de m'y habituer, et je suis sûr que j'y parviendrai; et je serai sans pitié, je te le promets, — ajouta Cavalier en jetant un regard singulier sur l'ancien boucher.

— Hum... tu ne sais pas à quoi tu t'engages, — dit Jean Marius; et lui montrant un des brigands qui dormait sur la table :

— Tu vois bien celui-là? — dit-il à Cavalier.

— Oui.

— C'est Ériol de Toulon. Avant l'épreuve il disait comme toi, qu'il serait sans pitié. Eh bien! j'ai été obligé de venir à son aide pour le meurtre de madame de Miraman, qu'on lui avait donnée pour s'essayer; il est vrai que, dans la suite, il s'est fait pardonner sa faiblesse. »

Cavalier frissonna en songeant qu'il avait devant lui les auteurs de l'effroyable crime dont les détails avaient épouvanté le Languedoc.

Il mit la main sur la crosse d'un de ses pistolets, et fut sur le point d'étendre Marius à ses pieds; mais, réfléchissant que le châtiment ne serait ni assez exemplaire ni assez solennel, il contint son indignation.

« Ce meurtre s'est-il donc passé comme on l'a raconté ? — demanda Cavalier.

— Je ne sais pas comme on l'a raconté, — reprit brutalement Marius ; — mais comme moi et mes gens nous avons fait le coup, je puis en parler mieux que personne.

— Contez-nous donc cela, Jean Marius, — dit Espère-en-Dieu ; — cela nous instruira, et nous montrera ce que nous avons à faire.

— Tu ne sais pas une chose, Espère-en-Diable, — dit tout d'un coup le brigand d'un air sombre, — j'ai dans l'idée que tu pourrais bien être un traître, toi et celui-là, que tu appelles Daniel ; — puis s'adressant à deux de ses gens, il leur dit : — Gardez la porte. »

Les deux brigands se levèrent, et d'un pas aviné allèrent se poster près de l'entrée de la salle, pendant que Marius attachait un regard perçant sur les deux camisards.

Cavalier et Espère - en - Dieu restèrent impassibles.

Le jeune chef dit à Marius avec le plus grand sang-froid :

« En quoi pouvons-nous te trahir ? Nous venons à toi, seuls et sans armes, tu peux t'emparer de nous ; et quand même nous t'échapperions, tu ne te caches pas des crimes que tu commets : ce n'est pas nous, n'est-ce pas, qui apprendons au Languedoc que tu as assassiné madame de Miraman ?

— Non pas, mille tonnerres du diable ! je le crie

assez haut, — dit Marius avec un horrible cynisme, — et je m'en vante!

— Et tu fais bien. Chacun répond de ses œuvres, — reprit Cavalier ; — mais tu te défies de nous, tu as tort. Tu as parlé d'épreuve, ordonne et tu verras qui nous sommes!

Après avoir réfléchi quelques instants, Marius, dont les idées étaient déjà obscurcies par le vin, trouva le raisonnement de Cavalier très-juste; il ordonna à ses gens de revenir à leur place, et dit à Cavalier :

« Mon petit Daniel, décidément tu as l'air d'un brave, et tout à l'heure je vais t'éprouver. Mais puisque tu veux que je te conte l'histoire de cette madame de Miraman, la voilà. Cette femme était partie d'Uzès pour aller rejoindre son mari à Ambroix; elle était en voiture, elle avait avec elle deux femmes, son valet et son cocher. Son chemin, tu dois savoir cela puisque tu connais le pays, était de passer à une portée de fusil d'ici, sur la lisière de la châtaigneraie.

— Là-bas, derrière la ferme? — demanda Espère-en-Dieu.

— Tout juste, vers le petit bois, qui est fourré, excepté dans une certaine clairière dont je te vais parler. Un de nos gens nous avait avertis du départ de madame de Miraman. Elle devait *nous passer* sur les trois heures du soir. Elle a été exacte : il était environ trois heures. Nous attendions ici en buvant, quand Ériol vient nous dire qu'on voyait la

voiture. Nous nous trouvions quatre, le reste de la bande était aux provisions. Il y avait donc moi, Ériol, François et Jérôme. Nous courons à la châtaigneraie. — Arrête! que je dis au cocher en lui cassant la tête d'un coup de pistolet. Il arrête, bien entendu. Le valet s'échappe pendant que nous ouvrons la portière. Les deux femmes descendent comme des effarées. Nous les conduisons dans la châtaigneraie. Madame de Miraman demande grâce, m'offre cinquante louis, un diamant, sa ceinture d'or; je prends le tout, et, pour épreuve, j'ordonne à Ériol de la tuer, ainsi que les servantes. C'était son épreuve, comme je te l'ai dit. Il obéit tant bien que mal, et si mal, que j'ai été obligé d'achever la Miraman, et que l'une des deux servantes en a réchappé, quoique nous la croyions morte. C'est ce qui prouve, mes enfants, que ce n'est pas encore si facile qu'on croit de tuer des femmes. »

En disant ces derniers mots, soit qu'il fût appesanti par le vin, soit que le remords vînt un moment troubler cette âme féroce, le brigand appuya sa tête sur ses deux mains, et garda un instant le silence.

Cavalier, ne pouvant surmonter l'horreur que lui inspirait ce monstre, fit un signe à Espère-en-Dieu, qui trouva moyen de sortir sans être vu des camisards noirs.

« Ah çà! à quand l'épreuve? — dit résolument Cavalier.

— Hein! — dit Marius en se réveillant comme en sursaut, — que veux-tu? qu'est-ce que tu dis?

— Je demande l'épreuve, — dit froidement Cavalier.

— Tu es bien pressé ! Allons, soit. »

Puis, s'adressant à un des camisards noirs :

« Julien, va chercher les deux femmes. »

Cet homme descendit par un escalier dont l'ouverture communiquait à cette pièce.

« Tu as des femmes ici! — s'écria Cavalier.

— Ce matin, au point du jour, nous avons arrêté des voyageurs. Leur voiture est là, derrière l'abreuvoir. Il y avait deux femmes et deux hommes qui venaient de Montpellier, escortés par cinq dragons. A notre première attaque, les soldats ont tourné bride, contre leur habitude. Mais c'est que leur habitude n'est pas d'avoir affaire à des camisards noirs, mais à ces camisards de là-haut, — et il montra les montagnes, — moitié ministres, moitié vieilles femmes.

— Tu as raison, Marius; ce sont de vrais cœurs de tourterelles. Mais ces soldats ont donc tourné bride devant tes gens?

— Comme de juste, car on ne les regarde pas longtemps en face. Les dragons ont pourtant sabré un de mes hommes. Je ne voulais dépêcher les femmes que ce soir, au clair de la lune; mais le diable t'envoie pour hâter leur affaire. Tu tireras au sort avec Espère-en-Diable, car il y en a une jeune et une vieille à tuer. Pour les uns, la vieille est plus difficile à tuer, à cause des cheveux blancs; pour les autres, au contraire, ce sont les cheveux noirs de la

jeune qui rendent le meurtre moins facile. C'est pour cela que vous tirerez au hasard. »

Cavalier frémit en songeant que quelques heures plus tard un nouveau meurtre pouvait encore ensanglanter les Cevennes. Il écoutait avec anxiété du côté de la porte.

— Tiens, — dit Marius en apercevant l'absence du lieutenant de Cavalier, — où est donc Espère-en-Dieu?

— Il va revenir ; il a eu soif, il est allé remplir une cruche au tonneau, — dit froidement Cavalier en se mettant sourdement en défense.

— Mais voilà du vin sur la table, — dit Marius d'un air de soupçon. — Sang et massacre! il y a là quelque trahison! — ajouta-t-il en s'avançant sur Cavalier son couteau à la main, pendant que les camisards noirs qui n'étaient pas ivres se levaient brusquement de table.

— A moi, Israël! » s'écria Cavalier en évitant adroitement un coup furieux que lui porta Marius.

Et, se précipitant sur le brigand avec intrépidité, il le saisit corps à corps, et le renversa les reins ployés sur la table.

Au même instant, trente camisards, qui pendant la nuit étaient sortis du camp et étaient venus s'embusquer dans la châtaigneraie de la ferme de Vendras, par les ordres de Cavalier, se précipitèrent dans la salle sous la conduite d'Espère-en-Dieu. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les brigands, dont les trois quarts étaient ivres, furent sai-

sis et garrottés. Cette exécution était à peine terminée, qu'on entendit la voix de l'homme que Marius avait envoyé à la cave pour y chercher de nouvelles victimes.

« Monte, monte toujours ; tu verras ce qu'on te veut, disait cet homme. »

On ne saurait peindre la stupéfaction de Cavalier lorsqu'il vit le camisard noir remonter de la cave, traînant après lui Toinon la Psyché, plus pâle qu'une morte, et dame Bastien non moins épouvantée.

Malgré lui, le chef cevenol fut frappé de cette étrange fatalité qui, une seconde fois, ramenait Toinon près de lui ; qui, une seconde fois, le mettait à même de lui sauver la vie.

Il éprouva de nouveau cette impression étrange, profonde, qu'il avait déjà ressentie sur le Rhan-Jastrié ; à la vue de cette charmante créature, il sentit son front rougir, son cœur battre, il baissa les yeux devant le regard suppliant de la Psyché, qui, tombant à ses genoux, lui cria : Grâce, monsieur, grâce ! ne nous tuez pas !

— Rassurez-vous, madame, — dit Cavalier ; — je venais au contraire ici faire un terrible exemple des brigands qui vous ont arrêtée.

— Ce ne sont donc pas des camisards ? — s'écria Toinon.

— Non, madame, — dit fièrement Cavalier ; — les camisards se battent pour la cause de Dieu et pour leur liberté, ils ne volent ni n'assassinent les voyageurs. — Puis se retournant vers Marius, qui

hurlait en se débattant sous ses liens comme une bête sauvage prise dans les rets :

« Me connais-tu?

— Non, — dit le brigand, — mais que mon couteau soit maudit! J'aurais dû t'égorger comme un veau de six mois, je t'avais sous la main, et je n'avais qu'à dire : Tue!

— Je suis Jean Cavalier! »

Marius fit un bond de rage, et poussa un cri de désespoir impuissant.

« J'ai dit que je te ferais pendre, toi et les tiens; cette sentence sera tout à l'heure exécutée sur le théâtre de ton crime.

— C'est pour cela que tu es venu me trahir, que tu t'es déguisé! — cria Marius en écumant; — ah! scélérat!

— Je suis venu te châtier moi-même, — dit Cavalier avec dignité, — pour qu'on sache bien en Languedoc que les camisards sont étrangers aux abominables forfaits que, toi et ta bande, vous commettez depuis si longtemps; tu n'as plus qu'un quart d'heure à vivre, fais ta prière.

— Je n'ai pas de prière à faire! — cria le misérable en blasphémant! — Et dire que je t'ai eu au bout de mon couteau! — ajouta-t-il avec de nouveaux efforts de rage.

— Ah! monsieur, par pitié, — dit la Psyché épouvantée; — permettez-moi de sortir d'ici, faites rendre la liberté à mon frère, qui est en bas, attaché dans cette cave avec notre cocher. »

Cavalier fit un signe à Espère-en-Dieu, qui descendit aussitôt chercher Taboureau, le prétendu frère; puis, le jeune Cevenol dit à la Psyché, en ouvrant une porte qui donnait sur une des cours de la ferme :

« Venez ici, madame, ce spectacle en effet doit vous effrayer. Remettez-vous. »

Toinon était en proie à la plus vive émotion : elle venait de courir un grand danger; elle se trouvait en face du plus mortel ennemi de Tancrède, en face de celui de qui dépendait la vie de l'homme qu'elle adorait, et pour qui elle allait affronter de nouveaux périls.

La Psyché s'appuya sur les bords d'une fenêtre basse, passa les mains sur son front, comme pour mieux recueillir ses idées.

Cavalier la contemplait avec une sorte d'extase involontaire; il n'avait jamais rencontré de créature plus séduisante.

Toinon, un peu rassurée, leva sur lui ses beaux yeux, et lui dit : « J'espère, monsieur, que vous allez nous rendre à la liberté, moi et mon frère? »

Cavalier, sortant de sa stupeur, lui répondit assez brusquement : « Madame, qui êtes-vous? Je vous ai déjà vue, vous étiez prisonnière des nôtres. Depuis cette époque, qu'êtes-vous devenue? Où allez-vous? Qui est votre frère? »

Psyché répondit facilement à ces questions. Longtemps gardée en otage avec son frère par les cami-

sards, elle était parvenue à s'échapper et à gagner Montpellier. De là elle voulait retourner à Lyon, puis à Paris. On lui avait enseigné la route du Rouergue comme la plus sûre. Le matin même elle avait été arrêtée et abandonnée par son escorte. Enfin elle s'appelait la comtesse de Nerval ; elle était veuve, et son frère, le chevalier Tabourcau, l'accompagnait.

Tout ce récit fut fait avec le charme naturel à la Psyché. Reprenant peu à peu sa présence d'esprit, elle ajouta quelques gracieuses flatteries sur le caractère de Cavalier, dont elle avait entendu vanter la noblesse et la générosité. Aussi elle ne doutait pas que le jeune chef, compatissant à son cruel sort, ne la remît aussitôt en liberté, elle et son frère, et ne lui permît de continuer sa route en lui accordant un sauf-conduit.

Cavalier l'écouta attentivement. Il réfléchit longtemps après que la Psyché eut parlé. Il était encore absorbé dans un silence qui inquiétait Toinon, lorsque le sigisbé parut, accompagné d'Espère-en-Dieu.

Claude n'était instruit de rien. Le spectacle qu'il avait vu dans la cuisine de la ferme ne devait pas le rassurer. Les camisards noirs, garrottés et gardés par les gens de Cavalier, blasphémaient ou hurlaient de rage, et leurs gardiens n'avaient pas l'air moins farouches que leurs prisonniers.

Taboureau reconnut Cavalier et se sentit très-intimidé par la présence de ce chef redoutable, dont

les sourcils froncés, la bouche sévère et dédaigneuse, révélaient le caractère altier.

« Voici l'homme, » dit Espère-en-Dieu à son chef en lui montrant Claude, qui fit coup sur coup trois profondes révérences en disant au camisard :

« J'ai déjà eu l'avantage de rencontrer monsieur le capitaine sur une montagne escarpée et non loin d'un certain abominable trou noir que... »

Mais Espère-en-Dieu, interrompant Claude, dit à Cavalier, qui regardait le sigisbé d'un air distrait :

« Le quart d'heure est passé, frère Cavalier ; faut-il les pendre ? »

Claude fit un terrible soubresaut, croyant qu'il s'agissait de lui, et regarda Cavalier avec effroi.

« Oui, dit ce dernier d'une voix lente.

— Il faut les pendre tous les dix-sept ? — demanda le lieutenant.

— Tous. Qu'ils soient attachés aux arbres de la châtaigneraie où le crime s'est commis. De retour au camp, tu feras un écriteau qu'on clouera au-dessus du cadavre de Marius. Sur cet écriteau on lira : *Jean Cavalier, par l'ordre du Seigneur, a puni les camisards noirs de leurs crimes.* »

Espère-en-Dieu disparut, et Claude, commençant à entrevoir la vérité, respira plus librement et échangea un regard d'intelligence avec la Psyché.

« Vous venez de Montpellier et vous allez à Lyon ? — demanda Cavalier à Toinon après un nouveau silence.

— Oui, monsieur, et j'espère qu'après nous avoir

sauvés, moi et mon frère, d'un grand danger, vous mettrez le comble à votre générosité en nous laissant libres.

— Je ne puis, aujourd'hui du moins, madame, vous laisser libres ; demain vous saurez ma volonté.

— Ah ! monsieur, par pitié...

— Madame, — dit presque durement Cavalier, — ce qui vient de se passer devant vous tout à l'heure vous montre assez que je sais, quand je le veux, prendre des résolutions promptes et décisives.

— Il est vrai, seigneur capitaine, — dit Claude en répétant avec un certain effroi les mots de Cavalier. — Faut-il les pendre ? — Oui. — Tous les dix-sept ? — Oui. — Brr... Il est impossible en effet d'être plus expéditif, et je gagerais qu'à cette heure...

— Demain donc, madame, — reprit Cavalier en interrompant Taboureau, qu'il n'avait pas entendu, — vous saurez si vous pouvez continuer votre route.

— Mais jusque-là, monsieur ?

— Jusque-là, — dit Cavalier en réfléchissant, — il y a sur le versant de la montagne où est bâti mon camp une maison déserte que le feu a épargnée ; quatre soldats vont vous y conduire avec votre frère ; ils vous y garderont jusqu'au moment où je vous dirai mes intentions.

— Et notre voiture ? — dit Claude.

— On va y atteler vos chevaux, qui sont dans une des cours ; on y remettra les objets que ces misérables ont pillés, et dans une heure vous serez dans l'habitation dont je vous ai parlé.

— Mais, monsieur, promettez-nous au moins que demain nous serons libres, — dit la Psyché.

— Je ne puis rien promettre, madame, » dit sévèrement Cavalier ; puis, appelant un de ses camisards, il lui donna des instructions relatives au départ de Toinon et de Taboureau, qui bientôt furent conduits dans la maison dont on a parlé.

Triste et rêveur, le jeune Cevenol regagna son camp.

---

## XLIII.

### LA MAISON ISOLÉE.

La maison qui servait de retraite, pour ne pas dire de prison, à la Psyché et à Taboureau, appartenait à un riche bourgeois d'Anduze. Charmé sans doute de l'admirable vue qu'on découvrait du versant de la montagne, il y avait fait bâtir cette habitation de plaisance. Elle s'élevait à mi-côte sur une pente très-escarpée au faîte de laquelle s'étendait le camp de Cavalier.

Les troupes chargées d'incendier les paroisses du plat pays n'avaient pas pris la peine d'aller détruire cette demeure isolée. Grâce à cet heureux hasard, elle était demeurée parfaitement habitable.

Elle se composait d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un charmant jardin planté d'orangers, de magnolias, de troënes du Japon, d'acacias de Constantinople et d'autres arbres assez rares. Exposés au midi, et défendus des vents du nord et de l'ouest par les escarpements supérieurs de la montagne, leur végétation était magnifique.

Le jardin avait été abandonné depuis longtemps, mais les plantes bulbeuses et les fleurs bisannuelles de la saison précédente s'étaient naturellement et si abondamment reproduites que leurs masses, bigarrées de mille couleurs, envahissaient les allées et couvraient les plates-bandes.

Ici l'on voyait de grosses touffes d'amaryllis avec leurs ombelles de fleurs pourpre, semées de points d'or; là des colchiques à longues grappes de fleurs roses odorantes; plus loin des coréopsis d'un jaune orange à disque brun; c'était encore une profusion d'asters, de balsamines, de reines-marguerites formant les plus riantes corbeilles naturelles; quelques vignes et quelques clématites qui n'avaient pas été taillées enlaçaient un bosquet d'orangers de leurs souples et longues guirlandes.

Le gazon avait poussé très-haut et était mêlé d'une foule de petites fleurs agrestes d'un charmant effet. Un ruisseau qui descendait de la montagne, et dont le cours avait été entravé par quelques éboulements de l'hiver, envahissait une partie du jardin. L'humidité qui résultait de cet épanchement des eaux suffisait pour conserver toutes les fleurs fraîches et

éclatantes, malgré le soleil brûlant du midi. On trouvait peut-être même plus de charmes dans le désordre luxuriant et un peu sauvage de cette délicieuse oasis que dans la symétrique régularité d'un jardin entretenu par la main de l'homme.

La maison, sans être meublée avec une grande recherche, était pourvue de tout ce qui pouvait rendre le séjour de la campagne agréable.

Toinon y trouva des livres, des gravures, un luth et un clavecin ; ce dernier instrument était absolument inutile par son complet désaccord ; mais, au moyen de quelques cordes neuves industrieusement posées par Taboureau, la Psyché put se servir du luth, dont elle jouait à merveille.

Il y avait deux jours que Toinon et le sigisbé étaient prisonniers de Cavalier, et pourtant le jeune chef n'avait pas encore paru.

Taboureau, joyeux de sa bonne action et assez rassuré sur le danger qu'il pouvait courir, s'était fort occupé d'arranger pour Toinon un petit salon au rez-de-chaussée, d'où l'on découvrait une vue ravissante.

Il était environ huit heures du soir; le soleil commençait à jeter d'obliques rayons ; la journée avait été magnifique. Toinon, vêtue d'une longue robe blanche garnie de rubans bleus, coiffée en cheveux, était assise dans un grand fauteuil de tapisserie sur le seuil de la porte du salon, d'où l'on découvrait au loin la plaine et la vallée dans toute leur immensité.

La Psyché se trouvait si heureuse d'avoir Taboureau près d'elle pour toutes les raisons dont nous avons parlé, ce bonheur imprévu lui avait donné tant de courage, qu'elle pensait presque sans effroi à la mission dont elle s'était chargée. Ayant désormais un témoin de sa conduite, ses pénibles préoccupations avaient cessé ; elle était tout entière à l'espoir et à la volonté de sauver Tancrède, qui était peut-être près d'elle dans le camp de Cavalier.

Cette quiétude d'esprit, cette espérance radieuse donnaient un nouveau charme à la physionomie de la Psyché.

Taboureau, assis à côté d'elle, était vêtu d'un justaucorps et de haut-de-chausses de velours noir ; il portait des bas de soie cramoisie comme sa veste de taffetas ; enfin sa perruque brune était courte, et sa cravate de dentelle fort longue.

« Savez-vous une chose, tigresse ! — dit le sigisbé ; — je crains sur ma parole que ce diable d'homme ne vienne pas ou qu'il nous envoie un sauf-conduit. Maintenant que mon parti est pris, je voudrais voir notre affaire réussir. Je me sens d'extraordinaires velléités diplomatiques ; je suis, têtebleue ! capable de vous donner de très-bons avis pour prouver à tous ces matamores de chancellerie qu'un bourgeois peut être négociateur tout comme un autre ; car, après tout, c'est tout bonnement de la diplomatie que nous faisons ici, et de la meilleure encore ! L'affaire est grave : il s'agit du salut d'une province et de terminer la guerre civile ; c'est quel-

que chose. Je suis assez riche pour qu'on ne m'accuse pas de m'être mêlé de cette intrigue par intérêt ; cela m'amuserait donc fort de vous aider à réussir, et de rendre service au roi par-dessus le marché. »

Sans doute ce langage du bon sigisbé contrastait étrangement avec celui qui lui avait été inspiré par les railleries du page. Mais les gens du caractère de Claude ne se piquent pas toujours d'une conduite rigoureusement logique et conséquente.

« Je me sens plus rassurée, plus courageuse, — dit la Psyché, — et pourtant il me semble que j'aurai un affreux battement de cœur la première fois que je me trouverai seule avec cet homme.

— Pur enfantillage ! ne serai-je pas toujours, sinon en tiers avec vous, du moins près de vous, dans la maison ou dans le jardin ? »

A ce moment dame Bastien vint dire à Toinon :

« Madame la comtesse, voici le chef des révoltés ; il descend par le sentier de la montagne, ses gens l'ont reconnu.

— Mon ami, ne me quittez pas ! — dit Toinon ne pouvant surmonter son émotion.

— Courage, mon enfant, remettez-vous, et surtout ayez l'air bien éploré. Priez, suppliez si ce rustre nous annonce qu'il nous retient prisonniers. Quant à moi, je me propose de pousser des soupirs et des gémissements inhumains. Mais, alors, d'un autre côté, n'allez pas le supplier trop bien. Vous êtes si

ensorceleuse, que vous seriez, tête-bleue! capable de l'attendrir, et pourtant il ne faut pas avoir l'air de nous résigner trop facilement à notre sort. Tout ceci est très délicat. Mais j'entends des pas ; allons, allons, figurez-vous que vous allez jouer un de vos gentils rôles de Colombine à l'hôtel de Bourgogne, et que je suis le souffleur. »

La nuit était presque venue; dame Bastien, qui précédait Cavalier, entra portant deux bougies, qu'elle posa sur la table.

On voyait facilement, et cette remarque frappa la Psyché, que le camisard avait mis à sa toilette tout le soin qu'il pouvait y mettre.

Lorsqu'il se présenta dans le salon, sentant la gaucherie de ses manières, il s'arrêta au seuil de la porte, et essaya un salut gêné ; mais bientôt, rougissant de sa fausse honte, lui, maître absolu du sort de ses prisonniers, il se redressa et s'avança résolument jusque auprès du fauteuil de la Psyché qui, tremblante, y était resté assise ayant Tabouréau debout à ses côtés.

Cavalier, très-pâle, avait l'air soucieux et triste.

« Madame, — dit-il brusquement à Toinon, — je ne puis vous rendre encore la liberté. Dans quelques jours peut-être... et encore, — ajouta-t-il en hésitant, — je ne sais si les circonstances le permettront.

— Ah ! monsieur, par grâce, ayez pitié de nous, laissez-nous libres ! — s'écria la Psyché en se levant à demi et en joignant les mains.

— Mon digne capitaine, soyez généreux, donnez-nous la clef des champs, que nous allions proclamer partout que vous êtes le plus clément des vainqueurs, — s'écria Claude. — Que voulez-vous faire de nous, monsieur? Nous avons été déjà si longtemps prisonniers des camisards ! C'est au moment même où nous sortons d'une si cruelle captivité, que vous nous y retenez de nouveau ! »

Et Toinon cacha sa tête dans ses mains.

« C'était donc un leurre, un affreux leurre que nous tendait la fortune ! Hélas ! hélas ! c'est fait de nous, » s'écria Claude en gémissant outre mesure.

Cavalier était agité par mille sentiments divers. Un secret instinct lui disait de rendre Toinon à la liberté ; qu'en la retenant près de lui, il s'engageait dans une voie fatale dont il ne pouvait prévoir l'issue.

Depuis deux jours les émotions les plus tumultueuses bouleversaient son cœur. C'est à peine s'il avait songé aux grands intérêts dont il était chargé. Malgré l'acquiescement donné par Roland et par Éphraïm à son plan de campagne, qui avait pour but l'occupation immédiate du diocèse de Nîmes, Cavalier était resté dans l'inaction la plus complète. Pourtant il avait lui-même démontré aux autres chefs de quelle importance il était pour le succès de la guerre que les premières opérations militaires fussent exécutées avec la plus grande promptitude.

En vain le jeune camisard appelait la raison à son aide : la figure enchanteresse de Toinon le suivait

partout ; il entendait toujours le doux accent de sa voix résonner à son oreille.

Effrayé du violent amour qu'il sentait se développer si rapidement en lui, vingt fois il fut sur le point d'envoyer un sauf-conduit à Toinon. En entrant même, il avait été sur le point de la rendre à la liberté ; mais quand il la vit si jolie, si séduisante, si enchanteresse dans sa simple et fraîche toilette, la résolution lui manqua, et il répondit par un refus formel aux nouvelles supplications de Toinon et de Taboureau.

« Je vous parais bien impitoyable, madame la comtesse, — reprit-il après un moment de silence, — mais la prudence veut que j'agisse ainsi. — Puis, pour rendre la captivité des prisonniers moins pénible, il dit à Taboureau : — Si vous voulez, monsieur, me donner votre parole que ni vous ni votre sœur ne chercherez à vous évader, je retirerai les gardes que je vous avais donnés.

— Hélas ! puisqu'il faut absolument renoncer au bonheur d'être libre, — dit en soupirant Taboureau, — je vous donne ma parole que ni moi ni madame nous ne chercherons à nous évader ; mais serons-nous à l'abri des insultes des autres camisards ?

— Ma troupe seule occupe ces montagnes. Vous n'avez rien à craindre à ce sujet, — dit Cavalier ; — et il ajouta d'une voix émue et embarrassée, en cherchant le regard de Toinon : — Je viendrai quelquefois m'informer moi-même de ce qui se passe ici. »

La Psyché répondit avec une expression de cha

grin concentré : « Je me résigne à mon sort, monsieur ; mais, d'après ce que j'avais entendu dire de vous, je m'attendais à plus de générosité de votre part. Du moins, cette cruelle position ne sera pas nouvelle pour moi.

— Croyez, madame, que les nécessités de la guerre peuvent seules me forcer à agir ainsi, — répondit Cavalier en balbutiant.

— Je le crois, monsieur, » dit la Psyché avec une certaine hauteur.

Un profond silence succéda. Toinon et Taboureau n'avaient plus rien à dire ; par prudence ils ne devaient pas persister à demander la liberté. Cavalier était trop préoccupé de son amour, il avait trop peu l'usage du monde pour entretenir ou soutenir une conversation dans la circonstance assez délicate où il se trouvait. Il éprouvait un embarras navrant, il maudissait sa timidité, il sentait qu'il devait paraître stupide, grossier ou cruel, en ne trouvant pas un mot de consolation ou même de simple politesse à dire à Toinon dans la cruelle position où elle était. Mais plus Cavalier comprenait la nécessité de parler, moins il en avait la faculté ; en se prolongeant, le silence devenait de sa part de plus en plus ridicule ; pour se donner une contenance, il ouvrait et refermait machinalement le clavecin sur lequel il s'appuyait ; enfin, faisant un violent effort sur lui-même pour vaincre sa timidité, il voulut parler, mais il ne put que faire entendre un son inarticulé ; sa voix expira dans son gosier.

Toinon et Taboureau, croyant qu'il allait dire quelque chose, levaient la tête et le regardaient d'un air surpris.

Cavalier, hors de lui, sortit brusquement, sans mot dire, et regagna précipitamment son camp, en proie à un désespoir aussi douloureux que puéril.

---

## XLIV.

### L'AMOUR.

Toinon était prisonnière de Cavalier depuis quinze jours. Le lendemain de sa première entrevue, le camisard, plus enhardi, était revenu à la maison isolée et avait risqué quelques mots pleins d'embarras sur son espoir de voir souvent la Psyché.

Celle-ci avait accueilli cette demande avec un mélange de froideur, de bienveillance et d'embarras causé par le sentiment de répulsion que lui inspirait Cavalier, et par l'exigence de sa position, qui lui commandait d'accueillir le Cevenol avec une affabilité pleine de réserve, de peur d'éveiller ses soupçons.

M. de Villars avait deviné juste ; les circonstances étaient telles, que Toinon, sans ruse, sans feinte,

sans coquetterie, en se laissant aller seulement aux impressions si diverses et si contraires qui se combattaient en elle, semblait jouer son rôle avec autant d'adresse que de dissimulation.

Aux yeux de l'homme le plus simple comme à ceux de l'homme le plus rompu au manége de la galanterie, la femme qui aime se trahit par un symptôme unique, irrécusable : l'émotion vive et continue que lui cause la présence de l'objet aimé.

Or, pour les mille raisons que l'on a dites, il était impossible à la Psyché de voir Cavalier sans être incessamment et puissamment émue.

Tour à tour il lui inspirait la haine ou la terreur; tantôt le visage de Toinon devenait radieux par l'espoir de sauver Florac; tantôt, au contraire, il s'assombrissait par la crainte navrante de ne pas réussir.

C'étaient encore des paroles dédaigneuses, amères, qui lui échappaient dans sa douloureuse impatience, et qu'elle faisait bientôt oublier par des paroles douces et bienveillantes que lui dictait une prudente réflexion. Parfois enfin la honte du rôle qu'elle jouait lui faisait monter au front une vive et subite rougeur qu'on pouvait croire causée par les plus chastes délicatesses.

Qui n'aurait été trompé à ces dehors si semblables aux réactions, aux contrastes, aux alternatives tristes et heureuses d'un sentiment profond?

Quinze jours après sa première entrevue avec la Psyché, Cavalier, naïf et ardent, orgueilleux et ti-

mide, ressentit donc pour cette femme séduisante une violente passion.

Croyant quelquefois lui plaire, et d'autres fois aussi désespérant d'y jamais parvenir, il avait passé par toutes les angoisses, par toutes les folies, par toutes les douleurs, par tous les ridicules que la passion entraîne après elle ; il avait laissé enfin s'écouler un temps précieux pour ne pas s'éloigner de Toinon ; chaque jour il avait remis au lendemain les opérations militaires qui auraient dû depuis plus de quinze jours ouvrir une campagne offensive contre le maréchal de Villars, et peut-être assurer le triomphe de la cause protestante.

Et puis Cavalier était glorieux et vain ; et à ses yeux, dernière et irrésistible séduction, la Psyché était *comtesse*, elle était grande dame.

Tout lui disait d'ailleurs qu'elle appartenait à une classe élevée ; les manières et le langage de Toinon étaient réellement de la meilleure compagnie, et Cavalier ne pouvait lui comparer que la pauvre Isabeau, quelques fermières du Languedoc, ou les bourgeoises puritaines de Genève.

Plusieurs fois Toinon, avec la plus grande circonspection, avait amené la conversation sur les prisonniers des camisards, pour pénétrer quelque chose du sort de Florac. Soit que ses allusions craintives ne fussent pas assez directes, soit que Cavalier évitât de répondre, elle n'avait pu rien apprendre à ce sujet.

Quelques grosses louanges de Claude sur la va-

leur du jeune chef, sur son importance, sur l'inquiétude qu'il inspirait à la cour, avaient été plus heureuses. Une fois même il était échappé à Cavalier de dire qu'il regrettait plus que personne les horreurs de la guerre civile.

La Psyché était donc prisonnière depuis quinze jours, lorsqu'un soir, au soleil couchant, Cavalier descendit de son camp, bien enveloppé dans son manteau.

Après avoir frappé discrètement à la porte, il entra dans le salon où Psyché se tenait d'habitude. Le camisard n'y trouva que Taboureau, auquel il faisait mille avances comme au frère de celle qu'il aimait. N'osant pas demander où était la Psyché, il aborda cordialement le sigisbé.

Celui-ci, en le voyant, posa le livre qu'il lisait et s'écria :

« Tête-bleue! seigneur général (Claude, par flatterie, n'appelait jamais autrement le chef camisard), vous voilà devenu fin courtisan. Vous frappez discrètement à la porte, comme il sied de faire quand on entre chez une belle et grande dame, au lieu de vous y présenter brusquement comme un homme vulgaire. »

Puis examinant le costume du camisard, le sigisbé s'écria : « Mais ce n'est pas tout, au ramage vous joignez le plumage. Peste ! comme vous voilà galamment troussé ! Rien de plus magnifique que votre habit. Nos plus fringants plumets de Versailles vous l'envieraient. Comment diable vous êtes-vous

procuré toutes ces élégances au milieu de votre camp ? Ah çà ! vous êtes donc sorcier ? »

Pour comprendre l'exclamation admirative de Claude, il faut savoir que, par malice, il avait souvent loué devant Cavalier la mise des gens de cour, disant que sa sœur la comtesse faisait grand cas d'une toilette recherchée, et qu'à Versailles ou à Paris rien ne sentait plus son homme de bas lieu que de venir le soir visiter les femmes en bottes et en buffle.

Cavalier avait cru faire merveille en envoyant son fidèle lieutenant Espère-en-Dieu lui acheter à Montpellier, au péril de sa vie, un habit de cour complet, lui recommandant de rapporter ce qu'il trouverait de plus magnifique.

Soit que le goût d'Espère-en-Dieu ne fût pas excellent, soit que son choix eût été fort limité, ses emplettes, très-satisfaisantes d'ailleurs aux yeux de Cavalier, assez peu connaisseur en ajustements, étaient passablement ridicules, moins par la splendeur des habits que par leur étrange assortiment.

On voyait qu'ils n'avaient été faits ni pour Cavalier ni pour aller ensemble.

Les traits du jeune chef étaient réguliers, ses longs cheveux blonds et sa moustache naissante donnaient à sa physionomie juvénile quelque chose de résolu ; un simple vêtement de guerre convenait à sa tournure robuste et vulgaire ; mais, déguisé en courtisan, il touchait au ridicule.

Il portait ce jour-là une perruque blonde assez défrisée, et, malgré la chaleur de l'été, un justaucorps

de velours bleu de ciel chamarré d'or et doublé de satin blanc avec une veste de gros de Tours nacarat broché d'argent; l'habit était trop étroit pour les larges épaules de Cavalier, et les parements lui montaient presque au milieu du bras. Un baudrier à l'ancienne mode, fond paille, sur lequel courait une broderie de fleurs naturelles et de papillons, supportait son épée. Enfin des hauts-de-chausses de velours brun très enrubanés et des bas de soie blancs à coins brodés complétaient ce costume hétéroclite, provenant sans doute de plusieurs personnes.

Il faut dire que dans sa saison, et porté par celui pour qui il avait été fait, le justaucorps de velours bleu eût été irréprochable; sa coupe était parfaite; sa broderie, d'une richesse et d'une élégance merveilleuses, eût fait honneur à Frouny, le plus fameux brodeur de l'époque.

Satisfait d'entendre Claude faire l'éloge de son habillement, Cavalier avait modestement rougi; le sigisbé, voulant l'embarrasser, lui dit :

« Ah çà ! seigneur général, est-ce donc pour moi que vous vous êtes fait si brave ? ou bien est-ce le vêtement de courtoisie que vous endossez d'habitude lorsque vous venez délivrer vos prisonniers ? Grâce à votre générosité, moi et la pauvre comtesse, allons-nous donc bientôt revoir Paris ?

— Cela est malheureusement impossible, monsieur le chevalier, — dit le camisard qui croyait à la fois être agréable à Taboureau et faire montre de bel usage en l'appelant ainsi.

— Impossible? Ah! quel homme, quel homme! — dit Claude en affectant un ton bourru; — il fallait alors rester vêtu en partisan; votre costume de guerre allait à votre air de geôlier. Mais, habillé comme vous voilà, l'air ou plutôt la chanson *geôlière* ne devrait plus être de mise; vos impitoyables refus contrastent trop avec votre élégance de gentilhomme. On dirait, tête-bleue! que c'est pour nous narguer que vous vous plaisez à venir nous rappeler si furieusement la cour.

Pour l'orgueil puéril il n'est pas de grossier encens. Cavalier, dupe de cette flatterie, se redressa dans son justaucorps, jeta un coup d'œil furtif sur un miroir placé en face de lui, et répondit néanmoins en souriant à Taboureau :

— Allons, allons, monsieur le chevalier, malgré ces habits que j'ai mis, je ne sais pas trop pourquoi, on voit toujours bien que je ne suis qu'un pauvre paysan; avouez que vous voulez railler?

— Railler! moi, railler! j'ai bien en effet le cœur à la joie! — reprit Claude du même ton parfaitement feint. — Ah! maudit soit le jour où nous avons pris la route du Rouergue au lieu de prendre celle du Dauphiné! maudite soit la guerre civile! maudit soit l'intendant! maudit le roi lui-même (mais que Dieu le sauve toutefois), d'avoir été réveiller ces vieilles querelles religieuses, comme s'il ne savait pas que son père a été forcé de traiter de puissance à puissance avec le duc de Rohan, comme s'il ne valait pas mieux avoir certaines gens pour soi que

contre soi ! Grâce à ces belles imaginations, la comtesse et moi, nous voilà prisonniers. Elle a beau me répéter que selon elle vous êtes... Et Taboureau s'arrêta court comme s'il eût été sur le point de laisser échapper un secret.

— Ah ! monsieur le chevalier, dites, dites ce que madame la comtesse pense de moi ! — s'écria vivement Cavalier.

— Ce qu'elle pense de vous, seigneur général ? — reprit Claude très-simplement. — Mais rien. Que diable voulez-vous qu'elle en pense ?

— Vous alliez dire autre chose, monsieur le chevalier, quand vous vous êtes tout à coup arrêté.

— Ah ! ah ! vous ne laissez rien tomber, ce n'est pas la clairvoyance qui vous manque, monsieur, — dit Claude feignant de regarder le camisard d'un air soupçonneux. — Bien, bien ; j'aurai garde aux épanchements, désormais.

— Monsieur, — dit Cavalier avec fierté, — je suis incapable d'abuser d'une confidence, et si madame la comtesse....

— Madame la comtesse est une petite folle ! — s'écria Claude en interrompant Cavalier. — Eh bien ! après ? Quand vous auriez plutôt les nobles façons d'un général des troupes royales que celles d'un chef de fanatiques (pardonnez-moi l'expression), qu'est-ce que cela prouve ? Nous rendez-vous plus notre liberté pour cela ? Hum ! hum ! J'aimerais beaucoup mieux, ma foi ! que vous eussiez moins bon air et un cœur plus compatissant, seigneur général.

— Monsieur le chevalier, vous savez bien que ce sont les malheureuses chances de la guerre. Ah ! comme vous, je déplore ces fatales querelles religieuses.

— Que voulez-vous ! chacun son goût et sa croyance. Vous aimez les psaumes et le prêche, tandis que nous autres, pauvres pécheurs papistes, nous aimons le bal, les galanteries et les chansons. Il est vrai qu'un jour nous irons pour cela au grand diable d'enfer. Soit ; mais vous, qui vous dites si austères et si religieux, vous ne pratiquez guère la charité évangélique à notre égard ! » ajouta Claude d'un air de fort mauvaise humeur.

Taboureau ne manquait pas de bon sens, toutes ses paroles avaient porté juste ; si ses réticences calculées firent penser à Cavalier que Toinon lui avait trouvé quelque distinction naturelle, l'allusion du sigisbé, relative au prêche et aux psaumes, fit craindre au jeune Cevenol de partager, aux yeux de la comtesse, le ridicule dont les catholiques poursuivaient les huguenots. Aussi, par mauvaise honte et pour faire l'esprit fort, le Cevenol eut la faiblesse de plaisanter sur la rigidité de sa secte, espérant que Claude rapporterait sa conversation à Toinon.

— Croyez-vous donc, monsieur le chevalier, — — dit le camisard d'un air dégagé, — que tous les protestants n'aient d'oreilles que pour les sermons, qu'ils n'aient d'yeux que pour leurs ministres ? On peut servir le Seigneur et admirer la créature, tirer

l'épée contre d'injustes oppresseurs et être charmé par la beauté.

— Tarare ! seigneur général, — s'écria Claude, — je vous connais de longue main, vous autres huguenots (pardon de l'expression) : un violon vous fait fuir, le bal et la comédie vous font crier anathème. C'est pour cela que vous vous déclarez toujours contre le parti du roi et de la cour, car vous considérez les joyeux et brillants courtisans comme autant de damnés dans ce monde et dans l'autre.

— Mais non, je vous jure, monsieur le chevalier, — dit Cavalier d'un air confidentiel. — Quand j'étais à Genève, j'ai fait plus d'un bon tour, et plus d'une fois minuit m'a trouvé ailleurs qu'au temple, en joyeuse compagnie et chantant autre chose que des psaumes.

— Tarare ! — repartit l'intraitable Taboureau ; — si vous n'aviez pas toujours été un farouche et intraitable religionnaire, à cette heure vous seriez autre chose que ce que vous êtes. Les gens de votre sorte ont beau être hérétiques, lorsque l'horreur profonde que leur inspirent les plaisirs profanes de la cour cède à leur désir de servir le roi, ils trouvent, têtebleue ! toutes les portes ouvertes à deux battants. Ruvigny, Duquesne, Doustein sont huguenots ; ne sont-ils pas généraux, amiraux, ambassadeurs ? n'aident-ils pas puissamment leurs frères dans ces positions élevées ? Mais aussi ce ne sont pas de sombres prêcheurs à manteaux noirs et à rabats blancs, qui disent : « Arrière, Satan ! » à toutes les joies du

monde. Quand de beaux yeux, charmés de leur valeur, les regardent tendrement, ces religionnaires-là ne grincent pas des dents, en criant *Babylone*. Ce sont de hardis compères, fêtés, choyés par toutes les belles dames, toujours affriolées de la bravoure et d'un certain air batailleur qui fait que la coiffe court au plumet comme la paille à l'aimant; gloire, amour, faveurs du prince, tout ça pousse sur le chemin de ces gais huguenots, comme les roses au mois de mai.

— Vous citez de bien rares exceptions, monsieur, — dit amèrement Cavalier; — quand les édits du roi nous retirent tous nos droits, je ne crois pas que la cour pense à nous accorder des faveurs.

— Eh certes! je parle d'exceptions aux gens d'une valeur exceptionnelle. Les édits! dites-vous, seigneur général? Eh! mon Dieu! — reprit Tabouretau en haussant les épaules; — les hommes supérieurs passent à travers les édits comme les gros poissons se font un trou à travers les filets qui retiennent le fretin. Allons donc, seigneur général, vous le savez mieux que personne, les édits ne sont pas faits pour vous.

— Je ne vous comprends pas, — dit le Cevenol.

— Comment! — reprit Claude d'un air étonné, — ce qu'on nous a dit à Montpellier n'est donc pas vrai?

— Mais encore, que vous a-t-on dit?

— Que le roi vous avait fait proposer le titre de comte, et deux régiments de ses gardes que vous

deviez commander avec le grade de brigadier de ses armées, si vous vouliez le servir au lieu de le combattre ? cela est-il donc faux ?

— Sans doute, cela est d'uue horrible fausseté, monsieur ! — s'écria Cavalier avec indignation ; — jamais on ne m'a fait, jamais on n'a osé me faire une si infâme proposition ! les papistes savent trop bien que de ma vie je ne serai traître à la cause que je défends !

— C'est donc un faux bruit comme tant d'autres billevesées, — reprit Taboureau avec une insouciance affectée, bien certain que les mots qu'il venait de dire germeraient tôt ou tard dans la pensée du jeune chef. — Je l'ai cru, parce que cela me semblait tout simple, d'après votre réputation militaire ; car, entre nous, vous me paraissez mériter cela, plus que cela même.

— Si vous saviez les affreux malheurs qui ont désolé ma famille, monsieur, — dit le camisard d'une voix sombre, — vous comprendriez qu'entre Jean Cavalier et le roi de France il ne peut y avoir qu'une guerre à mort.

— Tant pis pour la France, — dit Taboureau.

Il y eut un moment de silence.

La nuit était tout à fait venue, la lune se leva dans tout son plein et jeta sa douce clarté dans l'appartement.

La soirée était magnifique, la senteur aromatique des oranges embaumait l'air, on n'entendait au loin

que le léger bruissement des feuilles. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Toinon parut ; elle marchait si légèrement qu'elle avait l'air d'une apparition.

« Et d'où venez-vous ainsi, comtesse ? » demanda Claude.

Cavalier, absorbé dans ses pensées, n'avait pas entendu la Psyché.

Ces mots de Claude lui firent tourner les yeux, il s'avança et salua d'un air assez gauche en disant :

— J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, madame la comtesse.

— Bonsoir, monsieur, — dit Toinon d'une voix douce ; — et elle s'assit dans un grand fauteuil. Elle était ainsi complétement éclairée par la lune, tandis que Cavalier et Taboureau restaient dans une demi-obscurité.

— Voulez-vous que je demande de la lumière, ma sœur ? — dit Claude.

— Non, — reprit la Psyché, — ce clair de lune me plaît, la soirée est si belle, si calme ; ne trouvez-vous pas, monsieur Cavalier?

Il y avait un tel accent de bienveillance dans ce peu de mots adressés au Cevenol, qu'il en fut touché ; son cœur battit avec force, il rougit et ne put que répondre d'une voix émue :

« En effet, il fait très-beau ce soir, madame la comtesse.

— Tristement admirer l'horizon qu'ils voudraient pouvoir franchir, c'est le seul plaisir des pauvres prisonniers, — dit Toinon avec mélancolie.

— Encore bienheureux quand cet horizon ne se compose pas de gros barreaux de fer à encager les bêtes féroces, à travers lesquels on voit un affreux mur de prison, — dit Taboureau.

— Aussi, monsieur Cavalier, nous vous sommes bien reconnaissants, moi et mon frère, de l'agréable retraite que vous nous avez donnée ; tant d'autres captifs sont si malheureux, sans doute !

— Il serait vrai, vous auriez pour moi... un peu de reconnaissance, madame la comtesse ? — dit vivement Cavalier.

— Oubliez-vous donc, monsieur, que deux fois vous m'avez sauvé la vie ? — répondit Toinon en baissant la voix.

— Ah ! madame, — s'écria Cavalier, — quels affreux moments ! Je vous vois encore agenouillée ! un bandeau sur le front ! Si vous saviez ce que j'ai ressenti là, au cœur !

— Je ne sais pas pourquoi votre vue m'avait donné quelque espoir, — dit Toinon. — Je comptais malgré moi sur votre générosité ; vous ressembliez si peu aux gens qui vous entouraient !

— Oh ! madame, comptez-y toujours Si vous saviez tout ce que je voudrais faire pour mériter votre estime ! — dit timidement Cavalier.

— Je suis prisonnière, monsieur, — dit Toinon.

— Cette captivité vous est donc bien affreuse ? Rien au monde ne peut vous aider à la supporter, — répondit amèrement Cavalier.

— Si, si, par moments cette captivité m'est bien

précieuse, — s'écria involontairement Toinon en songeant qu'elle pouvait sauver Florac ; et elle ajouta avec un accent passionné :

— Oh! oui, par moments elle m'est chère... plus chère que la liberté !

— Que dites-vous, madame, il serait vrai ! Cette captivité vous plaît ! Ah ! si je pouvais espérer ! Croyez que l'amour le plus respectueux... »

Et Cavalier, balbutiant ces mots sans suite, ivre de bonheur, interprétant les paroles de Psyché dans le sens le plus favorable à son amour, voulut prendre la main de Toinon.

Celle-ci, rappelée à elle-même par ce mouvement du Cevenol, retira vivement sa main, et lui montra Taboureau, qui, en ce moment, passait devant la porte du salon.

Cavalier se rassit brusquement et appuya son front brûlant sur une de ses mains. Il éprouvait les plus ineffables ravissements : il se croyait aimé.

Voulant rompre un silence embarrassant et poursuivre ce qu'elle avait déjà si bien commencé, la Psyché, après un assez long silence, prit un air rêveur, et comme si elle eût voulu échapper à une conversation trop tendre, elle dit à Cavalier :

« Cette lumière qu'on voit là-bas sur la montagne sort de votre camp, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, — répondit le camisard, — charmé de ce que Toinon ne lui disait pas *monsieur*.

— C'est une belle et noble chose à voir qu'un camp, — dit la Psyché. — Il y a deux ans, j'ai as-

sisté au camp de Compiègne ; un de mes parents, qui s'était distingué dans la guerre d'Allemagne, devait être reçu colonel d'un des régiments des gardes par Sa Majesté. Quel coup d'œil magnifique que toutes ces troupes sous les armes ! Près de l'endroit où le roi se tenait à cheval, un grand nombre de femmes de la cour étaient en voiture pour voir cette cérémonie.

— Le roi ne reçoit pas ainsi tous les colonels de son armée ? — demanda Cavalier intéressé par ce récit.

— Je ne sais ; mais je me souviendrai toujours de cette scène imposante. Montant un superbe cheval plein de feu, mon parent, revêtu d'un brillant uniforme qui l'embellissait encore, arriva devant le régiment que le roi lui confiait. On entendait au loin le son des clairons et des timbales ; les spectateurs se montraient avec admiration ce jeune officier, citaient les traits de bravoure qui lui méritaient la faveur insigne dont il allait être honoré. Sa femme, sa fière et heureuse femme, auprès de qui j'étais, avait comme moi les yeux baignés de larmes. Elle le montrait avec orgueil à son petit enfant, en lui disant : Vois, mon fils, c'est ton noble père. A quelque distance du régiment, le nouveau colonel descendit de cheval, il s'avança vers le roi, devant lequel il fléchit le genou ; mais aussitôt Louis-le-Grand le releva et le serra dans ses bras avec une bonté paternelle ; puis, d'une voix éclatante, le roi dit au jeune officier : « Je vous confie mon régiment

des gardes, parce que je ne saurais trouver un plus brave, un plus loyal colonel que vous! » Oh! alors, ce fut une explosion d'enthousiasme impossible à décrire ; les généraux, les soldats crièrent : Vive le roi ! les femmes agitaient leurs mouchoirs en répétant les mêmes cris, les officiers brandissaient leurs épées, les tambours battaient aux champs ; mais celle qui jouissait de tous ces triomphes, parce qu'elle en partageait l'orgueil, c'était la femme, l'heureuse femme du héros de cette journée : comme elle était exaltée, enivrée, presque folle de la gloire de celui qu'elle adorait ! Que je l'admirais ! que je l'enviais ! Voir celui qu'on aime ainsi élevé par son courage, n'est-ce pas le rêve ineffable de tout cœur aimant et généreux ? »

Toinon avait mis une telle chaleur dans ses paroles, que Cavalier restait presque ébloui du tableau qu'elle venait de retracer à ses yeux.

Tous ses instincts d'orgueil, d'ambition guerrière s'étaient réveillés. Il comparait avec amertume sa vie de partisan redouté, mais dépouillée de prestiges, avec cette carrière glorieuse, éclatante, dont la Psyché venait de lui montrer un épisode.

« Ah ! — dit-il avec accablement, — pour les officiers du roi, tous les plaisirs, tous les honneurs, toutes les dignités ; pour nous autres, rebelles, la honte, une mort infamante ! Aussi un pauvre paysan révolté doit vous sembler méprisable, madame !

— Celui-là contre qui le roi de France envoie un de ses meilleurs généraux, celui-là qui fixe sur lui

l'attention de l'Europe entière par sa valeur généreuse, ne sera jamais méprisable, — dit Toinon d'une voix douce et grave. — Ceux qui s'intéressent sincèrement à lui... (et la Psyché baissa la voix) ; ceux qui, frappés de son génie, de son courage, le voient avec douleur employer ces dons si rares à de funestes entreprises, à soutenir une guerre impie et sacrilége, ceux-là souffrent pour lui, le plaignent de son aveuglement, mais ne le méprisent pas. Non... ceux-là ne font qu'un vœu bien sincère, bien ardent... c'est de le voir placé au rang qui lui appartient... c'est de pouvoir le louer sans réserve ; c'est de pouvoir le regarder avec fierté comme le sauveur d'un pays qu'il a trop longtemps ravagé !

— Et alors, et alors... si ce vœu se réalisait, s'il sauvait le pays, s'il mettait fin à la guerre ? » s'écria Cavalier irrésistiblement séduit.

A ce moment la porte s'ouvrit brusquement, et Taboureau entra précédé de dame Bastien, qui portait des bougies.

Claude, remarquant le trouble du camisard, voulut lui donner le temps de se remettre, et dit à la Psyché :

« Devinez d'où je viens, chère comtesse.

— Je ne sais, — dit Toinon en souriant.

— Vous n'ignorez pas que je m'occupe d'astrologie judiciaire ? Eh bien ! je viens d'observer les planètes, et de faire des calculs et des prédictions.

— Et quel est le résultat de ces belles observations ? — reprit la Psyché.

— Je ne puis encore vous le dire, mais quand vous le saurez, il vous étonnera fort. Mais à propos d'étonnement, ou plutôt d'admiration, ne partagez-vous pas la mienne à l'endroit de la magnificence du seigneur général ? Voyez donc quel habit à la fois riche et galant, comtesse, vous n'avez pu voir cela au clair de lune.

Cavalier restait assez embarrassé de sa contenance, et maudissait intérieurement Claude, lorsque Toinon, jetant les yeux sur le justaucorps, devint pâle comme une morte, et cacha sa tête dans ses mains avec un mouvement d'horreur.

Elle venait de reconnaître un des habits de Tancrède, qui, après le pillage de l'abbaye du Pont-de-Montvert par les camisards, avait sans doute été porté et vendu à Montpellier.

Malgré l'intérêt qu'elle avait à ménager Cavalier, et quoique ses projets commençassent à réussir, la Psyché n'eut pas assez d'empire sur elle-même pour cacher ce qu'elle éprouvait, croyant que Cavalier se parait impudemment des dépouilles du malheureux prisonnier qu'il torturait. Elle sentit toute sa haine se réveiller contre le meurtrier de Tancrède, et, l'œil étincelant d'indignation, elle s'écria avec une expression de cruelle ironie :

« En vérité, le costume est brillant ! sans doute il est quelque peu taché de sang ; mais qu'importe ! qu'importe ! L'habit de la victime appartient au bourreau. »

Cavalier, stupéfait de ce changement soudain dans les traits, dans l'accent de Toinon, la regardait avec angoisse.

Claude ne comprenait pas davantage la cause de l'exaltation de la Psyché. Connaissant et redoutant la violence de son premier mouvement, il tâcha de l'interrompre, mais en vain. Le sang-froid de Cavalier, que Toinon croyait écraser par le foudroyant reproche qu'elle lui adressait, exaspéra la jeune femme.

« Chère comtesse, — lui dit le sigisbé, — pour revenir à ma découverte d'astrologie judiciaire, je vais vous confier mes observations.

— Courage, courage! — s'écria Toinon en regardant Cavalier avec un écrasant dédain; — le paysan révolté ose se vêtir en gentilhomme! Ce n'est pas pour venger la religion de ses frères qu'il a pris les armes: c'est pour se parer des dépouilles de ceux qu'il égorge lâchement comme un voleur de grand chemin.

— Ma sœur! ma sœur! que dites-vous? — s'écria Claude en s'approchant de Toinon; et il ajouta à voix basse: — Vous nous perdez. »

Mais la Psyché ne l'entendait pas. S'adressant à Cavalier, qui, pétrifié, la regardait presque avec frayeur, elle continua:

« Et j'ai pu voir cet homme! et j'ai pu souffrir qu'il passât le seuil de cette porte! et j'ai pu permettre qu'il me parlât! Et il ose me regarder, et il

a l'âme assez endurcie pour ne pas comprendre mes reproches ! Ah ! il les comprend enfin ! — s'écria-t-elle en voyant un geste furieux de Cavalier ; — il les comprend ! C'est sa vengeance lente et sûre qu'il médite. Et bien ! tue-moi, tue-moi ! j'aime mieux la mort que ton odieuse présence !

— Madame ! — s'écria Cavalier, à la fois outré de ses reproches et accablé de voir ses espérances si brusquement renversées ; — madame, prenez garde !

— Par tous les diables ! Toinon, vous êtes folle, archifolle, — s'écria Claude épouvanté.

— Sortez ! sortez ! vous me faites horreur ! car je vous crois encore plus lâche que féroce ! Sortez, — s'écria la Psyché presque en délire, en montrant la porte à Cavalier et frappant du pied, — sortez !

— Je sors ; mais vous vous souviendrez que vous êtes ma prisonnière ! » dit le camisard avec rage.

Et il disparut.

---

# XLV.

## LE MAS-NASBINALS.

Le col d'Arzeuc, défilé étroit, rapide, presque impraticable, conduisait à la partie la plus escarpée de la chaîne des montagnes de la Seranne, nommée le *Mas-Nasbinals.*

Là étaient établis l'ambulance et les magasins de la poudre de Cavalier.

Le docteur Claudius soignait les camisards blessés. Plusieurs femmes protestantes, au nombre desquelles on comptait Isabeau, l'aidaient dans ce pieux devoir.

Une vaste caverne, agrandie et disposée par les ordres du docteur, servait d'hôpital.

Le Mas-Nasbinals formait un grand plateau de rochers exposé au midi et abrité des vents du nord par les dernières cimes de la montagne. Un bouquet de châtaigniers, qui s'élevait à l'issue du défilé, offrait un ombrage assez touffu ; du pied de ces vieux arbres semblait sortir un ruisseau d'eau vive, qui, après avoir couru quelque temps sur un lit de cailloux, allait se perdre sur une des pentes de la montagne.

Il était environ huit heures du matin ; le soleil, déjà très-ardent, inondait de sa chaude lumière les masses granitiques qui s'étendaient à perte de vue.

Quelques camisards blessés, pâles et affaiblis, semblaient renaître à ses rayons vivifiants ; les uns à demi couchés sur un monceau de bruyères sèches écoutaient une lecture de la Bible ; ceux-ci, assis en cercle, nettoyaient leurs armes dont ils espéraient pouvoir se servir bientôt, et prêtaient une oreille attentive à un de leurs compagnons qui racontait ses derniers combats. D'autres enfin marchaient avec peine, appuyés sur le bras d'un ami ou sur celui d'une des femmes dont on a parlé.

Lorsque les blessés virent Isabeau sortir de la caverne avec le docteur Claudius, tous ceux qui purent se lever le firent, et saluèrent le médecin et la Cevenole avec une vénération profonde.

Le docteur n'était pas changé ; sa figure douce et calme n'exprimait pas le moindre ressentiment du triste sort auquel la perfidie de Du Serre l'avait condamné ; son habit noir semblait aussi bien brossé, sa perruque aussi bien ajustée que s'il eût été à Genève, et il ne quittait jamais, pendant sa promenade quotidienne sur le plateau ou dans les rochers, son grand jonc à bec de corbin et son petit chapeau plat qu'il portait ordinairement sous le bras.

Le docteur avait très-philosophiquement pris son parti sur sa réclusion. « Puisque je me suis voué, — disait-il, — au soulagement de mes semblables,

qu'importe que ce soit à Genève ou dans les montagnes que j'exerce ma profession? d'autant mieux que je suis, à vrai dire, encore plus utile ici qu'ailleurs, car, sans moi, les pauvres misérables seraient perdus. »

Les traits d'Isabeau révélaient une souffrance profonde; ses joues étaient creuses, ses yeux rougis par les larmes; un douloureux sourire contractait parfois ses lèvres décolorées; vêtue d'une longue robe noire, elle s'appuyait sur le bras du docteur.

« Allons, allons, courage, mon enfant, — lui dit-il; — surtout n'allez pas tomber malade. Que deviendraient nos blessés? que deviendrais-je moi-même, dans cette solitude, une fois mes visites faites?

— J'aurai du courage, — dit Isabeau.

— Rassurez-vous, — reprit le docteur, — vous reverrez Cavalier, vous le reverrez; il reviendra. D'abord il se porte bien; sous ce rapport, vous devez être tranquille; l'émissaire que vous envoyez chaque jour au camp vous donne de ses nouvelles. Si Cavalier est resté quinze jours sans vous voir, c'est qu'il a eu de grandes occupations, des plans de campagne à méditer; que sais-je, moi? Ah! ma pauvre enfant, le métier qu'il fait laisse souvent peu de place ou plutôt peu de temps à donner aux sentiments tendres. Soyez raisonnable.

— C'est qu'il y a si longtemps que je souffre! — dit Isabeau; — et elle murmura ce passage d'Isaïe en levant les yeux au ciel d'un air désolé: « Pour- » quoi ma douleur est-elle devenue continuelle?

» Pourquoi est-elle désespérée et refuse-t-elle de se » guérir? Seriez-vous à mon égard, ô mon Dieu, » comme une source trompeuse dont les eaux man- » quent au besoin. »

— Allons, allons pas de ces sombres pensées ; je vous le défends comme ami et comme médecin.

— Si Cavalier ne négligeait que moi, — reprit Isabeau, — je me résignerais, mon Dieu! mais ces braves gens (et elle montrait les blessés), ses frères qui l'aimaient tant, qui lui sont si dévoués, qui pour lui se feraient tuer jusqu'au dernier, eh bien! ils se découragent, ils se croient abandonnés, et je tremble que dans l'avenir son influence sur eux ne soit plus la même. Ceux des siens qui ne sont pas blessés savent son indifférence pour ceux-ci, et déjà, dans son camp, on l'accuse de froideur et d'oubli pour les vrais serviteurs de Dieu.

— Mais Cavalier vous a écrit? Ne vous a-t-il pas dit la cause d'une si longue absence ?

— Non, il m'a écrit il y a huit jours, mais quelle lettre! si froide, si brève! Ah! je suis bien malheureuse! — s'écria Isabeau en mettant la main sur ses yeux.

— A quoi pouvez-vous attribuer ce refroidissement passager!

— Je ne sais. La dernière fois que je l'ai vu, je lui ai trop sincèrement peut-être donné les conseils que mon cœur m'inspirait. J'ai franchement combattu quelques-unes de ses idées qui me semblaient funestes. Peut-être l'aurai-je irrité contre moi. Et puis,

ce n'est pas tout, — reprit Isabeau après un moment de silence ; — hier, Éphraïm est venu. Il avait l'air plus farouche encore que de coutume ; il s'est plaint violemment des temporisations de Cavalier. On devait prendre les armes il y a douze jours, et Cavalier a toujours reculé le moment d'agir, lui ordinairement le premier à demander l'attaque. Éphraïm s'est aussi plaint de l'abandon où il laissait ses frères blessés ; il s'est entretenu avec eux ; vous savez combien il est respecté dans nos montagnes. Après son départ, les camisards m'ont paru indignés contre Cavalier. Ah ! tenez, maître Claudius, je ne sais, mais je suis épouvantée malgré moi.

— Terreurs d'un âme tendre, mon enfant ! Si Cavalier temporise, c'est qu'il attend le moment convenable pour l'attaque ; personne n'en peut juger mieux que lui ; il est excellent capitaine ; c'est une justice que ses amis et ses ennemis lui rendent, vous le savez bien.

— Peut-être avez-vous raison, maître Claudius ; pourtant je me sens bien inquiète, et mes pressentiments m'ont rarement trompée !

— Cette fois, du moins, ils n'ont pas le sens commun, vos pressentiments, mademoiselle, — dit le docteur en frappant le roc avec sa canne d'un air triomphant ; — regardez, que voyez-vous là-bas dans ce défilé ?

— Cavalier ? » s'écria Isabeau, et elle resta immobile, tant son émotion était profonde.

Cavalier arriva lentement sur le plateau.

Lorsque les camisards blessés l'aperçurent, leurs physionomies sauvages, qui ordinairement brillaient d'enthousiasme à son aspect, prirent une expression morne et sombre ; au lieu de l'accueillir avec un murmure de joie, ils échangèrent des regards farouches en se montrant le jeune chef.

Cavalier, soucieux, préoccupé d'amères pensées, ne s'aperçut pas des fâcheux symptômes qui se manifestaient chez les gens de sa troupe.

Sans doute il ne vit pas d'abord Isabeau, car, avant de lui parler, il s'approcha d'un groupe de soldats avec l'air à la fois confiant et distrait de l'homme sûr de l'influence qu'il exerce.

Plusieurs de ces rebelles avaient été grièvement blessés, trois d'entre eux étaient mutilés ; la pâleur de ces fanatiques, leurs longues barbes, leurs vêtements misérables, les bandeaux sanglants qui entouraient leurs têtes ou leurs membres, leur donnaient un aspect à la fois triste et imposant.

Cavalier les contempla quelques moments en silence, éprouvant un douloureux remords de les avoir abandonnés si longtemps.

« Que le Seigneur soit avec vous, frères, » dit-il d'une voix affectueuse et cordiale.

Étonné du profond silence qui accueillit ses paroles, Cavalier, s'adressant à un camisard, dont la tête était enveloppée de bandes et qui nettoyait un mousquet :

« Bonjour, Moïse ; tu as été blessé à mes côtés

lors de l'attaque de Vergesse; tu combattais bien vaillamment pour la cause de Dieu! Tu es bien pâle, ami; souffres-tu donc beaucoup. »

Le huguenot, sans quitter son occupation, sans regarder Cavalier, lui répondit d'une voix creuse par ce passage de Job :

« C'est à celui qui périt qu'un ami doit sa compas-
» sion; s'il n'en a point, il renonce à la crainte du
» Seigneur. »

— Que veux-tu dire, frère? — demanda Cavalier; — tu sais, vous savez tous que je mets ma force en vous comme je la mets dans le Seigneur. Et toi, Aldias Morel! pauvre brave! on n'a donc pu te conserver ton bras! »

Il s'adressait à un camisard amputé.

« Qu'importe à mon frère? Mon frère s'est éloigné de moi comme le torrent qui s'écoule avec rapidité dans les vallées, » répondit le camisard sans jeter les yeux sur Cavalier.

Commençant à comprendre les dangereux résultats que pouvait avoir son ingrat oubli, le jeune chef, redoublant de marques d'intérêt envers ses soldats, continua de s'informer de leurs blessures; mais il ne reçut d'eux ni un regard ni une réponse.

Le cœur de Cavalier était généreux, il souffrit cruellement de ce silence expressif. Espérant que tous les blessés ne partageraient pas les mêmes sentiments, il s'approcha d'un autre groupe :

« Que le Seigneur soit avec toi, Jonabad! — dit-il à un fanatique d'une taille colossale dont le

front et la joue étaient sillonnés par une blessure récente.

Cet homme aiguisait sur le roc une faux emmanchée à revers, avec laquelle il combattait à la tête d'une compagnie, qui, comme lui, se servait de cette arme, terrible entre les mains des camisards.

Jonabad baissa la tête sans répondre à Cavalier, qui continua en contenant son dépit et son chagrin :

« Grâce à Dieu, Jonabad, te voilà bientôt guéri ! Je garde toujours ta compagnie d'intrépides faucheurs ; bientôt le camp de l'Éternel te réclamera, la moisson sera mûre, j'aurai besoin de ta large faux, aussi redoutable pour les Moabites que l'épée de Gédéon.

— « Il condamnera lui-même sa folie ; ce qui fait » sa confiance sera comme une toile d'araignée ; il » s'appuiera sur sa maison, et elle n'aura pas de » solidité ! » reprit le géant d'une voix creuse sans regarder Cavalier, et comme pour faire allusion à la désaffection qui gagnait le cœur de ses camisards.

Cavalier, alarmé de ces symptômes, qui pouvaient s'étendre à son camp, qui l'avaient peut-être envahi, car, depuis quinze jours, le Cevenol, complétement absorbé par son amour pour Toinon, ne s'était pas occupé de sa troupe ; Cavalier reprit vivement, en s'adressant à haute voix aux camisards, qui, par leur silence, semblaient approuver les paroles de Jonabad :

« Si je ne suis pas venu visiter mes frères, ouvriers comme moi dans la vigne de l'Éternel, c'est

que les soins du salut commun m'ont occupé. Une bande de pillards et d'assassins commettaient d'exécrables forfaits, moi-même je les ai punis et justiciés. J'espère que mes frères seront toujours à moi comme je suis à eux ; — et il ajouta, non sans une secrète honte de profaner les paroles de l'Écriture : — « Le » Seigneur sait si je me suis conduit avec duplicité, » si mes pieds ont couru pour tendre des piéges. Un » jour, Dieu me pèsera dans une juste balance, et il » reconnaîtra ma droiture. »

Jonabad et les fanatiques qui entouraient le jeune chef parurent peu sensibles à cette justification de Cavalier; car le gigantesque faucheur, continuant ses citations allégoriques, reprit :

« Il est comme une herbe qui pousse sa tige plus » vite que les autres plantes du jardin. Ses racines, » arrêtées par de durs cailloux étroitement unis, se » replieront sur elles-mêmes. La place où elle était » florissante la renoncera comme ne l'ayant jamais » vue. Voilà à quoi se réduit la joie dont jouis- » sait le pécheur. D'autres prendront sa place sur la » terre. »

Cavalier demeura écrasé devant cette réprobation aussi énergiquement exprimée par la simple et mâle parole des prophètes.

Il fit un retour sur le passé.

Il méritait ces reproches amers : depuis douze jours au moins il aurait dû prendre les armes ; il s'était engourdi dans une coupable mollesse ; il avait oublié les épouvantables malheurs qui avaient frappé

sa famille, les espérances que ses frères fondaient sur lui. Peu à peu ses généreux instincts d'indépendance et de liberté se réveillèrent. Il crut sortir d'un rêve en songeant que la veille encore il avait presque renié sa cause en se laissant aller aux impulsions d'un funeste amour; la valeur désintéressée de ses soldats le fit rougir de son ambition.

Ces gens rudes et simples, mis hors la loi, vivant de privations, en proie aux souffrances physiques, jamais ne murmuraient. Bourgeois, laboureurs, pâtres et artisans, ils combattaient et mouraient héroïquement pour la foi et pour leurs droits. Au terme de la lutte, pour prix de tant de sacrifices, de tant de sang, de tant de périls, ils ne voyaient, eux, ni récompenses glorieuses, ni charges suprêmes, mais un modeste temple où ils pourraient exercer la religion de leurs pères, et le droit de vivre en paix à l'abri des lois, comme les catholiques.

Ces réflexions se présentèrent à la pensée de Cavalier avec une grande force. Il y puisa une énergie nouvelle et une ferme résolution de pousser la guerre avec vigueur, et de fuir pour jamais les tentations auxquelles il avait été sur le point de succomber.

Il ne pouvait douter qu'Éphraïm, justement irrité de ses lenteurs, n'eût animé les camisards contre lui. Néanmoins il ne désespéra pas de ramener à lui les soldats que son ingrat oubli avait profondément ulcérés.

Ne voulant pas descendre à une seconde justification qui aurait pu le déconsidérer, Cavalier se con-

tenta de dire aux camisards d'une voix grave et inspirée, en levant les yeux au ciel, ce passage d'Ézéchiel :

« Comme un pasteur recherche tout ce qui est de
» son troupeau lorsqu'il se trouve au milieu de ses
» brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes bre-
» bis ; j'irai chercher celles qui sont perdues ; je ré-
» tablirai celles qu'on aura chassées ; je banderai les
» plaies de celles qui seront blessées ; je fortifierai
» celles qui sont faibles, et je les conduirai dans la
» justice. »

Puis il s'éloigna à pas lents d'un air méditatif.

Bientôt Cavalier se trouva en présence d'Isabeau.

Les traits de la Cevenole étaient si profondément altérés, qu'il ne put cacher sa surprise.

« Isabeau, qu'as-tu ! » s'écria-t-il.

La jeune fille répondit par un soupir.

« Depuis bien longtemps je ne t'ai pas vue ; j'ai eu tort, pardonne-moi ! — lui dit tendrement Cavalier.

— Je ne vous ai jamais accusé.

— Oh ! je te crois, généreuse femme. Malgré mes hésitations, mes violences, mes lâchetés, quand m'as-tu accusé ? quand t'es-tu plainte ? jamais.

— C'est que je n'ai jamais douté de votre cœur ; c'est que j'ai toujours mis mon espoir dans la force de mon amour pour vous. »

Cavalier, sans répondre à Isabeau, prit ses deux mains dans les siennes et contempla quelques mo-

ments en silence le triste et beau visage de la jeune fille.

En voyant combien elle avait souffert, les yeux du jeune camisard se remplirent de larmes. Puis il s'écria en baisant ses mains avec autant de passion que de respect :

« Isabeau, ce jour est un grand jour pour moi. J'ai failli perdre une chère et sainte affection, et je l'ai retrouvée pour la garder, pour me l'assurer à jamais.

— Que voulez-vous dire? — demanda Isabeau.

— Écoute, — reprit le Cevenol d'un ton grave et solennel; — nos ministres sont en fuite, aucun ne peut consacrer notre union.

— Notre union? notre union? — s'écria la Cevenole; elle ne pouvait, elle n'osait croire à ce qu'elle entendait.

— Demain, peut-être, je serai tué à la guerre; aujourd'hui, à la face du ciel, je te reconnaîtrai pour ma femme.

— O mon Dieu, dit Isabeau en joignant les mains et en tombant à genoux, — tu m'as bien éprouvée; mais ta bonté est grande!

— Viens, viens sur mon cœur, noble femme, — dit Cavalier en relevant Isabeau; — de ce jour ma vie entière t'appartient! » Puis, voyant le docteur Claudius, qui n'osait s'approcher, il l'appela, et lui dit :

« Maître Claudius, restez un moment près d'Isabeau ; jamais action plus juste n'aura eu un témoin plus vénérable. »

Et laissant le docteur étonné, le chef camisard s'approcha de Jonabad.

— Frère, — lui dit-il, — Isabeau t'a soigné comme une sœur soignerait son frère.

— Et je suis pour elle un frère, — répondit froidement Jonabad.

— Elle a besoin de toi, suis-moi. »

Le géant regarda Cavalier d'un air étonné, laissa sa faux, se leva et le suivit.

Lorsque le camisard fut arrivé auprès d'elle et du docteur, Cavalier dit à Isabeau, en montrant Jonabad :

« Jamais plus brave soldat n'a combattu dans le camp de l'Éternel. »

Le géant baissa les yeux d'un air mécontent, et comme embarrassé des louanges d'un chef qu'il croyait ingrat.

Cavalier reprit en lui montrant Claudius :

« Le Seigneur s'est servi de toi pour rendre à la vie ceux qu'il destinait à défendre encore sa cause. C'est devant toi, maître Claudius, le meilleur, le plus humain des hommes ; c'est devant toi, Jonabad, le plus brave de nos soldats, c'est devant le Seigneur qui me voit et qui m'entend, que je prends Isabeau pour femme, si elle y consent. A défaut de ministre et de tabellion, cet engagement sera aussi saint, aussi indissoluble que s'il avait été béni en plein

temple par un de nos pasteurs. Isabeau, consens-tu à me prendre pour époux? — demanda Cavalier, les yeux rayonnants de joie.

— Cela est-il donc vrai, ô mon Dieu ! — dit Isabeau.

— Consens-tu? consens-tu? — dit Cavalier avec une tendre impatience.

— Par le Dieu vivant qui a toujours lu et qui lit dans mon cœur, — dit la Cevenole en lui donnant sa main avec un geste rempli de noblesse et de dignité, — je suis à toi pour la vie, comme je suis au Seigneur pour l'éternité.

— Que le ciel vous accorde de longs et d'heureux jours ! — dit le docteur en essuyant une larme.

— Que la colère du Seigneur, que la vengeance des hommes s'appesantisse sur toi, si tu te parjures jamais ! — dit Jonabad en montrant Isabeau. — De toutes les filles de Sion, celle-là est la plus courageuse, la plus compatissante, la plus sainte selon le Seigneur. Puisqu'elle te juge digne d'elle, — dit le géant après un moment d'hésitation en donnant sa large main à Cavalier, — ton soldat regrette l'amertume de ses paroles, mais il ne fallait pas nous faire douter de ton cœur ; tu dois être à nous comme nous sommes à toi.

Et Jonabad regagna à pas lents le groupe des camisards.

Si la pauvre Isabeau eût été moins exaltée par l'ivresse de voir toutes ses espérances réalisées, elle eût peut-être été frappée de l'espèce d'impatience

brusque et fiévreuse avec laquelle Cavalier avait précipité cette union.

En effet, cette détermination si subite lui avait été inspirée moins encore par son amour pour Isabeau, que par son ressentiment contre Toinon et par son désir d'élever une barrière insurmontable entre lui et cette femme si cruellement capricieuse. Il voulait, comme on dit, *brûler ses vaisseaux* et se mettre dans l'impossibilité de céder désormais à quelque lâche et fatale pensée.

Néanmoins Isabeau était au comble du bonheur; elle témoignait sa reconnaissance passionnée à Cavalier, qui la contemplait avec une mélancolie profonde, lorsqu'on entendit dans le défilé le pas d'un cheval.

Espère-en-Dieu parut : il arrivait à la hâte et à pied; sa monture docile et intelligente le suivait à quelque distance, gravissant avec une adresse extrême les escarpements de ce défilé presque à pic.

Cavalier, surpris de voir son lieutenant qu'il n'attendait pas, laissa Isabeau et courut à la rencontre d'Espère-en-Dieu, en lui disant :

« Qu'y a-t-il?

— Un de nos frères arrive de la route de Montpellier; il a rencontré les avant-postes des troupes royales : elles occupent les hauteurs de Tréviès. »

Et Espère-en-Dieu regardait Cavalier en secouant la tête avec une expression de surprise et d'épouvante.

« Elles occupent les hauteurs de Tréviès ! — s'écria Cavalier ; — es-tu bien sûr de cela?

— C'est Joas le blond qui avait été à la décou verte, et l'on peut s'en fier à lui.

— Les hauteurs de Tréviès ! — répéta Cavalier avec un dépit concentré. Puis il s'écria : —Ils m'empêchent de rien tenter sur Nîmes de ce côté, et me forcent à attaquer par Boucoiran ; c'est un dangereux détour ! Ah ! si j'avais ouvert la campagne il y a dix jours comme je le voulais, Nîmes était à nous sans coup férir. Malheur, malheur à moi ! » et il frappa du pied avec violence.

A ce moment un bruit confus de voix se fit entendre dans le défilé.

Du Serre et Éphraïm parurent suivis d'Esprit Séguier, lieutenant du forestier, et de quelques montagnards.

L'ancien garde d'Aygoal semblait transporté de fureur ; Du Serre tâchait en vain de le calmer.

A la vue de Cavalier, la rage du fanatique redoubla ; avant que le verrier eût pu l'en empêcher, il mit le jeune chef en joue en s'écriant :

« Le péché de Judas est écrit sur ton front avec » un poinçon de fer et une pointe de diamant [1]. »

— Arrêtez, frère ! — s'écria le verrier en détournant le fusil au moment où Isabeau se jetait dans les bras de Cavalier pour le couvrir de son corps.

Le jeune camisard éloigna doucement Isabeau, et

[1] Jérémie.

dit d'un ton ferme et hautain à Éphraïm que Du Serre contenait avec peine :

« Que veux-tu, frère ?

» Je veux te tuer parce que j'ai été rempli par le » Seigneur de force, de justice et de courage, pour » annoncer à Jacob son crime, à Israël son ini- » quité [1], » dit le forestier en menaçant encore Cavalier du geste.

Ceux des camisards blessés qui pouvaient marcher s'étaient approchés du groupe.

« Que me reproches-tu ? — demanda fièrement Cavalier à Éphraïm.

— Je te reproche ta trahison, Judas ! Depuis douze jours les soldats de l'Éternel auraient dû descendre des montagnes. Chaque jour tu as dit : Demain, et le jour est arrivé où les Philistins sont en armes et s'avancent contre la montagne sainte.

— Que dit-il ? — demanda Cavalier à Du Serre presque avec épouvante.

— Les troupes de Nîmes, dont tu voulais empêcher la jonction, se sont réunies à celles du maréchal. Elles ont pris position à Boucoiran ; appuyées sur le Gardon d'Anduze, elles couvrent le diocèse. Que faire, maintenant que nous voilà cernés de ce côté ? » dit brusquement Du Serre.

La première nouvelle apportée par Espère-en-Dieu était bien fatale ; celle qu'annonçait le verrier était désespérante.

[1] Nahum.

Non-seulement Cavalier ne pouvait plus rien tenter sur le diocèse de Nîmes, mais deux des corps d'armée de M. de Villars, en occupant la plaine, avaient manœuvré de façon à acculer les camisards dans leurs montagnes.

Cavalier, envisageant les effrayantes conséquences de la faute qu'il avait commise, baissa la tête avec autant de confusion que d'accablement.

« Vous voyez, — s'écria Éphraïm : — le remords l'écrase ! « Le Seigneur est un Dieu vengeur ; il diffère à punir, mais, à la fin, son indignation se » répand comme un feu. Il est sorti de Ninive un » homme qui a formé contre le Seigneur de noirs » desseins [1]. » Que cet homme meure du supplice des traîtres ! Ma vision doit s'accomplir.

Les camisards présents à cette scène accueillirent les mots d'Éphraïm avec un murmure d'approbation farouche.

Isabeau pâlit d'effroi. Cavalier, muet, immobile, le regard fixe et attaché sur la terre, ressemblait à un coupable devant son juge.

Du Serre lui-même, toujours opposé aux violences d'Éphraïm, trouvait la conduite de Cavalier si fatale à la cause commune, qu'il gardait un sombre silence et semblait abandonner le jeune chef à la vengeance des camisards.

Un nouvel incident vint encore augmenter la fureur des révoltés contre Cavalier.

[1] Jérémie.

Roland arriva bientôt ; ses traits exprimaient l'anxiété la plus vive.

« Frères, — s'écria-t-il, — j'allais au camp de Cavalier ; un des montagnards d'Éphraïm, qui garde son cheval au pied du défilé, m'a dit que vous étiez rassemblés ici. Les troupes royales occupent Saint-Ambroise, Barjac et la tête du pont de l'Arc. »

Puis, voyant Cavalier, Roland s'avança vers lui, et s'écria avec un accent, avec un regard foudroyant :

« Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? Nous t'avons confié notre défense ; nous nous reposions en toi. Chaque jour tu répondais à nos émissaires : Attendez. Était-ce donc pour attendre que les Babyloniens, auxquels tu nous as vendus sans doute, nous eussent cernés de tous côtés ? Combien t'ont-ils payé notre sang ? Traître ! traître ! traître ! sois maudit trois fois. »

N'opposant que le silence à ces écrasants reproches, Cavalier, le front toujours baissé, les bras croisés sur sa poitrine, sombre, immobile, semblait complétement démoralisé par cette réunion de circonstances accablantes. On eût dit que, se reconnaissant l'auteur de la perte assurée de l'armée protestante, il se résignait avec un calme désespéré à subir, sans demander merci ni pitié, les terribles châtiments de la trahison qu'on lui reprochait.

Bientôt de nouveaux émissaires vinrent confirmer ces effrayantes nouvelles et donner les détails les plus précis sur les positions, sur le nombre, sur la

marche des forces commandées par le maréchal de Villars en personne.

D'autres camisards annoncèrent que de grands mouvements de troupes avaient aussi eu lieu dans le Rouergue et dans le Vivarais, afin de comprimer l'insurrection qui aurait pu éclater au moindre succès des rebelles des Cevennes, et leur urait ainsi donné un puissant appui.

Éphraïm, Du Serre et Roland, sans avoir de grandes notions stratégiques, connaissaient assez la configuration du pays pour comprendre que les rebelles, réduits à la défensive, entourés de toutes parts et isolés des provinces sur le secours desquelles ils comptaient, étaient dans une position presque désespérée.

Aux yeux de tous, Cavalier devait être seul responsable des terribles événements qui avaient si subitement changé la face des affaires. L'air impassible et morne du jeune camisard, qui ne trouvait pas une parole, augmentait encore l'irritation des autres chefs contre lui.

« Mais enfin, — s'écria Du Serre en le saisissant vivement par le bras, — réponds, explique-toi. Peux-tu réparer tout le mal que tu nous as fait? ou bien le Seigneur, justement indigné de ton crime, t'a-t-il retiré son esprit? »

Cavalier ne répondit pas; il jeta un vague regard sur Du Serre, et sembla rester étranger à ce qui se passait autour de lui.

Indignés de ce lâche abattement ou de cette dé-

daigneuse insouciance, les camisards poussèrent des cris menaçants.

A leurs yeux, Cavalier, frappé par la main du Seigneur, était presque privé de raison. Cette manifestation de la colère divine le dévouait à la juste vengeance de ses frères.

« L'Esprit Saint s'est retiré de lui; je demande qu'il meure, — dit Éphraïm.

— Qu'il meure! — dit Roland après un moment d'hésitation.

— Et cependant c'était notre meilleur capitaine, — s'écria Du Serre, qui sentait toute la valeur du génie militaire de Cavalier. — Avant son inexplicable trahison, le Seigneur l'avait toujours inspiré. S'il eût exécuté son plan de campagne, nous pouvions compter sur la victoire, nous pouvions dicter des lois à nos ennemis. Aujourd'hui nous sommes dans une position désespérée, nous avons à combattre une armée nombreuse, disciplinée, commandée par un général habile.

— Et l'appui de Dieu nous manqua-t-il jamais? — s'écria Éphraïm avec indignation. — Les soldats de l'Éternel sont-ils donc des femmes? Leurs glaives sanglants sont-ils donc des roseaux? L'armée du Seigneur est-elle donc une nuée de moucherons qu'un souffle peut disperser? Les Moabites pourront-ils donc si facilement vaincre ceux à qui Dieu prête sa force? « Tireront-ils Léviathan hors de l'eau » avec l'hameçon? Se joueront-ils de lui comme d'un » passereau? Le lieront-ils afin qu'il serve de jouet

» à leurs enfants? Qu'ils mettent les mains sur lui » s'ils l'osent! Qu'ils essaient de lui ouvrir la bouche » pour lui mettre le mors! La terreur habite autour » de ses dents. » Faute d'un moissonneur infidèle, la moisson restera-t-elle sur pied? Le Seigneur a retiré son esprit de ce traître, il éclairera quelque autre de nos frères : la cause de Dieu est impérissable. — Puis montrant Cavalier : — Avant tout, le sang du bouc d'Israël doit couler, son sang doit être agréable au Seigneur.

— Oui, oui, qu'il meure, puisqu'il nous a renoncés, puisqu'il nous a trahis! — crièrent les camisards. »

Isabeau, dont l'émotion et la terreur avaient toujours augmenté pendant cette scène effrayante, et qui ne pouvait comprendre la cause de l'opiniâtre silence de Cavalier, se jeta aux pieds de Du Serre en demandant grâce.

A ce moment, il s'opéra un grand changement dans la physionomie du jeune Cevenol : il redressa la tête avec fierté, son regard devint rayonnant, son air impérieux.

« Il s'éveille enfin, — s'écria Éphraïm ; — ce lâche aura au moins la conscience du supplice que mérite sa trahison.

— Qui parle ici de lâche? qui parle ici de trahison? » dit Cavalier d'une voix haute et menaçante ; et à chacune de ces interrogations il s'avança d'un pas résolu vers les autres chefs.

A chaque pas il semblait grandir.

Lorsqu'il fut près de Roland, d'Éphraïm et de Du Serre, il les toisa d'un regard dédaigneux ; il les domina de toute la hauteur de son génie.

Un moment les trois chefs furent frappés malgré eux de l'air imposant, presque inspiré de Cavalier ; mais ils eurent bientôt honte de ce mouvement de faiblesse.

« Oui, tu es un lâche, tu es un traître, et tu mérites le supplice, parce que les troupes royales occupent le diocèse de Nîmes, et que, par ta faute, elles nous cernent dans les montagnes ! — s'écria Éphraïm.

— Tu es un lâche, tu es un traître, et tu mérites le supplice, parce que les Philistins sont campés à Boucoiran, à Tréviès, et nous cernent dans les montagnes ! » dit Roland.

Au lieu d'être, comme les autres chefs l'avaient cru, accablé par un désespoir stupide, Cavalier, avec cette rapidité de conception particulière aux grands capitaines, s'était occupé de combiner un audacieux plan de campagne, qui, bravement exécuté, devait arracher les camisards à leur position désespérée.

Aussi, lorsque, sortant de la méditation profonde qui l'avait absorbé, il entendit Éphraïm l'accuser de trahison, il croisa ses bras avec un geste rempli d'audace et de mépris. Sans daigner répondre à ses accusateurs, il dit d'une voix aussi grave que s'il eût présidé un conseil de guerre au milieu de son camp :

« J'ai besoin d'avoir des détails plus précis que ceux qu'on m'a donnés sur la position des troupes

royales. Que ceux de nos frères qui ont rencontré l'armée me répondent. »

Les trois chefs, stupéfaits de l'assurance de Cavalier, se regardèrent sans pouvoir prononcer un seul mot.

« Frère Cavalier, — dit un camisard, — j'arrive de Montpellier. J'ai vu les avant-postes des troupes royales sur les hauteurs de Tréviès ; elles ont le ruisseau de Genevoux à gauche, et les bois d'Asges à droite.

— Combien sont-elles ? — demanda Cavalier.

— Il y a environ six mille hommes, — répondit le camisard.

— C'est bien, — dit Cavalier avec le plus grand sang-froid. Puis, s'adressant à un autre : — Quelle est la position des troupes qui occupent Barjac ?

— Frère, elles s'étendent depuis le pont d'Arc jusqu'à Barjac.

— Y a-t-il beaucoup de cavalerie ?

— Trois régiments, frère, et quatre mille hommes d'infanterie.

— Tu as dû parcourir la basse route du Ventalou en allant à Barjac ; y as-tu vu quelque poste de troupes sur la hauteur ?

— Non, frère, aucun ; les derniers avant-postes sont dans la vallée.

— C'est bien, — dit Cavalier. S'adressant à un troisième Cevenol : — D'où viens-tu ?

— De la rive de l'Hérault, frère.

— Y as-tu vu quelque poste ?

— J'ai côtoyé la rivière depuis le point du jour jusqu'au soleil couché, frère ; je n'ai rencontré aucune troupe.

— Très-bien, » dit Cavalier avec le même sang-froid pendant que les trois chefs restaient muets, stupéfaits du calme, de l'assurance et de l'autorité de ces paroles de Cavalier.

Alors, accompagnant ces mots d'un geste solennel, le jeune camisard continua d'un ton de commandement absolu :

« Frère Éphraïm, retourne dans ton camp, arme tes montagnards ; la moitié de ta troupe se portera à l'entrée des deux défilés du Mas-Nasbinals et de Beyaol. Ils s'y feront tuer jusqu'au dernier plutôt que de laisser passer l'ennemi. L'autre moitié de tes montagnards sera prête à marcher. Si tu vois, cette nuit à deux heures, un feu briller ici sur le sommet de ce plateau, tu te rendras en toute hâte sur la rive de l'Hérault, dans le bois de Roquedur, à l'endroit où le fleuve est le plus rapide ; tes bûcherons seront munis de leurs cognées ; tes montagnards, de cordes ; en une heure ils devront avoir fait un abatis de sapins et construit un radeau sur lequel toi et tes gens vous traverserez le fleuve. Une fois le fleuve traversé, tu embusqueras ta troupe à l'abri des hauteurs qui encaissent l'Hérault en cet endroit. Là, tu attendras de nouveaux ordres que tu exécuteras aussi ponctuellement que les premiers. »

Éphraïm croyait rêver ; il regarda les autres chefs, comme pour les prendre à témoin de l'insolence de

Cavalier, de ce traître qui parlait en maître, et s'écria dans son indignation :

« Depuis quand le vil chacal ose-t-il dire au lion : Obéis? depuis quand? »

Mais Cavalier, l'interrompant avec une irrésistible puissance de voix, de mouvement et de regard, continua en s'adressant toujours au forestier :

« Mais, si à deux heures aucun feu ne brille sur cette montagne, à quatre heures du matin tu en verras briller deux sur le faîte du mont Esperon ; alors à la tête des tiens, au lieu de te rendre sur les bords de l'Hérault, tu marcheras en toute hâte sur Ganges, tu t'empareras de ce bourg. Il est défendu par le régiment royal-comtois ; mais tes montagnards sont braves. A Ganges tu recevras de nouveaux ordres.

— Tu oses commander! — s'écria le forestier en frappant du pied avec violence ; — mais sais-tu...

— Je sais,—dit Cavalier en interrompant Éphraïm d'une voix tonnante et en levant les yeux au ciel d'un air inspiré, — je sais qu'à cette heure l'esprit de Dieu m'éclaire et me parle ; je l'entends, il est avec moi comme un guerrier invincible. C'est pourquoi ceux qui me persécutent tomberont, et ils seront couverts d'un opprobre éternel. »

Et Cavalier ajouta d'un air de plus en plus exalté :

« Oui, je suis le marteau dont le Seigneur se servira pour briser les traits et les armes, pour briser les nations, pour briser les royaumes, pour briser

les chevaux et les guerriers, pour briser les chariots de guerre et ceux qui les montent. »

L'accent de Cavalier semblait si naturellement inspiré, si prophétique, ses victoires passées donnaient tant d'autorité à ses paroles, il était si insouciant des fautes graves qu'il dédaignait de justifier, il paraissait si audacieusement certain de la réussite de ses nouveaux projets, dont les autres chefs ne devaient être que les instruments passifs, que Roland, Du Serre et Éphraïm lui-même l'écoutèrent en silence, et les soldats camisards commencèrent à le regarder avec autant de crainte que de respect.

— Toi, frère Roland, — continua Cavalier, — tu vas te rendre sur-le-champ à ton camp des monts de la Lozère; tu rassembleras ta troupe, et tu viendras me rejoindre au col de la Dèze.

— Mais, — dit Roland, — les troupes royales, échelonnées depuis Barjac jusqu'à Trévièes, gardent la route basse du col de la Dèze; à peine avec tous nos gens rassemblés, pourrait-on tenter le passage de vive force. Que ferais-je avec mes camisards? Si pourtant leur sang et le mien peuvent servir la cause du Seigneur. et que frère Éphraïm et frère Du Serre disent comme toi, j'obéirai. J'essaierai de traverser l'armée ennemie. « *Marchez où Dieu vous envoie,* » dit le prophète.

— Aussi, frère, — reprit Cavalier, — ce n'est pas les basses routes qu'il faudra prendre pour me rejoindre au col de la Dèze.

— Il n'y a pas d'autre chemin, — dit Roland d'un air étonné.

— L'agile chamois gravit les cimes que le pesant taureau n'atteindra jamais. Tu passeras par les crêtes du Ventalou. Tes soldats feront la moitié du chemin à genoux et en rampant au milieu des précipices, et ils atteindront la corniche étroite des rochers à pic qui surplombent le torrent de Bedoës. Ce passage dangereux franchi, en deux heures ils m'auront rejoint au col de la Dèze.

— Je l'ai déjà dit, frère : ma vie appartient au Seigneur, je n'ai jamais reculé devant aucun péril, — reprit Roland, — mais ce que tu commandes est impossible. Il n'est pas donné à l'homme de venir de Genouillac au col de la Dèze par les crêtes du Ventalou. Tout le monde dans le pays sait ce proverbe : *Les morts parleront quand le pied de l'homme foulera le Ventalou.*

— Frère, le proverbe est faux. Moi et Joas nous y avons passé, — dit Cavalier avec simplicité en montrant un des camisards qui venait d'arriver.

— C'est la vérité, — dit ce camisard ; — moi et le frère Cavalier, nous avons fait ce chemin, et frère Cavalier a écrit *Gloire à Dieu !* avec le bout de son couteau sur le pic du Puech-les-Fau. Avant d'arriver à ce pic, la corniche qui sert de chemin se rétrécit tellement, sur un espace de quarante pas, qu'il reste à peine assez de place pour y poser le bout du pied, on a au-dessus de soi une muraille de granit aux crevasses de laquelle on tâche de s'at-

tacher pour trouver un point d'appui, tandis qu'au-dessous de soi on a le torrent de Bedoës qui coule à une si grande profondeur qu'il paraît à peine comme un filet d'écume. Au moindre vertige, il est sûr qu'on serait perdu.

— Tu vois bien, frère, qu'on peut passer par les crêtes du Ventalou pour venir au col de la Dèze, — dit Cavalier en se retournant vers Roland.

— C'est vrai, dit celui-ci avec une héroïque simplicité ; — je ne le savais pas.

— Ce qu'un homme fait, — dit Cavalier, — trois mille peuvent le faire. Tu passeras donc le Ventalou avec ta troupe et tu me rejoindras au col de la Dèze.

— J'y serai au soleil levant, — dit Roland.

— Frères ! — s'écrie Cavalier d'une voix solennelle, — avant de marcher à l'ennemi, rendons gloire à Dieu. »

Et le Cevenol entonna d'une voix puissante le 68e psaume qui offrait une allusion frappante aux événements qui venaient de se passer :

Le Tout-Puissant, qui m'entend plaindre,
M'exauce au pied de son autel.
Il est mon Dieu : qu'aurais-je à craindre
De l'effort de l'homme mortel ?...

Entraînés par son exemple, les camisards imitèrent Cavalier et répétèrent en chœur les derniers vers du psaume.

Contre vous, Dieu, que je révère,
M'aide ainsi qu'il me l'a promis,
Et mes yeux verront sa colère
Fondre sur mes fiers ennemis.

Puis, accentuant ce qui suit avec une grande énergie, Cavalier termina par ce verset :

On vit leurs troupes animées
M'environner de tous côtés ;
Mais, au nom du dieu des armées,
Mon bras les a tous écartés.

Enfin, sans donner pour ainsi dire aux chefs camisards le temps de réfléchir, il s'écria d'une voix retentissante :

« Frère Éphraïm, songe aux feux de la montagne. Frère Roland, songe au col de la Dèze. Demain, la montagne de Sion sera libre et les Philistins seront dispersés. »

En disant ces derniers mots, Cavalier sauta sur le cheval d'Espère-en-Dieu et disparut dans les profondeurs du défilé.

---

## XLVI.

### LE QUARTIER-GÉNÉRAL.

Le quartier-général de l'armée royale était établi sur les hauteurs de Tréviès, au milieu des ruines d'un village protestant, éloigné d'environ dix lieues de Montpellier.

Le corps de bataille de M. de Villars, composé de douze mille hommes environ (deux autres corps détachés occupaient Genouillac et Boucoiran), était campé, depuis la veille, sur le versant de la colline, dominée par le village.

Quoique braves et bien disciplinés, les soldats faisaient cette guerre à contre-cœur. Prisonniers, ils étaient massacrés sans pitié; vaincus, ils étaient couverts de honte; vainqueurs, ils n'avaient battu que des paysans souvent à peine armés.

Quelques-uns croyaient les camisards doués d'un pouvoir surnaturel; d'autres voyaient des Français dans les fanatiques, et cette pensée amollissait leur courage. Cette guerre s'offrait donc dans des conditions toutes différentes d'une guerre ordinaire.

M. de Villars occupait une maison un peu moins

dévastée que les autres, et située au milieu du hameau.

Le soleil venait de se lever, la diane avait battu, on relevait les postes; la plus grande activité régnait dans ces rues naguère encore silencieuses comme des sépulcres; les chevaux de bataille du maréchal, sellés et bridés, étaient conduits en main par ses écuyers devant la porte de la maison qu'il habitait; car, d'un moment à l'autre, M. de Villars pouvait vouloir monter à cheval.

Près de là on voyait quelques-uns de ses gentilshommes et de ses pages prêts à lui servir d'escorte ou d'ordonnance.

Au milieu d'eux était assis, sur un banc de pierre, un homme vêtu en paysan. Il avait l'air simple et insouciant; une corde lui serrait les coudes, venait enlacer ses jambes, et lui laissait assez de liberté pour marcher, mais non pour pouvoir courir. Un dragon, le mousquet armé, ne le quittait pas de vue.

Cet homme si surveillé était le guide de l'armée; toutes les précautions étaient prises pour empêcher son évasion ou pour punir à l'instant sa trahison, s'il égarait les troupes par une fausse marche.

La cour de la maison de M. de Villars était à chaque instant traversée par ses aides-de-camp; ils venaient lui rendre compte des reconnaissances poussées de tous côtés pour éclairer et assurer la marche de l'armée.

Les officiers qui avaient commandé quelques par-

tis pendant la nuit se rendaient aussi à l'ordre chez M. de Lalande, major-général de l'infanterie, logé avec M. de Villars.

A la porte de la maison, deux miliciens bourgeois étaient en faction. Ils faisaient partie d'une garde d'honneur appartenant à la troupe urbaine de Montpellier, commandée par maître Janet, le parfumeur, et par son fidèle lieutenant, Thomas Bignol, le marchand de vert-de-gris.

A leur grand regret, ces respectables citadins jouissaient du privilége de suivre M. de Villars, les échevins ayant cru de la dignité de la ville de Montpellier d'offrir au futur libérateur de la province une escorte de milice bourgeoise, comme marque de la respectueuse gratitude de ses habitants.

La position sociale du parfumeur attirait sur sa conduite une telle attention que, malgré sa poltronnerie, il n'avait pu refuser de marcher, entraînant toutefois impitoyablement à sa suite son infortuné gendre et lieutenant.

Les citadins commandés par le parfumeur avaient passé cette belle nuit d'été sous un hangar, dans une excellente litière de paille fraîche, bien enveloppés de leurs manteaux.

Malgré la diane, un assez grand nombre de miliciens dormaient encore.

Maître Janet n'avait pu fermer l'œil de la nuit; inquiet, agité, il pensait, avec amertume, que sans sa folle ambition, il eût été alors tranquillement couché dans sa maison, sans souci des camisards et

de la guerre acharnée qu'on allait, disait-on, leur faire.

Le parfumeur était néanmoins armé jusqu'aux dents; il portait un morion, une cuirasse et jusqu'à des cuissards, quoique cette partie de l'armure des fantassins fût depuis longtemps abandonnée. Non content de ces prudentes précautions, son buffle était piqué, et ses bottes intérieurement garnies de plaques de tôle.

Équipé de la sorte, maître Janet n'était pas fort leste; roide, gêné, tout d'une pièce, il se mouvait comme un automate, et marchait les jambes étrangement ouvertes. Impatienté de voir son gendre et lieutenant dormir encore, il alla le secouer si rudement que le marchand de vert-de-gris se crut surpris par un camisard, eut une peur terrible et poussa des cris inhumains.

Le tanneur et le cirier, qui faisaient partie de la garde d'honneur, parvinrent à grand'peine à calmer la ridicule terreur de Thomas Bignol, après quoi les citadins, pensant à déjeuner, exprimèrent leur chagrin de ne pouvoir, selon leurs habitudes, commencer la journée en mangeant une soupe à l'ail bien épicée, arrosée de quelques verres de vin blanc de Cournonterail versés par leurs ménagères.

« Ah! la guerre! la guerre! — mes compères, — dit maître Janet avec un profond soupir. — Qu'est-ce que tout cela va devenir? On dit les camisards plus formidables que jamais; quelques-uns même les croient enchantés. Il faudrait être plein de

vigueur et de feu pour les attaquer, et je suis brisé. Voilà bientôt trente-trois heures que je ne me suis pas déshabillé et que je n'ai pas changé de linge, ainsi que l'ordonnent les lois de la civilité qu'on se doit à soi-même. De plus, je me sens faible, car j'ai soupé hier d'un malheureux morceau de pain tout rassis, et d'une tranche de jambon outrageusement salé; le tout arrosé d'une bouteille de vin blanc, moi qui ne bois jamais que du vin rouge. Où voulez-vous qu'on trouve la force de combattre vaillamment quand on endure une vie pareille?

— Ne m'en parlez pas, — dit le cirier. — J'ai été toute la nuit incommodé des cousins, je n'ai dormi que d'un œil, car j'ai une peur atroce des lézards, et ces vieux murs doivent en être remplis Mais enfin, — ajouta-t-il avec résignation, — puisqu'on fait de nous des soldats, il faut bien s'attendre à tout; ma foi, à la guerre comme à la guerre!

— Moi, — dit le tanneur, — je ne puis m'habituer à entendre crier la paille où je suis couché, sans compter que les fétus vous entrent souvent dans les oreilles et dans le nez. J'ai beau me raisonner et me dire, comme le compère, qu'un soldat doit savoir tout souffrir; eh bien! je n'en regrette que davantage mon lit, et si ce n'était le respect humain, la soumission que nous devons aux ordres des échevins de notre glorieuse ville, et surtout la peur de rencontrer en route un parti de camisards, sur ma foi je retournerais à Montpellier.

— J'avoue ma faiblesse, — reprit maître Janet:

— je n'ai pu m'empêcher de pâlir en faisant mon testament avant de partir. Et pourtant, — ajouta-t-il en secouant la tête avec mélancolie, — il faut bien mettre ses affaires en ordre, embrasser sa femme, ses enfants, quand c'est peut-être pour la dernière fois qu'on les voit!

— Hélas! oui, quand c'est peut-être pour la dernière fois, — reprirent les trois citadins en chœur et d'un ton lamentable.

— A propos de cela, mon beau-père et capitaine, je pense toujours à une chose, — dit ingénument le marchand de vert-de-gris, qui n'avait encore rien dit et qui depuis quelque temps semblait profondément réfléchir : — quand vous serez mort, je voudrais bien avoir la métairie des Rochers dans ma part, moi. Est-ce que vous croyez que votre femme voudra me la céder en échange d'autres terres, au lieu de la garder dans son douaire? Il me semble que cela devra lui être bien égal que je l'aie, n'est-ce pas, mon beau-père et capitaine?

— Ah! mes compères, vous voyez à quel monstre j'ai donné ma fille, quel affreux serpent j'ai réchauffé dans mon sein! — s'écria maître Janet épouvanté. — Est-il possible de pousser plus loin l'avidité et l'oubli des bienséances? Quand je vous dis que l'incivilité est la mère de tous les crimes, ai-je tort? Vous le voyez, ce malheureux-là attend mon trépas absolument comme un oiseau de proie attend sa pâture, pour l'emporter dans son aire et s'en repaître. »

Et après cette poétique image, le parfumeur cacha sa tête dans ses mains avec consternation.

« Fi ! fi ! fi ! Bignol, — s'écrièrent les trois bourgeois. — Osez-vous parler ainsi de la mort de votre beau-père ? »

Thomas Bignol se soupçonna coupable de manquer de tact ; touché de repentir, il s'avança près du parfumeur, qui avait pris une attitude à la fois imposante et désolée, digne du roi Lear, et lui dit avec un accent de profonde affliction :

« Voyez-vous, mon beau-père et capitaine, vous m'avez mal compris en m'appelant serpent et oiseau de proie. Je vous jure sur l'honneur que ça m'est bien égal que vous viviez ou que vous mouriez ; Dieu merci, je n'attends pas après la métairie des Rochers ; seulement ça me fera plaisir de l'avoir quand vous serez mort : voilà tout, mon Dieu ! voilà tout ce que je voulais vous dire. »

Maître Janet allait se livrer à de nouvelles lamentations sur la funèbre avidité des gendres, lorsqu'un bruit de chevaux attira son attention et celle des autres miliciens.

C'était le capitaine Poul qui venait de faire une reconnaissance, d'après les ordres du maréchal, avec une partie de sa compagnie.

Devant lui marchait garrotté Espère-en-Dieu, le lieutenant de Cavalier.

Il était vêtu en paysan, deux miquelets le conduisaient.

Poul descendit de cheval, abandonna sa monture

aux soins du Bon-Larron, qui l'avait accompagné, et entra chez M. de Villars, suivi d'Espère-en-Dieu.

On se souvient que le Bon-Larron avait effrontément dérobé au parfumeur son morion, son pulverin, son baudrier et son épée, pendant la querelle des gardes bourgeoises avec les dragons de Saint-Sernin.

Maître Janet ne fut pas longtemps sans reconnaître les objets que le miquelet lui avait volés, et dont ce dernier était encore impudemment armé.

A mesure que maître Janet avançait dans cette fatale découverte, ses traits exprimaient une surprise et une indignation croissantes.

« Mais de par tous les saints ! voilà bien mon pulverin avec ses houppes de soie rouge, voilà bien mon morion, voilà bien mon baudrier avec sa broderie verte, voilà bien mon épée avec sa coquille à jour. Vit-on jamais un audacieux pareil !—Eh ! dites donc, l'ami, — s'écria le parfumeur en s'approchant du sergent, qui, l'ayant reconnu, feignit de ne pas l'apercevoir, et se mit à chantonner entre ses dents en resserrant les sangles du cheval du capitaine Poul pour se donner une contenance ; — l'ami, — dit gravement maître Janet en s'approchant du sergent et en mettant la main sur son baudrier, — les commandements de Dieu, qui sont le code de civilité de l'humanité tout entière, ont dit : *Tu ne déroberas point.* A Dieu ne plaise que j'outrage assez les bienséances pour vous traiter de voleur ; néanmoins, et par simple sujet de conversation, pourriez-vous me

dire où vous vous êtes si galamment équipé, s'il vous plaît? Je vous ai vu moins militairement vêtu, l'ami, quand vous aviez votre grand justaucorps de gros de Tours gris de lin qui vous traînait jusqu'aux talons, avec sa broderie de musicien sur chaque poche. »

Le Bon-Larron regarda le parfumeur d'un air rempli de bienveillance, et ne lui répondit que par un salut muet et fort courtois.

« Me reconnaissez-vous? » demanda Janet impatienté.

Le sergent continua de regarder le parfumeur avec le même sang-froid, sans lui répondre un mot; se contentant de lui sourire gracieusement, en lui découvrant deux rangées de dents formidables.

« Quelle mâchoire! — dit le parfumeur épouvanté; — avec des dents pareilles, cet homme-là doit dévorer comme un requin! Malheureux sont ceux qui sont chargés de le nourrir! Puis, revenant au sujet de ses récriminations :

— Ah çà! êtes-vous sourd? — s'écria-t-il. — Ce morion, cette épée, ce pulverin, tout cela est à moi. — Et le capitaine bourgeois touchait du doigt tous ces objets à mesure qu'il les énumérait.

— Ah! oui, oui, je comprends, vous me parlez, — dit enfin le Bon-Larron. — Excusez-moi, mon cher monsieur, mais je suis sourd comme un pot par suite d'une balle qui m'est entrée par l'oreille droite et qui est sortie par l'oreille gauche, lors d'une effrayante escarmouche que nous eûmes avec les

janissaires rouges de Soliman-Bey, eh! eh! Ces janissaires-là étaient bien les plus farouches compères que j'aie connus, avec leur marmite sur leur enseigne.

— Il ne s'agit ici ni de marmite ni d'enseigne, — s'écria Janet en colère en touchant encore les armes du sergent. — Tout ceci m'appartient, que vous soyez sourd ou non. »

Jetant alors un coup d'œil satisfait sur ses armes, le Bon-Larron dit à maître Janet :

« Vous admirez mes armes, n'est-ce pas? entre nous, elles en valent bien la peine. Je suis enchanté que vous les trouviez à votre goût, car vous me semblez connaisseur, et surtout amateur de la quantité, tudieu! à en juger par vos cuissards : il faut furieusement aimer les armes pour porter des cuissards de notre temps. — Et le sergent se mit à sourire et à montrer de nouveau ses grandes dents.

— Hum! — fit Janet en regardant le Bon-Larron de travers, — il me semble que tu es devenu sourd bien vite et bien à propos. »

Mettant alors ses deux mains près de sa bouche en manière de cornet acoustique, il s'approcha de l'oreille du sergent, et cria de toute sa force :

« Les armes que vous portez m'appartiennent. Je ne veux pas savoir comment vous les avez en votre possession ; mais il faut me les rendre, et cela sur l'heure ; j'en armerai un de nos gens qui n'a qu'un buffle, m'entendez-vous? »

Le sergent fit un geste pour montrer qu'il entendait parfaitement.

« C'est parbleu bien heureux!—dit le parfumeur essoufflé; — une heure de conversation pareille et on serait enroué comme un corbeau. Je vous entends parfaitement, — reprit le sergent d'un air capable, — vous me demandez le nom et l'âge de ce digne cheval, (et il caressait de sa main la monture de Poul). Je vais vous satisfaire. Son nom est un peu difficile à prononcer, car il est composé de trois mots hongrois, circassien et turc; mais avec l'habitude on s'y fait. Tenez, dites comme moi : Zaaranifitophyswufheik.

— Je te dis que tu m'as volé mes armes, et qu'il faut que tu me les rendes à l'instant,—cria le parfumeur outré de colère et toujours en s'aidant de ses deux mains comme d'un porte-voix.

— Ah! dame, vous voyez, —reprit le Bon-Larron en hochant la tête, vous voyez; je vous avais bien dit que le nom était très-difficile. Ce n'est pas en y mettant de l'humeur que vous parviendrez à le bien prononcer, et il en vaut la peine, car ce beau nom signifie *foudre brûlant de la guerre.* Quant à l'âge de Zaaranifitophyswufheik, il aura sept ans vienne la mi-mai,—répondit le sergent en s'apprêtant à montrer la dent du cheval de Poul.

— Tu fais le sourd, double traître! — s'écria le parfumeur exaspéré. — Je te ferai pendre comme tu le mérites par le prévôt de l'armée; et puisque tu n'entends pas, tu sentiras, du moins, lorsqu'on te mettra au cou ta dernière cravate, la seule que tu n'auras pas dérobée peut-être! »

A ces menaces furibondes, le Bon-Larron répondit avec un accent de profonde reconnaissance en se dirigeant vers le hangar où il venait de découvrir les provisions de bouche des citadins.

« Eh bien! va donc pour un verre d'eau-de-vie. Ma foi! je l'accepterai de grand cœur, puisque vous me le proposez avec tant d'obligeance, mon digne monsieur. Nous avons battu l'estrade toute la nuit, ça va me ragaillardir ; et, entre nous, j'avais besoin de ce petit confortatif, car j'ai eu l'estomac extrêmement fatigué par suite du siége de Kihniniek, et de l'affreuse disette pendant laquelle une araignée se vendait un louis, et les cloportes vingt-quatre sous la pièce. Vous voyez qu'un verre d'eau-de-vie accompagné d'une tranche de ce jambon et de ce pain blanc que j'aperçois là-bas, et que vous m'offrez si généreusement, brave bourgeois, ne peuvent que m'agréer infiniment.

Puis, profitant de la stupéfaction de maître Janet, qui était resté immobile de rage muette et qui tremblait pour ses provisions en songeant aux longues dents du sergent, le Bon-Larron se précipita vers le hangar, au fond duquel il guignait de l'œil la cantine des citadins.

Nous laisserons ceux-ci défendre leur futur déjeuner contre les attaques du sergent, et nous conduirons le lecteur dans la pièce occupée par M. le maréchal de Villars.

## XLVII.

### LA BATAILLE.

Huit personnes étaient réunies dans une petite chambre de cette maison en ruines : le maréchal, M. de Julien, brigadier des armées du roi ; MM. de Sauville, de Grandval et de Tournon, aides-de-camp de M. de Villars ; Gaston de Mercœur, son page ; le capitaine Poul et Espère-en-Dieu toujours garrotté.

M. de Villars était vêtu d'un *justaucorps à brevet*[1], habit bleu bordé d'un galon d'or et de deux galons d'argent sur toutes les tailles ; sa veste était écarlate, son haut-de-chausses pareil ; de larges entonnoirs surmontaient ses bottes fortes ; un magnifique point d'Espagne bordait son chapeau à plumes blanches, et il portait le cordon bleu sur sa veste.

Cet habillement, à la fois élégant et majestueux, immortalisé par Van der Meulen, était alors souvent adopté comme costume militaire, quoiqu'à cette époque les officiers-généraux et même quelques colonels ne portassent jamais d'uniformes.

[1] Louis XIV accordait par un *brevet* le droit de porter cet habit.

Le maréchal, assis devant une petite table, interrogeait Espère-en-Dieu.

Poul, vêtu comme toujours de son vieux buffle taché de sang, de son corselet d'acier et de sa calotte de fer à couvre-nuque de mailles, s'appuyait sur son large sabre, tandis que M. Julien, les aides-de-camp et les pages du maréchal, debout près de la fenêtre à moitié brisée, examinaient avec curiosité le camisard déguisé.

« Que faisais-tu cette nuit aux environs de ce village? — lui demanda sévèrement M. de Villars.

— Je suis de Corconas, monseigneur, j'allais vendre mes légumes à Aigane. Il fallait bien que je passasse par Tréviès avec mon âne, » dit naïvement Espère-en-Dieu.

M. de Villars regarda M. de Julien.

Celui-ci répondit :

« En effet, monsieur le maréchal, c'est sa route.

— Mais, — dit Poul d'un air dur, — qui prouve que cet animal n'est pas un espion? Est-ce son âne et ses paniers de choux et d'aubergines? Laissez-moi l'emmener pendant dix minutes, monseigneur ; j'ai un moyen sûr de faire parler les muets et de faire dire la vérité aux menteurs ; de la sorte, votre excellence saura à quoi s'en tenir.

— Entends-tu? — dit M. de Villars à Espère-en-Dieu ; — sais-tu que si tu mentais, la torture te ferait avouer tes tromperies?

— Par tous les saints du paradis, monseigneur, je ne mens pas ; je suis de Corconas, et j'allais vendre

mes légumes à Aigane ; je ne puis vous dire autre chose.

— Tu es hérétique ? — lui demanda M. de Villars.

— Non, mon bon seigneur, Dieu m'en garde.

— Tu connais le pays ?

— Oui, mon bon seigneur, j'ai été chevrier dans la montagne.

— Pour aller d'ici à Genouillac, combien y a-t-il de chemins ?

— Mais il n'y en a qu'un, celui de la Basse-Terre, monseigneur.

— Vous voyez, monsieur le maréchal, — dit M. de Julien à M. de Villars, — je puis affirmer à votre excellence qu'elle peut être rassurée sur ce point. »

M. de Villars ne parut pas encore convaincu ; malgré l'affirmation de M. de Julien, il dit à Espère-en-Dieu :

« Mais, en passant par les montagnes de Ventalou, on peut descendre dans la route de Genouillac ?

— Passer par les montagnes de Ventalou ! — s'écria Espère-en-Dieu avec des marques du plus grand étonnement. — Vous voulez vous moquer d'un pauvre homme, monseigneur ; vous savez bien le proverbe du pays : *Les morts parleront quand le pied de l'homme foulera le Ventalou.*

— Quant à cela, monseigneur, il dit aussi vrai que s'il avait une mèche de mousquet allumée entre les deux pouces, — reprit Poul. — Il n'y a que les

aigles qui puissent aborder ces cimes inaccessibles. »

M. de Villars réfléchit un instant, consulta de nouveau sa carte attentivement, et dit en se parlant à lui-même :

« Comment se refuser à des témoignages et des assurances si unanimes? — Après quelques moments de silence, il reprit, en s'adressant à Espère-en-Dieu.

— Depuis deux jours tu n'as pas vu de camisards?

— Si, monseigneur; avant-hier, huit de ces brigands sont venus à la ferme nous voler des vivres, car on les dit affamés.

— Et que vous ont-ils dit de leurs camarades?

— Dame, monseigneur, d'après eux, ils sont aux abois ; ils vont se retirer dans le Rouergue ; et quand les feux brûleront sur la montagne, ce sera le signal de leur départ. Que Dieu en délivre le pays!

— Ainsi, tu crois que les feux qu'on a vus cette nuit annoncent leur retraite? » dit le maréchal en attachant un regard perçant sur Espère-en-Dieu.

Celui-ci demanda le plus simplement du monde :

« Est-ce qu'on a vu des feux cette nuit, monseigneur?

— Oui.

— Que saint Julien d'Arpaon vous entende, monseigneur! — s'écria Espère-en-Dieu, — nous voilà délivrés de ces misérables. Les routes seront sûres, nous pourrons au moins vendre nos fruits et paître nos troupeaux tranquillement.

— Quel est le meilleur et le plus court chemin pour aller d'ici aux montagnes de la Seranne, au camp de Cavalier? — dit M. de Villars.

—Dame, monseigneur, en passant par Ganges, il y a cinq lieues; en passant par Simiane, il y en a sept, mais presque toujours en plaine, tandis que par Ganges il faut passer les bois de Combes, et la route est moins bonne à cause des fondrières.»

M. de Julien répondit par un signe approbatif à un regard de M. de Villars qui reprit :

« Et tu connais bien les deux chemins qui conduisent aux montagnes de la Serane?

— Oh! que oui, monseigneur, car il y avait là de bons pâturages pour les chèvres. Avant la guerre, bien des fois j'y ai conduit mon troupeau.

— Capitaine, — dit M. de Villars à Poul, — emmenez cet homme, qu'on le garde à vue; quand la colonne se mettra en marche, lui et l'autre guide seront à l'avant-garde entre deux dragons, le mousquet haut, et, à la moindre trahison...

— C'est entendu, monseigneur, un canon de fusil dans l'oreille, et feu! car, en route, on n'a pas le temps de faire mieux aux traîtres. Allons, marche, » dit Poul tout en poussant Espère-en-Dieu devant lui avec le fourreau de son sabre.

Au moment où le miquelet sortait avec Espère-en-Dieu, un officier de Royal-Comtois entra précipitamment.

Après avoir salué militairement M. de Villars :

« Monseigneur, — lui dit-il, — M. de Lalande

vient d'être attaqué à Barjac par les insurgés avec une grande vigueur. Au moment où il m'a dépêché vers votre excellence, il tenait toujours, mais il perdait beaucoup de monde ; les bataillons du Rouergue et du Hainaut étaient presque détruits ; il vous demande du renfort.

— A cheval, messieurs ! à cheval ! — s'écria M. de Villars en se levant avec vivacité. — Les hérétiques se voient cernés, ils veulent s'ouvrir un passage de vive force. Monsieur de Julien, les troupes sont-elles en bataille ?

— Oui, monseigneur.

— Gaston, prenez ma lunette et ma carte, — dit M. de Villars à son page ; puis, s'adressant à l'officier que venait de lui envoyer M. de Lalande, le maréchal lui dit :

— Monsieur, suivez-moi. »

Bientôt M. de Villars, accompagné d'un nombreux état-major, parcourait au galop son front de bataille.

Pour bien comprendre les manœuvres dont on sera témoin tout à l'heure, il faut se représenter exactement la configuration du terrain où elles vont s'exécuter.

C'était une vaste plaine aride, crayeuse, au sol d'un gris pâle, couverte çà et là de quelques touffes de genêt rabougri, de joncs marins d'un vert sombre, ou de bruyères roses.

L'infanterie de M. de Villars s'y étendait sur trois lignes. Vus de loin et se détachant de la blancheur

du sol, ces rangs de soldats ressemblaient à de larges bandes d'un bleu-foncé moucheté d'écarlate et çà et là pailleté par le fourmillement des mousquets et des baïonnettes qui étincelaient au soleil. La cavalerie de M. de Villars, divisée en deux corps, composée des dragons de Fitz-Marcon, de Saint-Sernin, de La Fare et de Saint-Estève, était sur les ailes à une petite distance de l'infanterie.

Ces deux masses de cavalerie offraient un coup d'œil moins monotone que les fantassins, grâce à la couleur verte des uniformes, à la bigarrure de la robe des chevaux, aux éclairs qui jaillissaient des casques de cuivre, et au balancement des aigrettes écarlates.

Au nord et en face du front de bataille du maréchal, s'élevaient les cimes inaccessibles du Ventalou. Cette immense muraille de granit, aux pics énormes, nus, déchirés, dont le sommet était encore voilé par les vapeurs bleuâtres du matin, surplombait le côté gauche de la route de Genouillac, route qui, à droite, s'élevait de quelques pieds au-dessus du niveau de la plaine. Presque tout entier dans l'ombre projetée par les rochers, le chemin était coupé par un rayon de soleil qui jetait des tons chauds et dorés sur le coude très-brusque que faisait cette route tournante ; elle disparaissait ensuite derrière la base de la montagne, dont quelques parties anguleuses se trouvaient aussi vivement éclairées.

A l'ouest, à une assez grande distance de l'aile gauche de l'armée, coulait le rapide et profond Hé-

rault; les collines arides et brûlées au milieu desquelles il était encaissé, s'abaissaient çà et là et permettaient de voir entre leurs mamelons couleur de rouille le cours impétueux de cette rivière qui brillait au loin comme un ruban argenté.

A l'est et à l'aile droite de l'armée, on apercevait le commencement du chemin de Barjac. Cette ancienne voie romaine, pavée de blocs de granit ardoisé, coupait un pli du terrain au sommet duquel s'élevait un moulin à moitié détruit. Ces ruines de pierres grises liées par un ciment briqueté, et les deux ailes déchirées qui restaient à l'édifice, masquaient alors le soleil levant et découpaient leur silhouette vigoureusement ombrée sur un horizon inondé de lumière.

La route antique qui conduisait à cette hauteur descendait assez rapidement de l'autre côté de la colline, et conduisait à Barjac.

Enfin, au sud et sur les derrières de l'armée, les maisons du village de Tréviès, vivement colorées par le soleil et ombragées par des massifs et par des bouquets de châtaigniers, s'étageaient en amphithéâtre sur une côte verdoyante.

Après avoir commandé aux deux régiments suisses de Courten et à deux compagnies de dragons de La Fare, de se porter à l'instant sur Barjac, M. de Villars donna quelques instructions à l'officier que lui avait dépêché M. de Lalande, et vint se poster à la droite de son armée sur une petite éminence d'où l'on découvrait toute l'étendue de la plaine.

Bientôt les troupes qui se rendaient en hâte à Barjac, marchant en colonnes serrées, disparurent dans un nuage de poussière blanche ; le vent n'apporta plus que faiblement le son mesuré des tambours de l'infanterie et les fanfares des hautbois de la cavalerie ; peu à peu ce bruit cessa tout à fait.

Le maréchal avait suivi la marche de ces troupes à l'aide de sa lunette jusqu'à ce qu'elles eussent disparu à l'est derrière la colline du moulin.

L'air était calme ; de temps à autre on entendait toujours dans la direction de Barjac des détonations sourdes et lointaines.

M. de Villars tira sa montre et dit à M. de Julien d'un air mécontent :

« Le corps de M. d'Aygaliers, qui est à Genouillac, a dû se porter en avant au point du jour ; il est huit heures ; comment le général ne m'a-t-il pas envoyé un aide-de-camp ? Je ne puis rien entreprendre avant de savoir le résultat de son mouvement, car l'attaque des insurgés sur Barjac ne peut être qu'une diversion.

Avant de poursuivre ce récit, nous devons dire pourquoi le maréchal s'était décidé à agir si activement contre les camisards.

Pendant dix jours il avait en vain attendu quelque émissaire de Cavalier ou de Toinon. N'en recevant aucun, et supposant avec raison que la Psyché n'avait encore pu rien obtenir du jeune chef, M. de Villars, cédant surtout aux impatientes sollicitations de M. de Bâville, s'était mis en campagne avec le

plan bien arrêté de refouler et d'acculer les insurgés dans leurs montagnes, en les attaquant sur trois points à la fois, pendant que les troupes du Vivarais et du Rouergue leur couperaient toute retraite. Les corps échelonnés à Barjac et à Genouillac avaient donc agi ou devaient agir simultanément d'après ses instructions.

Le maréchal venait encore de manifester son étonnement et son impatience, lorsqu'à travers un nuage de poussière il vit au loin une tête de colonne déboucher de la plaine, par la route de Genouillac, qui, on l'a dit, serpentait au pied du Ventalou, montagne regardée comme impraticable par les gens du pays.

Toute la partie droite du chemin jusqu'à Genouillac était au pouvoir du maréchal ; le rempart naturel et inaccessible du Ventalou défendait sa rive gauche. Grâce aux avantages de cette position, M. de Villars, ne craignant pas de voir ses communications coupées entre son quartier-général et le corps de M. d'Aygaliers, n'avait placé entre ces deux points aucun poste intermédiaire; aucune vedette n'avait donc pu le prévenir de l'arrivée brusque et inattendue de ces troupes.

Le maréchal, étrangement surpris, s'écria en braquant sa lunette sur cette colonne :

« Pourquoi diable d'Aygaliers se reploie-t-il sur moi? A-t-il donc éprouvé quelque échec? Mais non, non. Il marche en bon ordre. C'est bien cela, le ré-

giment de la marine à l'avant-garde. Je reconnais leurs habits bleus à collets rouges.

Et fermant sa lunette, il dit d'un air mécontent à M. Tournon, un de ses aides-de-camp :

« Courez, monsieur, demander à M. d'Aygaliers pour quelle raison il se replie. Ordonnez-lui de faire halte et d'attendre mes ordres. »

L'officier partit au galop : on le vit se diriger rapidement à travers les champs et franchir quelques fossés pour arriver plus vite à la tête de la colonne de M. d'Aygaliers, qui s'avançait toujours.

« Il me semble, monsieur le maréchal, — dit M. Julien en montrant l'est, — que les détonations qu'on entend vers Barjac deviennent plus distinctes.

— Silence, messieurs, » dit M. de Villars d'une voix haute en se tournant vers les officiers de son état-major qui causaient entre eux.

Chacun suspendit sa respiration. M. de Villars abandonna ses rênes, ôta son chapeau de la main gauche, mit la main droite près de son oreille et écouta attentivement du côté de l'est en se penchant sur sa selle.

Après quelques moments d'audition, il dit en se redressant :

« Le bruit de la mousqueterie se rapproche en effet. — Puis, il ajouta en fronçant légèrement les sourcils : — Il se peut que cette attaque contre Barjac soit sérieuse et ne soit pas une diversion. Peut être les fanatiques ont-ils concentré sur ce point-là toutes leurs forces? S'il en est ainsi, et que

Lalande fasse habilement sa retraite, il peut nous amener les insurgés, et nous les prendrons ici, mordieu! comme dans un piége.

— Voilà une des vedettes qui descend la colline au galop, monsieur le maréchal, — dit M. Julien; — sans doute il aura vu quelques mouvements dans la vallée que nous cache la butte du moulin.

— A cette heure, monseigneur, on distingue très-bien la fusillade, et elle semble se rapprocher, — dit Gaston, qui était descendu de cheval et avait mis son oreille près du sol pour mieux entendre.

— Sainville, — dit M. de Villars, — allez dire au major du régiment de Fitz-Marcon de s'en aller au pas avec deux compagnies de dragons jusque sur la hauteur du moulin; au pas, vous entendez; une fois là, il s'y mettra en bataille, et il attendra mes ordres. »

L'officier courut exécuter ce commandement; bientôt les compagnies de cavalerie quittèrent l'aile droite et s'avancèrent dans la direction que le maréchal avait indiquée.

A peine ce mouvement était-il exécuté, que la vedette qui arrivait à toute bride du côté opposé rencontra les dragons; malgré la recommandation du maréchal, ceux-ci prirent tout à coup le grand trot, gravirent la colline, et disparurent derrière son versant.

Les détonations devinrent de plus en plus rapprochées; une masse de fumée blanche et compacte s'éleva du creux de la vallée, au milieu de laquelle

avait sans doute lieu l'action, et enveloppa un moment le moulin dans ses nuages.

Bientôt enfin on entendit ces clameurs sourdes et lointaines, qui annoncent qu'une grande multitude d'hommes en sont aux mains.

M. de Villars se mordit la lèvre; il ne pouvait plus douter que, malgré les renforts qu'il venait de lui envoyer, le corps de M. Lalande ne battît en retraite devant les camisards et ne se repliât en hâte sur le corps d'armée.

Il acquit cette malheureuse certitude lorsque le cavalier qui avait rencontré les dragons, et qui n'était autre que le brigadier Larose, arriva près de lui. Son cheval était blanc d'écume.

« Monseigneur, — dit-il au maréchal, — la vallée est remplie de fuyards; c'est sans doute une panique. Les chanteurs de psaumes poursuivent nos soldats au pas de course l'épée dans les reins. Le capitaine des dragons de Fitz-Marcon, à qui j'ai donné cette nouvelle, m'envoie vous dire, monseigneur, qu'il a cru devoir prendre sur lui d'aller tâcher de rallier les troupes débandées.

— Il a bien fait, » dit M. de Villars avec le plus grand sang-froid.

Puis, se tournant vers Gaston :

« Courez ordonner au capitaine Poul d'aller occuper le moulin avec ses miquelets. »

Gaston partit au galop.

« Vous, monsieur, — dit le maréchal en s'adressant à un autre aide-de-camp, — allez dire à M. d'Ay-

galiers qu'au lieu de faire halte, comme je le lui avais d'abord commandé, il tourne la colline et se porte rapidement sur le chemin de Barjac pour arrêter la marche des insurgés et couvrir nos fuyards pendant qu'ils se reformeront. »

Occupé de ce qui se passait à l'aile droite de son armée, M. de Villars n'avait pas remarqué l'incompréhensible manœuvre du corps de d'Aygaliers.

Au lieu de faire halte, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre, cette colonne avançait toujours sur le corps d'armée.

« Mais, mort-Dieu! d'Aygaliers est donc fou! — s'écria M. de Villars en voyant un mouvement si contraire à ses ordres. — A quoi pense-t-il. »

A peine avait-il prononcé ces mots, que cette colonne, par une évolution faite avec la plus rapide et la plus extrême précision, se forma en carré long et ouvrit un feu terrible sur les troupes royales, dont les armes étaient déposées en faisceaux, et qui, sans défiance, s'occupaient à regarder la marche des nouveaux arrivants.

« Trahison! trahison! » s'écria le maréchal.

Enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, suivi de ses officiers, il courut à toute bride pour reformer sa première ligne, qui, ébranlée par cette brusque attaque, avait plié sous le choc impétueux des camisards; tout disparut de ce côté dans un épais nuage de fumée.

Ce n'était pas le corps de d'Aygaliers, mais les troupes de Cavalier et de Roland réunies qui s'é-

taient ainsi approchées de M. de Villars à l'aide d'une manœuvre et d'un stratagème que nous allons expliquer.

Selon les ordres de Cavalier, les insurgés avaient exécuté le dangereux passage du Ventalou, entreprise que les gens du pays même regardaient comme impossible.

Par ce mouvement, Cavalier étant au point du jour descendu des montagnes dans le chemin de Genouillac, avait intercepté toute communication entre M. de Villars et le corps de M. d'Aygaliers.

L'officier que ce dernier avait envoyé dès le matin au maréchal pour le prévenir que, selon ses ordres, il s'était porté en avant, avait été fait prisonnier par les camisards.

Rassuré par les assertions des gens du pays et par celle de M. de Lalande, excellent officier, qui depuis longtemps pratiquait les Cevennes, M. de Villars avait dû croire qu'il était impossible à l'ennemi de venir par les montagnes se poster entre lui et Genouillac.

Aussi, ne recevant aucune nouvelle de M. d'Aygaliers, trompé par les uniformes que les camisards avaient enlevés aux troupes royales lors de la sanglante déroute de Vergesse, le maréchal, sans pouvoir s'expliquer la marche rétrograde de la colonne qu'il vit déboucher dans la plaine, prit ces troupes pour celles de d'Aygaliers, et les laissa ainsi s'approcher de ses lignes.

Pendant que le corps de bataille du maréchal ré-

sistait intrépidement à cette surprise de Cavalier, l'aile droite, sous les ordres de M. de Julien, se porta au pas de course sur la colline du moulin, pour soutenir le capitaine Poul et ses miquelets.

Le chef de partisans faisait des efforts inouïs pour rallier les fuyards et s'apprêtait de défendre vigoureusement son poste contre l'autre troupe des insurgés commandée par Élie Marion, lieutenant de Roland.

Ce corps de camisards, qui avait complétement battu M. de Lalande à Genouillac et qui le poursuivait si vivement, s'arrêta pour remettre de l'ordre dans ses rangs.

Le chef insurgé voulait emporter la hauteur du moulin, position désormais de la dernière importance, car elle couvrait la droite du maréchal, alors resserré entre la colline et l'Hérault qui coupait toute retraite à sa gauche.

Par ordre de M. de Julien, Poul et ses miquelets se logèrent dans les bâtiments ruinés.

L'infanterie se forma en bataille sur la crête de la colline, et deux escadrons des dragons de La Fare descendirent au galop pour charger le flanc droit et le flanc gauche de la colonne des camisards.

Ceux-ci, disposés en bataillon carré, commençaient à s'ébranler, on entendait distinctement sur la colline ces paroles du psaume de guerre que chantaient toujours les protestants en marchant au combat :

Devant Dieu sont roulants
Les feux étincelants,
Pour consumer l'audace
Qui lui résiste en face.

Les dragons, lancés au galop après avoir décrit un léger détour, chargèrent intrépidement la gauche et la droite du carré des camisards.

Ceux-ci firent halte.

Jonabad et ses faucheurs, détachés sur chaque aile avec leurs faux emmanchées à revers, attendirent froidement cette vigoureuse attaque de la cavalerie.

Appuyant sur le sol le long manche de leur arme terrible, ils dirigeaient sa lame large, tranchante, acérée, contre le poitrail des chevaux, pendant que le second et le troisième rang du bataillon carré s'apprêtaient à tirer à bout portant sur les dragons.

Ceux-ci arrivèrent bientôt avec impétuosité; mais lorsque les chevaux se sentirent percés et déchirés par les lames des faux, quoique lancés au galop, ils s'arrêtèrent brusquement, se reculèrent ou se dérobèrent, malgré les efforts de leurs cavaliers.

Profitant de ce moment de désordre et d'hésitation, les faucheurs éventraient les chevaux qu'ils pouvaient atteindre ou leur coupaient les jarrets, pendant que les autres camisards faisaient à brûle-pourpoint un feu si bien dirigé sur les dragons, que ceux-ci furent obligés de se retirer par un demi-tour,

en laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés.

Ces derniers furent impitoyablement massacrés par Jonabad et par ses faucheurs.

Encouragée par ce succès, la colonne d'insurgés se remit en marche, et son chef Élie Marion entonna le chant de triomphe, répété d'une voix tonnante par toute sa troupe :

Que Dieu se montre seulement,
Et l'on verra dans un moment
Abandonner la place.
Le camp des ennemis épars,
Épouvantés de toutes parts,
Fuira devant sa face.

Deux fois les dragons se reformèrent et tentèrent en vain d'entamer le bataillon des camisards.

Du haut de la colline l'infanterie contemplait la vanité de ces attaques ; elle vit les camisards massacrer impitoyablement sous ses yeux les dragons blessés. Jonabad et ses faucheurs, vêtus de peaux de bêtes, portant de longues barbes, semblaient, par leur farouche aspect et par leur férocité, justifier les préjugés superstitieux qui circulaient dans l'armée au sujet du pouvoir surnaturel des camisards.

Pendant que cette colonne invulnérable s'avançait rapidement au bruit de chants éclatants, la troupe de M. de Julien entendait derrière elle les cris sauvages des combattants qui étaient aux prises avec le corps de M. de Villars.

Les soldats sentirent qu'en cas d'échec leur retraite ne serait pas appuyée ; ils eurent un moment d'hésitation et de crainte.

Frappé de ces fâcheux symptômes, M. de Julien ordonna à ses soldats de ne tirer que de très-près sur les camisards, et lorsque ceux-ci auraient presque entièrement gravi la colline.

Malgré ces ordres précis et réitérés, presque toute la ligne, saisie d'une panique, fit feu à la fois lorsque les camisards commencèrent à s'avancer l'arme au bras et d'un pas aussi ferme, aussi régulier que s'ils eussent exécuté un simple exercice.

Profitant de cette hâte maladroite, Élie Marion ordonna à ses gens de s'élancer de toute leur vitesse, afin d'arriver sur l'ennemi sans lui donner le temps de recharger ses armes, et d'engager alors un combat à l'arme blanche, dans lequel les camisards devaient avoir l'avantage.

Au centre du corps de M. de Julien se trouvait malheureusement la compagnie de gardes bourgeois.

Ces dignes citadins, que M. de Villars avait charitablement postés à l'arrière-garde, n'avaient pas encore osé fuir, mais ils étaient dans des angoisses épouvantables. Leur capitaine, maître Janet, et son gendre et lieutenant Bignol ne semblaient plus agir que par une impulsion mécanique.

Lorsque la première ligne eut fait feu, malgré les ordres de M. de Julien, maître Janet, égaré par la peur, entraîné par un vague instinct de défense, tira machinalement son coup de mousquet droit devant

lui, sans réfléchir qu'il tirait sur les soldats qui lui tournaient le dos; son gendre et lieutenant l'imita, la plupart des miliciens suivirent l'exemple de leurs chefs, et une assez grande quantité de fantassins, blessés par cette décharge inattendue, tombèrent en s'écriant : Nous sommes cernés, les camisards sont derrière nous.

A ce moment la colonne d'Élie Marion arrivait au faîte de la colline.

Après son feu, qu'elle avait ménagé et qui fut très-meurtrier, elle engagea un combat corps à corps avec les troupes royales en poussant des hurlements affreux.

Au milieu de cette confusion, maître Janet et les siens, aussi épouvantés des suites de leur décharge que de cette attaque furieuse, perdirent complétement la tête, jetèrent leurs armes et se mirent à fuir en criant : *Sauve qui peut!*

Ce cri fatal eut malheureusement de l'écho parmi les troupes déjà démoralisées.

En vain M. de Julien, à la tête de quelques compagnies déterminées et de Poul qui l'avait rejoint, voulut s'opposer à la déroute des soldats; la terreur panique, qui semblait signaler cette fatale journée, se répandit dans tous les rangs, qui se débandèrent éperdus.

Le corps de M. de Julien, dispersé, poursuivi par les camisards, descendit en fuyant le versant intérieur de la colline du moulin, et alla se jeter aveuglément au milieu du gros de l'armée, où M. de

Villars faisait intrépidement face aux troupes réunies de Gavalier et de Roland.

A la tête de la compagnie de ses gardes et de quelques officiers, le maréchal, monté sur son beau cheval cap-de-more, dont la robe grise était déjà ensanglantée, combattait en soldat.

M. de Villars avait perdu son chapeau dans la mêlée, ses habits étaient en désordre et couverts de poussière, ses yeux brillaient d'ardeur ; de la main gauche il tenait ses rênes, de la droite un pistolet, et son épée pendait à son poignet retenue par une ganse d'or.

Il donnait un ordre à Gaston, lorsque, saisi par sa botte gauche, il sentit qu'on voulait le jeter à bas de son cheval.

Le maréchal se retourna vivement, et reconnut un des guides qui, n'ayant pu ni se défaire de ses liens ni s'armer, s'était accroché à lui.

« Ah! c'est notre guide, le gardeur de chèvres, » s'écria M. de Villars en se baissant ; — et lui appliquant le canon de son pistolet sur le crâne, il l'étendit roide mort.

A ce moment un autre camisard, tenant un poignard entre ses dents, bondit comme un tigre, s'élança sur la croupe du cheval du maréchal, et étreignit celui-ci dans ses bras pour le renverser en arrière.

Gaston, voyant le péril de son maître que le couteau du camisard menaçait déjà, asséna un si furieux coup de sabre sur la tête du fanatique, que

celui-ci ouvrit les bras, tomba, et glissa sous les pieds des chevaux.

« Merci, mon enfant, de m'avoir délivré de ce vilain porte-manteau, » dit gaiement M. de Villars à Gaston.

Puis, pour encourager ses soldats, le maréchal s'écria :

« Courage, mes braves! Encore un coup de collier, et tout est fini; ces canailles sont en fuite de tous les côtés, ils ne tiennent plus que dans ce coin-ci; ferez-vous, mort-dieu! moins que vos camarades? Si vos baïonnettes sont tordues, assommez-moi ces chiens enragés à coups de crosse! »

M. de Villars parlait encore lorsqu'une forte détonation se fit entendre, les balles sifflèrent et le vent porta un nuage de fumée sur le groupe de combattants qui entourait le maréchal.

Celui-ci sentit aussitôt son cheval faiblir sur ses hanches. En vain il voulut le relever de l'éperon et du mors : le noble animal ploya ses jarrets, poussa un sourd gémissement, resta debout un moment encore, comme s'il eût voulu donner à son maitre le temps de descendre, puis il s'affaissa sur le côté.

« Adieu, pauvre Hercule! c'est fini de toi, — dit M. de Villars. — C'était bien la peine d'échapper à la sanglante bataille d'Hochstedt pour venir te faire tuer par ces sauvages montagnards ; et sautant lestement à terre, il jeta un triste et dernier regard sur sa monture.

— Monseigneur, prenez mon cheval... Dites à

mon père... que je suis mort en soldat... Vive le roi ! »

Tels furent les derniers mots de Gaston, qui, frappé d'une balle au cœur, glissa tout à coup de son cheval, et tomba mort aux pieds de M. de Villars.

« Malheurenx enfant! — s'écria le maréchal en se baissant avec douleur vers son page pour voir s'il ne restait pas quelque espoir de le sauver.

— Monseigneur, à cheval, à cheval ! — s'écria un aide-de-camp qui arrivait à grand'peine à travers la mêlée. Le corps de M. d'Aygaliers est en pleine déroute, ses troupes viennent de se jeter sur notre droite en criant *Sauve qui peut!* Le régiment de Froulay, qui avait bravement tenu jusqu'ici, commence à plier !

— Mais il y a donc une fatalité sur cette journée maudite ? — dit sourdement le maréchal en montant le cheval de son page. — Puis se dirigeant vers la droite, il cria aux soldats qui rechargeaient leurs armes :

— Si vous entendez le cri de *Sauve qui peut,* ne vous ébranlez pas, mes braves ; c'est une ruse de guerre. La plupart des fanatiques sont en fuite ; et nous voulons attirer les autres sur nos traces par ce stratagème. »

Malheureusement le maréchal ne put avancer plus loin. Le régiment de Froulay, qui jusqu'alors s'était intrépidement battu, se replia tout à coup, et le général se vit entouré de soldats débandés.

« Eh bien! qu'est-ce que cela? Où vas-tu? Tu

te trompes, mon garçon, ta bravoure t'aveugle, l'ennemi n'est pas là, — s'écria M. de Villars en se baissant pour prendre au collet un grenadier blessé qui jetait son mousquet.

— Ce n'est pas l'ennemi, c'est le diable que je fuis, monseigneur, — répondit le soldat en faisant un mouvement pour s'échapper. — Cavalier et ses prophètes sont sur nos talons ; on se bat contre des hommes, mais il n'y a rien à faire contre des démons. »

A ce moment, un flot de fuyards renversa presque M. de Villars de son cheval ; en vain il voulut rallier ses soldats épouvantés.

A vingt pas de lui, il vit le front de la troupe de Cavalier; les camisards, vêtus de l'uniforme des troupes de la marine, marchaient au pas de charge en colonne serrée, la baïonnette croisée.

A leur droite, un jeune homme, portant un justaucorps gris-blanc galonné d'or, un haut-de-chausses écarlate, des bottes couvertes de poussière, ayant une plume blanche à son chapeau, tenait son épée de la main droite et semblait commander un mouvement de la main gauche : c'était Cavalier.

Derrière lui, Céleste et Gabriel s'avançaient à pas égaux; vêtus de longues robes blanches, ils se tenaient enlacés; leur chevelure blonde flottait au vent, l'épaisse fumée du combat s'était condensée autour d'eux, ils semblaient apparaître au milieu d'un nuage.

M. de Villars resta un moment frappé malgré lui

de cette apparition aussi rapide qu'elle lui parut étrange.

Les cris de *Sauve qui peut!* se rapprochaient, le maréchal fut entouré et emporté par le courant d'une masse confuse de soldats de toutes armes.

Ne pouvant lutter contre ce torrent, il se mêla aux fuyards, et bientôt, grâce à la vitesse de son cheval, il les eut dépassés.

Alors se mettant à leur tête, il s'écria :

« C'est cela, c'est cela, mes enfants, simulons bien notre fuite. Criez *Sauve qui peut* de toutes vos forces. Les fanatiques y seront trompés ; nous les menons, mort-dieu! droit à une bonne embuscade dont pas un n'échappera : seulement, quand nous serons à cent pas de la rivière, faites halte, pour leur donner le temps de vous rejoindre. Ils seront pris entre deux feux, et pas un ne nous échappera. »

M. de Villars semblait convaincu de ce qu'il disait; ces soldats, qui avaient jusqu'alors bravement combattu, n'avaient été entraînés à fuir que par la contagieuse panique du corps de M. de Julien; ils finirent par croire qu'ils obéissaient à un ordre, et que leur déroute était une manœuvre.

— Alors, pourquoi donc les officiers ne nous ont-ils pas dit que c'était une feinte, monseigneur? nous aurions couru avec plus de cœur; car moi, j'avais comme un remords de me sauver devant les chanteurs de psaumes, — dit un vieux sergent hallebardier en ralentissant un peu son allure, — mais j'ai suivi le train de ma compagnie.

— Je ne me plains pas de cela, mes braves ; vous avez, mort-Dieu ! on ne peut pas mieux couru, — dit M. de Villars ne pouvant s'empêcher de sourire. — Mais ce n'est que la moitié de notre besogne, mes enfants ; maintenant il faut terminer la journée comme nous l'avons commencée, en écharpant ces rustres. Suivez-moi ; ce sera fait en un tour de main ; après vous irez faire danser vos maîtresses à Montpellier et boire à la santé du roi. En attendant, sabrez ces canailles, votre soif n'y perdra rien ; le vin vous paraîtra meilleur ; ce soir, c'est moi qui régale. »

L'esprit du soldat est si impressionnable, que l'assurance et la gaieté du maréchal frappèrent vivement ceux des fuyards qui purent l'entendre ; ces mots : *Monseigneur dit que c'est une feinte, nous ne nous sauvons pas*, coururent de rang en rang.

La déroute commença à prendre le caractère plus régulier d'une retraite, et les troupes sentirent renaître un peu de confiance.

« Faut-il faire halte, monseigneur ? — demandèrent quelques officiers.

— Pas encore, enfants ; là-bas, où vous voyez ce gros châtaignier. »

Le maréchal désignait cet endroit, où s'élevait un léger mamelon de terrain. Cette position lui semblait plus favorable pour reformer sa troupe.

A ce moment les sons aigus et rapprochés des cornets des miquelets résonnèrent dans la plaine.

« Ah ! ah ! les miquelets du capitaine Poul ! —

crièrent les soldats avec joie en entendant ce bruit qui leur annonçait l'arrivée d'une troupe dont l'intrépidité était bien connue. »

C'était, en effet, Poul et le reste de ses enfants perdus, que M. de Julien avait chargés de veiller à la sûreté du maréchal, et qui devaient remplacer auprès de lui la compagnie de ses gardes, presque entièrement détruite.

Le partisan arriva bientôt près de M. de Villars.

« Eh bien ! — dit celui-ci à voix basse, — que fait Julien ?

— La déroute est complète, monseigneur, — répondit le partisan ; — ces démons incarnés ne se hâtent ni ne se débandent pour nous poursuivre. On dirait de vieilles troupes, tant ils sont calmes dans la victoire. Ils nous suivent au pas de charge et en bon ordre. Trois cents cavaliers bien montés viennent de leur arriver par Barjac, c'est sans doute leur arrière-garde ; ils font main-basse sur nos traînards. Mes gens, éparpillés en tirailleurs, en ont tué quelques-uns. Mais M. de Julien m'a envoyé l'ordre de vous rejoindre, monseigneur ; j'ai fait sonner le rappel, me voici avec ce qui me reste d'hommes, et ce n'est guère.

— Nous allons tâcher de nous reformer ici, — dit M. de Villars ; — j'ai un peu réchauffé le cœur de ces malheureux-là. Ils étaient complétement démoralisés. Vos miquelets serviront de serre-files, et leur calme intrépide rassurera ces pauvres diables qui croient avoir l'enfer à leurs trousses. »

Puis, voyant un de ses aides-de-camp qui arrivait à grand'peine, le maréchal lui dit :

« Courez, monsieur, donner ordre à toutes les troupes qui tiennent encore dans la plaine de se replier sur ce point (il lui montra le châtaignier), et de tâcher de venir m'y rejoindre en bon ordre. »

L'officier partit.

La colonne de M. de Villars, un peu moins en désordre, s'avançait rapidement vers le lieu désigné pour s'y former.

A droite, et à cent toises de distance, s'étendaient les collines brûlées qui encaissent l'Hérault.

Deux de ces collines, s'abaissant brusquement, laissent entre elles un étroit passage, à travers lequel on voyait le cours du fleuve.

« En faisant notre retraite le long de cette rivière, — dit M. de Villars à Poul, — notre droite ne sera pas inquiétée ; car nous serons au moins couverts de ce côté. »

M. de Villars parlait encore, lorsqu'un grand nombre d'hommes armés, se pressant au passage que laissaient les deux collines entre elles, débouchèrent dans la plaine au pas de course en chantant un psaume.

C'étaient les montagnards d'Éphraïm.

Ainsi que l'avait ordonné Cavalier, ils avaient passé le fleuve à deux lieues de là, sur un radeau construit en deux heures, avec des pins abattus dans le bois qui ombrageait cette rivière.

Depuis le commencement de l'action, le chef ca-

misard était embusqué derrière les escarpements qui cachaient le cours de l'Hérault ; par ordre de Cavalier, il venait couper la retraite de M. de Villars.

« Une embuscade ! — s'écria le maréchal avec rage ; — mais ces démons sont-ils donc des aigles, qu'ils franchissent des montagnes et des rivières impraticables ! Pendant trois lieues de cours, il n'y a, dit-on, ni un pont, ni un bateau sur l'Hérault ; d'après tous les rapports, j'ai toujours regardé ce fleuve comme couvrant une de mes ailes. Malédiction sur ceux qui m'ont si mal renseigné ! Quelle guerre ! quelle guerre ! Partout piége, embuscade, surprise ; aucune grande évolution possible. Ah ! c'est une cruelle leçon. J'aurais dû tout voir par moi-même ; mais était-ce possible ? à qui se fier ? Ceux qui m'ont trompé payeront bien cher leur fatale imprudence ! — dit sourdement le maréchal.

— On ne vous a pas trompé, monseigneur, — dit Poul aussi étonné que M. de Villars. — La grande chute de ce fleuve, qui existe loin d'ici, le rend impraticable ; jamais on n'a vu un bateau sur ces eaux ; il est trop profond et trop rapide pour qu'on puisse le passer à gué ou à la nage. Aussi est-ce à se donner au diable, — s'écria le miquelet. — Mais, tenez, monseigneur, ces canailles recommencent à brailler ; c'est signe qu'ils vont nous attaquer. »

En effet, après s'être un moment arrêtés pour donner sans doute au reste de la troupe le temps de les rejoindre, les montagnards entonnèrent de nouveau leur psaume et s'avancèrent à grands pas.

Les troupes de M. de Villars, un moment rassurées par sa fermeté, voyant ces nouveaux et terribles ennemis, restèrent frappées de stupeur.

« Poul, prenez vos miquelets et tâchez de les arrêter un moment, » s'écria le maréchal.

Le partisan, monté sur son cheval blanc, partit au galop pour exécuter cet ordre.

« Messieurs, — dit M. de Villars aux officiers qui l'entouraient, — ceci devient grave ; mais avec de la résolution, et vous en avez, il n'y a pas de position désespérée. Allons, messieurs, faites former le bataillon carré : il y va de notre sort à tous ! »

En vain les officiers voulurent faire exécuter les ordres de M. de Villars, il n'était plus temps.

Des cris d'abord lointains et bientôt rapprochés de plus en plus : *Cavalier ! Cavalier ! les camisards !* annoncèrent que la colonne d'insurgés avait rejoint les troupes royales, dont la position était alors effroyable.

Éphraïm et ses trois mille montagnards, qui n'avaient pas encore donné, les attaquaient en tête, Cavalier massacrait leur arrière-garde, Roland refoulait leur flanc gauche sur l'infranchissable Hérault, qui coulait à leur droite.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les montagnards d'Ephraïm se précipitèrent sur la tête de la colonne, malgré la courageuse résistance des miquelets, qui furent presque tous tués.

Une effroyable mêlée s'engagea ; les troupes royales, acculées sur la rivière, n'ayant aucun quar-

tier à attendre des fanatiques, se battirent avec un courage désespéré. L'instinct de conservation surmonta la terreur panique qui les avait jusqu'alors démoralisées d'une manière si fatale. Quelques compagnies, sentant que leur salut dépendait de leur obéissance aux ordres de leurs chefs, parvinrent à se reformer et à faire en assez bon ordre leur retraite sur Montpellier.

Au milieu des scènes de carnage qui ensanglantaient cette petite plaine, au milieu des cris des mourants, des chants religieux, du roulement des tambours, des détonations de la mousqueterie, un épisode d'une grandeur sauvage signala cette fatale journée.

---

## XLVIII.

### LE MIQUELET.

C'était au fort de l'action.

Plusieurs fois séparés et rapprochés par le flot meurtrier du combat, Éphraïm et Poul, attirés l'un vers l'autre par un instinct de haine, avaient échangé quelques provocations menaçantes sans pouvoir s'atteindre.

Par un nouveau hasard, ils se trouvèrent face à

face au milieu des camisards et des soldats royaux qui combattaient avec rage.

Éphraïm, vêtu de sa peau de loup, ayant ses cheveux hérissés rattachés sur son front par un bandeau de cuir, tenait à la main une lourde hache ensanglantée. Il pressait entre ses jambes nues et nerveuses son noir Lépidoth, qui avait traversé le fleuve en nageant à côté du radeau.

La longue crinière de ce vigoureux cheval était encore humide. Sur sa large croupe il portait Ichabod, le jeune prophète de la troupe d'Éphraïm.

Pâle, hagard, d'une maigreur effrayante, le féroce enfant, dont la longue robe rouge dégouttait de sang, enlaçait le forestier d'un de ses bras décharnés ; de l'autre, il montrait les morts et les mourants avec une horrible joie, et criait de sa voix stridente, qui surmontait parfois le grand bruit de la bataille :

« Oiseaux qui volez, bêtes qui hurlez, venez » prendre part à cette grande victime que j'égorge » sur les montagnes d'Israël ! Vous en mangerez la » chair ! Vous en boirez le sang. »

Les soldats royaux voyant la figure hâve, effrayante d'Ichabod, le prirent pour un mauvais esprit ; frappés d'épouvante, ils se rejetèrent dans la mêlée sans oser combattre Éphraïm.

Ce fut alors que Poul se rencontra face à face avec le forestier.

Le partisan, coiffé de sa calotte à mailles d'acier, portait un corselet de fer par-dessus son buffle ; il

brandissait son formidable sabre d'Arménie, et il était plutôt accroupi qu'à cheval sur sa haute selle turque, dont les étriers tranchants lui servaient d'éperons.

Son blanc Armak, noble cheval de l'Ukraine, qui avait fait avec lui les guerres de la Turquie, était encore plein de vigueur et de feu, malgré les fatigues de la journée.

Éphraïm aperçut Poul, jeta un cri de joie sauvage, frappa Lépidoth du plat de sa hache pour l'exciter à franchir un entassement de cadavres qui le séparait du miquelet ; d'un bond il arriva près de lui.

Ichabod, désignant le partisan de sa main sanglante, encourageait Éphraïm à l'attaquer en criant :

« Son col est une barre de fer, son front est d'ai-
» rain, mais il fondra comme cire dans la fournaise
» de la colère de Dieu ! »

Au lieu d'attendre le forestier, Poul fit exécuter à son cheval une volte rapide ; foulant les morts et les blessés, il prit la fuite du côté du fleuve.

Éphraïm, étonné de cette lâche retraite, excitant Lépidoth du talon et de la voix, se mit à la poursuite du partisan.

« Son cheval est plus rapide que le léopard et que
» le loup qui court le soir ! — cria Ichabod ; — mais
» la flèche de Dieu sera plus rapide encore.

» — Fils de l'homme, tourne seulement le visage
» vers Gog, et tu périras à Endor, et tu deviendras
» comme le fumier de la terre ! » — cria le forestier

en brandissant sa hache, et en s'efforçant encore d'accélérer l'allure de Lépidoth.

Poul ne répondit pas à ces povocations, se courba sur sa selle, et continua de fuir, modérant pourtant assez la vitesse d'Armak pour laisser à Éphraïm l'espoir de l'atteindre.

Le partisan traversa bientôt l'espèce de défilé qui conduisait aux rives de l'Hérault.

Il s'arrêta sur les bords du fleuve, à l'endroit même où Éphraïm s'était embusqué naguère avec ses montagnards.

Ayant assez d'avance sur le forestier, Poul donna quelques minutes de repos à son cheval, et lui permit de plonger un instant dans la rivière ses naseaux brûlants, ses lèvres altérées et ses pieds poudreux.

Le miquelet n'avait pas pris la fuite pour échapper à Éphraïm, mais pour rendre la lutte plus égale, voulant se mesurer avec lui, seul à seul, sans crainte d'être accablé sous le nombre des camisards vainqueurs.

On ne pouvait mieux choisir le théâtre d'un combat solitaire et acharné.

Un espace assez large et couvert de sable s'étendait entre le fleuve et l'escarpement de la colline, dont les flancs pelés laissaient percer çà et là des masses de rochers granitiques. L'Hérault roulait ses eaux rapides et troublées avec un triste murmure; au loin, sur l'autre rive, une forêt de noirs sapins, qui s'étendait à perte de vue, bornait l'horizon; enfin cette chaîne de collines, après s'être ainsi élargie

pour former l'arène dont on a parlé, resserraient bientôt le lit du fleuve dans leur ceinture de rochers noirâtres, qui y jetaient de sinistres reflets.

Lorsque Poul entendit résonner dans la plaine le galop du cheval d'Éphraïm, le miquelet flatta le cou d'Armak de sa main velue; puis, tirant de dessous son corselet d'acier une sorte de relique, il la baisa d'un air à la fois fervent et honteux. Il hésitait entre l'influence d'une superstition étrange et le désir de résister à cette faiblesse.

Par un de ces contrastes si bizarres et si fréquents chez l'homme, ce partisan féroce, impie et blasphémateur, croyait vaguement à la vertu protectrice de cette amulette enlevée par lui à un chef tartare au moment de sa mort.

Bientôt les cris sauvages d'Éphraïm et d'Ichabod, qui s'approchaient, devinrent plus distincts.

Deux sauts d'Armak portèrent le partisan à l'entrée de l'étroit défilé. Immobile, l'œil au guet, son large sabre levé, il espérait surprendre le forestier au passage et s'élancer sur lui à l'improviste.

Éphraïm s'était défié de cette embûche. Le galop de son cheval cessa subitement.

Tout à coup un corps agile et nerveux, bondissant comme un chat sauvage, passa rapidement devant Poul en jetant un cri farouche.

Le sabre du miquelet s'abattit lourdement; mais Ichabod, car c'était lui, ne fut point atteint. Poul, croyant attaquer un cavalier, avait dirigé son coup trop haut.

Pendant qu'il se retournait pour regarder cet étrange ennemi, Éphraïm s'élança sans danger dans l'arène, monté sur Lépidoth, et s'écria :

« Il a été à mon égard comme un tigre caché, prêt » à fondre sur sa proie ; mais l'Éternel a sauvé son » serviteur. »

Alors, entre ces deux hommes intrépides, commença un combat acharné.

Derrière la colline, on entendait le bruit sourd et prolongé de la bataille qui s'éloignait de plus en plus : on eût dit les derniers grondements de tonnerre apportés par l'écho des montagnes. Les eaux bouillonnantes de l'Hérault mugissaient sur la grève ; elles commençaient à refléter la sombre couleur du ciel, qui peu à peu se voilait d'une de ces brumes méridionales soulevées par le sirocco. Au bout de quelques minutes, à peine le disque sanglant d'un soleil sans rayons put-il traverser cette vapeur glauque, rousse et lugubre.

Debout sur un énorme bloc de rocher, où il s'était réfugié après avoir évité l'attaque du miquelet, Ichabod, les bras et les pieds nus, l'air sinistre, égaré, semblait le démon familier de cette solitude. Ses longs cheveux noirs et sa robe rouge flottaient au gré du vent, qui sifflait tristement dans la bruyère. Tour à tour l'enfant prophète poussait des cris sauvages pour animer Éphraïm, ou poursuivait le miquelet d'effrayants anathèmes qu'il empruntait aux Écritures.

Malgré son intrépidité, Poul maudissait la pré-

sence d'Ichabod ; elle lui semblait d'un sinistre présage.

Chose étrange ! les chevaux des combattants paraissaient aussi animés l'un contre l'autre d'une ardeur furieuse. Tous deux entiers, tous deux pleins de feu, ils poussaient des hennissements terribles.

L'œil sanglant, les lèvres retroussées, les dents menaçantes, ils tentèrent de se déchirer, lorsque deux fois Ephraïm et Poul s'attaquèrent corps à corps.

Le forestier était déjà blessé d'un coup de sabre à la tête ; mais sa terrible hache, entamant le corselet de fer de Poul, lui avait fait une large entaille à l'épaule, et Ichabod s'était écrié en menaçant le partisan :

« Ton sang va rougir la grève ! Tu vas mourir ! » tu vas mourir ! Comment te prévaudrais-tu contre » les Chaldéens et contre mon prophète ? Le fer or- » dinaire ne sera-t-il pas broyé par le fer mêlé d'a- » cier qu'on tire de l'aquilon ? »

« Quand j'aurai attaché sa tête à l'arçon de ma selle, — s'écria Poul avec rage en montrant Ephraïm à Ichabod, vers lequel il se retourna, — je te clouerai à un arbre comme l'oiseau de nuit dont tu imites les cris ! »

Se dressant sur ses courts étriers, s'allongeant jusqu'à toucher les oreilles de son cheval, il porta en disant ces mots un coup de sabre au forestier.

Celui-ci para du tranchant de sa hache et voulut riposter ; mais le miquelet évita cette attaque en se

renversant si vivement en arrière que son casque toucha presque la croupe d'Armak.

« Tu saignes, tu saignes ! — dit Éphraïm avec un éclat de voix féroce en voyant le sang qui coulait de la blessure du miquelet ; — le sang du Philistin réjouit la vue. Le prophète a dit que la terre le boirait jusqu'à la dernière goutte. Regarde, la grève est sèche ; elle a soif.

— Et ton prophète a-t-il prédit que tu mourrais de ma main ? — dit Poul en portant vivement un coup de pointe à Ephraïm, qu'il atteignit à la cuisse.

— Non ; mais il m'a prédit que j'achèverais de briser les os de Pharaon qui a été fort, mais qui est rompu, et que je lui ferais tomber l'épée des mains, — s'écria le forestier en enlevant si vigoureusement Lépidoth que celui-ci se cabra presque droit.

Se tenant alors de la main gauche aux crins de son cheval, et levant sa lourde hache de la main droite, Éphraïm, qui par la position de sa monture dominait complétement Poul, lui asséna sur la tête un coup terrible qui fit voler en éclats sa calotte de fer.

Étourdi du choc, le miquelet chancela.

Éphraïm allait l'achever sans un brusque écart de Lépidoth.

Celui-ci s'était senti mordu à la gorge par le cheval du miquelet ; méconnaissant le frein et la voix de son maître, Lépidoth, se précipitant à son tour sur Armak, se mit à le déchirer avec fureur. Le large poitrail du fils de la Camargue heurta le poitrail du

fils de l'Ukraine et le fit un moment plier sur ses robustes jarrets.

Le choc violent des deux chevaux désarçonna Poul et Éphraïm.

Voyant le partisan tomber, Ichabod s'écria :

« Je te jetterai sur la terre, je te ferai dévorer » par les oiseaux du ciel, je soûlerai de ton corps » toutes les bêtes de la terre. »

Dans cette rude chute, le sabre de Poul lui échappa ; il tira son poignard ; il se relevait, appuyé sur un genou, lorsqu'Éphraïm se précipita sur lui en s'écriant :

« Je briserai ton arc dans ta main gauche, et je » ferai tomber tes flèches de ta main droite. »

L'attaque du forestier fut si impétueuse, que Poul se renversa sous le poids de son adversaire, qui, désarmé aussi, lui tenait la main droite serrée comme dans un étau, pendant que de la gauche il essayait de l'étouffer.

Les deux combattants restèrent ainsi un moment à terre, haletants, poitrine contre poitrine, les dents serrées, les lèvres écumantes, le regard fixe et sanglant, pendant qu'Ichabod, dont la voix s'élevait au-dessus des sifflements du vent, s'écriait :

« Je donnerai à Gog pour sépulture un lieu qui » sera appelé la *vallée des ossements*. Là il sera en- » seveli avec toutes ses troupes. »

Par un dernier et violent effort, Poul dégagea sa main droite, leva son poignard, se rua sur Éphraïm, le renversa à son tour; se roulant avec lui dans la poussière ensanglantée, il allait peut-être ressaisir

l'avantage, lorsqu'un coup de hache brisa le crâne du partisan et mit fin à la lutte.

« Goliath est tombé sous le faible bras de David ! » s'écria Ichabod. Voyant le péril d'Éphraïm, il s'était précipité de son rocher, avait ramassé la hache, et secouru le forestier à ce moment terrible.

« Gloire à Dieu ! l'impie est tombé sur les montagnes d'Israël, » cria Éphraïm ; puis, cherchant son cheval des yeux, il cria :

« A moi, Lépidoth ! »

Lépidoth était arrêté sur les bords du fleuve ; il poussait des hennissements sauvages et creusait le sable d'un pied impatient.

Éphraïm et Ichabod virent au loin le blanc Armak ; pour échapper à Lépidoth, il s'était précipité dans l'Hérault ; bientôt il disparut, entraîné par le courant qu'il rougissait de son sang.

Le forestier lava ses blessures dans l'eau fraîche de la rivière, les banda avec un lambeau de la robe d'Ichabod, remonta à cheval, prit l'enfant en croupe, et dit d'un air sombre, en quittant le lieu du combat :

« *Ce lieu s'appellera désormais la sépulture de Gog.* »

Lorsqu'en sortant du défilé Éphraïm arriva sur le champ de bataille, naguère si tumultueux, il ne put réprimer un mouvement de solennelle épouvante.

La brume était devenue si épaisse que le ciel semblait voilé par le crépuscule du soir ; l'horizon, du côté de Barjac, était ensanglanté par une zone de lumière d'un rouge sombre.

Le moulin de la colline se dressait comme un spectre gigantesque sur la crête de cet escarpement qui dominait le champ de bataille ; il balançait au hasard les deux ailes qui lui restaient, comme deux bras immenses ; le vent, redoublant de violence, soulevait çà et là des trombes de poussière.

Poursuivant les vaincus dans leur retraite, les vainqueurs avaient abandonné le théâtre du carnage.

Un lugubre et morne silence régnait dans la plaine.

Çà et là on entendait un gémissement plaintif sortir du milieu des monceaux de cadavres.

Les aigles et les vautours du Ventalou décrivaient des cercles dans les airs, poussaient des cris aigus, et s'apprêtaient à envahir cette horrible solitude.

Éphraïm, arrivé près du châtaignier que M. de Villars avait indiqué à ses troupes comme point de ralliement, descendit de cheval, abandonna Lépidoth, et, suivi d'Ichabod, parcourut le champ de bataille à pas lents.

Tout à coup il poussa un cri d'étonnement douloureux.

Sur une des touffes de bruyères roses qui s'élevaient de loin en loin dans cette plaine aride, couchés l'un contre l'autre et se tenant encore enlacés, il reconnut Céleste et Gabriel.

Les pauvres enfants avaient été tués du même coup ; la balle qui avait frappé la sœur avait frappé le frère.

Par un dernier instinct de tendresse, leurs mains

mourantes s'étaient cherchées et s'étaient une dernière fois enlacées.

Céleste avait la tête appuyée sur le sein de Gabriel, qui semblait l'entourer de son bras pour la protéger encore.

Toujours beaux, toujours calmes malgré la mort, les traits de ces enfants rayonnaient de sérénité. Leurs cheveux blonds s'étendaient autour de leur tête comme une auréole ; sans la tache empourprée qui ensanglantait sa robe blanche à l'endroit du cœur, Céleste aurait paru dormir, tant son adorable visage était encore paisible et souriant.

Éphraïm, le front baissé, les deux mains appuyées sur le manche de sa cognée, resta longtemps à contempler ce triste spectacle.

Lorsque cet homme inflexible releva sa tête, une larme, la seule qu'il eût versée depuis bien des années, brilla dans ses yeux creux, à demi cachés sous son épaisse chevelure, sillonna ses joues hâlées et se perdit dans sa barbe touffue.

Prenant sa hache, il alla lentement vers le châtaignier, au pied duquel il creusa une fosse profonde.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le soleil couchant, dissipant quelque peu la brume, éclaira de ses derniers rayons une scène d'une simplicité, d'une grandeur antique.

Au milieu de la lugubre solitude d'un champ de bataille abandonné, agenouillé près d'un arbre séculaire, sur le bord d'une fosse récemment comblée, Éphraïm et Ichabod priaient avec ferveur, pendant

que Lépidoth, dont la longue crinière était soulevée par le vent du soir, semblait contempler ce triste spectacle avec intelligence et jetait un hennissement plaintif.

---

## XLIX.

### LES SUITES D'UNE VICTOIRE.

Le combat singulier de Poul et d'Éphraïm sauva l'armée royale d'une extermination complète, et Montpellier peut-être d'un hardi coup de main tenté par les camisards.

Voyant la défaite des catholiques, Cavalier avait ordonné à Roland de rester à Tréviès avec sa troupe, comme réserve et comme arrière-garde, pendant qu'Éphraïm et lui, Cavalier, ramèneraient battant les débris des régiments de M. de Villars jusqu'aux portes de Montpellier, qu'ils devaient essayer de forcer.

Malheureusement, les montagnards d'Éphraïm étaient depuis longtemps habitués à n'obéir qu'à ses ordres, et à ne tenir aucun compte des commandements des autres chefs. Nous avons dit quels avaient souvent été les fâcheux résultats de cette insubordination, combien elle avait compromis le bon succès

de la cause commune. Dans cette circonstance, la conduite d'Éphraïm eut une nouvelle et fatale influence sur l'avenir de la campagne.

Lorsqu'il s'était mis à la poursuite de Poul, le forestier avait dit à ses gens ces paroles de l'Écriture :

« Moloch se séparera de Rhubal; Rhubal poursuivra Pharaon, et Moloch restera pour creuser » seul le sépulcre de Gog..... Chantez sur la colline » sainte pendant que je vais combattre Gog, et attendez-moi... »

Les montagnards mirent donc bas les armes, attendirent en silence l'issue de la lutte d'Éphraïm et de Poul, et laissèrent Cavalier, seul avec son avant-garde, poursuivre M. de Villars, dont les forces, quoique décimées, étaient encore supérieures à celles que commandait le camisard.

Le jeune chef attribua d'abord l'absence d'Éphraïm à une marche trop lente. Sentant qu'avec sa troupe il ne pourrait rien tenter sur Montpellier, il fit halte pour donner aux montagnards le temps de le rejoindre.

Malheureusement cette halte permit au maréchal de se reformer et de mettre de l'ordre dans sa retraite.

Après avoir vainement attendu Éphraïm et ses gens, qui avaient à peine donné, Cavalier, maudissant cette défection, sans laquelle il eût sans doute entièrement détruit les troupes royales, se remit en toute hâte sur les traces de M. de Villars.

Quoique démoralisés par la déroute, et encore sous l'impression d'une inconcevable panique, lorsque les soldats catholiques virent le petit nombre de leurs assaillants, ils reprirent courage, et leur retraite devint presque menaçante lorsqu'ils approchèrent de Montpellier.

Cavalier, malgré son audace, n'osa pas s'aventurer jusque sous le canon de la capitale du Languedoc. Lorsque la nuit fut venue, il vit avec désespoir les restes de l'armée catholique lui échapper, et l'occasion de surprendre Montpellier peut-être à tout jamais perdue.

Laissant sa troupe à un de ses lieutenants avec ordre de se replier sur Tréviès, il prit un cheval frais et revint précipitamment à ce village, naguère occupé par le quartier-général de M. de Villars.

Cavalier, certain que le succès inespéré de la journée était dû à ses dispositions stratégiques, se sentait fier de la victoire qu'il venait de remporter sur un des plus illustres capitaines des temps modernes.

Agité par l'orgueil du triomphe, par la colère, par le dédain, il n'en maudissait qu'avec plus de rage l'inconcevable manœuvre d'Éphraïm, qui rendait sa victoire si stérile.

Quoique la brume voilât le ciel d'une vapeur grise et livide, la lune jetait assez de clarté pour que Cavalier pût voir çà et là, sur le chemin qu'il parcourait rapidement, les cadavres des soldats ca-

tholiques ou des camisards qui avaient succombé pendant la retraite des troupes royales.

Le vent mugissait toujours sur les collines désertes. Le jeune Cevenol, enveloppé d'un grand manteau rouge, dont les longs plis flottaient derrière lui, comme flottaient aussi la plume blanche de son feutre et les crins noirs de son cheval, le jeune Cevenol galopait sur la route de Tréviès, qui serpentait blanche et crayeuse à travers la sombre bruyère.

Bientôt quelques points lumineux scintillèrent à l'horizon : c'étaient les feux des camisards.

Cavalier fit sentir l'éperon à son cheval, et atteignit enfin les avant-postes que Roland avait établis aux environs de Tréviès.

Il trouva parmi les grand'gardes plusieurs montagnards de l'Aygoal. Leur vue exaspéra la colère de Cavalier.

Il s'arrêta brusquement, et, s'adressant à Esprit Séguier, un des lieutenants du forestier, il s'écria d'un air courroucé :

« Pourquoi Éphraïm ne m'a-t-il pas obéi? pourquoi a-t-il fait halte sans mes ordres? pourquoi m'a-t-il lâchement abandonné? étiez-vous donc engourdis par vos quatre heures d'embuscade? Étiez-vous déjà las d'une légère escarmouche? ou redoutiez-vous si fort les catholiques que vous n'ayez pas osé les poursuivre, quoiqu'ils fussent en pleine déroute? »

Esprit Séguier répondit d'un air sombre et dédaigneux :

« Ceux qui mettent leur force dans le Seigneur n'ont jamais connu la crainte. Frère Éphraïm obéit au Seigneur, et non pas à la créature ; nous avons les yeux fixés sur lui, c'est l'étoile qui nous guide. L'Éternel le conduit ; où il va, nous allons ; passe ton chemin, frère.

— Passe ton chemin, frère ! nous ne connaissons que notre chef, — répéta sourdement un vieux montagnard qui fut bientôt imité par ses camisards.

— Misérable ! » s'écria Cavalier en faisant un geste menaçant.

Le montagnard recula de trois pas et mit le jeune chef en joue.

Esprit Séguier abaissa vivement le canon du mousquet en disant :

« La justice du Seigneur appartient au Seigneur.

— Sais-tu que tu mérites la mort pour avoir menacé ton général ? » dit Cavalier en s'approchant du montagnard pour le saisir.

Mais celui-ci se perdit dans la foule de ses compagnons, qui murmurèrent :

« Il n'y a pas ici de général, ce titre appartient aux Philistins ; il n'y a ici que des soldats de l'Éternel ! »

Cavalier avait trop l'instinct des devoirs militaires pour ne pas sentir l'indispensable nécessité de la discipline. Sous ce rapport, sa troupe était merveilleusement organisée. La désobéissance d'Éphraïm

et l'insolence de ses montagnards lui étaient donc doublement odieuses.

Dédaignant des menaces parties de si bas, Cavalier abandonna le groupe de montagnards pour aller demander compte à leur chef de l'insubordination de ses gens.

Il gravit au galop la colline de Tréviès, et arriva bientôt dans une maison abandonnée où se trouvaient réunis Éphraïm et Roland.

Une torche de résine brûlait dans la cheminée de cette chambre en ruine, et éclairait de ses reflets rougeâtres les traits farouches du forestier. Le front entouré d'un bandeau sanglant, Éphraïm, assis sur une pierre, lisait d'une voix haute et sonore la Bible à Roland; celui-ci, la tête appuyée sur ses deux mains, l'écoutait avec une religieuse attention.

Dans un coin de cette pièce on voyait les armes des deux chefs; par terre, une corne remplie d'eau et un bissac à moitié plein de châtaignes bouillies, reste de leur repas frugal.

La fenêtre, garnie de vitraux enchâssés dans du plomb, était à moitié brisée, le vent l'agitait par rafales. De temps à autre, un pâle rayon de la lune venait argenter les carreaux, et sa clarté bleuâtre luttait çà et là contre l'obscurité de cette pièce ou contre les lueurs de la torche qui l'éclairait à demi.

Cavalier entra brusquement, jeta son manteau sur l'appui de la croisée, et s'écria :

« Enfin, je vous trouve, Éphraïm ! »

Le forestier, sans détourner la tête, sans cesser

de lire, sans répondre, fit de la main un geste impérieux à Cavalier pour lui commander de ne pas troubler sa pieuse lecture.

Le Cevenol rougit d'indignation, frappa violemment le plancher de son talon éperonné; puis, les traits contractés par la colère, la tête haute, le regard arrogant, les bras croisés sur sa poitrine, il s'avança vers Éphraïm, et lui dit d'une voix qu'il tâchait de rendre calme, quoique son accent trahît une amère et violente ironie :

« Il y aurait pourtant à cette heure autre chose à faire pour la cause du Seigneur que de lire la Bible au coin du feu; ce serait d'être la hache à la main aux portes de Montpellier, et nous y serions, si vous aviez exécuté mes ordres, frère Éphraïm. »

Le forestier continua de lire, fit un geste de dédain et haussa les épaules.

Cavalier, irrité par ce sang-froid méprisant, mit vivement la main sur l'épaule du montagnard et lui dit d'une voix entrecoupée par la rage :

« C'est à toi que je parle, Éphraïm, entends-tu? »

Éphraïm fronça le sourcil, ferma sa Bible, et dit en s'adressant à Roland :

« Nous avons appris l'orgueil de Moab; il est ex-
» traordinairement superbe; nous connaissons son
» arrogance et la fierté de son cœur altier. » Puis il se tourna vers Cavalier, et lui demanda durement :

« Que veux-tu? »

Cet accueil glacial accabla plus encore le jeune Cevenol qu'il ne l'irrita. Après sa victoire, il ne

s'attendait pas sans doute à être loué par les autres chefs, mais il croyait que ceux-ci reconnaîtraient au moins que sa belle et audacieuse manœuvre avait assuré le gain de la journée. Dans le silence d'Éphraïm et de Roland à ce sujet, il vit une basse jalousie et une ingratitude profonde qui d'abord le navrèrent.

« Que veux-tu? — reprit Éphraïm. — Pourquoi viens-tu nous troubler? Une fois sa tâche accomplie, le moissonneur se repose de ses travaux en écoutant la parole du Seigneur. C'est une source pure. Malheur à ceux qui ne s'y désaltèrent pas! Ils seront desséchés, ils mourront comme le figuier brûlé par le soleil ou par la flamme sortie du milieu de Sellon. »

Ces paroles métaphoriques semblèrent hors de propos à Cavalier; elles ranimèrent toute sa colère, un moment oubliée pour un sentiment plus douloureux.

Emporté par la violence de son caractère, il méconnut sa vénération habituelle pour un langage et pour des pratiques dont il avait toujours en apparence respecté la religieuse autorité.

« Ce que je veux, — s'écria-t-il, — c'est te demander pourquoi tu m'as désobéi. Oui, pourquoi as-tu fait halte, au lieu de me suivre avec tes montagnards, quand je t'en avais donné l'ordre? Trêve à tes citations de l'Écriture? Réponds par tes paroles, non par celles des prophètes; pas de détours hypocrites. Laisse le prêche et la Bible aux ministres. Je te parle en soldat, réponds en soldat. »

Éphraïm échangea un regard d'étonnement avec Roland, et dit en toisant Cavalier avec une pitié méprisante :

« Moab sera un sujet de railleries et un exemple » redoutable à ceux qui l'environnent. »

— Redoutable, oui, peut-être, — dit Cavalier avec une irritation toujours croissante qu'il contenait encore. — Mais, — ajouta-t-il, — que je sois Moab ou que je sois Cavalier, je veux savoir enfin qui commande ici! Depuis le commencement de la guerre, grâce à moi, nous avons vaincu les catholiques. Encore aujourd'hui, c'est la rapidité, c'est l'audace de mes mouvements qui nous ont donné la victoire, victoire qui, sans ta lâcheté ou ton ineptie, Éphraïm, eût été décisive. Aussi, une fois pour toutes, puisque j'ai la tête qui pense, puisque vous n'êtes que les instruments de ma volonté, désormais vous m'obéirez, vous m'obéirez aveuglément, mordieu! ou je vous briserai comme verre. » Et il frappa du pied avec fureur.

Jamais Cavalier n'avait si franchement exprimé ses orgueilleuses pensées ; jamais il n'avait prétendu exercer une domination plus despotique ; jamais, surtout, il ne s'était oublié jusqu'à blasphémer devant ses confédérés.

L'indignation d'Ephraïm fut terrible ; Roland lui-même fut profondément blessé des paroles et de la superbe impie de Cavalier.

« Je sais, — dit-il semblant d'ailleurs très-peu offensé des menaces de Cavalier, — je sais quelle

est la présomption de Moab, mais sa force n'y répond pas.

— Soit, je suis Moab, — reprit Cavalier avec rage; — mais souviens-toi bien d'une chose, Roland, c'est que, si tu compromets jamais par ta désobéissance le succès de la journée, comme Éphraïm l'a compromis aujourd'hui, je te ferai fusiller par mes gens, et c'est devant le Seigneur que je répondrai de ta mort.

— Sortons, frère, — s'écria Éphraïm, — sortons; ce malheureux est insensé, l'orgueil l'enivre, le Seigneur l'a abandonné encore une fois, il blasphème; ce Judas croit qu'il a été pour quelque chose dans la victoire de cette grande journée, comme si cette victoire n'était pas due à nos prières, à nous autres qui vivons dans le Seigneur, tandis que lui ne vit que dans son abominable superbe. Il revendique ce triomphe! Vit-on audace plus sacrilége? Allons, réjouis-toi, Moloch, voici que l'épée se glorifie contre le Dieu qui la tient; voici que la foudre se glorifie contre le Dieu qui la lance, » dit Éphraïm en s'adressant à Roland; puis, touchant Cavalier du bout du doigt, il ajouta d'un ton de mépris écrasant : « Cet atome ose dire : « J'ai pensé, j'ai ordonné, » j'ai combattu, j'ai triomphé! » comme si l'Éternel n'avait pas soufflé sur cette poussière en disant : « Pense, ordonne, combats, triomphe! »

— Éphraïm! prends ton sabre ou ton mousquet, sortons! la lune est claire : un de nous deux restera cette nuit sur la bruyère, » dit sourdement Cavalier

en s'approchant du forestier d'un air si menaçant que Roland se jeta entre eux.

Éphraïm répondit avec un sang-froid qui frappa Cavalier :

« Sans doute, la vision doit s'accomplir, car voici ce qu'a dit le Seigneur : « L'*ennemi* va prendre son » vol comme un aigle ; il étendra ses ailes et viendra » fondre sur Moab pour le dévorer. » Sans doute, Jean Cavalier, tu dois périr par ma main. Oui, tu périras par ma main ; mais l'heure n'est pas encore venue. Attends, attends, elle sonnera.

— Qu'elle sonne donc ! — s'écria Cavalier en mettant l'épée à la main.

— Le Seigneur seul peut arrêter le cours des astres et hâter la marche du temps. Je te dis que ton heure n'est pas encore venue, » reprit Éphraïm avec sang-froid, dédaignant de répondre au défi de Cavalier.

Celui-ci, ne voulant pas attaquer le forestier désarmé, jeta son épée à ses pieds.

« Frère, — reprit Roland, qui était d'un caractère moins intraitable qu'Éphraïm, — tu agis contre le salut de ton âme : ton orgueil t'égare. Humilie-toi, humilie-toi ; reconnais avec nous que c'est seulement à nos prières et à la volonté du Seigneur qu'il faut attribuer le succès de nos armes ; humilie-toi, je te le dis, avoue ton impuissance, chasse le démon de vanité qui habite en toi, et la paix rentrera dans ton cœur. »

Après quelques moments d'un profond silence,

pendant lesquels Cavalier leva les yeux et le poing vers le ciel avec une expression de rage impossible à décrire, le camisard s'assit sur le bord de la croisée, et, affectant le plus grand calme, il dit aux deux autres chefs d'un ton de sanglante ironie :

« Soit, j'ai rendu grâce à Dieu, c'est à vos seules prières qu'est dû le succès de la journée, je le reconnais. Je ne suis pour rien dans ce triomphe, je l'avoue. Voici donc la paix rentrée dans mon cœur. Maintenant, voyons, que faut-il faire? Les troupes royales sont battues et refoulées dans Montpellier, Nîmes et Uzès sont presque sans garnison : le temps presse ; des renforts peuvent arriver du Rouergue et du Dauphiné. Faut-il nous tenir sur la défensive? Faut-il poursuivre les catholiques? Faut-il nous retirer dans nos montagnes? Faut-il marcher en masse contre Montpellier? Faut-il faire une diversion sur Nîmes ou sur Uzès? Voyons, frère Éphraïm, quel est ton avis? Parle, que faut-il faire?

— Malheur à ceux qui interrogent la volonté de Dieu avant qu'elle ne se soit manifestée, — dit Éphraïm.
— Il ne faut pas planter de vignes sur la montagne de Samarie avant que le moment soit venu ; mais aussi en un jour la vendange sera mûre et bonne à mettre au pressoir.

— Que le Seigneur soit béni, Roland! — s'écria Cavalier avec un éclat de rire sardonique, — voilà toutes les difficultés levées maintenant! Grâce à cet avis lumineux de frère Éphraïm, nous n'avons plus, j'espère, à hésiter entre la guerre défensive et la

guerre offensive. Le plan de campagne qu'il propose est net, précis, et tout à fait à la hauteur des circonstances qui nous pressent. Je le reconnais, mon orgueil s'abaisse devant son génie… Maintenant, parle à ton tour, Roland : tu ne peux pas être moins bien inspiré qu'Éphraïm. Allons, voyons : que la cause du Seigneur doive une seconde victoire à vos prières et surtout à vos conseils. »

Moins fanatique que le forestier, Roland reconnaissait à Cavalier une certaine supériorité de conception ; il lui répondit :

« Le Seigneur ne m'inspire pas de son esprit ; s'il t'inspire, parle.

— Oh ! le Seigneur s'est absolument retiré de moi, mes frères ; vous l'avez dit, mon orgueil m'a perdu. Un voile s'est étendu devant mes yeux. Je m'humilie, j'attends vos ordres pour obéir ; seulement hâtez-vous. Faites que votre victoire ne soit pas stérile ; faites surtout que le sang de nos frères n'ait pas coulé en vain. »

Cavalier sentait l'impuissance de sa colère et de ses menaces : il était seul ; sa troupe ne l'avait pas rejoint ; il espérait que Roland et Éphraïm, dans leur impuissance à combiner un plan de campagne raisonnable, s'adresseraient à lui ; alors il comptait mettre des conditions et prendre des sûretés telles qu'à l'avenir ses ordres ne fussent plus méconnus.

Pendant quelques minutes ces trois personnages gardèrent un profond silence, absorbés par des réflexions diverses.

Bientôt on entendit le galop d'un cheval, et un des lieutenants de Roland, nommé Élie Marion, entra précipitamment.

« Frère, — dit-il à Roland, — un de nos gens arrive des frontières du Rouergue ; un corps de troupes catholiques s'est mis en marche ce soir par les défilés de Saint-Armajol pour prendre nos camps à revers. Ils ne sont gardés que par des blessés, par des femmes et par des enfants. Si l'on enlevait nos dépôts d'armes, de vivres et de munitions, que deviendrions-nous ? »

Les troupes catholiques dont parlait Élie Marion devaient couper toute retraite aux révoltés si M. de Villars avait pu chasser ceux-ci de leurs montagnes. Pourtant le maréchal, habitué aux chances incertaines de la guerre, avait aussi prévu le cas où il serait repoussé par les camisards. Selon toute probabilité, il ne pouvait éprouver cet échec, que si les insurgés rassemblaient toutes leurs forces contre lui ; mais alors ils laissaient nécessairement leurs positions retranchées sans défense.

M. de Canillac, maréchal-de-camp, avait en conséquence reçu l'ordre d'attaquer à revers, et, il est vrai, par des chemins presque impraticables, les camps des camisards, si à la fin de la journée les révoltés n'étaient pas refoulés par lui, et de détruire leurs magasins et leurs ambulances, qu'ils devaient croire suffisamment gardés par leur position inaccessible.

Mais Cavalier avait trompé les prévisions de M. de

Villars. Sachant de quelle importance était la conservation des camps, il avait ordonné à Éphraïm de laisser la moitié de sa troupe dans les montagnes et de la diviser en trois fractions, plus que suffisantes pour garder et pour défendre les défilés impraticables qui conduisaient à leurs retraites.

Cavalier fut si fier d'avoir pressenti et déjoué le mouvement du maréchal qu'il ne put s'empêcher de s'écrier avec orgueil :

« Rassure-toi, Élie Marion ; nos camps n'ont rien à craindre. Que les catholiques s'engagent dans les défilés de Saint-Armajol, tant mieux, pas un n'en sortira. Et pourtant, — ajouta-t-il en se retournant vers le forestier d'un air triomphant, — et pourtant, sans l'ordre que je t'avais donné, frère Éphraïm, de laisser la moitié de ta troupe à la garde de nos camps, nos armes, nos munitions, nos blessés seraient peut-être à cette heure au pouvoir des catholiques. Le nieras-tu maintenant? Celui qui prévoit et qui trompe tous les calculs de l'ennemi ne mérite-t-il pas de commander? Ne doit-il pas exiger d'être aveuglément obéi? Humilie-toi donc à ton tour ; ne méconnais plus mes ordres, et la cause du Seigneur triomphera toujours. »

Le forestier regarda Cavalier avec le plus froid dédain, et lui répondit :

« Je percerai cette outre gonflée de vanité, je rabaisserai cet orgueil, je montrerai que l'Éternel se joue des volontés de l'homme! Aucun de mes montagnards n'est resté dans les camps, ils m'ont tous

suivi au passage de l'Hérault, ils étaient tous à l'embuscade, ils sont tous réunis ici ; car le Seigneur a dit : — *Ne divise pas ton troupeau pour le paître!*

— Si tu dis vrai, — dit Cavalier d'une voix tremblante, et devenant pâle comme un spectre ; — si tu dis vrai, tu mérites la mort ; la perte de nos magasins, la surprise de nos camps, serait un coup dont nous ne nous relèverions jamais ! Mais, non, non, tu n'as pas fait cela !—dit Cavalier en regardant Éphraïm presque avec épouvante ; — tu n'as pas compromis à ce point le salut de notre cause, la vie de tes frères blessés qui sont restés dans notre camp. »

Éphraïm haussa les épaules et dit :

« Je sais démêler ce qui est ordonné par le Seigneur ou par la créature ; mes visions seules me guident, l'Écriture seule me commande. Je te le dis, pas un de mes montagnards n'est resté dans les camps. Le Seigneur saura pourvoir à la défense du nouvel Horeb. « S'il l'abandonne, si Canolh est » prise, si l'ennemi se saisit de ses remparts, si le » cœur du plus vaillant est en ce jour-là semblable » au faible cœur d'une femme, c'est que Moab devra » cesser d'être peuple parce qu'il se sera glorifié » contre le Seigneur. Ainsi donc, au lieu de m'ac» cuser, tremble à ton tour. Si nos camps sont sur» pris par les Philistins, tu seras maudit ; car tu au» ras appelé par ton orgueil la colère de l'Éternel » sur tes frères innocents. Le courroux de Dieu est » implacable. Les pères auront mangé des raisins

» verts, et les dents des enfants auront été agacées. »

— Aucun des montagnards de frère Éphraïm n'est resté dans le camp, » ajouta Élie Marion, comme pour confirmer les paroles du forestier.

Il est impossible de se figurer la rage, le désespoir de Cavalier en voyant tous ses plans si cruellement déjoués par l'aveugle et indomptable fanatisme d'Éphraïm.

Pendant un moment il resta comme anéanti sous ce nouveau coup, ne pouvant trouver une parole

Roland comprit toute la fatale portée de la désobéissance du forestier, et lui dit avec un accent de reproche :

« Si nos camps tombent au pouvoir des Philistins, que deviendrons-nous?

— Et qu'est devenu Israël? Le Seigneur l'a-t-il jamais abandonné dans son désespoir? Quand son peuple s'est trouvé devant la mer Rouge, n'a-t-il pas ouvert la mer Rouge devant ses pas? » s'écria le forestier furieux de voir le camisard partager la crainte de Cavalier.

Ce dernier, croyant pouvoir compter sur l'appui de Roland, lui dit :

« Tu l'as entendu, il ne nie pas son crime. Selon toutes les lois militaires, en mon âme et conscience, il a aujourd'hui deux fois mérité la mort ; qu'il la subisse ; si c'est ton avis, frère, ordonne à quatre de tes gens de charger leurs mousquets ; qu'il prie et qu'il meure. »

Sans dire un seul mot Éphraïm prit sa lourde co-

gnée, jeta un regard farouche sur Cavalier, et les deux mains appuyées sur son arme, il attendit :

« Mais réponds, frère, n'a-t-il pas mérité la mort? » s'écria le jeune chef.

Roland baissa la tête sans dire un mot.

« Ton silence le condamne-t-il? l'absout-il? — dit Cavalier à Roland en frappant du pied avec violence.

— Les vues du Seigneur sont impénétrables ; il est grand dans ses conseils, il est incompréhensible dans ses œuvres, — dit Roland d'une voix sourde. — Si frère Éphraïm a péché par ignorance, toi que l'esprit de Dieu a quelquefois inspiré, puisqu'il t'éclaire encore, sauve nos blessés, sauve nos femmes, sauve nos enfants, qui sans cela seront impitoyablement massacrés par les Pharaons.

— Sauve-les, frère Cavalier, les catholiques seront sans pitié, — dit Élie Marion en joignant les mains.

— Et par la mort et par le sang, j'espère bien que les catholiques seront sans pitié! — s'écria Cavalier, laissant enfin éclater son exaspération. — Lâches, traîtres, stupides que vous êtes! perdez par votre aveugle entêtement la plus noble, la plus sainte des causes! De ce jour, entre vous et moi, tout est rompu ; soyez maudits! »

Et Cavalier fit un mouvement pour sortir de la maison.

« Jean Cavalier, — s'écria Roland en se jetant au-devant du Cevenol, — tes ressentiments person-

nels te feront-ils oublier le salut de tes frères? Si Éphraïm a été égaré par une vision, toi qui te dis si supérieur à lui, livreras-tu les tiens aux fureurs de l'ennemi? Songes-y, des femmes, des vieillards, des blessés, des enfants! »

Ces mots semblèrent faire quelque impression sur Cavalier; il s'arrêta.

Une dernière fois il voulut, par un terrible exemple, tenter de soumettre à la discipline militaire ces hommes indomptables; il revint sur ses pas, et dit d'un ton solennel :

« Que ce traître soit mis à mort selon les lois de la guerre; que ses montagnards reconnaissent pour leur chef un de mes lieutenants. Jurez-moi par le saint nom du Seigneur d'exécuter désormais aveuglément mes ordres; que je sois reconnu à l'heure même par tous nos officiers et par tous nos soldats comme généralissime des troupes de l'Éternel; que j'aie droit de vie et de mort sur tous ceux qui à l'avenir enfreindront mes volontés. A ce prix seulement je m'engage à vous garantir du terrible danger qui vous menace, s'il en est temps encore. Chaque minute de retard sonne la ruine de toutes nos ressources, sonne l'heure suprême de notre cause. Songez-y, songez-y. Encore une fois, m'accordez-vous la punition de ce traître et le commandement absolu?

— Il faut donc que ta robe impériale soit teinte du sang d'un fidèle serviteur de Dieu?—dit Éphraïm sans s'émouvoir et en souriant d'un air de dédain.

— Frère, ton orgueil et ta cruauté sont sans pitié ni merci, — dit Roland. — Ne laisse pas massacrer nos frères, cours à la défense de nos camps; moi je t'obéirai, les miens t'obéiront, ordonne.

— Il me faut tout ou rien! sans cela ce traître (il montrait Éphraïm) fera encore manquer mes mesures. En attendant son jugement, qu'il soit emprisonné et gardé à vue par ceux de mes gens que je désignerai; que ses montagnards soient mis sous les ordres de mes lieutenants. Encore une fois, donnez-moi un pouvoir absolu sur nos troupes, et je réponds de tout; sinon, je vous abandonne. »

Un bruit de tambour retentit au même instant dans le village, deux des officiers de Cavalier entrèrent et lui annoncèrent que sa troupe arrivait dans Treviès.

« Enfin voilà mes gens! — s'écria Cavalier; — justice va être faite! Éphraïm, au nom de la cause protestante et de l'assemblée du désert, je t'arrête comme traître, — dit Cavalier en se précipitant sur le forestier. Et il cria :

— Joas, Jonabad, à moi! »

La vénération et la terreur qu'inspirait Éphraïm étaient si grandes, que les deux officiers n'osèrent mettre la main sur lui.

Éphraïm, profitant de sa force athlétique, renversa Cavalier en lui portant dans la poitrine un coup du manche de sa cognée, et s'écria en sautant par la fenêtre brisée :

« La corne de Moab a été brisée, et son bras a été rompu. »

Cette altercation faillit avoir les suites les plus funestes ; Cavalier et quelques-uns de ses gens poursuivirent Éphraïm, qui se retira au milieu de ses montagnards.

Ceux-ci, déjà exaspérés par les reproches de lâcheté que leur avait adressés Cavalier, furent sur le point d'en venir aux mains avec ses soldats. Ce fut avec la plus grande peine que Roland parvint à empêcher une sanglante collision entre les deux troupes.

Cavalier, ne voulant entendre à aucun accommodement, ne voulant donner aucun ordre, regagna précipitamment la route de son camp à la tête de sa cavalerie.

Son infanterie, après quelques heures de repos indispensable, devait venir l'y rejoindre.

---

## L.

### LE RETOUR.

Cavalier, en retournant à son camp, était agité par les passions les plus violentes. Sans croyance dans la religion qu'il défendait, il aimait la guerre pour la guerre, le commandement pour le commandement; la conscience de combattre pour la foi ne pouvait apaiser ses ressentiments. Il pensait avec une rage indicible qu'après avoir, cette fois comme toujours, fait triompher la cause commune, qu'après avoir, par une savante et hardie manœuvre, battu un des meilleurs généraux des temps modernes, il était obligé de regagner son camp presque en fugitif.

Le jour avait paru depuis longtemps. Cavalier, suivi de son détachement, commençait à gravir le versant de la montagne, lorsqu'il aperçut au loin, le long d'une pente escarpée, une femme vêtue d'une robe blanche.

Le Cevenol reconnut la Psyché. Son cœur battit avec violence. Un moment il voulut la fuir; bientôt cependant, entraîné malgré lui, malgré le souvenir des mépris cruels de sa prisonnière, il s'avança vers elle.

La présence de Cavalier n'était pas encore nécessaire à son camp. Cette position militaire était telle qu'elle ne pouvait être attaquée que la dernière dans le cas où les troupes de M. de Canillac l'auraient prise à revers.

Cavalier pouvait donc sans danger attendre auprès de Toinon l'arrivée de son infanterie, qu'il avait laissée derrière lui.

Après avoir donné quelques ordres à un de ses lieutenants, qui à la tête de l'escorte continua sa route vers le camp, le jeune camisard se dirigea du côté de la Psyché.

Pendant trois jours l'enivrement de la guerre lui avait fait oublier son amour; cet amour se réveillait plus ardent, plus passionné que jamais.

La Psyché reconnut Cavalier presque avec effroi.

Elle s'était amèrement reproché de n'avoir pu cacher son indignation lorsqu'elle l'avait vu revêtu des habits de Florac. L'absence assez prolongée du Cevenol était devenue inquiétante, le sigisbé avait fait envisager à Toinon tous les périls auxquels sa malheureuse sortie contre Cavalier pouvait exposer Tancrède.

Aussi la Psyché s'empressa-t-elle de saisir l'occasion d'effacer l'impression fâcheuse que ses imprudentes paroles avaient dû laisser dans l'esprit du camisard.

Celui-ci descendit de cheval à quelque distance de Toinon, attacha sa monture à une touffe de ge-

nêts, et, ôtant son feutre, il s'avança vers la Psyché non sans quelque embarras.

« Eh bien! seigneur général, — dit Taboureau, — qu'êtes-vous donc devenu depuis trois jours? Qu'est-ce donc que ce mouvement de troupes d'avant-hier? Qu'y a-t-il de nouveau? La comtesse est tout inquiète. Mais, tête-bleue! que vois-je? votre manche est pleine de sang!

— Vous êtes blessé! — s'écria la Psyché avec intérêt, en arrêtant un moment ses beaux yeux sur Cavalier d'un air triste et inquiet.

— Je ne sais, je n'y avais pas fait attention, madame, — répondit le Cevenol, troublé de ce regard qui lui alla au cœur; et sans penser à sa blessure, il continua de contempler Toinon, qui ne lui avait jamais semblé plus jolie.

— Mais certainement, notre cher général est blessé! — s'écria Claude, sa manche est coupée d'un coup de sabre. Ce n'est pas tout... et ces deux trous à son feutre, — ajouta-t-il en prenant le chapeau de Cavalier, et en montrant les traces de deux balles; l'une en avait percé le bord, l'autre la forme. — Peste, seigneur général, vous l'avez échappé belle! le roi de France a été sur le point de perdre son plus redoutable ennemi.

— Il y a donc eu une bataille? — s'écria la Psyché.

— Il y a eu une bataille, madame, — dit Cavalier d'un air sombre.

— Et nos troupes? — dit Claude.

— Ce qui reste des troupes catholiques s'est rejeté en pleine déroute sur Montpellier, — dit le Cevenol.

— En pleine déroute ! — s'écria Claude. — M. le maréchal de Villars ne commandait donc pas l'armée ?

— Il la commandait en personne.

— Il la commandait ! — répéta Claude avec stupéfaction ; il la commandait... et vous...

— Et je l'ai battu, » dit simplement Cavalier.

A cette nouvelle, les regrets et les craintes de la Psyché redoublèrent ; elle pensa que ce succès rendrait Cavalier intraitable, et que les desseins qu'elle avait formés se trouvaient ainsi sans doute complétement ruinés.

— Vous avez battu un maréchal de France ! vous avez battu ce cher Villars ! le fameux Villars ! — répéta Claude en joignant les mains. — Eh bien ! quoique je sois d'un parti opposé au vôtre, je ne puis m'empêcher de vous avouer que vous ferez bien des jaloux en Europe. Le prince Eugène et Marlborough ne vous pardonneront pas cela.

— Monsieur, qu'avez-vous ? — dit précipitamment Toinon en voyant Cavalier pâlir, chanceler et s'appuyer sur le sigisbé.

— Pardon, madame, — dit le Cevenol ; — depuis hier matin je suis à cheval... la fatigue de la journée sans doute.... cette blessure dont je ne m'étais pas aperçu... je ne sais... mais je me sens faible...

— Ne craignez rien, — dit le sigisbé, — donnez-

moi le bras ; notre maison est tout près ; vous avez peut-être besoin de repos, de prendre quelque chose ; ma sœur, allez vite faire préparer ce qu'il faut.

— Madame, je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine, » dit le jeune Cevenol d'une voix faible.

Mais, sans lui répondre, Toinon partit vive et rapide comme un oiseau ; après avoir légèrement couru sur le bord de l'escarpement comme un être aérien, elle disparut derrière un bloc de granit.

Malgré sa faiblesse, Cavalier la suivit des yeux avec amour ; puis s'appuyant sur le bras de Claude, qui menait le cheval par la bride, il se dirigea vers la maison isolée.

Après avoir aidé dame Bastien à panser la légère blessure du camisard, Tabourcau le ramena dans le salon où la Psyché avait fait préparer quelques rafraîchissements.

Cavalier allait s'asseoir sur une chaise ; mais Toinon, lui montrant un large et moelleux fauteuil, lui dit avec une grâce charmante :

« Mettez-vous là, vous serez mieux, après tant de fatigues. »

Et comme le Cevenol hésitait, elle ajouta timidement :

« Je vous en prie... je vous en supplie... Ces mots furent accompagnés d'un coup d'œil si enchanteur, que Cavalier obéit.

— Madame Bastien, fermez encore cette persienne, il fait trop de jour ici, — ajouta Toinon, qui

s'aperçut qu'un rayon de soleil tombait d'aplomb sur la figure de Cavalier.

Les persiennes fermées, une fraîche et délicieuse demi-obscurité régna dans cette pièce embaumée par les fleurs dont Toinon avait rempli plusieurs grands vases.

Alors dame Bastien porta devant Cavalier une petite table servie en vermeil, en cristal et en porcelaine, grâce au nécessaire de voyage de Toinon.

La Psyché fut si bienveillante, si attentive pour son hôte; Taboureau fut si cordial et si gai, que Cavalier, perdant peu à peu son embarras, fit honneur à la collation qui lui était si gracieusement offerte, et lorsque Claude, remplissant un verre, lui proposa de boire à la paix de la France, à l'extinction de la guerre civile, le camisard accepta ce toast avec un singulier empressement.

Cavalier ne pouvait s'empêcher de comparer l'accueil de ces gens, d'un parti opposé au sien, à l'accueil d'Éphraïm et de Roland, qui combattaient avec lui pour une cause qu'il avait fait triompher.

Jamais il n'avait été plus finement loué que par Toinon; il se sentait encore si douloureusement blessé de l'ingratitude et de la rudesse des autres chefs insurgés, que les grosses flatteries de Taboureau lui semblaient même douces et délicates.

La Psyché voyait avec bonheur qu'elle reprenait peu à peu ses avantages sur Cavalier.

Voulant mettre le comble à la séduction, elle montra d'un signe son téorbe à Taboureau.

Claude comprit sa pensée, et lui dit :

— Mais j'y songe, chère sœur, le seigneur général aimerait peut-être à vous entendre chanter ? Après le bruit de la fusillade, après les cris des combattants, ce contraste ne lui déplaira pas, j'en suis sûr.

— Vraiment, est-ce que vous voulez que je chante ? — dit Toinon avec une simplicité charmante en s'adressant à Cavalier.

— Ah ! madame, pouvez-vous en douter ? — s'écria le Cevenol ravi.

— Aussi bien, mon frère a raison, — dit-elle ; — après de grandes fatigues, après de grands dangers, l'âme a besoin de repos, et la musique me semble faite pour lui donner ce calme, cette quiétude qu'elle envie quelquefois. Puis prenant son luth, la Psyché, après avoir préludé avec autant de goût que de talent, chanta ces paroles de l'opéra d'*Armide,* que Cavalier dut croire choisies par le sentiment le plus tendre :

Aimez Roland à votre tour :
Il n'est pas de climats où sa gloire ne vole.
Du moins la fierté se console,
Quand la gloire l'oblige à céder à l'amour.
Roland renverse tout par l'effort de ses armes :
Aux plus vaillants il cause des alarmes.
Hélas ! je songe, malgré moi,
A sa rare valeur, à son amour extrême.
Je crains de m'oublier moi-même,
Et qu'aujourd'hui mon cœur ne subisse sa loi, etc., etc.

Cavalier, dans l'extase, retombait plus que jamais

sous le charme de Toinon. Elle avait mis dans son chant, dans son accent, une expression à la fois si chaste, si timide, si passionnée ; elle semblait si confuse, en terminant ce couplet, que le Cevenol ne pouvait pas supposer qu'elle eût choisi ces paroles sans intention.

Pour éviter à Cavalier l'embarras des compliments ou pour le laisser plus long-temps sous l'impression qu'il ressentait, la Psyché continua de jouer du luth, mais sans chanter.

Elle semblait traduire, par ses accords mélancoliques et rêveurs, le sentiment secret qui l'agitait.

Goûtant avec délices le bonheur de voir et d'entendre cette femme séduisante, oubliant ses chagrins, ses périls, sa gloire, Cavalier, enivré d'amour et d'espérance, se laissait aller aux plus ravissantes sensations.

Accablé par tant de fatigues et par tant d'émotions contraires, entouré de réalités si adorables, il croyait rêver, il n'avait ni la force ni la volonté de dire une parole. Ce demi-jour, ces fleurs, ces parfums, ces doux accords, cette femme charmante qui l'entourait de prévenances, tout se confondait dans sa pensée en un sentiment de bien-être indicible ; il lui semblait qu'un mot, qu'un mouvement aurait dissipé ce songe enchanteur.

Les sons du luth de la Psyché devinrent plus sourds, plus lents, plus mystérieux. L'esprit du jeune Cevenol, adorablement bercé par cette suave harmonie, s'endormit peu à peu. Les sons arrivaient à son

oreille, vagues, voilés comme une brise de mélodie lointaine : peu à peu il se sentit énervé, ses idées se voilèrent, ses paupières s'appesantirent ; puis, après avoir faiblement lutté contre le sommeil, il y céda tout à fait.

Il eut alors d'étincelantes visions ; il assistait à cette solennité guerrière que la Psyché lui avait racontée. Il était lui-même cet officier reçu, par le roi de France, colonel du régiment des gardes ; il entendait les applaudissements des femmes belles et parées qui le regardaient avec admiration ; il entendait les fanfares de guerre et les vivat des officiers et des soldats. Puis, revêtu d'un splendide uniforme, monté sur un superbe cheval de bataille, présent de Louis XIV, il passait à la tête de son régiment sous les yeux du grand roi ; il passait ensuite devant une tribune remplie de nobles dames et de seigneurs ; là, il voyait Toinon, la plus belle d'entre toutes ces femmes, lui sourire avec amour.

Cavalier dormit jusqu'au coucher du soleil. Taboureau ne l'éveilla que lorsqu'un lieutenant des camisards arriva du camp et demanda instamment son chef.

Cavalier, hônteux de ce profond sommeil, s'excusa auprès de Claude ; celui-ci l'assura que la comtesse ne serait aucunement formalisée.

Espère-en-Dieu fut introduit. Il avait été chargé de ramener l'infanterie de Treviès au camp.

« Et nos défilés, — lui dit Cavalier, — sont-ils gardés comme je l'ai ordonné ?

— Aucun ennemi n'y a paru encore, frère. J'ai conduit l'infanterie au camp.

— Et as-tu fait relever par tes gens les postes que j'avais ordonné de placer ce matin à l'entrée des défilés ? Mes gardes ont besoin de repos.

— Vos gardes étant maintenant les seuls qui soient armés, — dit Espère-en-Dieu avec embarras, — je les ai laissés aux défilés.

— Que veux-tu dire ? pourquoi mes gardes sont-ils seuls armés ?

— Frère général, je ne suis pas coupable, — dit le camisard d'un air désespéré. — Éphraïm a tout fait.

— Éphraïm a tout fait ? Eh ! qu'a-t-il fait encore ? — s'écria Cavalier ; — par le ciel, explique-toi !

— Peu après votre départ de Treviès, frère général, nous sommes arrivés dans ce bourg ; nous étions harassés de fatigue ; selon vos ordres, nous avons fait halte pour prendre un peu de repos avant de vous rejoindre au camp. Après avoir mis nos armes en faisceaux, nous nous couchons sur la terre. Je devais croire nos soldats en sûreté parmi nos frères. Je n'avais pas laissé de sentinelles auprès des armes. Pendant que nous dormions, elles nous ont été enlevées.

— Enlevées ?

— Par les montagnards d'Éphraïm, » dit Espère-en-Dieu d'un air sombre.

Cavalier fit un bond furieux.

« Par les montagnards d'Éphraïm ! — s'écria-t-il

avec rage ; — et vous vous êtes laissé ainsi lâchement désarmer? Mais c'est impossible, ou bien c'est une infâme trahison dont tu es complice, misérable.

— Plus de vingt des nôtres ont été tués, un grand nombre ont été blessés en voulant reprendre leurs armes, — dit Espère-en-Dieu.

— Ah! — fit Cavalier en levant ses mains au ciel avec indignation.

— Frère général, — reprit Espère-en-Dieu, — la troupe de Roland a soutenu les montagnards, et nous avons été obligés de céder au nombre. Éphraïm, en partant, m'a dit ces paroles :

« Cavalier a osé porter la main sur moi, l'élu du Seigneur; c'est un traître, les troupes d'un traître doivent être désarmées. Si les Philistins vous attaquent dans votre camp, et que l'Éternel vous juge dignes de servir sa cause, il saura bien vous défendre. S'il vous en trouve indignes, vous périrez par sa colère; vous n'avez donc pas besoin d'armes, et le démon peut les tourner contre nous. Quant à moi et à Roland, — a-t-il ajouté, — nous allons marcher en plein jour sur Montpellier, qui tombera aux chants des soldats de l'Éternel, comme Jéricho est tombé au son des trompettes. Le Seigneur réprouve toutes ces vaines machinations de guerre; les ruses, les stratagèmes, les plans de campagne sont indignes de sa grandeur et de sa majesté; il n'a qu'à montrer sa face pour que ses ennemis soient renversés. »

— Mais cet homme est fou furieux, — s'écria Cavalier; — il nous perd, il perd notre cause. Jus-

qu'ici j'avais eu à combattre ses visions, son opiniâtreté ; souvent il avait gêné mes dispositions, jamais pourtant il n'avait poussé la démence à ce point. Aller attaquer Montpellier au grand jour ! une ville forte ! mais il y fera tuer vainement jusqu'au dernier homme de sa troupe et de celle de Roland. Et qu'importe, après tout, qu'ils y périssent ! Et c'est après une victoire signalée due à mes manœuvres et au courage de mes gens qu'il faut nous voir, eux et moi, si indignement traités. Ah ! maudit soit le jour où... — Puis, s'arrêtant comme s'il craignait d'en trop dire devant Espère-en-Dieu, Cavalier reprit : — Retourne au camp, envoie à l'instant un détachement à notre ambulance, nous y avons des armes en réserve ; il y en aura suffisamment pour armer un bataillon avec lequel, mordieu ! je poursuivrai Éphraïm ; et, par le ciel qui m'éclaire, le traître sera puni comme il le mérite. Va, je reviendrai ce soir au camp, tu y attendras mes ordres ; à la moindre alerte fais-moi prévenir et envoie-moi un cheval. »

A peine le camisard était-il parti, que Cavalier vit entrer la Psyché.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE DES CHAPITRES.


| | | |
|---|---|---|
| Chapitre XXXVIII. | Les adieux | 1 |
| XXXIX. | Le départ | 11 |
| XL. | Le camp de l'Éternel | 21 |
| XLI. | L'entretien | 33 |
| XLII. | La ferme de Vendras | 52 |
| XLIII. | La maison isolée | 72 |
| XLIV. | L'amour | 81 |
| XLV. | Le Mas-Nasbinals | 102 |
| XLVI. | Le quartier-général | 132 |
| XLVII. | La bataille | 144 |
| XLVIII. | Le miquelet | 174 |
| XLIX. | Les suites d'une victoire | 186 |
| L. | Le retour | 207 |


FIN DE LA TABLE.

# JEAN CAVALIER.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

# JEAN CAVALIER

OU

## LES FANATIQUES DES CEVENNES,

PAR

## EUGÈNE SÜE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1846

# JEAN CAVALIER.

---

## LI.

### L'ENTREVUE.

« Pardonnez-moi une indiscrétion bien involontaire, — dit Toinon en baissant les yeux d'un air embarrassé. — J'étais là dans cette pièce, elle n'a pas d'autre issue que ce salon ; je n'ai pas osé sortir, j'ai tout entendu.

— Eh bien! — s'écria Cavalier avec violence, — vous voyez comment on me traite. Mais, par le ciel, je serai vengé ! — ajouta le camisard en marchant à grands pas.

— Vous! vous dont le génie a tant de fois sauvé vos frères d'une perte assurée ! vous l'âme de leur cause !... Il est donc vrai, la supériorité excitera toujours une envie implacable. Mais, hélas! consolez-vous, ce grand général dont vous êtes vainqueur a été, comme vous, en butte à l'envie. Ses ennemis les plus acharnés, les plus dangereux, n'étaient pas dans les armées qu'il combattait si glorieusement, ils étaient à la cour du roi son maître.

— Oh! — dit Cavalier avec une sorte d'accablement douloureux qui vint succéder à sa colère, — si vous saviez combien il est affreux d'avoir la victoire dans les mains et de la sentir vous échapper! de voir les projets les mieux conçus tourner contre soi par le stupide entêtement de ses rivaux! Et pourtant je ne puis rien, rien sans eux. Réunies sous mon commandement, nos troupes sont redoutables : seul avec la mienne, que faire? Après le combat d'hier, nous pouvions tout espérer, tout tenter ; aujourd'hui nous voilà divisés, sans lien, sans force, sans projets! — et il laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

— Pauvre héros! » dit Toïnon avec un adorable sourire de tendresse mélancolique, et si l'on peut s'exprimer ainsi, avec un accablement de flatterie si pénétrante, que Cavalier, surpris, charmé, releva brusquement le front.

Il ne pouvait croire à ce qu'il entendait; jamais la Psyché ne lui avait parlé avec cet abandon.

Ému, embarrassé, il répondit d'une voix tremblante :

« Oh! ne me plaignez plus, madame ; ce que vous me dites là me fait oublier tous mes chagrins. Ah! je le vois, je braverais tout, ingratitude, injustice, trahison, si... »

Et il hésita, tant la Psyché lui imposait. Pourtant il repéta si bas qu'on l'entendit à peine :

« Si jamais vous m'aimiez! »

La figure de Toinon prit tout à coup une expression triste et sévère.

« Pardonnez-moi, je vous ai offensée, — dit Cavalier, — mais vous ne savez pas...

— Je ne veux rien savoir..... vos confidences, comme les miennes, ne pourraient que nous rendre bien malheureux.

— *Nous!* vous avez dit nous! — s'écria Cavalier.

— Oui, — reprit Toinon d'un air grave, presque solennel, — car *si je vous aimais,* ainsi que vous le demandiez tout à l'heure, si j'étais assez malheureuse pour vous aimer... ah! vous ne savez pas quels seraient nos tourments. »

Malgré cet avenir que la Psyché peignait comme si menaçant, Cavalier, ivre de joie d'entendre Toinon parler de la possibilité de son amour pour lui, s'écria :

« Être aimé de vous... de vous... et être malheureux, ah! madame, c'est une cruelle raillerie. Si vous m'aimiez! — reprit Cavalier avec un accent passionné, — si vous m'aimiez!... Oh! tenez, à ces mots il me semble que ma raison s'égare; pays, gloire, ambition, tout s'efface... Je ne vois que vous, je n'entends que vous, je n'existe qu'en vous... Ah! dites, dites; ce que je ressens là au cœur d'ineffable pourrait-il être jamais un tourment? Ah! si ce sentiment était jamais partagé par vous, ce serait le ciel!

— Ce serait l'enfer, — reprit Toinon d'un air sombre.

— L'enfer! — Que voulez-vous dire? »

Toinon garda le silence.

« Oh! parlez, parlez, de grâce, — dit Cavalier.

— Tenez, laissons cela; vous ne comprendriez pas les sentiments étranges, contraires, qui luttent en moi à votre égard. Vous me haïriez si je vous disais ma pensée, — répondit brusquement Toinon.

— Je vous haïrais!... moi? moi? Au nom du ciel, expliquez-vous. Comment jamais vous haïr? »

Toinon garda de nouveau le silence.

« Ah! vous êtes sans pitié! — dit le camisard avec accablement.

— C'est vous qui êtes sans pitié, — s'écria Toinon, — de me forcer à vous parler de ce qui fait peut-être à la fois mon bonheur et mon chagrin! Et si j'avais cédé à une influence inexplicable, irrésistible? Et si je vous aimais, ne serais-je pas bien malheureuse! Lutter sans cesse entre l'amour et le remords! sentir que la honte m'empêcherait toujours de vous avouer cet amour, car une barrière insurmontable s'élèvera toujours entre nous. »

Cavalier crut Toinon mariée; il pensa que pour quelques raisons mystérieuses, elle avait feint d'être veuve. Alors, avec une hésitation timide, il lui dit :

« Pardonnez-moi, madame, la hardiesse de ma question. N'y voyez pas des prétentions qu'hélas! je ne puis, je ne dois pas avoir. Vous parlez d'obstacles insurmontables qui vous empêcheraient de m'avouer votre amour... Vous m'avez pourtant dit, il me semble, que vous étiez veuve.

— Je suis libre de ma main, — répondit Toinon.

— Eh bien alors, madame, — s'écria Cavalier radieux, — si vous m'aimiez, quels seraient donc ces obstacles, puisque vous êtes libre? — Mais voyant l'air sévère, presque dédaigneux de la Psyché, il baissa les yeux, et répéta les paroles de Toinon pour en chercher le sens : Vous êtes libre et vous parlez de honte, de remords, de barrière insurmontable! — Puis, se levant brusquement, il s'écria avec amertume : — Ah! maintenant je comprends, je comprends tout! la honte, le remords; oui, oui, c'est bien cela. Vous êtes comtesse, vous êtes grande dame, et vous rougiriez d'aimer Jean Cavalier, paysan cevenol. Rien de plus naturel. Ah! j'étais bien fou, j'étais bien stupide, j'étais bien insolent de chercher dans votre bienveillance pour moi autre chose qu'un sentiment faux et intéressé. Prisonnière, vous redoutiez une captivité plus dure, et vous m'avez dit quelques douces paroles pour m'attendrir. Vous me méprisiez mais vous me craigniez. Voilà l'explication de vos dédains et de vos prévenances. Et après tout, mérité-je mieux? Non, pardieu! Que suis-je? un manant révolté contre son maître, un hérétique digne de la roue, qui, au premier jour, figurera sur l'échafaud de Montpellier pour l'amusement de la populace catholique!... Pardon, madame la comtesse, pardon, j'oubliais qui vous êtes, j'oubliais qui je suis, et la barrière insurmontable qui nous sépare en effet. »

Toinon ne répondit rien, et fit un pas pour sortir.

Cavalier s'avança précipitamment vers elle, et lui dit d'un air à la fois impérieux et désolé :

« Restez... »

La Psyché s'avanca toujours vers la porte.

« Restez, oh! restez! — dit durement le camisard, en la prenant violemment par la main.

— Vous êtes le maître, monsieur, j'obéis à la force, — dit Toinon.

— Je suis le maître! — s'écria Cavalier avec désespoir. — Elle reste, mais elle me hait!... Elle reste, mais elle me méprise!... C'est à la force brutale qu'elle se rend. Allez, allez, madame ; vous êtes libre. Je vous donnerai un sauf-conduit. Partez! laissez-moi!... Vous ne savez pas tout le mal que vous m'avez fait, tout le mal que vous me faites..... Ah! tout m'accable à la fois! »

Et tombant assis dans un fauteuil, il appuya son front sur la table.

« Que vous ayez ou non la générosité de me laisser libre, vous saurez la vérité, vous saurez pourquoi je vous admire et pourquoi je vous hais, » dit fièrement Toinon.

Cavalier redressa la tête et regarda la Psyché avec un douloureux étonnement.

— Ah! — reprit-elle, — lorsque je parle d'obstacles insurmontables qui nous auraient toujours séparés, vous croyez qu'il s'agit de misérables distinctions entre moi, grande dame, comme vous dites, et entre vous, paysan révolté? Détrompez-vous! Mal-

heureusement, ce n'est pas de votre naissance que j'aurais à rougir...

— Et que me reprochez-vous donc alors? »

Après un assez long silence, la Psyché dit d'un air solennel :

— Écoutez, je puis vous parler avec franchise, bientôt nous serons pour toujours séparés. Eh bien! oui, lorsque je suis retombée entre vos mains, une inexplicable fatalité a fini ce que la reconnaissance avait commencé! Une fois déjà je vous devais la vie; je ne l'avais pas oublié. Dans ma captivité, chaque jour j'entendais parler de vous avec enthousiasme; des gens grossiers, mais sincères, exaltaient votre courage, votre générosité, votre génie militaire. Frappée de tout ce qu'il y avait de romanesque dans votre vie de dangers, de tout ce qu'il y avait d'héroïque dans votre dévouement à la cause que vous défendiez si vaillamment; déjà prévenue en votre faveur par la reconnaissance, peu à peu je m'intéressai davantage, je m'intéressai trop, hélas! à l'homme qu'une population tout entière appelait son sauveur, son héros!

— Il serait vrai! — s'écria Cavalier.

— Mais bientôt, — continua la Psyché sans répondre au Cevenol, — bientôt, et malheureusement lorsqu'il fut trop tard pour chasser votre souvenir de ma pensée, j'appris que si votre génie pouvait faire naître l'enthousiasme, votre caractère impitoyable devait inspirer l'exécration la plus profonde. Un jour

toutes vos lâches et froides barbaries me furent révélées.

— Que voulez-vous dire? Quelles barbaries?

— Alors, vous voyant à la fois si grand et si criminel, j'eus horreur de l'intérêt fatal que je ne pouvais m'empêcher de conserver pour vous. Maintenant, dites, dites; si j'étais assez malheureuse pour que cet intérêt eût jamais été de l'amour, ne devrais-je pas mourir de honte plutôt que d'avouer mon indigne affection pour un homme coupable des atrocités que vous avez commises?

— Sur mon âme! je n'ai de ma vie été ni traître, ni lâche, ni cruel; j'ai toujours loyalement attaqué mes ennemis!

— Et ces femmes et ces enfants catholiques massacrés sur les ruines de vos temples, nierez-vous qu'ils l'aient été par vos ordres?

— Par le souvenir sacré de ma mère! — s'écria Cavalier hors de lui, — c'est une calomnie. Vous avez vu que j'ai fait moi-même justice des camisards noirs pour les punir de leurs cruautés. Encore une fois, c'est une affreuse calomnie! »

La Psyché le savait aussi bien que Cavalier; néanmoins elle continua :

« Nierez-vous aussi qu'un saint prêtre ait été victime des tortures les plus cruelles dans votre camp, parce qu'il refusait de commettre un sacrilége?

— Je le nie; par ma mère, je le nie!

— Nierez-vous aussi que depuis le commencement de la guerre civile, vous reteniez prisonniers plu-

sieurs officiers de l'armée du roi, et que chaque jour vous leur fassiez, par un raffinement de barbarie, supporter des tourments épouvantables? »

La Psyché, malgré son empire sur elle-même, ne put surmonter son émotion en parlant pour la première fois si directement de Tancrède.

Elle attendit avec une affreuse anxiété la réponse du camisard.

— C'est faux! — s'écria-t-il; — je n'ai gardé pour otage qu'un officier de l'armée royale, le marquis de Florac. Il est tombé en mon pouvoir, désarmé, blessé. Je n'ai pas voulu le tuer : et pourtant cet homme, abusant de son autorité, m'avait fait autrefois le plus lâche, le plus sanglant outrage! Et pourtant cet homme avait été impitoyable, avait été infâme...—Cavalier s'arrêta et reprit : — Ah! si vous saviez!... Mais que vous importe tout cela? Je vous le répète, cet officier est simplement prisonnier.

— Prisonnier, — dit Toinon avec amertume. — Mais vous ne lui conservez la vie que pour lui donner mille fois la mort. Osez le nier! — ajouta-t-elle avec une indignation qu'elle ne put réprimer, — osez le nier! Pendant ma captivité, j'ai entendu les camisards eux-mêmes parler avec terreur des lentes tortures que vous faisiez supporter à vos prisonniers. Car vous avez plus d'une victime entre vos mains, je le sais!

— Que je sois maudit par mon père, si j'ai entre les mains d'autre otage que le marquis de Florac!

Quant à ses tourments, si vous saviez la cause de ce bruit, vous me loueriez peut-être, au lieu de m'accuser. Oui, — reprit Cavalier en voyant la surprise de Toinon, — écoutez-moi :

« Un jour, peu de temps après mon premier avantage sur les dragons de Saint-Sernin au col d'Ancize, nos gens exaspérés par les cruautés des cadets de la croix, commandés par l'ermite, demandèrent pour représailles la mort de Florac, que je gardais prisonnier. Répugnant à livrer au supplice un homme désarmé, et voulant apaiser la rage de mes camisards, je leur répondis d'un air sombre, que les lentes tortures que je faisais souffrir à Florac étaient mille fois plus affreuses que la mort, car la mort mettrait un terme à ses tourments. On savait les justes sujets de haine implacable que j'avais contre le marquis ; on ne s'étonna pas du raffinement de barbarie que je mettais dans ma vengeance. On me crut, et cet homme échappa au sort affreux qui l'attendait. Telle a été la cause de ces bruits sans doute exagérés qui sont parvenus jusqu'à vous. Ah ! madame, vous me connaissez, et vous m'avez pu croire capable d'aussi lâches cruautés ! moi qui, ayant en mon pouvoir un ennemi mortel, ai dédaigné de le sacrifier ! moi qui ai dernièrement encore ordonné de lui rendre sa captivité plus douce ! Car, mystère étrange ! depuis que je vous connais, depuis que je vous aime, mon exécration contre cet homme semble se changer en profond dédain. Et pourtant ma haine contre lui était presque une vertu ; ma soif

de vengeance était presque un devoir. Eh bien! honte, honte à moi! cette haine, cette vengeance me sont à présent indifférentes. »

Jamais, peut-être, la Psyché ne fut soumise à une plus rude épreuve. Elle ne pouvait douter de la véracité du récit de Cavalier. Le bonheur d'être rassurée sur le sort de Florac, l'espoir presque certain de le sauver, la générosité du jeune Cevenol, exaltèrent tellement sa sensibilité, que ses larmes, les plus douces qu'elle eût versées depuis longtemps, coulèrent avec abondance.

Tombant à genoux, elle joignit les mains avec un geste de religieuse gratitude, et s'écria :

« Grâces te soient rendues, mon Dieu! il est aussi généreux que brave, ce crime abominable n'a pas été commis! »

Ce mouvement, ces mots adressés au ciel d'une manière si fervente, devaient être pour Cavalier le témoignage le plus certain de l'amour de Toinon.

Éperdu, ne pouvant croire à ce qu'il entendait, il la contemplait avec admiration, son cœur battait à se rompre; il ne put trouver une parole, lorsque celle-ci se relevant attacha sur lui un regard étincelant de bonheur et de reconnaissance.

Quoique véritablement touchée de la noble conduite du camisard, Toinon n'eut pas le moindre scrupule de poursuivre son dessein. La soumission de Cavalier devait à la fois assurer la liberté de Tancrède et le pardon du chef cevenol, qui obtien-

drait du roi un emploi digne d'un courage si cruellement méconnu par les rebelles.

Après l'avoir regardé quelque temps en silence, Toinon tendit vivement sa main à Cavalier, et lui dit :

« Oh ! merci, merci d'être le plus généreux des hommes ! vous ne savez pas quelle ivresse je ressens en voyant mes injustes soupçons si noblement détruits.

— Eh bien ! maintenant, maintenant, rougiriez-vous encore de m'avouer que vous m'aimez... si vous m'aimiez ? — dit timidement le Cevenol en pressant entre ses mains brûlantes la main de Toinon.

— Écoutez-moi, — dit la Psyché avec un ton d'autorité charmante ; — vous m'avez rassurée sur l'affection que j'ai pour vous. Ce n'est pas assez ; si je vous aimais ! je ne rougirais plus de honte sans doute, mais je ne rougirais pas encore d'orgueil, et vous ne savez pas combien je suis ambitieuse, non pour moi, mais pour vous ! Je serais si fière, si jalouse de vous voir à la place que vous a marquée votre génie, non pas à la tête de fanatiques sauvages, impitoyables, incapables de vous comprendre, indignes de vous obéir, mais à la tête de braves soldats, à la tête de nobles officiers du roi, car tout nobles qu'ils sont, ceux-là exécuteraient avec orgueil les ordres de mon héros.

— Y pensez-vous ! moi, moi, abandonner ma cause ?

— Taisez-vous ! je sais ce que vous allez me dire ! — s'écria la Psyché en effleurant de sa main char-

mante les lèvres de Cavalier ; — vous allez me parler de trahison, vous allez me dire qu'il serait infâme de déposer les armes, d'entrer en accommodement avec le roi de France, d'exiger pour vous et pour les vôtres des garanties, des concessions, de traiter enfin d'égal à égal avec les représentants du plus grand prince de l'Europe, ainsi que faisait, dit-on, autrefois le duc de Rohan, dont j'ai tant de fois entendu parler dans vos montagnes ! A cela je répondrai que je vous aime trop pour vous conseiller jamais une lâcheté ou une trahison.

— Vous m'aimez ! vous m'aimez ! — s'écria Cavalier avec ivresse ; — répétez ce mot, que je l'entende encore !

— Oh ! le maladroit, qui va me forcer à démentir ce qui m'est échappé malgré moi, — dit Toinon avec une coquetterie pleine de malice et de grâce ; puis elle reprit avec un accent de sérieuse tendresse : — Écoutez-moi ; quand je vous parlais de remords, de honte, je vous croyais coupable de froides cruautés ; vous vous êtes justifié à mes yeux, mais un obstacle insurmontable nous séparera toujours tant que vous serez rebelle, tant que vous serez en armes contre le roi, tant que vous entretiendrez la guerre civile en France.

— Quoi ! vous exigeriez que j'aille lâchement demander une grâce qu'on me refuserait peut-être ?

— Mon héros n'est pas fait pour demander grâce. S'il était aussi jaloux de sa gloire que de me plaire, il proposerait loyalement à M. de Villars une sus-

pension d'armes et une entrevue. Dans cette entrevue, il lui exposerait fermement ce qu'il croit devoir réclamer pour les siens ; il aviserait avec le maréchal aux moyens de mettre un terme à cette guerre impie. Écoutez-moi, — continua Toinon en pressant les mains de Cavalier dans les siennes, — croyez les conseils d'une amie sincère : jamais vous ne retrouverez une circonstance pareille pour sortir de la position presque désespérée où vous mettent la jalousie, la détestable envie de vos frères d'armes. Vous l'avez dit vous-même : sans eux, vous ne pouvez rien, et vous voilà séparé d'eux pour jamais. Vous venez de remporter une grande victoire sur les troupes royales. Aujourd'hui vous pouvez beaucoup exiger ; mais demain on sera instruit de la division qui règne dans votre parti, et demain peut-être on repoussera vos plus légitimes prétentions. Croyez-moi, faites franchement vos conditions au maréchal. Cette entrevue ne vous engagera nullement. Si M. de Villars repousse vos offres, vous revenez dans votre camp, et les choses en restent où elles sont.

— Une suspension d'armes, — dit Cavalier avec hésitation ; — mais le maréchal consentirait-il ?...

— Pouvez-vous en douter ? En tout cas, essayez. Que risquez-vous ? Un refus. Et qu'est-ce que cela, comparé aux résultats que vous devez attendre de ce rapprochement ? Et puis, voyez-vous, il y a entre les esprits supérieurs des rapports toujours sympathiques, quoiqu'ils combattent sous des drapeaux opposés. Je suis certaine que M. de Villars vous

accordera ce qu'il refuserait à tout autre. Il ne pourra pas même craindre d'être accusé de faiblesse, car il aura l'Europe entière pour complice de son admiration pour vous. Ce ne sont pas là des louanges, ce sont des faits. Vous savez ce que vous a écrit le duc de Savoie, ce que vous a fait écrire la reine d'Angleterre ?

— Mais demander une suspension d'armes, une entrevue sans le consentement des autres chefs, c'est trahir, — dit Cavalier avec hésitation.

— Trahir ! — s'écria Toinon, — trahir ! demander une entrevue dans laquelle vous exposez les justes prétentions de vous et des vôtres ? Trahir ! Et comment donc qualifiez-vous la conduite des chefs qui ont désobéi à vos ordres, qui ont désarmé vos troupes, qui ont ruiné vos projets, qui ont rendu votre cause presque désespérée ? »

Cette réflexion raviva la rage de Cavalier contre Éphraïm, et il s'écria :

— Sans eux, sans eux, ce serait peut-être le maréchal de Villars qui, à cette heure, demanderait une suspension d'armes à Jean Cavalier.

— Eh ! qu'importe, si le résultat est le même ?

— Mais qui envoyer au maréchal ? Il faudrait un homme sûr, discret.

— Parmi vos gens, vos lieutenants, n'avez-vous personne ?

Un de mes officiers pourrait se charger de cette mission.

— Sans doute. C'est à merveille. Envoyez celui

dans l'intelligence, dans la fidélité duquel vous pouvez surtout compter. Mais, — dit la Psyché, — j'y songe, il est hors de doute, à mon avis, que M. de Villars vous accorde une entrevue et une suspension d'armes. Cependant il faut tout prévoir. S'il la refusait, s'il traitait votre envoyé en rebelle, et non en parlementaire ?.... ne pourrait-il pas le garder prisonnier ?

— Vous avez raison, — s'écria Cavalier ; — dans ce cas, mon envoyé serait arrêté et bientôt supplicié comme révolté. Je ne veux pas exposer un des miens à ce sort épouvantable.

— Sans doute ; alors il faudrait trouver un messager qui fût garanti de toute violence par son caractère, — dit Toinon en réfléchissant. — Puis elle ajouta de l'air du monde le plus simple et le plus naïf : mais, j'y pense, il y aurait un moyen presque certain d'engager le maréchal à vous accorder une entrevue, ce serait de la lui envoyer demander par cet officier des troupes royales que vous retenez prisonnier. Une telle générosité disposerait parfaitement M. de Villars en votre faveur. Mais, au fait, non, non, — reprit Toinon, qui craignait d'avoir été trop loin, — non, on ne sait ce qui peut arriver par la suite ; il vaut mieux garder cet otage entre vos mains, et envoyer quelque autre personne au maréchal. Je ne vous parle pas de mon frère, vous comprenez qu'il est impossible que je reste ici sans lui. Cherchez donc quelque autre émissaire ; mais hâtez-vous, car il ne faut pas que le maréchal soit instruit de la dis-

corde qui existe entre vous et les autres chefs de votre parti.

— Sans doute le marquis de Florac serait un sûr messager, — dit Cavalier d'un air sombre ; — mais lui qui m'a fait tant de mal ! le laisser libre ! »

Cette pensée réveillant de cruels souvenirs, le Cevenol s'écria brusquement :

« Jamais, jamais ! »

La physionomie de la Psyché resta impassible ; après un moment de silence qu'elle parut employer à réfléchir, elle dit presque gaiement :

« Trouvons donc quelque autre ambassadeur, et que le noble prince des Cevennes pardonne à sa prisonnière l'insuffisance de ses avis, en faveur de la bonne volonté qui la guide. »

Le souvenir de l'outrage de Florac avait réveillé tous les ressentiments de Cavalier contre les catholiques :

« Après tout, — reprit-il, — ma cause n'est pas si désespérée que vous le croyez ; avec ma troupe, je puis tenir les montagnes ; j'aurai des alliés de moins, mais personne ne gênera, personne ne fera avorter mes projets les mieux conçus. Je serai seul, mais seul je commanderai.

— Oui, oui, — reprit vivement Toinon ; — à quoi pensais-je de vous engager à mettre un terme à cette guerre ? J'étais folle ! Dieu merci, vous me faites ouvrir les yeux quand il en est temps encore. Continuez la guerre ; reprenez votre épée, je reprendrai mon masque d'indifférence ! Ce que je n'ai

pu cacher rentrera dans mon cœur et s'en effacera. Je n'écouterai plus avec avidité les récits de vos audacieuses batailles ; je vous tairai les émotions charmantes qui me troublent quand je vous entends ; en vous parlant, ma voix ne sera plus émue malgré moi (et Toinon prononçait ces paroles avec l'accent le plus enchanteur), mes yeux ne verront plus des traits qu'ils aimaient trop à voir, et qu'ils n'auraient jamais dû rencontrer : — et Toinon attachait sur Cavalier un regard voilé de tendresse et de langueur, un regard à la fois si profond, si passionné, que Cavalier, éperdu, oubliant sa résolution, tomba aux genoux de Toinon, et, les mains jointes, s'écria ; — Grâce, grâce ! ne me regardez plus ainsi.

— Après tout, — continua Toinon en se parlant à elle-même, — la Providence me sauve de ma faiblesse, en rendant cette entrevue impossible ; lui et M. de Villars se seraient compris. Ces deux grands capitaines se seraient rapprochés, le dernier obstacle qui nous séparait eût été aplani. Oh ! non, non, j'aurais été trop heureuse ! j'aurais été trop superbement fière de mon beau héros cevenol que toutes les femmes m'auraient envié, que Louis-le-Grand eût montré avec orgueil à l'Europe entière ! »

Il est impossible de dire avec quel accent à la fois chaste et passionné Toinon prononça ces dernières paroles.

« Jurez-moi que votre main m'appartiendra lorsque j'aurai déposé les armes, et je vous jure de les déposer si M. de Villars me fait des offres dont moi

et les miens nous n'ayons pas à rougir, — s'écria Cavalier ; — faites-moi ce serment, et le marquis part à l'instant avec une lettre pour le maréchal.

— Dès que vous aurez déposé les armes, je vous le jure, ma main vous appartiendra, si vous me la demandez, » dit Toinon d'une voix émue, en frémissant malgré elle de l'espèce de parjure qu'elle faisait.

Le Cevenol dit d'un air solennel :

« Jean Cavalier vous jure, par la mémoire de sa mère, qu'il est engagé envers vous, comme vous êtes engagée envers lui. Avant une heure, le marquis sera en route pour aller trouver M. de Villars. Vous en avez ma parole. »

A ce moment la porte du salon s'ouvrit brusquement et Isabeau parut.

---

## LII.

### LA FIANCÉE.

Isabeau était très-pâle et vêtue de noir.

La Psyché frissonna; elle crut son amour pour Tancrède découvert; elle crut que la Cevenole venait sauver Cavalier du piége où il allait tomber.

Celui-ci ne put cacher son impatience et sa colère.

La vue d'Isabeau lui rappelait le serment solennel qu'il lui avait aussi fait de la prendre pour femme.

Plus que jamais passionnément épris de Toinon, sur le point de voir réaliser ses rêves d'amour et d'ambition, oubliant le passé pour un avenir enivrant, il ressentit presque de la haine contre la jeune fille dont la présence éveillait tant de remords dans son cœur.

Isabeau était agitée par des sentiments non moins tumultueux.

Elle venait d'apprendre que depuis un mois Cavalier gardait Toinon prisonnière près de son camp. Elle s'expliquait ainsi toutes les étranges contradictions de la conduite du Cevenol à son égard.

Depuis la promesse solennelle que lui avait faite Cavalier, Isabeau se considérait comme sa femme.

C'était donc avec l'ardente jalousie d'une maîtresse, avec la sainte autorité d'une épouse, qu'elle venait arracher Cavalier aux séductions d'une rivale qu'elle abhorrait.

Pendant un moment, les trois acteurs de cette scène gardèrent le silence.

Cavalier le rompit le premier, en disant durement à Isabeau :

« Que venez-vous faire ici?

— Il est donc vrai, je ne m'étais pas trompée! — reprit-elle en attachant sur Toinon un regard de haine implacable que la Psyché brava résolument. — Oh! pourquoi as-tu échappé à la mort que tu méritais? Pourquoi n'as-tu pas été engloutie dans l'abîme du Rhan-Jastrie! — ajouta la Cevenole en menaçant la Psyché. — C'est bien toi! Quel sort maudit te jette donc toujours sur mon passage!

— Encore une fois, que voulez-vous? — dit Cavalier à Isabeau.

— Je viens vous enlever au pouvoir infernal de cette misérable Moabite qui vous perd. — Et Isabeau montra Toinon.

— Taisez-vous, par le ciel! taisez-vous, — s'écria Cavalier.

— Ah! monsieur, à quoi m'exposez-vous, mon Dieu! — dit la Psyché avec un accent de douloureux reproche; — et elle fit un pas vers la porte.

— Madame la comtesse, de grâce, un moment!

Pardonnez à cette femme, — dit Cavalier avec autant de confusion que de colère, en prenant Toinon par la main pour la retenir. Puis, s'adressant à Isabeau, il s'écria : — Sortez à l'instant, sortez ! »

La Cevenole rougit d'indignation, croisa ses bras sur sa poitrine, redressa fièrement sa grande taille, et répondit :

« Et depuis quand l'épouse cédera-t-elle la place à l'aventurière? est-ce parce que celle-ci est comtesse? Quand vous étiez boulanger à Anduze, Jean Cavalier, je vous ai vu moins épris des titres. Le titre de *marquis*, surtout, vous faisait horreur, — dit Isabeau avec une ironie amère, espérant, par cette allusion au crime de Florac, réveiller toutes les fureurs de Cavalier contre le parti auquel appartenait Toinon.

— C'est votre femme, — dit Toinon au camisard en lui montrant Isabeau ; — ah! vous m'avez trompée !

— Jamais! c'est un mensonge, madame, je vous le jure! — reprit Cavalier en voulant en vain retenir la Psyché, qui sortit vivement du salon en lui jetant un regard aussi méprisant qu'irrité.

— Vous voyez, vous voyez ! — s'écria Cavalier, et il se retourna furieux vers Isabeau stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre. — Vous voyez le résultat de votre insolence, de votre mensonge. Elle va croire que je me suis joué d'elle. Malheur à vous qui venez ici m'outrager aux yeux d'une femme de

ce rang ! Malheur à vous qui n'avez pas craint de l'insulter par vos grossières paroles !

— C'est vous outrager, Jean Cavalier, que de vous rappeler une promesse sacrée, que de vous rappeler l'obscure condition qui est la nôtre.

— Eh ! parlez pour vous, — s'écria le Cevenol avec orgueil ; — une fois pour toutes, rappelez-vous que celui à qui les princes et les souverains étrangers écrivent chaque jour, que celui qui peut d'un mot allumer ou éteindre la guerre civile en France, que celui-là n'est plus de votre condition.

— Et parce qu'il n'est plus de ma condition, — s'écria la Cevenole cruellement blessée de la dureté de son fiancé, — Jean Cavalier aura-t-il l'audace de traiter de mensonges les serments les plus solennels ? aura-t-il l'audace de dire *jamais*, quand, à la face de Dieu et des hommes, il a dit *toujours ?*

Le camisard, sentant la justesse des reproches d'Isabeau, baissa la tête.

La jeune fille continua :

« Je sais tout maintenant. Depuis un mois cette Moabite est ici ; elle a failli vous rendre traître à vos frères, et vous eussiez été traître si le Seigneur, par amour pour ses serviteurs, ne s'était servi de votre bras pour battre Villars. Oh ! je comprends tout maintenant, — s'écria la Cevenole subitement éclairée par un secret instinct de jalousie. — Si pendant huit jours vous avez lâchement temporisé au lieu d'attaquer les Philistins, c'est que vous étiez ici retenu aux pieds de cette femme. Si vous êtes revenu

à moi, c'est que cette grande et noble dame, dans un de ses caprices, vous avait sans doute chassé comme un misérable artisan que vous étiez. Si vous m'avez dit à la face du ciel que je serais votre femme, c'est que la rage, c'est que le désespoir de vous voir méprisé par cette comtesse vous ramenait vers moi, vers vos frères. Si aujourd'hui enfin vous êtes de nouveau parjure envers moi, c'est que sans doute sa mauvaise humeur a passé; et vous croyez que moi, qui depuis cinq ans vous ai voué ma vie tout entière, je serai la paisible victime des insolents caprices de cette femme qui se joue de vous!

— Par l'enfer, taisez-vous! » s'écria Cavalier, dont toutes les mauvaises passions étaient profondément blessées par les justes reproches d'Isabeau.

Mais celle-ci, emportée par la violence et par la fierté de son caractère, reprit avec un mépris foudroyant :

« Voilà bien l'orgueil de cet homme! parce que le Seigneur se sert de lui comme d'un aveugle instrument, il se croit un capitaine! parce que cette fille de Sidon lui dit, en se raillant, quelques paroles hypocrites pour obtenir sa liberté, il se croit un *séducteur,* comme disent les Pharaons dans leur langage impur. »

Cavalier, les lèvres serrées par la colère, pâle de rage, s'écria :

« Par le salut de ton âme et de la mienne, tais-toi!

— Oh! vos menaces ne m'effraient pas. Vous en-

tendrez la vérité, je vous montrerai toute la lâcheté de votre conduite, je vous arrêterai dans vos égarements : c'est mon devoir, parce que je suis à vous comme vous êtes à moi. Oui, comme vous êtes à moi, — répéta la Cevenole d'un air impérieux et déterminé. — Aujourd'hui comme toujours, quoi qu'il puisse m'arriver, je combattrai l'orgueil insensé qui vous perdrait, l'orgueil qui vous a fait hier encore oublier le respect que vous deviez à un des plus saints serviteurs de la cause du Seigneur, à Éphraïm, qui, par l'austérité de sa vie, par la pureté de sa foi, a droit à votre vénération.

— Éphraïm! de la vénération pour Éphraïm! Ah! par l'enfer! c'est en effet ce que je ressens pour lui, et tu es bien venue à m'en parler! — s'écria Cavalier avec un éclat de rire sauvage.

— Oh! je sais tout, je sais tout : hier, au lieu de remercier le Seigneur de la victoire qu'il avait accordée à notre cause, grâce aux ardentes prières de nos frères et d'Éphraïm; dans votre superbe, n'avez-vous pas osé porter la main sur lui?

— Mais tu veux donc que je te haïsse! — s'écria Cavalier en interrompant Isabeau et en prenant violemment ses deux mains dans les siennes et en la regardant en face; — mais tu ne sais donc pas que chacune de tes paroles est pour moi une injure mortelle! mais tu ne sais donc pas que, comme général d'armée, j'aurais dû faire fusiller Éphraïm, et que, comme homme, il aura tôt ou tard un sanglant et terrible compte à régler avec moi? Mais tu ne sais

donc pas que c'est mon ennemi le plus implacable, et qu'en prenant son parti contre moi tu me rendras sans pitié pour toi? Et pourtant Dieu sait que tu en as besoin, de pitié, malheureuse folle!

— De la pitié! c'est la mienne, c'est celle du saint homme que tu as indignement outragé, que tu devrais implorer à genoux.

— Tiens, va-t'en; le démon t'inspire en te faisant parler ainsi. Va-t'en!

— L'esprit du Seigneur, qui me prête sa parole, te semble l'esprit de l'ennemi des hommes! Malheureux insensé! ta raison est perdue, je dois te plaindre.

— Va-t'en, te dis-je, — s'écria Cavalier en se mettant les deux mains sur le front et en frappant du pied avec rage. — Ne me fais pas dire un mot de plus. Aie pitié de toi. Va-t'en!

— Les paroles d'un fou sont pareilles au vent, c'est un vain bruit, dit le Seigneur. »

Cavalier garda un moment le silence; puis il dit d'une voix sourde, en affectant un calme que démentaient la pâleur et l'agitation de ses traits :

« Isabeau, écoute, je t'ai aimée, oh! je t'ai aimée autant qu'aucun homme peut aimer. Tu as été pour moi généreuse, dévouée, je le sais, cela, je ne l'oublierai jamais, jamais! Aussi, à cause de cela, vois-tu, je ne voudrais pas te dire une de ces paroles qui tuent; ainsi, adieu, et pour toujours adieu, tout est rompu entre nous. Ne me dis rien, ne m'interroge pas. Il faut que cela soit ainsi, c'est ma volonté;

résigne-toi, c'est ton sort, subis-le; ce sort fût-il mille fois plus horrible encore, mieux vaut l'accepter aveuglément que de me forcer à te dire pourquoi j'agis de la sorte. Encore une fois, pas un mot, et pour toujours adieu! »

Isabeau, voyant l'air égaré de Cavalier, considéra ces menaces comme de vaines paroles que lui dictait l'orgueil froissé; voulant rappeler son fiancé à lui-même, elle le regarda avec une sorte de compassion douloureuse que Cavalier interpréta malheureusement comme la dernière expression du dédain.

« Tout est rompu entre nous, oses-tu dire! Est-ce que cela est possible? — s'écria Isabeau en haussant les épaules. — Et nos frères, devant qui tu as juré d'être à moi, n'auraient-ils pas le droit de te dire : Infâme?

— Ils m'appelleront infâme, soit, — dit Cavalier en se contenant à peine; — mais laisse-moi, pas un mot de plus.

— Et le Seigneur qui, au dernier jour, au jour effrayant du jugement, te dirait : Parjure! » continua Isabeau avec solennité.

Cavalier fit un geste terrible, et, d'une voix entrecoupée par la rage :

« Soit, je porterai la peine du parjure. Mais une dernière fois, va-t'en; une dernière fois, Isabeau, je te le dis, tout est pour jamais rompu entre nous. Que veux-tu de plus? Je serai infâme aux yeux des hommes, damné au jour du jugement, c'est assez,

je crois. Maintenant, laisse-moi ; tu ne sais pas quels mots terribles j'ai sur les lèvres ! Va-t'en !...

— Et l'Éternité...

— Tu le veux donc, — s'écria Cavalier en interrompant Isabeau avec une explosion de fureur impossible à décrire ; — eh bien ! oui, oui, l'éternité de l'enfer, s'il faut, plutôt que d'épouser une femme déshonorée, une femme qui, pendant mon absence, s'est laissé séduire par mon ennemi mortel ! l'enfer, oui l'enfer, plutôt que de t'épouser, toi, Isabeau, toi, infâme ! toi, maudite par mon père : car je ne suis pas dupe de ton lâche mensonge ; tu as aimé Florac ! »

Et Cavalier disparut.

Isabeau porta la main à son cœur, comme si elle y avait reçu un coup mortel.

Un moment elle s'appuya sur une table ; puis elle sortit à pas lents et fermes, en puisant une force surhumaine dans la violence même de sa douleur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une heure après cette scène, le marquis de Florac, escorté de deux camisards, était en route pour Montpellier, et porteur d'une lettre de Cavalier à M. de Villars.

Le chef camisard proposait au maréchal une suspension d'armes et une entrevue.

## LIII.

### L'HÔTELLERIE DE LA COUPE-D'OR.

Trois jours après que Cavalier eut fait demander une suspension d'armes à M. de Villars, la foule encombrait les environs de Nîmes, où devait avoir lieu l'entrevue du maréchal et du chef camisard.

Beaucoup de catholiques et de protestants étaient venus de Montpellier et des bourgs environnants pour voir ce fameux Jean Cavalier, qui avait fait trembler toute la province.

L'hôtellerie de la Coupe-d'Or, située dans le faubourg de Nîmes, était remplie de voyageurs et de curieux. Les fenêtres et le balcon de cette maison donnaient sur une magnifique avenue d'ormes séculaires qui conduisait au jardin du couvent des Récollets, situé hors de la ville, entre les portes de la Boucaierie et de la Magdelaine.

C'est dans ce couvent que M. de Villars attendait le jeune Cevenol.

Chaque parti, protestant ou catholique, interprétait et expliquait différemment les causes de cette entrevue.

La grande salle de la Coupe-d'Or pouvait à peine contenir ses hôtes. Ceux-ci, pressés autour de tables

abondamment servies, témoignaient par leurs vêtements poudreux et par la vigueur de leur appétit qu'ils arrivaient des bourgs voisins; ceux-là, se promenant dans l'espace que laissaient entre elles les deux rangées de tables, causaient d'un air animé de la suspension d'armes des camisards, sujet de toutes les conversations, tandis que d'autres citadins, accoudés sur le balcon, s'étaient prudemment emparés des meilleures places pour voir passer Jean Cavalier lorsqu'il se rendrait au couvent.

Beaucoup de catholiques blâmaient ouvertement ce qu'ils appelaient la faiblesse de M. de Villars, qui consentait à traiter selon les lois de la guerre avec un rebelle comme Cavalier et à lui accorder une entrevue; d'autres, loin de faire un tel reproche au maréchal, disaient que tous les moyens étaient bons pour mettre un terme à l'affreuse guerre qui depuis si longtemps désolait la province.

Les protestants n'étaient pas moins divisés d'opinions : les uns accusaient Cavalier de s'être arrêté au milieu de ses succès et d'avoir peut-être perdu l'occasion de forcer le roi d'accéder aux justes prétentions du parti religionnaire; les autres, au contraire, songeant aux éventualités de la guerre civile, approuvaient Cavalier d'avoir usé de modération dans la victoire en faisant au maréchal des propositions d'accommodement qui devaient être favorablement écoutées et améliorer la situation des réformés.

Mais personne encore parmi les catholiques ou les protestants n'était instruit des causes qui avaient

déterminé Cavalier à demander cette entrevue à M. de Villars. On ignorait aussi les dissensions qui divisaient les camisards.

Parmi les hôtes de la Coupe-d'Or se trouvaient nos anciennes connaissances, maître Janet, son gendre et lieutenant Thomas Bignol, ainsi que leur fidèle compagnon le tanneur. Le cirier, victime de la fatale déroute de Treviès, manquait à cette réunion. Les trois autres gardes-bourgeois avaient été plus heureux. On se souvient que, dans sa panique, égaré par la terreur, maître Janet, placé au troisième rang des troupes royales qui défendaient la butte du moulin, avait lâché son coup de mousquet tout droit devant lui en fermant les yeux et sans réfléchir qu'il tirait à bout portant sur les siens; ses dignes citadins l'avaient bravement imité; puis, après cette prouesse, tous s'étaient mis à fuir en jetant leurs armes et en criant : « Sauve qui peut! »

Plusieurs miliciens avaient donc presque miraculeusement échappé au massacre, et de ce nombre étaient, nous l'avons dit, maître Janet, son gendre et le tanneur.

La carriole du parfumeur les avait amenés tous trois à la Coupe-d'Or. Maître Janet se montrait toujours fanatique de la civilité, Thomas Bignol toujours humble, le tanneur toujours conciliant.

Les trois bourgeois faisaient alors honneur à un quartier d'agneau rôti, accompagné d'un plat d'aubergines grillées et d'une paire de belles truites. Le capitaine bourgeois était vêtu, ainsi que ses deux

compagnons, en riche citadin. Néanmoins il élevait de temps en temps la voix d'un air martial pour être entendu de ses voisins, soit qu'il apostrophât son gendre et lieutenant, soit qu'il parlât de la sanglante journée de Treviès, ne manquant jamais d'ajouter impudemment : « *où je combattis à la tête de ma compagnie.* »

« Eh bien, compère ! — disait le tanneur, — qui aurait cru, il y a un mois à peine, lorsque, à Montpellier, nous étions rangés en haie à la porte de la Sonnerie pour honorer l'entrée de monseigneur le maréchal de Villars ; qui aurait cru que nous verrions son excellence réduite à accepter la conférence que lui propose un maudit rebelle ?

— Qu'appelez-vous réduite , compère ? — dit le parfumeur ; — c'est au contraire ces misérables hérétiques qui sont réduits à venir demander humblement une conférence à monseigneur le maréchal, ce qui prouve bien que leur victoire de Treviès, *où je combattis à la tête de ma compagnie*, a été loin d'être pour les rebelles aussi avantageuse qu'on le suppose.

— Que vous ayez ou non combattu à la tête de votre compagnie (et que le diable me torde le cou si je me doute de quel bétail pouvait se composer une compagnie commandée par un paladin de votre espèce), cela n'empêche pas, mordieu ! que c'est une honte de voir un maréchal de France accorder une entrevue à un misérable hérétique comme ce

Cavalier ! » dit brusquement un voisin de table des trois citadins.

Maître Janet se retourna vivement, les joues colorées d'indignation, vers ce grossier interlocuteur, grand et gros homme à figure basanée, à longues moustaches noires, portant un large feutre gris, un vieux justaucorps écarlate, un baudrier de buffle et de grandes bottes de basane à éperons rouillés, véritable type de gentillâtre languedocien.

Voyant l'apparence presque rébarbative de cet homme, maître Janet contint sa colère ; ses yeux, d'abord menaçants, prirent une expression moins belliqueuse, et, au lieu de répondre aigrement à l'observation dont il avait été si vivement choqué, il se contenta de faire un salut fort courtois au gros homme.

Celui-ci, loin d'être touché de cette marque de déférence du bourgeois, répéta en frappant du poing sur la table :

« Oui, mordieu ! je le soutiens ; c'est une honte de voir un maréchal de France conférer avec un rebelle... Que ceux qui disent le contraire aillent au diable, et je les aiderai à y aller ! Sang et massacre ! » ajouta le matamore en montrant la poignée de fer de sa lourde épée placée sur la table à côté de lui.

Maître Janet ne jugea pas devoir répondre à cette provocation ; voulant néanmoins montrer indirectement à ce brutal gentilhomme à quel point il s'écartait des règles de la bienséance et de la civilité, il

s'adressa à Thomas Bignol, qui ne soufflait mot, les yeux baissés sur son assiette, et lui dit très-haut en tirant de sa poche son bienheureux traité de civilité :

« Vous oublierez donc toujours, mon gendre et lieutenant, les plus simples lois de la politesse ? Vous serez donc toujours un blasphémateur forcené ? Jusqu'à quand faudra-t-il vous répéter qu'il n'y a que les laquais, les libertins et les impies qui jurent autrement qu'en justice ?

— Mais, mon beau-père et capitaine, — dit Thomas Bignol stupéfait, — je n'ai rien dit, je suis depuis un quart d'heure aussi muet qu'une tanche.

— Taisez-vous... puisque vous êtes muet ; taisez-vous... et écoutez, — dit le parfumeur d'un air courroucé. Puis, jetant un regard oblique sur le gentilhomme à justaucorps écarlate, il lut à haute voix, et avec une intention marquée, ce passage de son inestimable livre :

« *Des Entretiens,* ch. II, art. 8.

« Ne jurez jamais qu'en justice, car, après le oui » et le non, Jésus-Christ nous défend d'ajouter quoi » que ce soit qui approche des paroles suivantes : » *Ma foi! sur mon âme! pardi! mardi! parbleu!* » *que je meure!* le mot de *diable*, ou aucun autre » jurement ; pour ce qui est du blasphème, comme » *mordieu! sang-dieu!* ils ne sont que dans la bou» che des impies, des libertins, et dans l'enfer ou » parmi les démons, des damnés [1]. »

[1] *Conduite de la Bienséance civile et chrétienne,* p. 24.

Après cette belle citation, maître Janet ferma son livre d'un air triomphant, non sans tourner légèrement la tête du côté du gentilhomme à la grande épée, afin de voir si son allocution indirecte avait atteint le but qu'il se proposait.

Malheureusement ce dernier, occupé de payer son écot, prêta peu d'attention à la philippique de maître Janet. Néanmoins, après avoir fermé sa bourse, il reprit :

« Je soutiens, mille diables ! que le maréchal de Villars a tort de faire recevoir Jean Cavalier autrement que par le bourreau et par ses aides, et de lui donner un autre siége que la sellette de l'échafaud. Qui dit le contraire ? Est-ce vous, par hasard, monsieur je ne sais pas qui ? soi-disant capitaine d'une compagnie de je ne sais quoi ? » ajouta ce grossier personnage en s'adressant à maître Janet.

L'opportunité ou l'inopportunité de l'entrevue du chef camisard avec M. de Villars était depuis deux jours un si violent sujet de discussion, pour ne pas dire de dispute, même entre les catholiques, que les paroles provoquantes du sieur de Marjevols (c'était le nom du gentilhomme campagnard) furent accueillies ici par des murmures désapprobateurs, là par un assentiment très-prononcé.

Maître Janet espéra un moment que la discussion allait s'engager entre son antagoniste et quelques-uns des spectateurs; mais il n'en fut pas ainsi, à son grand regret.

Voyant l'attention générale fixée sur lui, le capi-

taine bourgeois se résigna à accepter la discussion, espérant adoucir l'âpreté farouche de son adversaire en employant les formes les plus civiles, les plus conciliatrices. Il dit humblement :

— Il me semble, dans mon petit jugement, monsieur le gentilhomme, que son excellence monseigneur le maréchal de Villars a fait acte de sagesse et de politique en obligeant cet audacieux rebelle à venir en personne lui faire sa soumission, surtout après l'espèce d'avantage que les hérétiques avaient remporté lors de la sanglante journée de Treviès, où, j'ose le dire, je combattis à la tête de ma compagnie.

— Cela est si vrai, — ajouta le marchand de vert-de-gris toujours plein d'à-propos, — que mon beau père et capitaine, que vous voyez ici, dès que la déroute a commencé, a jeté son arme en criant : *Sauve qui peut,* et s'est, ainsi que moi, subitement couché sous les cadavres de trois camisards ; nous sommes restés dans notre cachette, faisant les morts jusqu'au soir, et alors....

— Et alors les morts sont ressuscités et vous avez pris vos jambes à votre cou, en brave lieutenant du brave capitaine de cette brave compagnie de couards, dont je vois un des plus monstrueux échantillons ! » dit le sieur de Marjevols en toisant Janet avec mépris.

Le parfumeur lança un regard de courroux sur le marchand de vert-de-gris, et lui dit :

« Puisque vous avez assez peu de retenue pour

vous gorger de boisson comme un lansquenet, sortez à l'instant de table, mon gendre et lieutenant, vous êtes ivre, allez cuver votre vin dans la cour de l'hôtellerie.

— Mais, mon beau-père et capitaine, je n'ai bu que de l'eau.... et....

— Morbleu ! taisez-vous, — s'écria le parfumeur : — que le ciel me pardonne si je blasphème, mais vous feriez perdre la patience à un saint.

Thomas Bignol se tut; un des spectateurs de cette scène, homme de taille moyenne, mais robuste, vêtu de noir, à la figure austère, ayant sans doute pitié du parfumeur, s'approcha de la table, et regardant en face le sieur de Marjevols, lui dit :

« Je pense comme vous, monsieur, l'entrevue du maréchal et de frère Cavalier n'aurait pas dû avoir lieu. Frère Cavalier aurait dû la refuser !

— Frère Cavalier ! — dit le sieur de Marjevols en regardant son interlocuteur d'un air dédaigneux, — vous êtes donc hérétique, que vous n'avez pas honte d'appeler un pareil gueux votre frère ?

— Je suis protestant, » répondit avec sang-froid l'homme à figure austère.

A ces mots, prononcés d'une voix ferme et haute, un assez grand nombre de réformés, épars dans la grande salle de la *Coupe d'Or*, se levèrent précipitamment et vinrent se grouper autour de leur coreligionnaire, tandis que les catholiques, en majorité, se rangeaient du côté du sieur de Marjevols.

Aux regards menaçants que se jetaient les deux

partis, on voyait que les haines religieuses étaient encore dans toute leur violence.

L'antagoniste du sieur de Marjevols était le chevalier de Salgas, parent de l'infortuné baron de Salgas, un des gentilshommes les plus considérés du Languedoc, et de la maison de Pelet, une des plus anciennes de la province, condamné et envoyé aux galères [1] pour avoir assisté malgré lui à une assemblée de camisards, ceux-ci l'ayant enlevé de vive force dans son château des Rousses.

Le chevalier de Salgas avait valeureusement servi dans l'armée jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes.

— Votre audace suffit pour prouver combien la condescendance du maréchal est fâcheuse, — s'écria le sieur de Marjevols au chevalier de Salgas. —

[1] Par arrêt du 27 juin 1703, le baron de Salgas, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, fut condamné aux galères pour y servir en qualité de forçat, sa vie durant, dégradé de sa noblesse, lui et sa postérité, ses biens confisqués et son château des Rousses rasé jusque dans ses fondements. Au bout de quatorze ans de souffrances, de puissantes sollicitations obtinrent la liberté de ce vieillard : celles de la reine Anne avaient été impuissantes. Mais, après sa mort, madame la duchesse de La Force intéressa vivement la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, en faveur de ce gentilhomme, et celle-ci en conséquence écrivit les lettres les plus pressantes à la douairière d'Orléans, mère du regent, qui ne cessa, à son tour, de solliciter son fils de rompre les chaînes de cet illustre forçat jusqu'à ce qu'elle en eût obtenu la liberté. Le baron de Salgas en reçut la nouvelle le 16 octobre 1716. Après avoir été délivré des galères, il fut à Genève joindre son épouse. Ce fut là qu'il mourut le 6 d'août 1717. (*Histoire des Camisards*, liv. V, p. 40.)

Il y a quinze jours, vous n'eussiez pas osé parler si haut.

— Sans la condescendance de frère Cavalier, — reprit amèrement le chevalier de Salgas, — dans quinze jours, nous eussions parlé plus haut encore ! Nous eussions parlé du ton dont parlait le grand duc Henri, lorsqu'il traitait d'égal à égal avec le roi Louis XIII. Alors on échangeait scel pour scel, les macles de Rohan contre les lis de Bourbon.

—Le sceau qui convient à vous et aux vôtres s'imprime sur l'épaule gauche, et le bourreau est votre chauffe-cire ! — dit grossièrement le catholique.

— Insolent ! » s'écrièrent plusieurs protestants en mettant la main à leur épée.

Mais le chevalier de Salgas, se retournant vers eux, s'écria :

« Mes amis, du calme ! ne répondons pas à ces provocations. Dans ce moment, une collision serait fatale, elle pourrait nuire aux résultats de l'entrevue de frère Cavalier avec le maréchal. Soyons modestes et indulgents dans la victoire. Comprenons combien il est pénible pour ceux qui ne sont pas de la religion de voir Villars, ce fameux guerrier, le vainqueur d'Hochstedt, obligé de traiter de chef à chef avec un pauvre paysan cevenol.

— Et si vous me croyez, — s'écria le sire de Marjevols hors de lui, — nous irons à la rencontre de ce paysan, nous le pendrons au premier arbre, nous éviterons ainsi au maréchal la honte de recevoir ce

misérable, et à notre cause l'affront qu'on veut lui faire !

— Oui.... oui.... tue Cavalier ! tue ! — crièrent plusieurs voix.

— Un meurtre et un parjure de plus ne vous coûteraient rien, je le crois, — dit le chevalier de Salgas ; — mais frère Cavalier ne vient pas ici sans un sauf-conduit et sans avoir obtenu des otages. Il connaît la foi catholique, apostolique et romaine !

Ces mots du protestant allaient soulever un nouvel orage, et peut-être amener une sanglante collision, dans laquelle les religionnaires n'auraient pas eu l'avantage, lorsqu'on entendit le bruit de plusieurs chevaux.

Quelques personnes des deux partis, poussées par une curiosité commune, se précipitèrent à la fenêtre, et virent passer au galop le brigadier Larose, qui se dirigeait vers le couvent.

Le sergent des miquelets, maître Bon-Larron, qui avait accompagné le dragon, descendit de cheval et entra dans l'hôtellerie.

Le sergent parut bientôt à la porte de la grande salle, portant un immense crêpe noir à son feutre, ainsi qu'à la poignée de son épée, en religieuse commémoration de la mort de son capitaine Denis Poul, tué en combat singulier par Éphraïm sur les bords de l'Hérault.

— Est-ce que vous avez rencontré Cavalier en route ? demanda-t-on tout d'une voix au Bon-Larron.

Mettant la main à son cou, le sergent répondit au

sieur de Marjevols, qui venait de répéter la même question :

« Il fait si chaud, j'ai couru si vite, la poussière est si épaisse, et je suis surtout si douloureusement affligé de la mort de mon capitaine et ami le brave Denis Poul, que je puis à peine parler.

— Voici pour vous nettoyer le gosier, — dit le sieur de Marjevols en versant un glorieux verre de vin de Cormontreuil au sergent.

— Eh bien ! parlez-vous maintenant ? — ajouta-t-il en regardant le miquelet d'un air interrogatif.

Celui-ci ne répondit qu'en toussant encore et en tendant de nouveau son verre.

Après avoir deux ou trois fois renouvelé ce jeu muet avec le même succès, et bu la valeur d'une bouteille de vin, le Bon-Larron s'écria :

« Maintenant, la parole glisse dans mon gosier comme une bourre bien graissée s'échappe d'un canon de fusil. Sachez donc, mes gentilshommmes, qu'il y a du nouveau : on entend une mousquetade d'enfer du côté d'Anduze.

— Malgré la suspension d'armes ! — s'écrièrent les catholiques et les protestants. — Trahison ! trahison !

— C'est un piége abominable des fanatiques pour surprendre nos troupes sans défense et les massacrer lâchement, — s'écria le sieur de Marjevols.

— C'est un guet-apens dans lequel nos frères sont tombés ! — dit le chevalier de Salgas.

— Vous avez peut-être tous deux raison, — dit le

miquelet, — car personne ne sait rien de ce qui se passe de ce côté. C'est en venant avec le brigadier Larose que nous avons entendu ce bruit, et il est allé tout de suite faire part de cette circonstance à M. le maréchal. »

Un nouveau bruit de chevaux attira l'attention des spectateurs, qui se remirent au balcon.

Depuis l'entrée du Bon-Larron dans l'hôtellerie, maître Janet ne l'avait pas quitté du regard, il lui dit en s'approchant de lui d'un air résolu :

« Vous me semblez moins sourd ici qu'à Treviès, mon cher ami ; aussi je profite de cette occasion pour réclamer mon épée, que vous m'avez dérobée à la porte de Montpellier, ainsi que mon morion et mon pulverin. J'ai ici des témoins que cette arme m'appartient. Il doit y avoir gravé : Vive le roi, sur un côté de la lame ; et de l'autre une tour à créneaux empreinte en or sur le damasquinage. »

En présence d'une accusation aussi nettement posée, le Bon-Larron dit d'un air lamentable :

« Hélas ! brave citadin, ce que vous dites là est peut-être vrai ; cette épée est bien digne sans doute d'être dans vos vaillantes et respectables mains ; elle vous appartient même, je vous l'accorde, si vous voulez. Hélas ! je ne suis pas en train de chicaner sur les mots ; aussi, par l'amour du ciel, par le respect qu'on doit à la cendre des morts, laissez-moi tranquille ; ne parlons plus de cela, citadin, ne parlons plus de cela..... Ce crêpe funèbre vous dit

assez la perte que j'ai faite ; laissez-moi dévorer en paix ma douleur profonde. »

Et le Bon-Larron fit un pas pour échapper à maître Janet, qui, le retenant par son baudrier, s'écria :

« Ah çà ! vous n'étiez donc pas sourd à Treviès ? vous vous moquiez donc de moi lorsque vous me répondiez par le nom et par l'âge du cheval de votre capitaine, à moi qui vous parlais des armes que vous m'aviez dérobées ?

— J'étais sourd comme un pot, brave citadin ; mais l'émotion épouvantable que j'ai ressentie en apprenant la mort de mon glorieux capitaine m'a rendu l'ouïe. Je gémissais si furieusement, que le bruit de mes sanglots a traversé, a détruit sans doute l'obstacle qui m'empêchait d'entendre. C'est donc au nom de l'effroyable et sainte et sacrée douleur qui a causé un pareil prodige, que je vous prie de ne pas me distraire et de me laisser en proie à mon désespoir.

— L'affliction vous a rendu l'ouïe ! — voyez ce prodige ! — dit maître Janet d'un ton d'ironie perfide.

— Mais mon beau-père et capitaine, c'est très-naturel, cela, l'affliction peut bien rendre l'ouïe, — dit Thomas Bignol, — puisque la peur vous a fait perdre la parole pendant la bataille ; vous savez bien, en descendant la colline du moulin, vous ne pouviez plus même crier : *Sauve qui peut !* comme au commencement de la déroute, puisque c'est par signe

que vous m'avez ordonné de me mettre à plat ventre et de faire le mort. »

Usant en soldat habile de la colère qu'excita la remarque saugrenue du marchand de vert-de-gris, le sergent se perdit dans la foule, pendant que maître Janet, exaspéré contre son gendre et lieutenant, le rabrouait de toutes ses forces.

Bientôt un grand nombre d'habitants de Nîmes et des bourgs environnants envahirent les bas-côtés de l'allée d'ormes qui conduisait à la porte du jardin du couvent, porte qu'on voyait parfaitement du balcon de l'auberge de la *Coupe-d'Or*.

Un nuage de poussière et un long murmure mêlé de cris confus annonça l'arrivée de Jean Cavalier.

« Il était, disent les mémoires, vêtu d'un habit couleur de café; sa cravate de mousseline blanche était fort ample; il portait un baudrier, un feutre noir galonné. Il montait un cheval bai qui avait appartenu à M. de La Jonquières, brigadier des armées du roi, tué à la sanglante journée de Vergesse. »

Cavalier était très-pâle et visiblement ému; de temps à autre il se penchait pour parler à M. de Lalande, qui l'accompagnait. Derrière Cavalier venait une escorte de vingt dragons et d'un nombre égal de camisards à cheval, commandés par Espère-en-Dieu.

Le reste de la troupe de Cavalier était resté en bataille sur les hauteurs qui dominent Nîmes.

On ne saurait dire avec quelle curiosité le peuple examinait le jeune Cevenol; on était surtout frappé de son air de jeunesse, de douceur et presque

de timidité. On ne pouvait croire que ce fût là le chef intrépide qui depuis deux ans dirigeait les opérations des camisards, et dont le génie militaire s'était hardiment développé.

Quelques cris d'admiration ou de haine accueillirent le jeune chef à son passage devant la *Coupe-d'Or*. Indifférent à ces manifestations, il tourna seulement la tête du côté de l'auberge d'un air calme, résolu.

Lorsqu'il arriva près de la porte du jardin du couvent, son escorte de camisards se rangea d'un côté de l'allée, les dragons se rangèrent de l'autre.

Cavalier descendit de cheval ; il entra dans le couvent, suivi de M. de Lalande. Un aide-de-camp du maréchal conduisit le Cevenol dans un pavillon situé au milieu du jardin des Récollets, et alla prévenir M. de Villars de son arrivée.

Cavalier passa sa main sur son front brûlant ; puis, croisant ses bras sur sa poitrine, il se promena pendant quelque temps, absorbé dans une méditation profonde. Il ne s'abusait pas sur la gravité de la démarche qu'il allait tenter, et sur les suites qu'elle pouvait avoir.

Quoique sa troupe eût en lui la confiance la plus absolue, elle avait manifesté un sombre étonnement lorsqu'il lui avait annoncé qu'il venait de proposer une entrevue et une suspension d'armes au maréchal de Villars. Quelques-uns de ses officiers lui ayant demandé quel devait être le résultat de cette entrevue, il avait répondu que l'intérêt de la cause

commune voulait qu'il se tût jusqu'après sa conférence avec le maréchal. Grâce aux habitudes de respect et de soumission de la troupe de Cavalier, les observations de ses gens n'allèrent pas plus loin; mais il pressentit qu'il rencontrerait une opposition violente de leur part si ses projets devaient blesser leur susceptibilité religieuse.

Depuis la veille, de graves événements avaient encore compliqué sa situation. Les camps de Roland et d'Éphraïm, laissés sans défense malgré ses ordres, avaient été surpris par les troupes royales, leurs magasins étaient détruits, leurs munitions enlevées, et les deux corps de rebelles, après quelques engagements acharnés, avaient perdu beaucoup de monde; toute jonction entre eux et Cavalier, lors même qu'il eût voulu les rallier, devenait désormais impossible. En se rendant à Nîmes, il s'était aperçu que les troupes échelonnées sur la route coupaient toute communication entre lui et les autres chefs.

Sa position était donc telle, par suite de l'insubordination d'Éphraïm, qu'une suspension d'armes et qu'une entrevue conciliatrice pouvaient réellement offrir d'assez grands avantages à la cause commune.

Mais malgré lui Cavalier se souvenait que son amour pour Toinon, que sa rage contre Éphraïm l'avaient surtout décidé à tenter un accommodement avec M. de Villars. Sa fierté s'irritait de songer que les propositions qu'on allait lui faire seraient peut-

être inacceptables ; mais il comptait assez sur l'intrépidité de ses soldats pour savoir qu'ils soutiendraient ses prétentions et qu'ils se feraient tuer jusqu'au dernier plutôt que d'accepter d'humiliantes concessions.

Dans d'autres moments il songeait à la glorieuse perspective que lui avait laissé entrevoir la Psyché. Sous ce nouveau jour, sa conduite se colorait autrement. Il mettait fin à une guerre épouvantable, il combattait dans les armées du roi au lieu de combattre contre elles ; et puis, il faut le dire, la figure enchanteresse de Toinon dominait presque toutes les pensées du jeune Cevenol. Quand il pensait à la possibilité d'obtenir sa main, quand il pensait qu'il était aimé d'elle, les rayonnements de son cœur jetaient sur l'avenir les plus brillants reflets.

Une pensée importune venait pourtant, parfois, assombrir ces rêves étincelants d'amour et de gloire : c'était le souvenir d'Isabeau. Mais, comme tous ceux qui cherchent à excuser à leurs propres yeux une méchante action, Cavalier voulait se persuader qu'Isabeau, si cruellement traitée par lui, avait été véritablement coupable ; qu'elle n'était pas la victime, mais la complice de Florac. Il recherchait dans le passé toutes les circonstances qui pouvaient donner quelque apparence à cette perfide imagination. Quoique rien ne pût justifier ses soupçons, il croyait montrer de la générosité en se renfermant dans un doute outrageant.

Puis, pensant à l'entrevue qu'il allait avoir, il

craignait aussi de se sentir ému, troublé, à l'aspect du maréchal de Villars, de ne pas conserver le calme et l'assurance nécessaires pour discuter les graves intérêts qui allaient s'agiter entre lui et le maréchal.

Seul responsable de la résolution qu'il avait prise, il se sentait isolé de la cause commune. Ce sentiment était amer et triste. Il fallait traiter au nom d'un parti dont il n'avait pas les pouvoirs, ou se séparer complétement de ce parti qu'il laissait exposé aux plus grands périls par sa défection.

Tout à coup la porte du pavillon s'ouvrit, et M. de Villars parut.

---

## LIV.

### L'ENTREVUE.

M. de Villars ne put cacher sa surprise en voyant l'extrême jeunesse de Cavalier. Pendant un moment il le contempla en silence.

Le jeune Cevenol, interdit, les yeux baissés, troublé par la présence du maréchal, n'osait pas engager l'entretien.

« C'est bien vous qui êtes Jean Cavalier? — de-

manda enfin M. de Villars avec les marques du plus grand étonnement.

— Oui, monseigneur.

— Si jeune... si jeune... presque un enfant! — se dit M. de Villars comme s'il se fût parlé à lui-même. — Puis s'adressant brusquement à Cavalier, il lui dit : — Mais savez-vous, monsieur, que vos manœuvres pendant toute la bataille de Treviès sont celles d'un vieux capitaine? Mais savez-vous que votre passage de l'Hérault et des montagnes du Ventalou suffiraient pour illustrer un général!

— Monseigneur... — dit Cavalier avec embarras.

— Oh! ne prenez pas cela pour une louange; c'est un blâme, — reprit rudement le maréchal. — Plus vos talents militaires sont remarquables, plus vous êtes coupable d'employer ces talents contre votre roi, contre votre pays! Des hommes comme vous appartiennent d'abord au pays, quand l'ennemi l'attaque, parce que des hommes comme vous peuvent le sauver. D'abord la religion de la patrie! défendez celle-là de votre épée; soyez tranquille, on ne vous inquiétera pas sur l'autre.

— Les protestants ne sont-ils pas exclus du service militaire, monseigneur? N'est-ce pas pour réclamer nos justes droits, pour mettre un terme aux violences dont nous étions victimes, que nous avons pris les armes il y a deux ans?

— Monsieur Cavalier, écoutez-moi. Le passé est le passé; je ne sais pas ce que vous étiez il y a deux ans. Comme tant d'autres, vous avez pu être

victime des mesures rigoureuses prises contre les protestants ; votre nom était obscur. Pourquoi vous aurait-on traité différemment que les autres religionnaires? Mais aujourd'hui, je sais qui vous êtes, je sais qu'à cette heure, moi, maréchal de France, moi, chargé de pleins pouvoirs du roi mon maître, je suis ici en une conférence réglée avec vous, avec un rebelle armé. Je sais que vous avez vos gardes comme j'ai les miens, que je vous ai donné des otages, que je vous traite, enfin, d'égal à égal selon les lois de la guerre, comme je traiterais un général ennemi pendant une suspension d'armes. Eh bien! ma conduite ne vous dit-elle pas assez que j'oublie le protestant révolté pour ne songer qu'au hardi partisan dont le génie militaire étonne l'Europe? Puisque, malgré votre révolte, malgré la guerre acharnée que vous nous faites, je vous reçois ainsi, croyez-moi donc quand je vous dis qu'on ne s'inquiéterait pas de votre religion, si, au lieu de tourner vos armes contre la France, vous la serviez loyalement. Les gens de votre sorte sont trop rares pour qu'en bonne politique on ne leur accorde pas ce qu'on refuserait à d'autres. Ah! jeune homme, jeune homme! vous ne savez pas quel avenir vous perdez! — ajouta le maréchal avec un soupir. — Puis il reprit :

— Mais quel est le but de l'entretien que vous m'avez demandé?

— Comme vous, monseigneur, je déplore les malheurs de la guerre civile; le moyen d'y mettre

un terme est de cesser les injustes persécutions dont on nous accable. Tenez, monseigneur, — dit Cavalier en tirant un papier de sa poche, — garantissez-moi que les articles de ce traité seront approuvés par le roi, je m'engage à déposer les armes; j'ai tout lieu de croire que les autres chefs camisards suivront mon exemple.

— Quoiqu'on ne doive jamais traiter avec des insurgés, à votre considération, à votre seule considération, je puis vous promettre que, si vos réclamations sont raisonnables, Sa Majesté y aura égard. Je vous écoute, — dit le maréchal.

Cavalier lut à haute voix ce qui suit :

*Très-humble requête des réformés du Languedoc au roi.*

1° *Qu'il plaise au roi de nous accorder la liberté de conscience dans toute la province, et d'y former des assemblées religieuses dans tous les lieux qui seront jugés convenables, hors des places fortes et des villes murées* [1].

Après un moment de réflexion, M. de Villars dit à Cavalier :

« Sans vous assurer du consentement du roi, je pense toutefois que Sa Majesté, touchée du repentir et de la soumission des religionnaires, pourrait peut-être autoriser quelques assemblées particulières,

[1] *Histoire des Camisards*, vol. II, liv. XI.

pourvu qu'elles n'eussent en rien le caractère d'un culte public. Mais poursuivez.

2° *Que les villes de Montpellier, de Perpignan, de Cette et d'Aigues-Mortes nous soient accordées comme villes de refuge et de sûreté.*

« Impossible ! impossible ! — s'écria M. de Villars, — vous n'avez pas réfléchi à cette demande.

— Pardonnez-moi, monseigneur ; c'est la seule garantie que nous puissions avoir de la stabilité des promesses qui nous seraient faites.

— Mais la parole du roi, monsieur ? — dit M. de Villars avec dignité.

— Le maintien de l'édit de Nantes avait été juré sur les saints évangiles, monseigneur !

— Eh ! mon Dieu ! n'est-il pas malheureusement des circonstances politiques, des raisons d'état tellement graves, que l'effet des promesses les plus solennelles doive quelquefois demeurer suspendu ? Il en a été ainsi de l'édit de Nantes. Mais aussi il se peut qu'un jour Sa Majesté lève l'interdiction dont elle a cru, dans sa sagesse, devoir frapper cet édit. Vous voyez donc bien qu'en admettant même cette chose impossible, que le roi vous accorde des villes de sûreté, d'un jour à l'autre des événements imprévus peuvent le contraindre à vous les retirer. Richelieu n'a-t-il pas agi de la sorte ? L'édit de Nantes assurait aussi des villes de refuge aux religionnaires ; le cardinal ne les leur a-t-il pas toutes enlevées ?

— Mais non pas sans lutte, monseigneur; le siége de La Rochelle a longtemps duré.

— Et comme toujours, après bien du sang répandu, après des désastres affreux, force est restée au pouvoir royal! N'invoquez pas un précédent qui a eu d'aussi funestes résultats pour ceux de votre religion. Mais voyons si vos autres demandes sont plus raisonnables.

— 3° *Que tous ceux qui sont détenus dans les prisons ou sur les galères pour cause de religion depuis la révocation de l'édit de Nantes soient mis en liberté à compter de l'adoption de la présente requête.*

— La clémence du roi est grande, — dit le maréchal, — on peut tout attendre de sa bonté quand on sait la mériter. Je ne doute pas que Sa Majesté ne se montre comme toujours indulgente et généreuse.

— 4° *Qu'il soit permis à tous ceux qui ont abandonné le royaume pour cause de religion, d'y revenir sûrement et librement, et qu'ils y soient rétablis dans leurs biens et dans leurs priviléges.*

— Je pense, — reprit M. de Villars après quelques moments de réflexion, — que si les insurgés se soumettent et donnent pour l'avenir des garanties de leur pacification, Sa Majesté pourra se dessaisir des biens confisqués et oublier le passé.

— 5° *Que les habitants des Cevennes dont les*

*maisons ont été détruites pendant le cours de cette guerre soient exemptés d'impôts pendant dix ans.*

— Sa Majesté, — dit M. de Villars, — n'a d'autre but que le soulagement de ses peuples; les Cevennes ont bien souffert, c'est vrai. J'ai tout lieu de croire que le roi fera remise des impôts à ceux qui déposeront les armes et qui promettront de vivre en paix. Vous le voyez, excepté en ce qui touche les villes de sûreté, vos prétentions me paraissent si raisonnables que je crois pouvoir vous affirmer qu'une fois la rébellion calmée, une fois le Languedoc pacifié, Sa Majesté fera droit à vos demandes.

— Monseigneur, sans les villes de sûreté, toute promesse devient illusoire, — dit Cavalier avec une fermeté respectueuse. — Je sais qu'on pourrait nous reprendre les places que nous demandons; mais alors Sa Majesté répondrait de la guerre civile, suite nécessaire de cette violation d'un traité juré, et le roi est trop jaloux du repos de la France pour ne pas craindre de provoquer une insurrection nouvelle. Vous le voyez, monseigneur, nous mettons bien plus notre garantie dans l'amour que Sa Majesté a pour ses peuples que dans la force des places que nous lui demandons.

— Encore une fois, — dit M. de Villars, — c'est impossible, absolument impossible. Jamais je ne ferai à Sa Majesté une proposition pareille.

— Alors donc, la guerre! monseigneur, — dit

impétueusement Cavalier. — Cet entretien a trop duré.

— La guerre! malheureux enfant, la guerre! — s'écria M. de Villars en regardant Cavalier avec autant d'intérêt que de tristesse et en prenant un ton d'autorité presque paternel. — La guerre! Osez-vous bien prononcer de telles paroles? en savez-vous la portée? savez-vous de quelle terrible responsabilité vous vous chargez en rompant ainsi une conférence qui pouvait assurer le pardon de vos frères, qui pouvait donner la paix à la France? Comment! — ajouta-t-il avec autant d'émotion que de dignité, — moi qui ai vieilli dans les batailles, moi qui ai passé ma vie dans les négociations politiques, je ne pourrais pas faire une sage objection à ce jeune imprudent sans qu'il la rejette avec violence, avec menace? Et si moi aussi je disais : La guerre! pourriez-vous prévoir l'issue de cette nouvelle lutte? Vos succès passés vous répondent-ils donc si assurément de l'avenir? La guerre! dites-vous? Et, à cette heure, comment la feriez-vous? N'êtes-vous pas sans magasins? n'êtes-vous pas en hostilité déclarée avec Éphraïm et Roland? Vous voyez que je sais tout, — ajouta M. de Villars avec plus de calme en voyant l'étonnement de Cavalier, qui ne croyait pas le maréchal si bien informé. — Vous êtes brave, votre coup d'œil est sûr et prompt, je le sais; vos gens sont déterminés, je le sais; mais seul, que pourrez-vous? En admettant même qu'avec votre petite troupe vous ayez l'audace de tenir la campagne, d'engager

avec moi une guerre de partisans, où trouverez-vous des munitions? comment nourrirez-vous vos soldats? Ce qui a fait jusqu'ici votre avantage, ce qui m'a toujours prouvé la supériorité de votre intelligence militaire, c'est l'art avec lequel vous avez assuré, menagé vos ressources, car vous avez autant de prudence que d'intrépidité; deux grandes qualités qui semblent s'exclure. Vos magasins étaient défendus par une position inaccessible, merveilleusement choisie. Il a fallu sans doute un concours de circonstances désastreuses, incroyables, pour qu'ils tombassent en mon pouvoir; mais, enfin, ils y sont tombés. Je vous ai tout enlevé; il ne vous reste ni poudre, ni plomb, ni vivres. Est-ce vrai?

— Ah! qu'Éphraïm soit maudit mille fois! — s'écria Cavalier malgré lui. — S'il eût exécuté mes ordres, la moitié de sa troupe suffisait pour mettre mes magasins en sûreté.

— Cela est vrai: cent hommes déterminés eussent suffi pour rendre impraticable l'attaque qui m'a si heureusement réussi. Mais comment un ordre si important a-t-il été méconnu?

— Eh! parce que l'envie, parce que le fanatisme, parce que la stupidité sont d'un épouvantable aveuglement, monseigneur! » s'écria Cavalier en baissant la tête avec accablement.

Après un moment de réflexion, M. de Villars dit au Cevenol avec un accent rempli de bienveillance:

« Écoutez-moi, Cavalier: si je ne voulais qu'étouffer la rébellion dans le sang, je profiterais de ce

que vous me demandez une chose aussi impossible à vous accorder que les villes de sûreté pour rompre à l'instant cette conférence. Les hostilités recommenceraient ; les renforts qui m'arrivent du Dauphiné, joints à mes troupes, suffiraient pour vous cerner, pour vous bloquer dans vos montagnes. Vos magasins sont détruits, le pays où vous resteriez est partout désert et abandonné ; avant huit jours je vous aurais réduits par la famine...

— La famine est une mauvaise conseillère, monseigneur ; cette victoire vous coûterait cher, — dit Cavalier d'un air sombre.

— Vos gens se feront tuer jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre, me direz-vous ? Je vous crois. Si l'extermination était mon but, il serait donc atteint. Il n'en est pas ainsi. Ce que je veux, ce que je voudrais, ce serait de vous attacher au service du roi, ce serait de vous voir combattre pour la France, et non contre la France, parce que je connais votre courage, votre intelligence...

— Jamais ! monseigneur, jamais je ne séparerai ma cause de celle de mes frères d'armes ! — s'écria Cavalier.

— Et qui vous demande de vous séparer de vos frères d'armes ? — répondit M. de Villars avec calme. — Je comprends, je respecte, j'honore votre sollicitude pour ceux qui ont tout quitté pour vous suivre, pour ceux qui ont toujours combattu à vos côtés, pour ceux qui, comme vous, ont apporté une sorte de loyauté dans une guerre pourtant bien cri-

minelle. Croyez-vous donc que le roi ignore tout ce que valent des soldats expérimentés, qu'il ne sache pas tout le parti qu'on pourrait tirer, à la guerre, d'une troupe intrépide, bien disciplinée et habituée à vous obéir aveuglément? »

Cavalier regarda M. de Villars avec le plus grand étonnement. Celui-ci continua :

« La preuve que Sa Majesté vous apprécie, vous et les vôtres, c'est qu'elle m'a autorisé à vous faire une proposition qui vous montrera quel état elle fait de votre mérite. En un mot, déposez les armes, prêtez serment de fidélité au roi; que vos gens le prêtent pareillement, et ils formeront deux régiments protestants, dont vous aurez le commandement avec le grade de maréchal-de-camp. Ils jouiront à l'instant des avantages et des droits que vous réclamez pour tous les réformés. Cela vous paraît sans doute étrange de nous voir reconnaître les droits des insurgés avant de reconnaître ceux des religionnaires qui n'ont pas combattu? Rien de plus simple : vous êtes l'expression la plus hostile du parti protestant; plus vous êtes menaçant, plus votre soumission devient méritoire. Déposez donc les armes : vous et vos gens, vous aurez pleine et entière liberté de conscience; vous jouirez enfin, je vous le répète, des avantages que vous réclamiez pour tous les religionnaires en général. Quant à la garantie que le roi peut vous donner pour la constante exécution de ses promesses, elle sera dans le drapeau français qu'il confiera à votre courage, à votre fidé-

lité ; elle sera dans le commandement qu'on vous laissera de quatre mille hommes bien armés et tous dévoués à votre volonté. Voilà, monsieur, ce que je suis chargé de vous proposer de la part de Sa Majesté. Je ne vous parle pas d'autres faveurs royales, du titre de comte, attaché à une terre seigneuriale que Sa Majesté vous offrirait comme témoignage de...

— Monseigneur, — s'écria Cavalier en interrompant M. de Villars, — il serait infâme à moi de demander ou d'accepter quoi que ce soit en dehors de ce que vous offrez aux miens ! S'ils consentent à déposer les armes et à servir le roi aux conditions que vous m'avez proposées, je ne demanderais pas d'autre grâce que celle de rester à leur tête.

— Vous acceptez donc ma proposition? — dit vivement M. de Villars.

— Monseigneur, je ne puis pas plus m'isoler de mes soldats que je ne puis isoler ma troupe de la cause protestante. Accepter pour moi et pour mes gens des avantages dont ne jouiraient pas nos frères du Languedoc, ce serait un acte d'égoïsme, de lâcheté : j'en suis incapable. »

Le maréchal réprima un mouvement d'impatience, et dit à Cavalier avec le plus grand calme :

« Quand vous parlez au nom de vos soldats, je puis vous accepter comme leur représentant, ét vous offrir des conditions réalisables sur-le-champ. Mais il ne peut pas en être ainsi pour ce qui regarde la cause des protestants en général. Les pouvoirs que

le roi m'a confiés ne s'étendent pas jusqu'à décider d'une aussi grave question. Tout ce que je puis vous promettre à ce sujet, c'est d'envoyer à la cour la note que vous m'avez remise ; c'est de l'appuyer de tout mon crédit, sauf toutefois l'article des villes de sûreté. Mais il se passera bien du temps entre l'envoi de cette note et la réponse qu'elle nécessitera. Et les circonstances sont telles, qu'il faut qu'aujourd'hui même je sache si je dois ou non compter sur votre soumission. Entre nous, vous faites trop bien la guerre pour ne pas connaître la valeur inestimable de certaines occasions. Aussi, je vous le déclare, si ce matin vous n'acceptez pas mes offres, ce soir même je reprends les hostilités. Et, malgré votre bravoure, malgré celle de vos gens, vous êtes perdu !

— Mais nous mourrons avec gloire ! — s'écria Cavalier.

— Eh ! à quoi servira votre mort ? Quel avantage vos frères retireront-ils de cette gloire stérile et sanglante ? Aucun. Acceptez mes offres, au contraire, et non-seulement vous assurez à vos troupes les plus grands avantages, mais vous pouvez espérer que le roi, touché de votre soumission, accorde aux protestants du Languedoc, et je m'en fais presque le garant, accorde, dis-je, une partie des grâces que vous sollicitez pour eux dans cette requête. J'oubliais encore de vous dire que, dans le cas où, malgré vos bonnes et loyales résolutions, votre troupe ne voudrait pas vous obéir et déposer les armes,

vous ne seriez en rien responsable de ce refus. Une fois votre parole donnée de la servir, quoi qu'il arrive, les avantages que Sa Majesté vous offre resteront les mêmes. Seulement, au lieu de former deux régiments de votre troupe, nous lèverions deux régiments de protestants volontaires, et votre nom serait un mobile assez puissant pour faire accourir en foule vos coreligionnaires sous votre drapeau. Les mêmes conditions que je vous offre pour vos gens leur seraient assurées. Enfin, pour ménager des scrupules que je respecte, les troupes que vous commanderiez ne seraient jamais destinées à agir contre vos frères dans le cas où l'insurrection continuerait quelque temps encore; je vous donne ma parole de gentilhomme que vous seriez à l'instant dirigé sur la frontière. Réfléchissez bien à ceci, Jean Cavalier! Pesez chacune de mes paroles, vous verrez que la raison, que le patriotisme, que l'intérêt de votre troupe, que l'intérêt de vos coreligionnaires veulent que vous agissiez comme je vous conseille d'agir.

Les circonstances étaient telles que le maréchal n'avait eu besoin que de les exposer simplement à Cavalier pour lui montrer les conséquences presque inextricables de sa position.

Les offres de M. de Villars outrepassaient les secrètes espérances de Cavalier. Celui-ci n'avait jamais songé à la possibilité de conserver sa troupe sous ses ordres, lors même qu'il se serait décidé à cesser les hostilités. Quant à l'assentiment de ses soldats, il n'en pouvait douter. Il connaissait trop

son influence sur eux, il en avait eu trop de preuves pour ne pas avoir la certitude de les décider à se soumettre dès qu'on leur reconnaîtrait la liberté de conscience et les droits pour la conquête desquels ils s'étaient insurgés.

Son amour pour Toinon, son ressentiment contre Éphraïm, et, il faut le dire, l'état presque désespéré de sa cause, le portaient à se soumettre. Le projet de traité proposé par lui à M. de Villars devait, s'il était accepté en tout ou en partie, excuser sa conduite aux yeux de ses coreligionnaires. Une fois ces réclamations acceptées par le maréchal, garanties par la parole du roi, il n'était pas responsable de la non-exécution de ces promesses.

L'insubordination d'Éphraïm l'avait privé des ressources sans lesquelles la guerre est impossible. Il n'avait pu, dirait-il, compromettre par une opiniâtre et aveugle résistance les avantages qu'il pouvait obtenir pour la religion au moment même où il fallait renoncer à l'espoir de rien conquérir par la force des armes.

Néanmoins, avant de s'engager formellement avec M. de Villars, il eut un moment d'hésitation terrible.

Quoique sa résolution fût de tout point excusable, il ne pouvait s'empêcher de penser, que sans son amour pour Toinon il n'eût peut-être pas agi de la sorte.

Un moment réveillée par cette lutte entre ses bons et ses mauvais penchants, sa conscience lui

demanda d'une voix sévère si tout espoir était perdu ; si, lors de la nuit fatale qui suivit la victoire de Treviès, il n'aurait pas dû, malgré leurs torts, se rallier franchement à Éphraïm et à Roland, au lieu de les quitter précipitamment, et s'il n'aurait pas alors pu parer aux désastres qui menaçaient la cause protestante.

Comme tous les gens prêts à prendre un parti décisif que de vagues remords condamnent, au lieu de répondre à ces questions dont il ne pouvait méconnaître l'imposante autorité, Cavalier s'étourdit, en comparant l'avenir que sa soumission lui assurait, à celui qui lui était réservé s'il continuait de soutenir l'insurrection, même avec succès.

D'un côté il se voyait, quoique vainqueur, toujours fuyant comme un proscrit, envié dans ses succès, contrarié dans ses projets par les autres chefs.

S'il se soumettait, au contraire, revêtu d'un grade militaire éminent, commandant à une troupe déterminée, quels succès ne pouvait-il pas obtenir contre les ennemis de la France? Alors quels seraient l'orgueil, la joie radieuse de cette femme si adorée, de cette femme dont la pensée dominait toutes les actions du Cevenol sans qu'il s'en doutât peut-être!

Et puis, dernier moyen des gens qui cherchent à se tromper eux-mêmes, Cavalier opposa des raisons prises dans les plus honorables sentiments aux résultats inévitables de sa persévérance dans l'insurrection.

Pour la première fois, il s'épouvanta des affreux malheurs que la guerre civile traînait après elle. Jusqu'alors insensible aux douceurs de la paix, la paix lui sembla aussi désirable, aussi féconde que la rébellion lui parut condamnable et stérile. Il songea avec amertume aux ruines qui couvraient les Cevennes, aux champs dévastés et incultes depuis si longtemps; selon le nouveau point de vue où sa personnalité le plaçait, la soumission de sa troupe, amenant la pacification générale, devait transformer cette terre de désolation en un pays de repos et de fertilité.

M. de Villars regardait attentivement Cavalier, il lisait presque sur la physionomie du jeune Cevenol les émotions qui l'agitaient.

Grâce à sa profonde connaissance des hommes, il devina que cet homme faible, mais non dépravé, était résolu de lui céder, et que la pudeur du devoir, que la honte peut-être retenait sur ses lèvres l'aveu de sa soumission.

Voulant lui rendre cet aveu plus facile, le maréchal, après un assez long silence, reprit la parole, et dit à Cavalier avec une expression remplie de bienveillance et d'intérêt :

« Vous hésitez, je le comprends, je ne puis vous reprocher votre indécision; elle vous honore, elle est même une garantie de votre fidélité à venir. C'est le fait des âmes délicates et généreuses d'être défiantes d'elles-mêmes. Et pourtant, comment pou-

vez-vous hésiter en songeant qu'il dépend de vous, de vous seul, de donner la paix à cette malheureuse province? Comprenez donc la sainteté, la grandeur de votre mission. Pauvre enfant! pardonnez ce mot à mes années et à ma vieille expérience des choses, — ajouta le maréchal d'un ton plein de bonté en tendant la main à Cavalier; — mais vous êtes si jeune pour tant gloire, que votre jeunesse vous grandit encore. Ah! quel noble rôle est le vôtre! Placé entre un souverain justement irrité et ses sujets rebelles, par votre soumission vous apaisez la colère du roi, et vous lui rendez des sujets repentants dont il assure bientôt le bonheur. Par votre soumission, vous renouez ces liens sacrés qui attachent le peuple au souverain. Par votre soumission enfin, vous ouvrez à tous les protestants une ère nouvelle de repos, de prospérité, d'union. Ah! croyez-moi! Jean Cavalier, catholiques et protestants, tous sont cruellement las de cette lutte sanglante et sacrilége, tous déplorent les maux affreux qu'elle a causés, tous aspirent à des temps meilleurs. Tant de sang a coulé, tant d'horribles représailles ont effrayé ces contrées! L'autorité a été impitoyable, direz-vous? Que fallait-il faire? Ne doit-on pas toujours mesurer la défense à l'attaque? Ah! croyez-moi, un ennemi est bien redoutable quand on ne trouve d'autre barrière à lui opposer que huit lieues de pays incendié! »

Cavalier ne put retenir un mouvement de fierté

en entendant ces paroles du maréchal, qui reprit avec tristesse :

— Oh ! sans doute, il y a une sorte d'orgueil impitoyable à se dire : Je suis si terrible qu'il faut recourir à d'effrayantes extrémités pour arrêter mes ravages ! Mais n'y a-t-il pas aussi un plus noble orgueil à se dire : Par ma volonté, de nouveaux villages sortent de ces ruines ; les champs dévastés se couvrent de moissons ; une population proscrite, fugitive, écrasée de malheurs, redevient paisible, heureuse. L'agriculture, le commerce, l'industrie, l'abondance refleurissent là où régnaient la destruction, la stérilité, la misère. Eh ! mon Dieu ! dans son intérêt même, le roi ne doit-il pas déplorer les pertes immenses que lui ont causées ces funestes guerres ?... A vous, dont dépendent de si graves intérêts, on peut tout dire ; et d'ailleurs Louis-le-Grand est assez puissant pour que sa bonté ne soit pas taxée de faiblesse. Eh bien ! tout ce qu'il demande dans sa royale mansuétude, c'est de trouver un prétexte à sa clémence envers les protestants, et votre soumission est le plus noble prétexte que vous puissiez lui donner. Et pourtant, si l'insurrection ne cesse pas, le roi, malgré ses meilleures intentions, que vous ne pouvez plus nier, le roi se voit forcé de continuer une guerre d'extermination qui va encore empirer tant de malheurs. Soumettez-vous, au contraire, et, grâce à vous, la cause protestante doit tout espérer... peut tout espérer, je vous en

donne ma parole de gentilhomme! Soumettez-vous enfin, et la liberté de votre père est le premier gage de cette union touchante que j'appelle de tous mes vœux.

Cette dernière considération, jointe à la conviction, à la chaleur que le maréchal mit dans ses paroles, fit évanouir les derniers scrupules de Cavalier. Il dit à M. de Villars d'un air solennel :

« Monseigneur, en mon âme et conscience, je crois que ma soumission peut être avantageuse à la cause protestante et à la France. J'accepte vos propositions au nom de ma troupe et au mien.

— Sur l'honneur et sur Dieu vous jurez soumission et fidélité au roi? — dit le maréchal.

— Sur l'honneur et sur Dieu je le jure!

— Bien! bien! Jean Cavalier! — s'écria M. de Villars en tendant affectueusement sa main au jeune Cevenol, qui la prit en s'inclinant avec respect.

— Croyez-moi, — reprit le maréchal, — vous n'avez jamais été plus grand qu'à cette heure! jamais vous n'avez mieux servi votre cause! jamais vous n'avez mieux servi votre pays! Je vais, — ajouta M. de Villars en s'asseyant à une table, — écrire et signer de ma main les offres que je fais à vos soldats au nom du roi. J'exprimerai aussi dans cet acte les espérances presque certaines que j'ai d'obtenir de Sa Majesté les mêmes avantages pour les protestants en général, dès que l'insurrection sera terminée. Vous allez rejoindre votre troupe,

un de mes aides-de-camp et M. de Lalande vous accompagneront ; celui-ci lira devant vous, et avec votre assentiment, cet acte à vos gens. De plus je ferai afficher dans les villes, et publier à son de trompe, une proclamation portant qu'à votre instance j'accorde amnistie et pardon à tous les rebelles armés qui voudront se rendre et s'incorporer dans les régiments que vous commandez. Allez, monsieur le mestre-de-camp, je vous attends ici, et vous me ferez, j'espère, la grâce de venir à Nîmes souper et coucher chez moi. J'ai promis à madame de Villars que vous viendriez lui faire votre cour, dans le cas où je serais assez heureux pour m'entendre avec vous ; je suis trop fier de mon succès pour ne pas être jaloux de remplir ma promesse.

— Monseigneur, c'est un honneur ! je n'ose... — dit Cavalier en s'inclinant respectueusement.

— Eh bien ! qu'est-ce ? — dit en souriant M. de Villars, — de l'embarras, je crois ? Cela vous sied bien, à vous dont la jeunesse, dont le courage, dont la générosité, dont la grande renommée militaire tournent toutes nos têtes féminines. Ah ! je vous en préviens, il faut vous attendre à être l'objet d'une curiosité, d'une admiration sans fin ; et je ris malgré moi, en songeant à l'étonnement de toutes ces belles curieuses, lorsqu'elles vont voir le héros dont elles s'occupent depuis si longtemps. Figurez-vous que, dans tout ce grand monde de Montpellier, de Paris, de Versailles, vous passez pour une espèce d'ogre farouche, de sauvage mal appris et sans grâce.

Quelle sera donc la charmante surprise de nos curieuses, lorsqu'au lieu de l'épouvantail qui les effraie, elles verront au contraire un jeune et... Qu'allais-je dire? — ajouta M. de Villars en souriant et en s'interrompant; — nous sommes encore dans des termes où la franchise pourrait passer pour de la flatterie. Je m'arrête donc... bien des tendres regards finiront ma phrase, et vous diront ce que je ne vous dis pas. Ah çà! vous savez que je vous emmène à Versailles sous peu de jours. Oh! il faut m'accorder cette grâce; je tiens à grand honneur de vous présenter moi-même au roi, qui désire tant vous voir. Vous êtes le vivant trophée de ma victoire; au lieu d'offrir à Sa Majesté des lambeaux d'étendards, gages d'un sanglant triomphe, je lui amènerai un bien jeune mais bien illustre capitaine, qui doit bientôt ajouter encore à l'éclat de ses armes.

Pendant qu'il parlait ainsi, M. de Villars écrivait à la hâte l'acte d'union que Cavalier devait lire à la tête de sa troupe.

Étrange et fatale puérilité de notre nature : ces derniers mots de M. de Villars à Cavalier sur la curiosité que celui-ci inspirerait aux femmes du Languedoc, sur ses agréments extérieurs, sur sa présentation à la cour, agirent puissamment sur l'esprit du jeune Cevenol, et l'ancrèrent peut-être davantage encore dans sa résolution.

Cet avenir si étincelant, si radieux, qu'il avait si souvent rêvé, s'ouvrait enfin devant son ambition ar-

dente ; il allait être digne de Toinon ; elle serait fière de lui ; sa vie allait s'écouler désormais rapide et étincelante entre l'amour et la gloire.

« Voici l'acte d'union, lisez-le : si vous l'approuvez, signez-le.... comme je l'ai signé, mettez là.... *Jean Cavalier*... à côté et sur la même ligne que ces mots : *maréchal duc de Villars,* oh ! ni moins ni plus, » dit M. de Villars avec une grâce charmante.

Cavalier lut attentivement l'acte.

Un dernier remords suspendit un moment sa main ; puis, pensant que signer cet acte était pour ainsi dire assurer son mariage avec Toinon, il signa précipitamment.

« Maintenant que vous êtes des nôtres, monsieur le comte, — dit gaiement M. de Villars, — permettez que je vous témoigne toute ma joie en vous embrassant ainsi que cela se doit entre gentilshommes ; car je n'attends pas vos lettres de noblesse pour vous considérer comme tel. »

Et le maréchal serra cordialement le Cevenol dans ses bras.

Puis M. de Villars sonna, fit demander M. de Lalande, lui remit l'acte, et bientôt Cavalier, accompagné de cet officier-général et suivi de son escorte, alla rejoindre sa troupe qu'il avait laissée sur les hauteurs de Nîmes.

## LV.

### LE CORTÉGE.

Pendant que Cavalier conférait avec M. de Villars, la foule qui encombrait les abords du jardin des Récollets avait considérablement grossi. Les protestants y furent bientôt en grande majorité, et le bruit se répandit que Cavalier avait avantageusement traité avec le maréchal.

Presque tous les religionnaires de Nîmes, de Montpellier, des bourgs et des villages environnants, arrivaient de moment en moment et augmentaient le nombre des spectateurs qui attendaient impatiemment la sortie du jeune Cevenol.

Quoiqu'une fraction assez considérable de son parti lui reprochât d'être entré trop tôt en accommodement avec M. de Villars, l'opinion générale se manifestait avec enthousiasme en faveur de Cavalier, seul espoir, seul soutien, seul défenseur de la cause protestante.

On ignorait encore généralement la surprise des magasins des camisards, ainsi que les dissentiments et la division qui les séparaient. Tous les esprits se trouvaient donc sous l'impression de la merveilleuse journée de Treviès.

Les espérances et les prétentions des religionnaires avaient dû s'élever en raison de l'importance de cette dernière victoire.

D'après l'idée que chacun se faisait de Cavalier, de son énergie, de son courage, de sa piété, de son dévouement au triomphe de la foi commune, personne ne doutait qu'il n'obtînt le rétablissement de l'édit de Nantes, ou du moins la reconnaissance de la plupart des droits des religionnaires.

Il est impossible de se figurer la joie, l'entraînement de cette population, jusqu'alors si désolée, si contrainte, si épouvantée. Elle avait si longtemps souffert, qu'elle devait se prendre facilement à ces consolantes illusions.

Oubliant en un jour les affreux malheurs qui l'écrasaient depuis tant d'années, elle se livrait avec une ivresse irréfléchie à l'espoir certain d'un heureux avenir.

L'enthousiasme gagnait tous les cœurs, on s'embrassait en pleurant, on bénissait Jean Cavalier, le sauveur de ses frères opprimés, qui venait leur rendre le repos et leurs droits.

Le bonheur calmait l'irritation des haines religieuses. Au lieu de regarder avec ressentiment le petit nombre de catholiques qui se trouvaient parmi eux, les protestants furent les premiers à parler d'union et d'oubli.

Lorsque les hommes sont réunis en masse, les bonnes comme les mauvaises passions sont souvent électriques : cette modération touchante des protes-

tants émut vivement le parti dont ils avaient à se plaindre.

Le hasard ayant rapproché le sieur de Marjevols et le chevalier de Salgas, qui attendaient tous deux la sortie de Jean Cavalier, le gentilhomme catholique, malgré la grossièreté et la violence de son caractère, fut le premier à tendre la main au gentilhomme protestant ; il lui dit rudement :

« Après tout, à quoi bon ces querelles ? Vos terres restent en friche comme les nôtres. Depuis que l'insurrection a commencé, tout le monde perd à ces désastres. Eh ! mordieu ! qu'on vous laisse chanter vos psaumes pendant que nous chantons notre messe. N'y a-t-il pas place au soleil pour vos ministres et pour nos prêtres ?

— Et avons-nous jamais demandé autre chose qu'une liberté tranquille ? — dit M. de Salgas. — Si on nous eût écoutés, que de sang eût été épargné ! Mais, Dieu merci ! tant de calamités vont cesser. Les prétentions de Jean Cavalier ne sauraient être déraisonnables ; on dit M. le maréchal de Villars aussi loyal que généreux ; ils s'entendront ; nous ne serons plus mis hors la loi commune. En quelques années, grâce à notre travail, nous aurons regagné ce que nous avons perdu. Le labeur n'est rien, si l'on peut jouir en repos du fruit de ses fatigues.

— C'est pourtant vrai, ça, quand on y pense, — reprit le sieur de Marjevols avec une sorte d'attendrissement burlesque. — Vous étiez traités pis que chez le Turc, au moins ! et encore ça ne profitait à

personne ; au contraire, la province s'appauvrissait, vous aussi, nous aussi ! Au diable les haines religieuses ! C'est absurde, car, enfin, si j'aime le vin rouge, je veux en boire à ma fantaisie, qu'est-ce que ça me fait à moi que mon voisin boive du vin blanc, puisque je n'aime pas son vin ? — Puis sensiblement orgueilleux de son beau raisonnement, le sieur de Marjevols tendit la main au chevalier de Salgas, et lui dit : — Touchez là, mon brave ; après la sortie de Jean Cavalier, nous retournerons à la Coupe-d'Or vider une bouteille à l'union des catholiques et des huguenots.

— A la prospérité de la province, » répondit le chevalier de Salgas en serrant cordialement la main de son ancien antagoniste.

Les curieux qui avoisinaient la porte du jardin en face de laquelle étaient rangés les vingt camisards de l'escorte de Cavalier, admiraient ces défenseurs de la foi avec une vénération religieuse. On les accablait de questions sur leur chef, le jeune héros protestant, et leurs réponses augmentaient encore l'enthousiasme général.

Le soleil commençait à baisser, lorsque la conférence de Cavalier et de M. de Villars fut terminée.

La porte du jardin du couvent s'ouvrit.

Elle dominait l'avenue qui y conduisait et dont la pente était assez rapide.

Une foule immense, compacte, emplissait les deux bas-côtés et la chaussée ; hommes et femmes étaient presque tous vêtus de noir ou de couleurs foncées ;

les bavolets blancs des femmes émaillaient seuls cette masse sombre et immobile.

Des enfants se groupaient dans les arbres qui bordaient l'avenue. Les fenêtres, les balcons, et jusqu'aux toits des maisons environnantes, étaient aussi couverts de monde.

Lorsque les portes du couvent s'ouvrirent, un silence profond, imposant, succéda au grand murmure de la foule.

Cavalier parut ; il avait à sa droite M. de Lalande, et à sa gauche un colonel, aide-de-camp de M. de Villars.

La multitude était si serrée que le cheval du jeune Cevenol pouvait à peine avancer.

Tout à coup ces mots circulèrent à voix basse : *Le psaume de la délivrance.*

A l'instant, par un mouvement spontané auquel le petit nombre de catholiques fut, pour ainsi dire, forcé de s'associer, cette multitude tomba à genoux et, tête nue, entonna en chœur d'une voix retentissante et solennelle ces naïves paroles du 66e psaume :

Enfin, grand Dieu ! tu sais ce que je suis,
Ton serviteur, le fils de ta servante !
Brisant mes fers, tu passes mon attente !
Je veux au moins t'offrir ce que je puis.

Je veux toujours obéir à tes lois,
Chanter ta gloire, invoquer ta puissance,
Et devant toi, plein de reconnaissance,
En hymnes saints faire éclater ma voix.

Dans ta maison je dis en ton honneur ;
Dans ta cité, Jérusalem sainte,
Que chacun donc, avec joie, avec crainte
Se joigne à moi pour louer le Seigneur.

Cavalier avait arrêté son cheval, s'était découvert, et, se baissant légèrement sur sa selle, il avait paru écouter ce psaume avec un respectueux recueillement.

Mais de terribles souvenirs s'éveillaient en lui.

Cette multitude agenouillée, ces chants religieux lui rappelaient le cruel départ de son père, lorsque, enchaîné avec d'autres protestants, il abandonnait le bourg de Saint-Andéol après l'horrible mort de sa femme et de la mère de sa femme.

Depuis ce jour fatal, le Cevenol avait entendu les camisards bien souvent chanter leurs psaumes, mais aucune voix de femme, aucune voix d'enfant ne s'était mêlée à leurs mâles accents. C'est l'accord de ces voix diverses qui venait rappeler si cruellement à Cavalier la scène épouvantable, après laquelle sa mère et son aïeule avaient été traînées sur la claie.

Ce funeste souvenir en amena d'autres.

Il se reprocha de s'être laissé assez absorber par les événements qui s'étaient si rapidement succédé depuis deux jours, pour avoir oublié son frère Gabriel et sa sœur Céleste, dont il ignorait encore la mort, Espère-en-Dieu lui ayant dit qu'après la bataille de Treviès ils s'étaient trouvés si souffrants et si fatigués, qu'Isabeau les avait fait transporter à l'ambulance.

Ce triste coup d'œil jeté sur le passé assombrit les pensées de Cavalier.

En entendant chanter le psaume de la délivrance, il comprit tout ce que les protestants attendaient du résultat de sa conférence avec M. de Villars ; s'éveillant comme d'un songe, il frémit en songeant à quelles espérances exagérées se livraient les réformés.

Lorsque les chants eurent cessé, les acclamations les plus exaltées accueillirent le jeune chef.

On se précipitait sur son passage pour toucher son cheval, ses vêtements, ses armes, pour lui baiser les mains.

Le délire était tel que M. de Lalande recula de quelques pas pour laisser le champ libre aux admirateurs du chef camisard.

Une femme, élevant un enfant qu'elle tenait dans ses bras, s'écria :

« Jean Cavalier, sauveur de nos frères, touche cet enfant de ta main puissante ! le Seigneur lui donnera la force et la vertu qu'il t'a données. »

Un vieillard à cheveux blancs, appuyé sur son fils, leva sa main tremblante, et dit à voix haute :

« Bénis sois-tu, dans toi et dans les tiens, Jean Cavalier ! toi qui vas nous rendre nos droits, nos temples et nos ministres !

— Vive à jamais l'élu de Dieu qui fait rétablir l'édit de Nantes ! — criaient ceux-ci.

— Vive le maréchal de Villars ! vive le roi qui nous l'accorde, — répétèrent ceux-là.

— Que notre sauveur, que notre défenseur nous dise lui-même que nos droits sont reconquis! — disait-on de toutes parts.

— Oui, oui, frère Cavalier, parlez, parlez... que cette heureuse nouvelle nous soit donnée par celui que le Seigneur a choisi pour tenir son glaive, et être l'instrument de sa miséricorde.

— Mes frères, — dit Cavalier avec émotion, — croyez que je n'ai pas oublié nos droits. Tout ce que les circonstances m'ont permis d'exiger, je l'ai exigé. Si je n'ai pas fait plus, c'est que je ne pouvais pas plus. Je me suis reposé dans l'inspiration du Seigneur ; il a parlé à mon esprit, j'ai obéi.

— Parle, parle, Jean Cavalier! nous savons bien que, grâce à toi, Israël va resplendir d'un nouvel éclat, — disait la foule.

— Les maisons de brique sont tombées, mais je les rebâtirai de marbre, a dit le Seigneur, — criait un autre.

— Parle, parle, Jean Cavalier!

— Brave soldat de l'Éternel!

— Vaillante épée de Dieu! »

La position du Cevenol devenait fâcheuse ; il n'avait que de vagues assurances à donner à cette foule qui s'attendait à la reconnaissance pleine et entière de tous ses droits.

Pour sortir d'embarras il dit à haute voix :

« C'est seulement en présence de ma troupe que je puis annoncer le résultat de mon entrevue avec M. le maréchal de Villars.

— Que ta volonté soit faite, frère Cavalier, — s'écria-t-on de toutes parts. — C'est justice, ceux qui ont semé doivent être les premiers à recueillir. C'est grâce aux tiens que nos droits sont rétablis. Les tiens doivent en recevoir les premiers la nouvelle de ta bouche. Mais nous te suivrons auprès de ta brave troupe, frère Cavalier; nous y avons des parents, des amis; nous chanterons avec eux les louanges de nos défenseurs, nous glorifierons les braves soldats de l'Éternel qui ont si longtemps combattu pour Israël, sans quitter la lance et le baudrier. »

En vain Cavalier voulut engager cette multitude à l'attendre près du Couvent, en lui promettant de revenir auprès d'elle : on ne l'écouta pas.

Il fut obligé de se mettre en marche pour rejoindre sa troupe, accompagné de cette foule immense qui, de temps à autre, chantait un cantique d'actions de grâces pour remercier Dieu de la fin de ses misères.

## LVI.

### LES CAMISARDS.

La troupe de Cavalier était rassemblée dans une vaste plaine de bruyères au pied d'un bâtiment en ruines. A l'ouest, une colline assez élevée et boisée se dessinait sur le ciel embrasé des derniers feux du jour, car le soleil était à son déclin et s'abaissait rapidement.

A l'est, on voyait confusément au loin les clochers de la ville de Nîmes, tout entière inondée d'une chaude et lumineuse vapeur.

Les soldats avaient mis leurs armes en faisceaux; les uns étaient couchés sur le sol, d'autres se promenaient en causant d'un air animé.

Les principaux officiers de Cavalier, Espère-en-Dieu, Jonabad (le chef des faucheurs), Joas, Élie, Marion, attendaient son retour avec impatience.

On ne savait rien encore d'Éphraïm et de Roland. Malgré leurs justes sujets de plaintes contre les troupes de ces deux chefs, les soldats et les officiers de Cavalier n'étaient pas sans inquiétude sur le sort de leurs coreligionnaires.

« Le soleil se couche, et frère Cavalier ne revient

pas, — dit Espère-en-Dieu. — Ces Moabites sont rusés et cruels... Que le Seigneur le protége!

— Que le Seigneur le protége, — répondit Jonabad d'un air sombre; — les Philistins ont des paroles empoisonnées; je crains plus pour frère Cavalier leurs langues que leurs épées.

— Éphraïm et Roland sont peut-être allés rejoindre notre chef? — demanda Joas.

— Jamais frère Cavalier n'adressera la parole à Éphraïm et à Roland, — dit Espère-en-Dieu, — à Éphraïm surtout, depuis qu'il a fait désarmer notre troupe, le soir de la bataille de Treviès. Le forestier d'Aygoal ne nous a-t-il pas traités comme des lâches indignes de servir la cause du Seigneur, nous qui avions gagné la bataille? Éphraïm est fou! Nous n'avons besoin ni de lui ni de ses sauvages montagnards pour tenir la campagne.

— Éphraïm n'est pas fou! — s'écria Jonabad comme s'il eût été offensé des paroles d'Espère-en-Dieu; — ne dis pas cela, frère: Éphraïm est visité du Seigneur. C'est le seul d'entre nous qui ait des visions, et toujours ses visions s'accomplissent. L'Éternel s'est manifesté à lui, et il lui a dit qu'un jour l'esprit saint se retirerait de frère Cavalier. Fasse le ciel que je ne voie pas ce jour!

— Tu penses encore à ces rêveries insensées qu'Éphraïm venait nous conter à l'ambulance pendant l'absence du frère général? — dit Espère-en-Dieu en haussant les épaules. — Ne vois-tu pas qu'il est jaloux de notre chef?

— Éphraïm est un saint homme, c'est le plus saint de ses élus, — répondit Jonabad en secouant la tête. — Il n'est jaloux que d'une chose, de voir la vendange faite, les moissonneurs laborieux et fidèles. — Après quelques moments de silence le gigantesque camisard ajouta : — Tiens, frère, vois-tu... je crois que le bras de Cavalier se lasse. Ce bras est trop faible pour sa tâche ; sinon, pourquoi abandonne-t-il la vigne avant que la cuve soit pleine ? Pourquoi, depuis deux jours, les soldats de l'Éternel restent-ils le glaive sur la cuisse au lieu de l'avoir au poing? Les faux de mes faucheurs sont pourtant bien tranchantes, quoique bronzées par le sang des Moabites !

— Frère Cavalier attend l'heure d'une nouvelle attaque, — dit Espère-en-Dieu ; — quand elle sonnera, il sera, comme toujours, le premier à crier : Israël, hors des tentes !

— Mais pourquoi cette conférence secrète avec les Amalécites ? que peut-il avoir à leur dire ? pourquoi, au lieu d'aller à eux, ne les a-t-il pas fait venir à lui? pourquoi ne les a-t-il pas entretenus à haute voix au milieu de nous ? les oreilles de ses frères ne pouvaient-elles entendre ce qu'il avait à dire à ces Pharaons ?

— La politique exigeait sans doute ce mystère, — dit Espère-en-Dieu avec impatience.

— La politique ! ce mot-là n'est pas dans les livres saints, — dit Jonabad d'un air sombre ; — fasse le ciel que la vision d'Éphraïm soit retardée,

et que frère Cavalier échappe encore cette fois à toute tentation! »

A ce moment, une des vedettes placées aux avant-postes accourut à toute bride, et vint dire à Espère-en-Dieu que frère Cavalier arrivait accompagné de deux officiers des troupes royales, escorté par des camisards et des dragons, et suivi d'une foule immense qui chantait le psaume de la délivrance.

Cette nouvelle, répandue à l'instant parmi les gens de Cavalier, fut accueillie avec transport. On ne douta pas que le chef camisard n'eût imposé à M. de Villars le rétablissement de l'édit de Nantes.

« Eh bien! Jonabad, que te disais-je? — s'écria Espère-en-Dieu triomphant. — Tu le vois... tu le vois; Cavalier arrive accompagné de deux officiers des troupes royales, suivi d'une foule des nôtres; ce sont sans doute nos parents, nos amis; ils chantent le psaume de la délivrance. Cela est-il assez clair? Enfin nos droits sont reconnus, nos temples vont être relevés!

— Si cela est, — dit Jonabad, — je glorifierai le Seigneur.

— Allons, allons, fais mettre tes faucheurs à leur place, — dit Espère-en-Dieu rayonnant de joie, — je vais ranger notre troupe. »

Aussitôt les tambours battirent, les rangs se formèrent, et quand Cavalier arriva dans la plaine, sa troupe bien armée, bien alignée, offrait un aspect aussi militaire qu'imposant.

Les derniers rayons du soleil couchant semblaient

dorer les canons des mousquets des camisards et jetaient une teinte chaude et cuivrée sur leurs figures basanées.

M. de Lalande, en voyant la tournure martiale des rebelles, ne put s'empêcher d'exprimer son admiration à Cavalier, qui reçut cette louange avec un sourire mélancolique.

Environ deux mille protestants, hommes, femmes, enfants, vieillards, avaient suivi Jean Cavalier en chantant des psaumes. La plupart de ces religionnaires comptaient des parents ou des amis parmi les combattants insurgés. Arrivés près de la troupe de Cavalier, ils se mêlèrent dans ses rangs, ce furent alors les reconnaissances les plus touchantes. Éloignés depuis deux ans par les hasards et par les dangers de la guerre, toujours combattant, toujours vivant dans les montagnes, séparés des habitants des villes par cette terrible barrière de huit lieues de pays dévasté, ces malheureux se retrouvaient avec ivresse. C'était un père qui embrassait ses enfants en pleurant de joie ; c'était une femme qui se jetait dans les bras de son mari ; c'était une sœur qui revoyait un frère. C'étaient des cris de joie entrecoupés de larmes ; c'étaient de la part de ces mères, de ces sœurs, de ces épouses, des exclamations, des interrogations touchantes sur les privations, sur les misères dont les rebelles avaient si cruellement souffert. C'étaient enfin des élans de tendresse infinis, impossibles à décrire, transports d'autant plus exaltés, que tous ces malheureux pensaient toucher

au terme de leurs maux, et croyaient qu'un nouvel édit allait assurer leur repos, leur liberté, leur religion.

Plus le moment d'instruire sa troupe des engagements qu'il avait pris avec M. de Villars approchait, plus l'inquiétude de Cavalier devenait poignante.

M. de Lalande et l'aide-de-camp du maréchal considéraient ce spectacle avec un intérêt involontaire; les vingt dragons qui les avaient escortés, avec un pareil nombre de camisards, étaient rangés à quelques pas de la troupe de Cavalier. Notre ancienne connaissance, le brigadier Larose, commandait ce détachement.

Espère-en-Dieu, Élie Marion, Jonabad, vinrent entourer Cavalier, qui, toujours à cheval, attendait pour parler que le calme et le silence fussent rétablis.

« Gloire à Dieu, qui t'inspire et t'éclaire, tu es le sauveur d'Israël, — dit Jonabad en tendant sa large main à Cavalier. — Nos frères disent que par toi on va relever nos temples!

— Eh bien! diras-tu encore que le mot *politique* n'est pas dans les livres saints? — s'écria joyeusement Espère-en-Dieu, qui regardait son chef avec admiration. — Ah! béni sois-tu, Jean Cavalier, toi qui, malgré tant d'entraves, rends la victoire de Treviès si féconde! ajouta-t-il.

— Béni sois-tu, Jean Cavalier, — dit Élie Marion d'un air solennel en lui montrant le touchant tableau qu'il avait sous les yeux; — béni sois-tu, toi que le

Seigneur a choisi pour réunir ceux que l'adversité avait depuis si longtemps séparés ! »

A ce moment, Lalande s'approcha de l'oreille de Cavalier et lui dit tout bas : « Ne perdez pas un instant. Coupez court à ces folles espérances, ne les laissez pas s'abandonner à ces illusions. »

Cavalier sentait trop la justesse de cette observation pour ne pas y avoir égard. Il dit à Espère-en-Dieu :

« Fais faire un roulement, que ma troupe se forme en carré : je vais parler. »

Cinq minutes après, les camisards avaient obéi.

Silencieux, mais impatients, ils attendaient la parole de leur chef, tandis que les autres religionnaires, groupés çà et là, n'étaient pas moins impatients de l'issue de cette scène.

Cavalier, ayant à ses côtés M. de Lalande et l'aide-de-camp du maréchal, se tenait au milieu du carré ; un assez grand espace le séparait des soldats ; il fit un signe à Espère-en-Dieu.

Un nouveau roulement de tambour résonna.

Un profond silence lui succéda.

Cavalier, se raffermissant sur ses étriers, allait prendre la parole, lorsque le rang des camisards qui lui faisait face s'ouvrit.

Éphraïm en sortit.

---

## LVII.

### LE TRAITÉ.

Cavalier pâlit.

L'étonnement, la colère, la crainte, un fatal pressentiment arrêtèrent la parole sur ses lèvres.

Un moment, il resta muet, épouvanté.

Éphraïm, comme toujours, vêtu de peaux de bêtes, les jambes nues, ses épais cheveux serrés autour de son front par un bandeau de cuir, montait Lépidoth, qui portait Ichabod en croupe.

L'enfant-prophète, plus égaré, plus féroce que jamais, était tapi dans sa longue robe rouge.

On ne voyait que sa figure livide, couverte d'une forêt de cheveux noirs, hérissés, qui retombaient sur son front, et à travers lesquels luisaient ses yeux étincelants comme ceux d'un chat sauvage.

Éphraïm s'avança lentement au milieu du carré ; à quelques pas de Cavalier, il arrêta son cheval.

Prenant alors à son côté sa lourde carabine, il l'arma avec affectation, appuya la crosse de son arme sur le garrot de Lépidoth ; puis regardant Cavalier bien en face, il lui fit de la main gauche un signe aussi impérieux que menaçant, et lui dit d'un air farouche :

« Maintenant, parle... »

Cette scène était étrange.

Un petit nombre de camisards de la troupe de Cavalier savaient l'arrivée d'Éphraïm, jusqu'alors caché dans une partie reculée des bâtiments en ruine qui s'élevaient à cet endroit.

L'apparition imprévue du forestier semblait annoncer quelque grave événement.

Nous avons dit que sa réputation de sainteté était telle que, malgré les divisions qui avaient régné entre lui et les gens de Cavalier, ceux-ci ressentaient toujours pour Éphraïm une vénération profonde, craintive.

M. de Lalande, frappé de l'attitude hostile du forestier, dit tout bas à Cavalier :

« Prenez garde. Quel est cet homme?

— Éphraïm, — répondit celui-ci en contenant à peine son émotion.

— Ce chef d'une férocité si connue? — s'écria M. de Lalande avec horreur, — l'assassin de l'archiprêtre des Cevennes!

— Lui-même, — répondit Cavalier.

— Mais ce scélérat est capable de tout, — reprit M. de Lalande.

— De tout, — dit Cavalier.

— Faites-le saisir par vos gens.

— Impossible!...

— Mais il vous assassinera?

— Il se peut, mais il n'y a plus à reculer, » dit froidement Cavalier, qui commençait à se maîtriser.

Attachant sur celui-ci un regard fixe et implacable, Éphraïm semblait épier tous ses mouvements.

La position du jeune chef était terrible. Il avait à se justifier aux yeux de sa troupe d'engagements qu'il sentait lui-même n'être pas irréprochables. Dans ce moment critique, il se perdait s'il paraissait redouter un instant l'effrayante exécution dont le menaçait Éphraïm.

Et pourtant il connaissait assez l'impitoyable fanatisme du forestier pour être certain qu'au premier mot que cet homme féroce interpréterait comme une trahison, il le tuerait, lui Cavalier, sans la moindre hésitation.

Sentant tous les dangers de cette situation, il dit à haute voix à Éphraïm :

— Frère Ephraïm, que veux-tu? que signifient ces menaces? J'ai à parler à mes soldats, à mes frères ; ils sont à moi comme je suis à eux. »

Le forestier resta immobile, et répéta en conservant son attitude menaçante :

« Parle, parle, je t'écoute ; Dieu t'entend, mon bras est prêt.

— M. Cavalier est ici sous la sauvegarde de M. le maréchal de Villars ! — s'écria M. de Lalande. — Nous sommes porteurs d'un traité signé de lui et de M. le maréchal. Par ce traité, il s'engage à mettre bas les armes. Attenter à sa vie serait une trahison abominable ; ce serait assassiner un parlemensaire, et sa mort demanderait une vengeance terrible. Réfléchis à cela, malheureux que tu es ! » s'écria

M. de Lalande en s'adressant à Éphraïm d'un air menaçant.

Le forestier tourna la tête vers les camisards, comme pour les prendre à témoin des paroles de l'officier royal, qui annonçaient la soumission de Cavalier.

Un murmure d'étonnement parcourut les rangs des camisards.

« Mes amis, — dit M. de Lalande, — le roi vous accorde votre pardon. Votre chef est d'accord avec M. de Villars.

— Parleras-tu, Judas, parleras-tu?—dit Éphraïm d'une voix tonnante à Cavalier, qui réfléchissait au moyen de colorer sa conduite aux yeux des siens.

— Tais-toi, — s'écria M. de Lalande. — Il s'agit ici des ordres de Sa Majesté et de monseigneur le maréchal de Villars. Cette troupe n'est pas la tienne ; elle attend les ordres de son chef. »

Éphraïm haussa les épaules sans répondre à M. de Lalande ; et le montrant aux camisards d'un geste dédaigneux, il sembla leur dire : Entendez-vous cet insensé ! Puis, levant sa lourde carabine, il dit à Cavalier :

« Le silence de Moab est-il un aveu de son crime? S'il en est ainsi, qu'il meure et qu'il soit maudit ! »

Voyant la férocité d'Éphraïm, M. de Lalande dit tout bas à Cavalier :

« C'est une bête enragée ; je vais armer sourdement un de mes pistolets dans ma fonte. Ne crai-

gnez rien, parlez à vos gens; au premier mouvement qu'il fait, je le tue comme un chien. Je réponds de tout auprès du maréchal.

— Par le ciel! n'en faites rien; vous seriez massacré, » dit vivement Cavalier.

Puis voulant terminer cette scène dangereuse, il dit d'une voix haute et calme :

« Frères, le Seigneur a dit : « Le temps viendra » que je susciterai à David une race juste. Un roi » régnera qui sera sage, qui agira selon l'équité, et » qui rendra la justice sur la terre; dans les jours » de son règne, Israël sera sauvé; il habitera en assurance et en paix. » Ces jours sont venus pour nous, frères, réjouissez-vous. Les justes plaintes des soldats de l'Éternel ont été écoutées. Grâce au Seigneur, ils pourront maintenant prier en liberté. Leurs biens leur seront rendus; leurs droits seront reconnus. »

Cette déclaration de Cavalier fut accueillie avec autant de joie par les camisards et par la foule protestante que les paroles de M. de Lalande relatives à leur soumission avaient été accueillies avec mécontentement.

Tous virent dans ces paroles vagues la réalisation de leurs plus chères espérances.

Éphraïm, qui semblait avoir la prévision de l'avenir, dit à voix haute :

« Quand le démon emporta Jésus sur la montagne, il lui offrit la domination de la terre, mais à quel prix? Aussi, réponds, Jean Cavalier, à quel

prix les Pharaons nous accordent-ils ces droits ? Réponds, — dit Éphraïm toujours menaçant.

— Eh! qui es-tu pour m'interroger ainsi? — s'écria Cavalier sentant se réveiller toute sa haine, toute sa rage contre le forestier, qui, semblable à un mauvais génie, venait d'apparaître si fatalement. — Oses-tu bien, — reprit-il, — venir au milieu de ceux que tu as outragés en les faisant désarmer par ta troupe? De quel droit enfin, viens-tu te mettre entre moi et les miens?

— De quel droit? — répéta Éphraïm d'un ton de mépris foudroyant, — de quel droit? Voilà donc maintenant que le criminel demande au remords de quel droit il vient troubler sa conscience coupable. Ah! tu crois que j'ai peur de mes actions? Ah! tu crois que parce que j'ai appesanti ma main sur toi et sur les tiens je n'oserai regarder en face toi et les tiens? — ajouta le forestier en jetant sur les camisards des regards terribles. — Oui, j'ai désarmé ces insensés parce que l'esprit saint m'a dit de les désarmer; oui, je reviens au milieu d'eux comme le Seigneur, après avoir châtié son peuple, revient au milieu de lui pour le châtier encore s'il ne s'est pas repenti; oui, je viens arracher ces insensés à tes piéges exécrables; oui, je viens t'accuser: oui, je viens te juger; oui, je viens t'exécuter devant eux! « toi qui as couru contre Dieu tête levée, toi qui » t'es armé d'un orgueil inflexible comme d'un bou- » clier impénétrable; » oui, je viens leur dire, comme dit le Seigneur: « Malheur à vous, enfants rebelles

» qui faites des défenses sans moi ! malheur à vous, » qui faites des entreprises qui ne viennent pas de » mon esprit ! malheur à vous, qui formez la réso- » lution d'aller en Égypte sans me consulter ! mal- » heur à vous, qui espérez trouver des secours dans » la force de Pharaon ! malheur à vous, qui mettez » votre confiance dans la protection de l'Égypte ! » malheur à vous, je vous le dis. Cette force de » Pharaon fera votre honte, cette confiance dans » l'Égypte vous couvrira de confusion ! » Pourquoi l'esprit saint m'inspire-t-il ces paroles du prophète ? — ajouta Éphraïm, — le sais-je moi-même ? Mais puisque le Seigneur les met dans ma bouche, c'est qu'elles prophétisent ta trahison, c'est qu'elles prophétisent la damnation de nos frères, s'ils ne te renoncent pas.

— Tes jugements sont téméraires, et une calomnie ne pèse pas sur ton cœur, saint homme, — dit Cavalier avec une ironie amère. — A peine ai-je annoncé à mes frères que l'heure de la délivrance était venue, que tu m'as menacé de la mort.

— Eh ! à quoi servirait d'être inspiré par l'esprit, — s'écria Éphraïm avec une violente indignation, — s'il fallait attendre la trahison pour dire : Il y a trahison ! Ce ne sont pas les paroles que tu as dites que j'accuse et que je viens punir, Jean Cavalier ! ce sont celles que tu vas dire, ajouta le forestier avec un accent de conviction qui sembla faire une profonde impression sur les camisards. Celui qui m'a envoyé une vision prophétique, celui qui m'a fait voir

dans mon extase l'aigle vengeur mettant en pièces un faucon que sa superbe avait changé en un emblème d'orgueil et de vanité, celui-là qui m'envoie pour exécuter ta sentence, celui-là a lu ta trahison dans l'avenir, dans l'avenir que son œil seul pénètre, que son inspiration seule révèle à ses élus! »

Ichabod, qui avait paru prendre un vif intérêt à cette scène, se dressa tout à coup, toujours assis sur la croupe de Lépidoth; il s'écria d'une voix grêle et stridente en désignant Cavalier :

« Mon enfant, je te le dis, mon enfant; quand son orgueil se serait élevé jusqu'au ciel, quand sa tête toucherait aux nues, il périra, il va périr. Ceux qui l'avaient vu, diront : Où est-il? Il disparaîtra comme un songe, il s'évanouira comme un fantôme nocturne. Mon enfant, je te le dis, je te le dis, il périra, il va périr. De sa chair, les oiseaux du ciel nourriront leurs petits. Il va périr parce qu'il est tombé par la corruption, comme est tombée Babylone. Babylone! — ajouta Ichabod avec une exaltation sauvage et frénétique qui annonçait le paroxysme de son accès, — Babylone! marchez contre elle des extrémités du monde! Ouvrez ses granges, foulez la chair dans le sang, comme on foule les javelles dans l'aire; traitez-la comme le Seigneur traite une ville soumise à l'anathème; qu'il n'en reste rien! Et lui, cet homme d'orgueil, impie et sacrilége, traitez-le comme le lion traite sa proie; qu'il n'en reste rien! rien que des ossements blanchis par les

eaux du ciel, verdis par la mousse, et balayés par l'aquilon ! »

Après cette sanglante apostrophe, Ichabod, agité de quelques mouvements convulsifs, retomba dans son apathie habituelle.

Les camisards écoutaient toujours avec vénération la voix de leurs prophètes.

Les paroles menaçantes qu'Ichabod venait d'adresser à Cavalier les frappèrent ; ils commencèrent à croire qu'Éphraïm était saintement inspiré et que leur chef était coupable.

Le religieux enthousiasme du forestier, sa piété austère, et jusqu'à la violence de ses reproches, leur imposaient profondément.

Ils affectionnaient Cavalier, ils aimaient son courage ; mais ils tremblaient devant Éphraïm, qui les dominait par la puissance de son fanatisme, par l'énergie sauvage de sa conviction.

Malgré l'offense qu'ils en avaient reçue, ils écoutaient ses reproches avec une soumission craintive.

Quelques-uns d'entre eux seulement, au nombre desquels était Espère-en-Dieu, murmurèrent sourdement :

« Frère Cavalier commande seul ici.

— C'est le Seigneur qui commande seul ici, — dit Jonabad d'un air mécontent. — Si frère Éphraïm parle par sa voix, nous devons l'écouter. Il accuse frère Cavalier ; que frère Cavalier se défende. Il est vrai que nous l'avons suivi à la guerre, il est vrai qu'il est brave, il est vrai que mes faucheurs ont

moissonné sur ses pas, il est vrai que nous avons été les flèches que son bras a lancées vers le but que lui montrait l'Éternel. Mais toute lumière a son ombre, mais tout jour a son lendemain, mais aujourd'hui le Seigneur accable celui qu'il avait élevé. Parce que sa volonté a rendu frère Cavalier vainqueur des Philistins, sa volonté peut aussi faire tomber frère Cavalier dans l'abîme, pour que sa chute fatale serve d'enseignement aux orgueilleux et aux impies... Mais qu'il parle, qu'il parle! Puisqu'il a contracté pour nous, qu'il lise ce traité; s'il est selon l'esprit du Seigneur, s'il nous rend nos droits, nous le bénirons avec la population qui nous écoute.

— Sinon! s'il y a trahison, parjure ou sacrilége, — s'écria Éphraïm en s'adressant aux rebelles, — « élevez votre bras comme autrefois, brisez sa force » par votre force; que votre colère fasse tomber » devant vous celui qui se promettait de souiller » votre sanctuaire, de déshonorer le tabernacle de » votre nom, et que la tête de cet impie soit coupée » de sa propre épée! »

Cavalier était épouvanté en voyant qu'un funeste hasard semblait autoriser les paroles d'Éphraïm.

L'air morne et silencieux de sa troupe lui faisait craindre un refus dès qu'il lui proposerait de servir le roi. Pourtant il comptait tellement sur l'influence qu'il exerçait sur ses gens, qu'il n'avait jamais cru ce refus possible. Sans doute, ses prévisions se fussent réalisées à ce sujet sans la fatale intervention d'Éphraïm; mais la sauvage éloquence du forestier,

ses violents reproches, l'imposante autorité de sa vie, de sa parole, avaient profondément impressionné les camisards.

En présence des dangers qui le menaçaient, Cavalier rassembla toute son énergie, il répondit avec sang-froid, en citant à son tour un passage de la Bible :

« Je l'ai annoncé à mes frères : « Les temps sont » venus, a dit le Seigneur, où je susciterai à David » une race juste. Un roi règnera qui sera sage, qui » agira selon l'équité, et qui rendra la justice sur la » terre. Dans les jours de son règne, Israël sera » sauvé. Il habitera en paix et en liberté sous sa » loi. » Frères, — ajouta-t-il en montrant Éphraïm, — les saints livres m'approuvent aussi : celui qui nous a fait perdre nos magasins, nos ressources, celui qui a rendu une plus longue résistance désormais impossible, celui qui m'accuse, et qui, pour m'accabler, cite les paroles du Seigneur, celui-là doit-il être seul écouté? Il me reproche ma trahison! Je vais répondre, non par des paroles, mais par des faits. Depuis deux ans, nous combattons pour reconquérir notre religion, nos droits, notre liberté; j'ai la promesse que notre religion, que nos droits, que notre liberté nous seront rendus. J'ai fait pour mes frères ce que le Seigneur m'a inspiré. »

Puis, montrant M. de Lalande, il ajouta :

« Monsieur va vous lire le traité. »

Un profond silence s'établit, et l'officier lut à haute voix ce qui suit :

*En vertu des pleins pouvoirs que j'ai reçus du roi, il a été convenu et arrêté ce qui suit, entre moi Louis Hector, duc de Villars, maréchal de France, et M. Jean Cavalier.*

Article premier. *Il est accordé à ceux de la religion réformée qui servent sous les ordres de M. Jean Cavalier, le droit de s'assembler, de prier en commun hors des enceintes des villes.*

Art. 2. *Tous ceux de leurs parents au premier degré qui sont détenus dans les prisons ou sur les galères pour cause de religion, depuis la révocation de l'édit de Nantes, seront mis en liberté dans l'espace de six semaines.*

En entendant ces mots, un murmure approbateur circula dans les rangs des camisards et parmi la foule protestante qui entourait les insurgés.

Cavalier reprit confiance.

Éphraïm resta toujours impassible, la carabine haute.

M. de Lalande continua :

Art. 3. *Tous ceux de leurs parents au premier degré qui ont abandonné le royaume pour cause de religion pourront rentrer en France librement et sûrement.*

Art. 4. *Ceux dont les maisons et propriétés auront été incendiées pendant la guerre seront exempts d'impôts pendant dix années.*

Un nouveau murmure de joie accueillit cet article ; mais Jonabad demanda : « Et nos frères du Languedoc ! le traité n'en parle pas ? Ils sont pourtant la chair de notre chair ! Ils ont souffert comme nous, ils ont les mêmes droits que nous !

— Frère ! je te dis que la coupe d'iniquité n'est pas vidée, — dit Éphraïm d'un air sombre. — L'esprit me dit que ces paroles, que ces promesses, ne sont que des sépulcres blanchis... tout à l'heure la vérité va paraître ; le cadavre va sortir du linceul...

— Tu mens, tu mens ! — s'écria M. de Lalande ; — monseigneur le maréchal a tellement songé aux autres religionnaires, que tel est le cinquième article du traité qui les concerne.

Art. 5. *Il sera ultérieurement statué sur la position des protestants du Languedoc. M. de Villars s'engage formellement à appeler la clémence de Sa Majesté sur ses fidèles sujets de la religion réformée, dès que la rébellion sera terminée, et que les protestants militants auront déposé leurs armes et prêté serment de fidélité à Sa Majesté, ainsi qu'il a été convenu entre moi, Louis Hector, duc de Villars, et M. Jean Cavalier.*

A la lecture de cet article, qui ne leur donnait qu'une espérance dont ils prévoyaient la vanité, les protestants venus de Nîmes pour assister à cette scène manifestèrent un douloureux étonnement.

Les camisards, stupéfaits de voir que Cavalier

avait ainsi traité en leur nom, et à l'exclusion de leurs frères, commencèrent à murmurer sourdement.

Croyant les apaiser par la lecture du dernier article, M. de Lalande se hâta de lire :

Art. 6. *Les susdits avantages, droits et priviléges seront acquis, assurés, pleinement et loyalement accordés aux susdits religionnaires de la troupe de M. Cavalier, dès qu'ils seront formés en deux régiments, jouissant d'une haute paye, classés dans le cadre des armées de Sa Majesté, et commandés par M. Jean Cavalier, que Sa Majesté daigne élever au grade de mestre-de-camp. Sa Majesté devant employer lesdits régiments selon les besoins de son service, ils seront immédiatement dirigés sur la frontière.*

*Fait à Nîmes, le* 17 *de mai.*

*Signé* maréchal duc de Villars
et Jean Cavalier [1].

M. de Lalande finit la lecture de ce traité au milieu d'un morne silence.

L'indignation des camisards était si grande, la déception des protestants venus de Nîmes était si cruelle, que tous restèrent frappés de stupeur.

Cavalier frissonna en voyant l'impression causée par ce traité.

[1] *Histoire des Camisards*, vol. II. liv. XI.

Tout à coup une explosion de cris d'indignation se fit entendre.

« Plutôt mourir que de servir dans l'armée de ce Pharaon, de ce roi Assur, qui s'est délassé du meurtre dans l'incendie !

— De ce persécuteur impie, qui, après avoir fait égorger nos frères, a couvert notre pays de ruines ! — s'écria Jonabad.

— Adorer le veau d'or ! — cria Joas.

— Et c'est celui que nous croyions notre frère qui a osé trafiquer ainsi de notre sang ! — s'écria Élie Marion.

— Voilà donc à quoi se réduisent ses promesses ! — dirent les religionnaires de Nîmes d'une voix lamentable. — Espérer dans la clémence d'un tyran impitoyable qui met sa joie dans nos larmes !

— Frères, écoutez-moi ! — s'écria Cavalier.

— Silence ! — dit Éphraïm d'une voix tonnante qui surmonta l'agitation générale.

Et il se dressa de toute sa hauteur, calme, menaçant, terrible, comme un ministre de la vengeance du Seigneur au jour du jugement.

« Silence ! — reprit-il, — tout est piége, tout est tromperie dans le langage des Philistins. Ce que cet homme a lu (il montra Lalande) est un tissu de mensonges et d'iniquités. Celui que nous appelions notre frère n'a pas signé cet exécrable marché.

— Lisez, voyez le traité, — s'écria Lalande indigné... — Je proteste que...

— Tais-toi ! je te dis que tu mens ! Je te dis que

Jean Cavalier n'a pas accepté un grade et des honneurs de la part de celui qui a fait traîner sa mère et la mère de sa mère sur la claie ! de celui qui retient son père en prison ! Je te dis que Jean Cavalier n'a pas assez méprisé ses frères pour croire qu'ils s'enrégimenteraient parmi les satellites de Pharaon, pour croire que leur intérêt leur ferait oublier les autres victimes qui gémissent en Languedoc ; je te dis qu'il n'a pas profané la victoire que le Seigneur nous a accordée en en faisant un tel usage ! — s'écria violemment le forestier. Et s'adressant à Cavalier : — Tu l'entends ? tu l'entends ? Au nom du salut de ton âme, renonce ce Moabite, rejette-lui son ignominie à la face, prouve-lui que le dernier soldat de l'Éternel, que le plus faible, que le plus vain d'entre nous, tout méprisable qu'il est, que toi, enfin, tu es incapable d'une trahison si lâche, si sacrilége... dis que ta main n'a pas signé cette infamie, car ta main se serait à l'instant desséchée ! »

Si Cavalier avait pu hésiter un moment entre la crainte et la foi jurée, l'écrasant dédain avec lequel le forestier le traitait l'eût fait persister dans son dessein. Il répondit donc d'une voix haute et ferme, en bravant Éphraïm d'un regard intrépide :

« Tu as rendu la guerre désormais impossible en laissant enlever nos magasins, tu nous as privés de toutes nos ressources. Honte et malheur à toi !... Dans cette effrayante extrémité, dont tu répondras devant Dieu, j'ai dû assurer la liberté, les droits de

ceux qui ont combattu avec moi pour la cause du Seigneur. J'ai dû, autant que je l'ai pu, assurer aussi les droits et la liberté de nos autres frères du Languedoc. Ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire. C'est à Dieu seul que j'aurai à rendre compte de mes actions. Si mes frères renoncent celui qui a partagé leur misère et leurs périls, ils le peuvent, jamais la crainte ne me fera désapprouver mes actes. Éphraïm, je suis sans armes, voici ma poitrine, tu peux m'assassiner! Par le nom du Dieu vivant, par l'honneur, j'ai juré de me soumettre avec ou sans les miens, oui, j'ai signé cet acte qu'on vient de lire! — dit intrépidement Cavalier en défiant Éphraïm du regard.

— Que ton sang et que ton péché retombent donc sur toi! La vision doit s'accomplir; sois maudit et meurs! » s'écria le forestier.

En disant ces mots, il tira sur Cavalier son coup de carabine presque à bout portant.

Cavalier dut la vie à un brusque mouvement de son cheval. La balle d'Éphraïm atteignit l'aide-de-camp qui avait accompagné M. de Lalande, et le tua.

« Trahison! trahison! à moi, dragons, — s'écria M. de Lalande en tirant un coup de pistolet sur le forestier, qui tomba de son cheval au milieu de la mêlée qui s'engagea sur-le-champ.

— Exterminez ces fils de Moab! — s'écria Jonabad en s'adressant aux camisards et en montrant les dragons qui s'avançaient pour défendre M. de Lalande, malgré l'infériorité de leur nombre.

— Arrêtez! arrêtez! — s'écria Cavalier en se

précipitant vers ses soldats ; il y a trêve, il y a trêve, je l'ai signée.

— Nous renonçons la trêve comme nous te renonçons ! — dit Jonabad ; — éloigne-toi, traître qui nous as vendus !

— Traître ! — répétèrent les camisards d'une voix terrible.

— Frères, écoutez-moi ! » s'écria Cavalier en se jetant à bas de son cheval ; et il se précipita vers les siens, pendant que M. de Lalande rassemblait les dragons autour de lui, et s'apprêtait à vendre chèrement sa vie.

Il est impossible de peindre cette scène de tumulte et d'épouvante.

Les femmes et les enfants protestants poussaient des cris lamentables, les hommes maudissaient Cavalier ; les camisards exaspérés l'accablaient de reproches et d'anathèmes ; les cris menaçants couvraient sa voix.

« Point de paix, point de trêves que nous n'ayons nos temples, que l'édit de Nantes ne soit rétabli ! — s'écriaient-ils.

— Marchons sur Nîmes !... la guerre !... la guerre !... »

En vain M. de Lalande et Cavalier invoquaient la suspension d'armes, ils ne furent pas écoutés.

Le tumulte devint effroyable, et sans Espère-en-Dieu et quelques camisards dévoués qui entourèrent Cavalier, celui-ci eût été victime d'un premier mouvement d'exaspération.

## LVIII.

### LES ADIEUX.

Le tumulte cessa peu à peu.

Jonabad, Élie Marion et quelques autres chefs parcoururent les rangs des camisards ; ils leur parlaient d'un air animé, et semblaient recueillir des suffrages ou engager leurs frères à prendre une grave détermination.

Enfin, après avoir assez longuement conféré avec plusieurs sous-officiers et soldats, ces chefs secondaires ordonnèrent à la troupe de se reformer en ligne.

Ils furent bientôt obéis.

Cavalier, M. de Lalande et les dragons se trouvaient placés entre les rebelles et les protestants venus de Nîmes.

Voyant le tumulte apaisé, Cavalier allait essayer de parler à sa troupe, lorsqu'une députation, composée de Jonabad, d'Élie Marion et de douze ou quinze des plus vieux et des plus braves camisards, sortit des rangs des insurgés.

Ils s'avancèrent lentement vers le jeune chef.

L'expression de leur physionomie était plutôt triste et solennelle que menaçante.

La plupart d'entre eux avaient été grièvement

blessés, leurs figures offraient d'honorables cicatrices. Quelques-uns avaient passé l'âge mûr, leurs cheveux gris donnaient un caractère plus imposant encore à leurs traits sombres et basanés.

Le gigantesque Jonabad prit la parole; malgré son naturel sauvage, cet homme semblait ému.

Après un moment de recueillement, il dit à Cavalier :

« Tout ce que frère Éphraïm a dit, le Seigneur le lui avait inspiré. Il nous avait prédit ta trahison, tu nous as trahis, tu nous as vendus.

— Je jure... — s'écria Cavalier.

— Laisse-moi parler, — dit Jonabad en interrompant le Cevenol. — Écoute une dernière fois les paroles de ceux qui, avec confiance et avec joie, t'appelaient leur frère, de ceux qui étaient à toi, parce qu'ils te croyaient à jamais à eux, de ceux qui avaient mis leur foi dans ta foi, leur croyance dans ta croyance, leur force dans ta force, leur courage dans ton courage, parce qu'ils croyaient que toi tu mettais ta foi, ta croyance, ta force, ton courage dans le Seigneur. M'entendre, c'est entendre tous nos frères; ce que je vais te dire, ils te le disent.

— La voix de frère Jonabad est la nôtre, la nôtre est celle de nos frères, — dit un vieux camisard en montrant ses compagnons et la troupe rangée en bataille. — Écoute-le, tu écouteras ceux qui t'aimaient, ceux qui, à ta voix, se jetaient dans le feu quand ta voix leur disait : *Faites!* le Seigneur le veut... »

Autant l'orgueil de Cavalier s'était révolté devant

les écrasants reproches d'Éphraïm, autant son cœur fut touché de ce simple et noble langage.

« Frères, croyez que le seul intérêt de notre cause, — s'écria-t-il, — m'a fait consentir ce traité ; croyez-en...

— Écoute, — dit Jonabad en l'interrompant, — ne parle plus de cela. Croire que, nous soldats de l'Éternel, nous laboureurs, nous montagnards, nous artisans, nous qui n'avons pris l'épée que pour défendre notre religion, notre maison, notre famille, notre vie, nous abandonnerions notre pays, nos frères toujours opprimés, pour aller servir dans les armées de notre plus cruel persécuteur, croire cela est d'un fou ou d'un criminel. Le Seigneur se plaît quelquefois à obscurcir les esprits ; il s'est retiré de toi, tu as succombé ; mais la miséricorde de Dieu est grande. Voici qui nous regarde ; voici qui te regarde. J'ai consulté nos frères, ils déposeront les armes lorsque l'édit de Nantes sera rétabli de tout point, lorsqu'ils auront vu tous les temples du diocèse de Nîmes relevés, et nos ministres y tenant leurs assemblées publiques comme par le passé. Ce qui sera fait dans cette partie du Languedoc sera notre garantie de ce qu'on nous laissera faire dans les autres. Obtiens cela du maréchal, nous déposons les armes, et nous retournons cultiver nos champs en friche et relever nos maisons incendiées.

— Mais ce que vous demandez là est impossible. Sur le salut de mon âme, jamais vous ne l'obtiendrez ! — s'écria Cavalier.

— Jamais, — répéta Lalande qui s'était rapproché. — Jamais Sa Majesté ne consentira au rétablissement de l'édit de Nantes, jamais elle ne permettra que vous professiez publiquement votre culte. Ce que vous a fait proposer M. le maréchal est tout ce qu'il était possible d'attendre de la clémence de Sa Majesté ; et vous répondez par le meurtre à cette preuve de mansuétude et de modération! — ajouta M. de Lalande en montrant le corps inanimé de l'aide-de-camp.

— Les conditions que nous proposons, il est donc impossible de les obtenir, Jean Cavalier! — reprit Jonabad.

— Jamais, jamais vous n'y parviendrez, vous dis-je.

— Eh bien, veux-tu expier ton crime? veux-tu rentrer dans la voie sainte? veux-tu mériter le pardon de ta trahison? nous serons miséricordieux ainsi que le Seigneur l'enseigne. Reviens avec nous, déchire ce traité qu'on t'a surpris, j'en suis sûr; mourons en martyrs, plutôt que de vivre en parjures. Nos magasins sont détruits, dis-tu; nous manquons de vivres, de munitions? Eh! il y a des vivres, il y a des munitions à Nîmes, à Montpellier! Nous avons bien gravi le Ventalou, passé l'Hérault, parce que tu nous as dit : *Faites.* Quand tu nous le diras, nous enlèverons de même Nîmes ou Montpellier. Tu nous as vus au feu, tu sais ce que nous pouvons quand l'Éternel t'inspire et que tu nous commandes. Allons, viens; tes sol-

dats te le demandent, l'honneur te le conseille, le Seigneur te l'ordonne. Ne nous refuse pas.

— Viens, viens donc! ne refuse pas tes vieux soldats; ils te plaignent de ton aveuglement, ils ne t'accusent pas. Si tu veux, ils seront encore à toi! » dirent les camisards qui accompagnaient Jonabad en tendant leurs mains rudes à Cavalier.

Celui-ci, touché jusqu'aux larmes de cet accent plein de franchise et d'affection, était dans une hésitation terrible.

Comme toujours, indécis entre ses bons et ses mauvais penchants, il se voyait, avec une douleur inexprimable, forcé d'abandonner ses frères d'armes ou de manquer à une parole sacrée.

« Est-ce ton traité qui te lie? — dit Jonabad; — tu as contracté sans avoir notre consentement, nous te le refusons, tu n'es plus engagé. »

Voyant l'air pensif de Cavalier, et craignant son hésitation, M. de Lalande lui dit :

« Monsieur, pensez-y bien; vous ne pouvez contraindre votre troupe à vous suivre, c'est vrai, mais vous êtes libre de votre personne. M. le maréchal a votre parole d'homme d'honneur! Vous avez librement juré de vous soumettre avec ou sans les vôtres! Vous avez donné des otages, ils répondent de l'exécution du traité : y manquer serait les exposer aux plus grands dangers.

— Des otages! — s'écria Jonabad, — et toi et tes dragons, n'êtes-vous pas maintenant en notre pouvoir?

— Ah! monsieur, — s'écria M. de Lalande en s'adressant à Cavalier, — autorisez-vous une telle trahison? M. le maréchal serait implacable. Les représailles seraient terribles! Oubliez-vous que votre père est encore dans les prisons de Montpellier, et que sa vie... »

Cavalier fit un mouvement de douleur et de désespoir, et s'écria :

« Assez, monsieur, assez. Je n'ai pas besoin de pareilles menaces pour tenir une parole sacrée. J'ai librement signé ce traité. Il s'agirait de ma tête, que je n'hésiterais pas entre ma vie et mon serment. »

Puis s'avançant de quelques pas pour n'être pas entendu de M. de Lalande, et s'adressant à Jonabad et aux autres camisards, il leur dit à voix basse avec l'accent de la plus cruelle conviction :

« Je n'ai pas voulu vous parler ainsi devant cet officier du roi. Mais, sur le salut de mon âme, je vous le jure, vous ne résisterez pas huit jours, frères! Tenter une attaque sur des villes fortes est une folle témérité. Vous serez tous massacrés dans une pareille tentative! Eh! croyez-vous que j'aurais traité avec le maréchal, si j'avais cru pouvoir continuer la guerre? Voyant la résistance impossible, ne voulant pas me séparer de vous, mes frères, j'avais eu d'autres pensées; mais, hélas! je l'avoue, — ajouta-t-il avec un douloureux soupir, — je m'étais trompé. Vous voyant si braves, vous voyant affronter les dangers avec tant d'héroïsme, je pensais que vous ne connaîtriez plus d'autre métier que le métier des armes. J'avais rêvé

pour vous et pour moi un brillant avenir de gloire et de liberté. Nous aurions formé une grande famille militaire au milieu de ceux qui ne sont pas de notre religion. Notre temple aurait été partout où nous eussions planté notre drapeau. Notre ministre eût prêché à l'abri des fleurs de lis. Tôt ou tard, les droits de nos frères eussent été reconnus. On n'aurait pas osé manquer aux promesses qu'on nous avait faites, car j'aurais pu parler bien haut une fois à la tête de quatre mille hommes dévoués. On eût craint qu'ils ne devinssent l'instrument d'une insurrection nouvelle. Ah! songez-y, frères, songez-y; en refusant à cette heure l'accommodement qu'on nous propose, vous appelez peut-être de terribles vengeances sur nos frères. Le roi prétextera de votre refus d'accepter ses offres, pour se montrer impitoyable. Une fois vos bandes dispersées, détruites, le parti catholique ne sera plus contenu par la crainte. Une oppression plus terrible encore peut-être que l'oppression passée s'appesantira sur les nôtres. Déposez les armes, croyez-moi! »

Tandis que Cavalier parlait, Jonabad le regardait fixement avec une expression de sombre mécontentement. Après quelques moments de silence, il lui dit :

« Maintenant, je le vois, c'est l'esprit de révolte contre la créature, et non la sainte volonté de défendre ta religion, qui t'a mis les armes à la main. Tu nous as pris pour des soldats turbulents, nous sommes des fidèles armés qui réclamons pour notre

religion. Une dernière fois, nous te le demandons, es-tu avec nous? es-tu contre nous?

— J'ai fait serment de me rendre! — s'écria douloureusement Cavalier; — lors même que je penserais à me parjurer, vous l'avez entendu, la vie de mon père est entre les mains des catholiques. Sa tête tomberait si je manquais à ma promesse.

— Traître ou parricide! voilà donc le sort que ton orgueil t'a réservé! — s'écria Jonabad en joignant les mains avec horreur; puis il ajouta avec une indignation croissante : — Eh bien! anathème sur toi, qui renonces tes frères. Va, puisque les prières de ceux qui ont combattu à tes côtés ne peuvent rien sur toi, sois maudit, traître à tes frères et à ta religion!

— Écoutez-moi, écoutez mes conseils! si vous combattez, divisez vos forces, n'engagez pas...

— Assez! assez! — s'écria Jonabad en l'interrompant. — Les dernières paroles que tu entendras de nous seront celles-ci : Jean Cavalier, sois maudit comme traître a tes frères et a ta religion! — Jonabad cria ces paroles d'une voix solennelle.

— Sois maudit, Jean Cavalier, comme traître a tes frères et a ta religion! — répétèrent les camisards en imitant le geste de Jonabad.

Le jeune Cevenol baissa la tête avec accablement, et ne put trouver une parole.

Les religionnaires députés vers lui allèrent rejoindre les rangs de leur troupe.

Lorsqu'ils furent sur le point de se séparer des

protestants venus de Nîmes, ils se confondirent un moment avec eux.

Parents et amis s'embrassèrent une dernière fois avec une pieuse résignation, avec un courage stoïque.

Les militants encouragèrent ceux de leurs frères qui retournaient dans les villes à mettre leur confiance et leur espoir dans le Seigneur, et à appeler sa bénédiction sur les armes de ses soldats.

Ils promirent de lutter jusqu'à la mort contre leurs oppresseurs, de ne déposer les armes qu'après le rétablissement de l'édit de Nantes.

Puis tous s'agenouillèrent, et, avant de se séparer, ils entonnèrent en chœur ce psaume qui contrastait par sa tristesse avec celui qu'ils avaient d'abord chanté :

J'attends, Seigneur, l'effet de ton secours,
Pour voir enfin à mes maux quelque issue,
Sans quoi la mort va terminer mes jours.
Déjà lassé d'avoir en haut la vue,
Sous le malheur comme un roseau plié,
J'ai dit : O Dieu ! qui m'as humilié,
Quand cessera la douleur qui me tue ?
Quand donc ta main nous fera-t-elle voir
De ces méchants l'injustice punie ?
Quel terme enfin as-tu mis à ma vie ?
Faut-il, hélas ! renoncer tout espoir ?

Ces chants solennels terminés, les insurgés descendirent la colline pour regagner le nord.

Les autres protestants retournèrent à Nîmes.

Cavalier resta seul avec M. de Lalande et l'escorte,

diminuée de cinq dragons qui avaient suivi le brigadier Larose, nous dirons tout à l'heure pour qu'elle expédition.

Cavalier, voyant tout espoir de décider sa troupe à se soumettre absolument perdu, jeta un dernier et douloureux regard sur le passé. Il écouta encore avec une émotion navrante les chants religieux des camisards, qui, s'éloignant de plus en plus, cessèrent bientôt tout à fait.

Puis, cherchant à calmer les tumultueuses angoisses de sa conscience, il se persuada qu'il ne pouvait agir autrement qu'il avait agi, qu'il avait tout fait pour combattre la fatale opiniâtreté des siens, et qu'il ne pouvait être responsable de leur égarement.

Enfin, consolation suprême, espoir radieux, qui devaient lui faire tout oublier, il songea que Toinon l'aimait et que sa main lui était désormais assurée.

Absorbé dans ces pensées, il regagna précipitamment Nîmes avec M. de Lalande, et descendit de cheval chez M. de Villars, pour lui rendre compte du fâcheux résultat de son entrevue avec sa troupe.

Quant au brigadier Larose, voici pourquoi il s'était détaché de l'escorte après avoir pris l'ordre de M. de Lalande : celui-ci, lorsque Éphraïm avait tiré sur Cavalier, avait riposté par un coup de pistolet. Le forestier, blessé à la poitrine, était d'abord tombé de cheval; mais cet homme énergique, domptant la douleur, s'était bientôt remis en selle avec l'aide

d'Ichabod. Craignant de mourir avant d'avoir revu ses montagnards, il avait quitté la troupe de Cavalier et s'était dirigé au galop de Lépidoth du côté d'Anduze, où l'attendaient ses gens et ceux de Roland.

Larose, le voyant s'éloigner, avait demandé à M. de Lalande de poursuivre le rebelle avec cinq dragons, et de l'arrêter s'il le pouvait rejoindre.

Ephraïm avait tué l'aide-de-camp de M. de Villars envoyé en parlementaire, il se trouvait donc hors des lois de la guerre ; de plus, c'était un chef important, redoutable : M. de Lalande ordonna donc à Larose de tout tenter pour le prendre.

Le brigadier partit sans être aperçu pendant le tumulte, et se mit sur les traces d'Éphraïm, qui avait sur lui beaucoup d'avance, grâce à la vitesse de Lépidoth.

---

## LIX

### LA FUITE.

Il faisait nuit.

La lune éclairait une vaste plaine calcaire et blanchâtre, semée çà et là de blocs de rochers gris couverts de mousse.

Éphraïm, courbé sur Lépidoth, ayant Ichabod en croupe, hâtait l'allure de son cheval.

La grande ombre de ce groupe singulier se projetait noire sur le sol couleur de cendre, et si poudreux qu'on n'entendait pas le bruit que faisait le cheval en galopant.

Ce silence était étrange, on eût dit une apparition fantastique.

Le sang du forestier coulait, il appuyait sa main gauche sur sa blessure, qu'il n'avait pas pris le temps de bander, de sa main droite il guidait son cheval.

Éphraïm sentait ses forces s'épuiser; il avait encore deux lieues à faire avant de rejoindre sa troupe, à laquelle il voulait donner ses derniers ordres.

« Ichabod, — dit Éphraïm à l'enfant-prophète, — les étoiles brillent-elles au firmament ?

— Elles brillent comme les étincelles d'un incendie au milieu de la nuit, — répondit l'enfant.

— Le Seigneur a donc obscurci ma vue, le ciel me semble sombre et voilé. — Puis il récita d'une voix sourde ce verset de Job :

« — Les étoiles qui ont paru au commencement
» de cette nuit sont obscurcies par sa noirceur.
» L'homme attend la lumière, et il n'en vient pas; il
» ne verra pas les premiers rayons de l'aurore. »

Alors, redoublant la vitesse de son cheval et le serrant convulsivement entre ses genoux défaillants, il dit avec une émotion qui semblait étrange chez cet homme impitoyable :

« Avance, Lépidoth, avance ! pour la dernière fois

tu portes celui qui t'a pris poulain indompté dans les déserts de la Camargue, celui qui, le premier, t'a soumis au frein, celui qui chaque jour te donnait ta provende, celui qu'appelaient tes hennissements, celui que cherchait ton œil sauvage ; avance, avance, rien ne gêne ta course. Tu n'as pas à renverser des soldats armés sous ton large poitrail ! Tu n'as pas à fouler sous ton dur sabot les Moabites que tu écrases ! Avance, Lépidoth, avance ! le temps s'enfuit avec chaque grain de sable du sablier qui s'épuise.... Ma vie s'écoule avec chaque goutte de mon sang qui tombe, — dit tristement Éphraïm. — Puis, cet homme héroïque, affaibli par la douleur, ajouta ces paroles de Job avec un profond découragement : — « Un arbre n'est pas sans espérance ; si on le coupe » il se renouvelle, son rejeton ne périt pas. Mais » tout homme meurt, il s'affaiblit, il expire, et alors » où est-il ? Il ne se relève pas jusqu'à ce que le ciel » soit détruit. »

En entendant ces paroles désespérées d'Éphraïm, Ichabod s'écria, d'un ton de reproche farouche, en citant ces autres paroles de Job :

« Pourquoi ton esprit s'élève-t-il contre Dieu jus- » qu'à proférer des plaintes ? Es-tu le premier » homme qui ait été créé ? As-tu été formé avant les » collines ? Un nuage passe et s'évanouit ; ainsi celui » qui descend dans la tombe n'en remonte pas. Ne » regrette pas le châtiment du Seigneur, il cause la » douleur et il donne le baume, sa main blesse et » guérit. »

Le forestier avait un si grand respect pour les inspirations et pour les moindres paroles de l'enfant prophète, qu'il sembla pénétré de ses reproches. Il baissa la tête d'un air confus, et répondit pour s'excuser :

« Ma force n'est pas celle des pierres, et ma chair » n'est pas de bronze, » a dit le prophète, et comme lui je puis dire encore : « Les flèches du Tout- » Puissant me pénètrent, leur ardeur brûlante épuise » mes esprits ! Les terreurs que le Seigneur m'envoie » m'assiégent de toutes parts. »

Tout à coup Ichabod, dont l'état cataleptique semblait surexciter toutes les facultés, prêta l'oreille du côté du nord, et s'écria d'un ton prophétique :

« Je te le dis, mon enfant, je te le dis, les chiens altérés de sang sont sur la trace du loup blessé ; ils courent, ils courent, ils approchent.

— Ichabod, qu'entends-tu ? — s'écria Éphraïm.

— Je te dis qu'ils approchent. Le Seigneur apporte le bruit de leurs pas à l'oreille de son prophète, avant que ce bruit n'ait pu venir à l'oreille des autres hommes. Je te le dis, je les entends; oui, j'entends les chevaux hennir, j'entends les armes retentir, je vois briller les casques, je vois briller des épées ; ils viennent, je te le dis, ils viennent.

— Fuis, Lépidoth, — dit Éphraïm en faisant de violents efforts pour accélérer la course de son cheval. — « Je ne puis me défendre, mon arc est brisé, » mon bras est rompu, ma main est mourante et des- » séchée. » Puis il ajouta : « Seigneur, Seigneur, les

jours de l'homme sont abrégés, le nombre de ses mois est entre tes mains, tu as fixé les bornes de sa vie, il ne peut les dépasser.

— Je les compte, ils sont cinq, » dit Ichabod, dont la vue perçante plongeait à l'horizon, et qui alors distinguait en effet le brigadier Larose et quatre dragons.

Ceux-ci, retrouvant à la clarté de la lune les pas du cheval d'Éphraïm, s'étaient facilement mis sur ses traces et le poursuivaient avec acharnement.

Le chemin serpentait toujours à travers cette vaste plaine de bruyères et de sable, accidentée par quelques blocs de rochers.

La distance qui séparait Éphraïm des dragons diminuait de plus en plus.

Bientôt le forestier entendit les clameurs de Larose, qui criait : « Arrête, de par le roi, arrête ! »

Les forces du camisard étaient à leur fin ; sa vue se troublait ; à peine pouvait-il se tenir à cheval.

Les dragons se rapprochaient tellement, qu'on entendit résonner leurs armures.

« Ichabod, — dit Éphraïm d'une voix défaillante, — mon heure est venue, prends mon couteau, tue-moi, mon sang fumera vers l'Éternel comme un holocauste, et je ne tomberai pas vivant entre les mains de ces Moabites.

— Moi, te tuer ! — s'écria Ichabod avec indignation ; et le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Pourquoi déchires-tu toi-même la chair avec les dents ? Pourquoi cours-tu toi-même à ta perte par le désespoir ?

» Je te le dis, je te le dis ! humilie-toi dans ta force,
» résigne-toi dans ton courage ! Je te le dis, celui
» qui a été puissant deviendra faible. Le lion se cou-
» chera auprès du petit enfant ; le vaillant sera foulé
» aux pieds par le lâche. »

A peine Ichabod prononçait-il ces mots qu'Éphraïm, s'évanouissant de faiblesse, tomba de cheval.

La commotion de la chute fut si violente qu'elle le rappela à lui après quelques moments d'étourdissement.

Quand il rouvrit les yeux, il était étendu sur le sol.

Il sentit sur son visage le souffle précipité de Lépidoth, qui, d'un air inquiet, penchait vers lui sa tête intelligente et sauvage, tandis qu'Ichabod agenouillé, les cheveux épars et agités par le vent, s'écriait en se tordant les mains avec désespoir :

« La forteresse sera ôtée à Éphraïm et le règne à
» Damas, — dit le Seigneur ; — ce qui restera d'Israël
» sera comme quelques grappes de raisin laissées
» après la vendange, comme le fruit desséché qui
» reste à la branche après que l'arbre est mort. »

A ce moment les dragons entourèrent le forestier.

Cinq mousquets furent d'abord dirigés sur lui.

Puis, voyant son immobilité, le brigadier Larose sauta à bas de son cheval, le saisit à la gorge, le sabre levé, et s'écria :

« Rends-toi, ou je te tue.

— Il a été tout d'un coup renversé par le souffle de Dieu, il a été emporté par le tourbillon de sa vo-

lonté ! — dit Éphraïm incapable d'opposer la moindre résistance aux soldats, qui le chargèrent de liens ainsi qu'Ichabod.

— Tu n'auras pas volé le brasier qui t'attend sur la place du Marché de Nîmes, — dit Larose ; — tu vas enfin expier le meurtre de l'archiprêtre et tant d'autres crimes que tu as commis, infernal scélérat !

— Il est nuit, la lune est brillante, le vent souffle dans la bruyère ; va, retourne à la Croix du Sang, tu y trouveras pendus les os de l'archiprêtre de Baal ; la lune éclaire leur blancheur, le vent les fait bruire, — dit Éphraïm d'une voix funèbre, avec un sourire farouche.

« Te tairas-tu, infâme sorcier ! — s'écria Larose, — ou je te bâillonne avec la crosse d'un pistolet.

— Le lion est pris dans les rets, ses dents ont été brisées... — murmura le forestier de plus en plus défaillant pendant qu'on le garrottait.

— Çà, camarades, serrez-lui bien les poignets : serrez-les aussi à ce jeune drôle, — ajouta-t-il en montrant Ichabod. — Quoiqu'ils aboient plus qu'ils ne mordent, lui et ses pareils sont les plus dangereux de la bande ; si les autres tuent, ce sont eux qui disent : Tuez ! On croit qu'ils sont charmés et à l'épreuve du fer et du plomb ; nous verrons s'ils sont à l'épreuve du feu. Encore un fagot pour le bûcher !

— Tu es à l'épreuve du fer, toi, sauvage ? — dit un dragon avec une gaieté cruelle en piquant Ichabod de la pointe de son sabre ; — voyons donc ça !

L'enfant tressaillit et s'écria :

« Dieu nous a liés par la puissance de l'injuste ; il
» m'a livré entre les mains des impies, ils m'ont
» frappé sur la joue avec insulte ; Dieu m'a environné
» des pointes de leurs lances, il m'en a percé, il a
» répandu mon sang sur la terre. »

— Et le bourreau t'en fera bien d'autres, — dit Larose. — Camarades, — ajouta-t-il, — prenez le cheval de ce brigand, et attachez nos deux prisonniers sur son dos. Avant une heure, nous serons à Nîmes, et la tête du forestier de l'Aygoal vaut son pesant d'or.

Un des dragons voulut prendre Lépidoth à la bride, mais celui-ci fit un bond et s'éloigna.

En vain les soldats essayèrent de l'entourer, il leur échappa toujours, et toujours il revint du côté de son maître, en poussant des hennissements plaintifs.

Voyant qu'il était impossible de l'atteindre, Larose ordonna à un de ses dragons de mettre pied à terre.

Éphraïm et Ichabod furent placés garrottés sur le cheval de ce cavalier, et la petite troupe regagna Nîmes avec autant de promptitude que le permettait la position d'Éphraïm, dont la faiblesse était extrême.

Lépidoth continua de suivre de loin les dragons qui emmenaient son maître.

Ses hennissements devinrent de plus en plus farouches ; ils semblaient presque menaçants.

Plusieurs fois il arriva d'un air si furieux sur les deux cavaliers qui formaient l'arrière-garde, que ceux-ci se tinrent sur la défensive. L'un d'eux arma

un pistolet, afin d'être prêt à se défendre de cet incommode ennemi.

Les dragons approchaient de Nîmes; Lépidoth venait encore de hennir en se précipitant du côté d'Éphraïm.

Celui-ci s'écria d'une voix faible :

« Adieu, Lépidoth! les temps sont venus; retourne dans les solitudes de la forêt d'Aygoal, tu y retrouveras la liberté. Adieu, Lépidoth! le Seigneur t'avait donné à moi comme à la foudre il a donné la nuée rapide! Adieu, Lépidoth! »

Lorsque le cheval entendit la voix de son maître, il se jeta furieux au milieu du groupe de dragons, et, se cabrant, il se précipita avec rage sur le brigadier pour le déchirer.

Larose, cruellement mordu au bras gauche, eut le temps de tirer son sabre et de le plonger dans la gorge de Lépidoth en s'écriant :

« A moi, camarades! sabrez ce démon. C'est l'enfer qui l'envoie; il est aussi féroce que son maître.

— Dieu a donné sa force aux animaux de la terre, — s'écria Éphraïm; le lion choisit sa proie.

Quoique le coup que lui porta Larose fût mortel, Lépidoth, rendu furieux par la douleur, blessa encore dangereusement un autre dragon; il fallut qu'un soldat l'abattît d'un coup de pistolet pour mettre un terme à cette scène effrayante.

Lorsque le forestier vit son fidèle compagnon s'agenouiller, puis tomber sur le côté en s'agitant convulsivement, il baissa la tête avec accablement,

comme s'il eût voulu dérober aux soldats la vue de deux larmes qui coulèrent silencieusement le long de ses joues bronzées.

Bientôt les prisonniers entrèrent dans Nîmes ; ils furent immédiatement conduits par Larose à la prison de la ville.

---

## LX.

### LE BAL.

Après la conférence du jardin des Récollets, le bruit s'était répandu dans Nîmes que l'édit de Nantes était rétabli, et que la soumission de Cavalier terminait la guerre civile.

L'ivresse était générale, le peuple dansait autour de grands feux de joie qui brûlaient sur les places publiques. On avait illuminé la plupart des maisons ; ces clartés jetaient une si vive lumière dans les rues, que malgré la nuit on y voyait aussi bien qu'en plein jour.

L'esplanade de l'hôtel-de-ville était l'endroit où l'allégresse publique se manifestait avec le plus d'exaltation. Ici le son réjouissant du tambourin et de fifre provençal accompagnait les bruyantes farandoles ; des rondes immenses tournoyaient au refrain

de quelques chansons populaires, interrompues de temps à autre par ces cris : Vive le roi ! Vive le maréchal de Villars ! Vive la paix et l'union ! Vive Jean Cavalier !

Des torrents de lumière s'échappaient de l'hôtel-de-ville, dont les vastes salons servaient de théâtre à une fête improvisée par ordre de M. de Villars.

Toute la noblesse et toute la bourgeoisie de la ville avaient été conviées à ce bal, ainsi que les habitants de Montpellier et des bourgs environnants qui, appartenant à ces deux ordres, se trouvaient alors à Nîmes.

En vain beaucoup d'entre eux, objectant l'inconvenance de leur costume de voyage, avaient voulu refuser les invitations que les clercs des échevins étaient venus pour ainsi dire promulguer dans les hôtelleries. On avait répondu aux récalcitrants que, dans une occasion si solennelle, on devait oublier les lois de l'étiquette pour ne songer qu'à manifester la joie que le retour de la paix et de l'union devait causer à tout bon citoyen.

M. de Villars s'appliquait ainsi à rendre très-éclatante et très-retentissante la soumission de Cavalier, seul chef militaire redoutable du parti religionnaire.

Persuadé que la ruine de l'insurrection dépendait de la défection de ce partisan, il comptait beaucoup sur l'effet moral que cet événement produirait sans doute chez les protestants.

Parmi les bourgeois étrangers, maître Janet, ca-

pitaine de la milice de Montpellier, son gendre et lieutenant Thomas Bignol, et son compère le tanneur furent des principaux invités à l'hôtel-de-ville.

Après avoir opiniâtrément et courageusement résisté en alléguant les règles de la bienséance qui ne permettaient pas de se présenter en habit de voyage devant leurs excellences messeigneurs les maréchaux de France et la noble compagnie alors rassemblée dans les salons de l'hôtel-de-ville, le parfumeur avait enfin fait le sacrifice de ses susceptibilités.

Il s'était courageusement dirigé vers l'hôtel-de-ville, non sans avoir fait au marchand de vert-de-gris les recommandations les plus sévères sur la manière de se conduire dans une si brillante assemblée, insistant surtout sur la convenance de la posture et du maintien, chapitre important de la *Civilité* qui commence ainsi :

« Pour imiter la sainte modestie de J.-C., réglez » tellement votre maintien extérieur, qu'il n'y ait » rien dans tous les mouvements de votre corps qui » ne donne bon exemple, » etc., etc.

Ce fut donc avec l'air résigné de la victime qui suit son bourreau, que Thomas Bignol suivit son beau-père et capitaine dans les salons du palais municipal.

M. de Villars attendait l'arrivée de Cavalier avec impatience, en se promenant dans l'un des appartements de l'hôtel-de-ville.

« Neuf heures, — disait-il en regardant une hor-

loge ; — il n'arrive pas ; sa troupe aurait-elle consenti à se soumettre? et lui, remplira-t-il sa promesse? sera-t-il fidèle au serment qu'il m'a fait? C'est un de ces hommes toujours flottants entre leurs bons et leurs mauvais penchants : si le ressentiment, l'amour, l'ambition en ont fait un transfuge, il y a au fond de son cœur un vif instinct de liberté. Cet homme-là est peuple dans l'âme ; peut-être, une fois en présence de ses soldats, d'anciens souvenirs se réveilleront-ils? Mais, non, non ; son intérêt, son orgueil, son amour m'en répondent... son amour, — ajouta le maréchal en souriant. — Taboureau m'a dit que la Psyché avait joué son rôle à merveille ; pauvre fille! que de dévouement! Allons, allons, je l'espère, l'insurrection touche à sa fin ; je le disais bien à Bâville : demain nous serons débarrassés de ce chef dangereux et des siens. Ils partiront immédiatement pour le Portugal où ils iront servir, et lui aussi, pour se dépayser. Cette défection porte le dernier coup à la révolte : la soumission de Cavalier, que sa troupe dépose ou non les armes, ruine à jamais l'influence de ce chef dans les Cevennes. Privés de la tête intelligente qui dirigeait si habilement leurs forces réunies, les autres rebelles ne tiendront pas huit jours. »

A ce moment, un domestique annonça au maréchal que M. de Lalande arrivait à cheval avec son escorte.

« Dieu soit loué, le voici! — s'écria le maréchal en voyant entrer Cavalier.

— Eh bien ! — dit-il à Cavalier en lui tendant la main, — nos deux régiments sont en route, j'espère ?

— Ma troupe a refusé tout accommodement, monseigneur, — dit Cavalier d'un air sombre ; — elle ne consent à déposer les armes que si Sa Majesté rétablit de tout point l'édit de Nantes. »

M. de Villars regarda M. de Lalande d'un air interrogatif et vivement contrarié.

« Cela est malheureusement vrai, monsieur le maréchal, — répondit M. de Lalande. — Laissés à eux-mêmes, les révoltés eussent obéi à la voix de leur chef ; mais un misérable fanatique, Éphraïm, le féroce meurtrier de l'archiprêtre des Cevennes, a, par sa sauvage éloquence, entraîné ces insensés. Il a fait plus : il a tiré sur M. Cavalier presque à bout portant, et la fatalité a voulu que le coup atteignît votre aide-de-camp, monsieur le maréchal.

— Blangy est blessé ? — s'écria M. de Villars avec inquiétude.

— Il est mort, — dit M. de Lalande.

— Mort ! mort ! — répéta le maréchal en faisant un geste d'horreur. — Ah ! c'est un épouvantable assassinat !

— Lorsque Éphraïm a tiré, j'ai riposté ; je l'ai atteint ; mais sa blessure a été légère sans doute, car, profitant du tumulte, il a pu remonter à cheval, et je l'ai vu se diriger vers le nord, pour rejoindre sans doute sa troupe.

— Monsieur de Lalande ! — s'écria M. de Villars

avec indignation, — je veux que cet exécrable meurtrier soit mis hors la loi! hors l'armistice! Faites partout proclamer que je promets deux cents louis de récompense à celui qui le fera prisonnier. L'assassinat de Blangy demande une vengeance éclatante, une vengeance terrible! — ajouta le maréchal en frappant du pied avec violence. — Voilà donc ce qui arrive quand on descend à traiter avec des rebelles aussi stupides, aussi féroces que des bêtes sauvages.

— Monseigneur, — dit Cavalier choqué de ces paroles, — ce matin j'étais encore un de ces rebelles.

— Vous? jamais! — s'écria le maréchal; — jamais vous ne leur avez ressemblé en rien, pas plus que le veneur ne ressemble à la meute qu'il conduit à coups de fouet. Vous!... ressembler à ce ramassis de vagabonds et de paysans! Si je l'avais cru, je n'aurais jamais traité avec vous ainsi que je l'ai fait. C'est parce que vous avez su les contenir toujours dans les bornes de la discipline, et que, grâce à vous, ils nous faisaient une guerre presque loyale, que je les ai regardés plutôt comme des soldats que comme des rebelles; et pourtant, malgré votre influence sur eux, ils refusent de vous suivre.

— Ils sont décidés à continuer la guerre, monseigneur.

— Qu'ils la fassent donc, maintenant que vous n'êtes plus à leur tête! Avant huit jours, ils seront trop heureux de profiter du pardon que je leur offrirai. Après tout, — ajouta-t-il après un moment

de réflexion, — j'aime autant, j'aime mieux peut-être que vous soyez à nous, tout à nous, sans cette suite qui eût fini par nous devenir embarrassante. Vous n'avez rien à regretter ; nous vous donnerons deux régiments qui vaudront bien ceux-là. Malgré votre autorité, malgré leurs habitudes de soumission, vous auriez eu trop de peine à plier vos gens à une rigoureuse discipline de tous les instants. La guerre que vous êtes appelé à faire ne ressemble pas à la guerre que vous avez faite ; vous aurez à commander à des soldats et à des officiers de troupes régulières, qui vous rendront ce qui vous est dû, et non à des drôles récalcitrants et familiers qui vous appellent impudemment *frère*...

— Et qui se conduisent toujours en frères, monseigneur, » dit Cavalier d'un air triste et fier, ne pouvant oublier les dernières marques d'attachement que lui avaient données ses camisards.

Le maréchal échangea un rapide coup d'œil avec M. de Lalande, et dit à Cavalier en lui tendant la main :

« Bien, très-bien ! mon jeune ami ; ce sentiment vous honore ; je ne puis que vous applaudir. Mais il se fait tard, et vous savez que j'ai promis à madame de Villars de vous présenter à elle. Elle tient beaucoup à ce que je tienne ma parole ; toute la noblesse, toute la bourgeoisie de Nîmes sont rassemblées là-haut dans les galeries de l'hôtel-de-ville. Il n'y a qu'une voix pour réclamer votre présence. Venez, venez jouir de votre triomphe.

— Mais, monseigneur, — dit Cavalier en hésitant, — je n'ose…

— Venez, venez, beau chevalier timide et discret, » dit en riant M. de Villars.

Et prenant Cavalier sous le bras, il emmena le jeune chef.

Celui-ci suivit le maréchal avec une émotion qu'il est impossible de rendre ; il ne doutait pas que Toinon n'assistât à cette fête. Depuis deux jours elle avait quitté la petite maison des montagnes de la Seranne pour se rendre à Nîmes.

Une foule de fermiers, de bourgeois, de robins et de gentilshommes campagnards encombraient les salons de l'hôtel-de-ville.

Catholiques et protestants semblaient oublier leurs divisions pour se livrer à l'allégresse générale qu'inspirait l'espoir de voir la guerre civile enfin terminée.

Le maréchal eut la plus grande peine à se frayer un passage à travers les curieux pour parvenir auprès de madame de Villars, assise avec plusieurs femmes titrées de Nîmes et de Montpellier dans un espace réservé au haut bout de la galerie pour la noblesse de la province.

Parmi les plus déterminés *béyeurs* de la fête étaient maître Janet et son gendre Thomas Bignol.

Sous le charme d'une admiration contemplative, ils ouvraient des yeux énormes et semblaient pétrifiés. Il fallut que M. de Villars mît légèrement la

main sur l'epaule du parfumeur pour le prier de se déranger.

Maître Janet se retourna précipitamment, et se trouva avec un indicible effroi en face du maréchal, auquel il bouchait incivilement le passage.

Cette position était d'autant plus critique et plus désespérante pour le capitaine bourgeois, qu'il n'avait pas l'espace nécessaire pour faire les respectueuses et profondes salutations dues à un personnage de la qualité de M. de Villars ; il ne pouvait pas même essayer de lui frayer un passage à travers la foule sans s'exposer à tourner incivilement le dos à son excellence, en marchant devant elle.

Accablé sous le poids de tant de malencontreux incidents, maître Janet restait immobile devant le général, sans articuler une parole.

« Voulez-vous bien me permettre de passer, mon cher monsieur? » dit le maréchal.

Maître Janet devint cramoisi; sa voix s'embarrassa, et il répondit sans changer de place :

« Monseigneur, je sais trop ce que je dois à votre excellence pour me permettre de marcher devant elle, et surtout pour me permettre, ce faisant, de tourner le dos à monseigneur ; énorme incivilité que je serais obligé de commettre, car je ne puis m'écarter ni à droite ni à gauche, tant la foule est épaisse.

— Je vous en prie, agissons sans cérémonie, — dit M. de Villars en souriant. — Marchez devant moi, je vous suivrai.

— Pour marcher devant vous, monseigneur, il faudrait vous tourner le dos, et je me ferais plutôt tuer sur la place qne de commettre devant votre excellence cette malséante énormité, » dit intrépidement le parfumeur sans faire un pas.

La curiosité de voir le maréchal rendant la foule pour ainsi dire immobile, M. de Villars fût longtemps resté dans cette position sans une ingénieuse invention du capitaine bourgeois. Celui-ci, après avoir mûrement réfléchi à l'embarras de sa position, eut une idée lumineuse. Tournant à demi la tête vers Thomas Bignol, avec lequel il était à peu près dos à dos, il lui dit à voix basse :

« Mon gendre et lieutenant, avancez tête baissée, percez la foule. Poussez du front et des épaules, des genoux et des coudes, des pieds et des mains; poussez sans scrupule sur cette incivile agglomération de citadins, et, ma foi, s'ils ne s'écartent pas, prenez l'aiguille de votre boucle à chapeau et piquez les récalcitrants vers l'échine; l'endroit est sensible et peut s'attaquer sans danger. Je vous suivrai à reculons, afin de me maintenir, comme je le dois toujours, dans une posture chrétienne et modeste envers son excellence monseigneur le maréchal. »

Avant d'avoir recours au moyen extrême que lui recommandait son beau-père et capitaine, Thomas Bignol voulut sans doute, de crainte de commettre quelque maladresse, expérimenter les intentions du parfumeur; il ôta donc sournoisement la boucle de son chapeau, et, enfonçant légèrement la broche ai-

guë de ce joyau vers l'échine de maître Janet, il lui dit naïvement : « Est-ce bien là que vous voulez que je pique les récalcitrants incivils, mon beau père et capitaine ? »

Le parfumeur montra un courage stoïque digne de Régulus.

Malgré la piqûre, il ne se retourna pas, de peur d'être messéant, et se contenta de dire avec un flegme sublime ces paroles qui rachèteront ses cris de *Sauve qui peut* de la journée de Treviès :

« Oui, c'est bien là qu'il faut piquer, mon gendre et lieutenant, et plût au ciel que j'endurasse moi-même mille fois cette piqûre, pourvu que mes douleurs pussent assurer la libre circulation de monseigneur le maréchal dans les galeries dont il est le plus bel ornement. »

Un sourire approbateur du maréchal accueillit la louange délicate de maître Janet, et Thomas Bignol se mit à l'œuvre pour ouvrir un passage à son excellence.

On ne sait s'il eut recours au procédé dont il venait de faire l'essai sur son beau-père et capitaine ; mais, après des efforts inouïs, prenant un vigoureux point d'appui sur les larges épaules de maître Janet, auquel il s'adossait, Thomas Bignol parvint à ouvrir une sorte de tranchée dans cette foule compacte.

A chaque pas que faisait le maréchal en avant, le parfumeur en faisait un autre en arrière en s'inclinant profondément, suivant et exécutant la lettre de cette recommandation du *Traité de civilité* relative aux saluts extraordinaires :

« En regardant doucement la personne, inclinant » le corps et la vue, reculant et glissant le pied » gauche en arrière, ayant la main droite dégantée » et à chaque pas faisant semblant de la baiser, en- » suite la portant à terre et la reportant modeste- » ment près de la bouche sans la toucher. »

Seulement, comme la distance que chaque salut laissait entre M. de Villars et le parfumeur n'était pas aussi grande que le voulaient les lois de l'éti- quette, maître Janet, pour prouver qu'il savait vivre, répétait à M. de Villars à chaque salut : « Monsei- gneur me pardonnera de n'être point éloigné de lui d'au moins deux pas, ainsi que le veut la bienséance chrétienne, *afin que le salué ne sente pas l'haleine du saluant;* mais votre excellence aura égard à la position désespérée dans laquelle je me trouve.

— Comment donc, mon cher capitaine, — dit en riant M. de Villars, — il est impossible de reculer plus bravement que vous ne le faites là.

— Ah! monseigneur, — dit Thomas Bignol avec son à-propos ordinaire,—ce n'est rien, ça! Il fallait voir mon beau-père et capitaine, saisi de peur, des- cendre la colline du moulin de Treviès en s'enfuyant pendant la bataille. Pour se sauver plus vite, il a percé un gros de nos soldats bien autrement difficile à percer que ces innocents citadins, et, parlant par respect, on aurait dit un vieux lièvre qui... »

Malheureusement Thomas Bignol reçut un violent coup de coude de son beau-père et capitaine qui in- terrompit cette comparaison saugrenue, et qui arra-

cha un cri inhumain au marchand de vert-de-gris.

M. de Villars, arrivant à un endroit de la galerie où la foule était moins intense, se dirigea plus facilement vers l'espace réservé où se tenait la maréchale.

Cavalier cherchait partout des yeux la Toinon ; son cœur se serrait de ne pas la trouver.

Un regard, un sourire de cette femme adorée lui aurait fait oublier les pénibles émotions de cette journée.

Croyant fermement à la parole qu'elle lui avait donnée d'être à lui, il accusait presque Toinon de n'être pas là pour ainsi dire la première, afin de lui témoigner par cet empressement qu'elle était prête à remplir une promesse sacrée.

Par timidité, il n'osait interroger personne et demander si la comtesse de Nerval se trouvait dans la galerie.

Les yeux de la foule étaient fixés sur le jeune Cevenol avec une avide curiosité.

Sa figure juvénile et sa tournure embarrassée répondaient si peu à l'idée que la plupart des spectateurs s'étaient faite de ce terrible chef des partisans, qu'après un rapide examen ils détournaient la vue avec indifférence ou dédain en lui reprochant presque de ressembler si peu au portrait que leur imagination avait rêvé.

Assez insouciant de la curiosité dont il était l'objet, Cavalier ne songeait qu'à l'espoir de rencontrer Toi-

non parmi les femmes qui entouraient madame de Villars.

Celle-ci, dans tout le splendide éclat de sa beauté, avait l'air imposant et froid. Elle ne voyait dans Cavalier qu'un paysan révolté, qu'un chef de féroces fanatiques dont elle détestait d'autant plus l'insurrection que, sans ces graves événements, M. de Villars ne fût pas venu en Languedoc, où la maréchale s'ennuyait mortellement.

Il régnait une sorte de balustrade dorée entre le haut bout et le reste de la galerie de l'hôtel de ville.

En dehors de cette barrière s'arrêtait la foule que M. de Villars et Cavalier avaient eu tant de peine à traverser.

Environ cinquante femmes, très-brillamment parées, assises dans cette enceinte réservée, formaient une sorte de demi-cercle au milieu duquel était la maréchale.

Un assez grand nombre d'officiers des troupes royales, de gentilshommes et de seigneurs de la province, très-magnifiquement vêtus, se tenaient debout derrière les femmes et causaient avec elles appuyées sur le dossier de leurs siéges.

A l'aspect de cette brillante assemblée, la plus brillante qu'il eût jamais vue, et qui tout entière avait les yeux fixés sur lui, Cavalier resta pétrifié sans pouvoir faire un pas pour traverser l'espace qui le séparait du cercle.

Il rougit de honte en pensant à ses vêtements en

désordre, à ses grosses bottes couvertes de poussière et de boue ; il n'osait lever la tête, de peur de rencontrer le regard moqueur ou méprisant de Toinon, qui était sans doute placée parmi ces nobles femmes si belles et si parées.

M. de Villars, le prenant par le bras, lui dit à voix basse « : Allons, allons, mon cher, affrontez donc tous ces beaux yeux, qui vous contemplent; faites-les, morbleu, se baisser à leur tour. Regardez ces belles curieuses comme vous regardez l'ennemi. Je vous jure que plus d'un coup d'œil furtif et plus d'un tendre sourire vous remercieront de votre audace. »

A ces bienveillantes paroles du maréchal, le Cevenol releva la tête ; mais son étrange embarras semblait déjà si ridicule, que plusieurs femmes se retournèrent vers les hommes qui causaient avec elles, en leur montrant Cavalier d'un air moqueur, et en dissimulant à peine sous l'éventail leur grande envie de rire.

Honte et misère de l'humanité ! Cavalier était resté jusqu'alors presque insensible aux reproches de sa conscience, et cette dédaigneuse raillerie de gens qu'il ne connaissait pas, qu'il ne devait, sans doute, jamais revoir, éveilla dans son âme les plus douloureux remords.

Pour la première fois il maudit, il détesta l'orgueil qui l'avait toujours dominé ; pour la première fois, il regretta avec une profonde amertume ses ambitieuses velléités d'atteindre une position dans

laquelle il serait toujours déplacé par la rusticité de son éducation, malgré les heureux hasards qui pourraient servir sa superbe.

En comparant sa gaucherie stupide et honteuse, ses vêtements sordides, à l'élégance et aux manières si impertinemment aisées des gens qui composaient ce cercle brillant, il sentit son envie, sa haine se réveiller plus violentes que jamais contre un parti qu'il avait si valeureusement combattu, et auquel pourtant il venait de se soumettre.

Vain désespoir! il avait abandonné sa cause pour venir au-devant de ces humiliations, il était obligé de les dévorer en silence. « Oh! — se disait-il avec une rage concentrée, — ce n'était pas la rougeur de la honte qui me montait au front, lorsqu'à Treviès je culbutais les soldats de ce maréchal de France, qu'à cette heure je suis, les yeux baissés comme un criminel! Ces hommes insolents, ces femmes méprisantes, ne penseraient guère à railler ma figure et ma contenance, si j'étais entré ici l'épée d'une main et une torche de l'autre, à la tête de mes camisards!

» Malédiction sur moi! que puis-je maintenant? Rien, rien, tout souffrir, tout endurer de ces gens qui, hier encore, tremblaient à mon nom! Et elle? celle pour qui j'ai trahi mes frères, où est-elle? Peut-être là, cachée derrière son éventail, et se riant aussi de moi! »

Puis, comme s'il eût rougi de blasphémer la seule espérance qui lui restât, il ajouta :

« Non, non, maintenant, au lieu de l'accuser, je lui sais gré de s'être tenue à l'écart, de n'être pas ici. L'instinct de son cœur l'aura sans doute avertie de tout ce que j'aurais à souffrir dans cette circonstance; elle aura senti que sa présence m'aurait rendu ces peines plus cuisantes encore. »

Puis il éprouva une sensation étrange :

Elle tenait du songe.

Les objets extérieurs semblèrent matérialiser, pour ainsi dire, à sa vue, les idées que lui inspiraient ses remords.

La foule de bourgeois et d'artisans qui se pressait dans la galerie, en dehors de la balustrade près de laquelle il restait immobile, roulant son chapeau entre ses mains, lui représentait le peuple dont il faisait partie, et des rangs duquel il voulait sortir.

L'espace qui le séparait de la brillante noblesse assise autour de la maréchale, était la distance morale qu'il devait franchir pour arriver au terme de son ambition.

Enfin, les regards insultants et hautains des sommités aristocratiques de cette réunion lui prédisaient les mépris qui devaient l'accueillir dans une sphère où il serait toujours déplacé.

Pendant que ces idées se succédaient dans l'esprit de Cavalier, en moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire, son attitude, son embarras, devenaient de plus en plus ridicules. M. de Villars lui dit à voix basse :

» Du courage donc ! songez que c'est votre entrée dans le monde, et que l'avenir dépend de la façon dont vous vous y présenterez la première fois. Allons, morbleu ! la tête haute, le regard hardi ; et paraissez ce que vous êtes ! »

Ces paroles donnèrent un peu d'assurance au Cevenol ; il fit un violent effort sur lui-même, abandonna la balustrade, et s'avança sur le parquet à côté du maréchal, qui lui donnait familièrement le bras pour le conduire auprès de madame de Villars.

Tout à coup celle-ci, sans doute impatientée de la lenteur de cette présentation, qui lui était très-désagréable, s'adressant au Cevenol du bout de l'espèce de salon où elle était retranchée, lui dit d'une voix haute et fière, avec un air de tête des plus dédaigneux :

« Mais avancez donc, monsieur Cavalier ; savez-vous que vous vous faites furieusement désirer ? »

Ces mots retentirent au milieu du profond silence que gardaient les spectateurs bourgeois pressés près de la balustrade, et firent un moment cesser les chuchotements de la noblesse.

Cavalier, étourdi de cette apostrophe, fit un mouvement pour s'arrêter, trébucha sur le parquet ciré, s'embarrassa dans ses éperons et faillit à tomber en entraînant M. de Villars dans sa chute.

Heureusement le maréchal retint Cavalier, qui reprit bientôt son équilibre.

Cet accident puéril causa une explosion de rires

d'autant plus immodérés parmi plusieurs hommes et plusieurs femmes du cercle, qu'elle avait été plus longtemps contenue.

Madame de Villars elle-même ne put s'empêcher de partager l'hilarité générale.

La coupe déborda, Cavalier, pâle de rage, quitta brusquement le bras du maréchal, redressa fièrement la tête, et l'œil étincelant de colère, frappant du pied avec violence et sans trébucher cette fois, il s'écria en regardant les rieurs avec audace :

« Monsieur le maréchal peut vous dire, messieurs les gentilshommes, qu'à la journée de Treviès je marchais ferme et droit! Ici le pied me glisse... il ne me glisserait pas ailleurs... si vous le voulez, je vous le prouverai! »

En prononçant ces paroles avec une énergique indignation, l'attitude et la physionomie de Cavalier étaient aussi fières, aussi hardies, que naguère elles étaient humbles et ridiculement empêchées.

Un moment il domina cette brillante assemblée, qui baissa les yeux devant son regard intrépide.

Cette première et involontaire émotion passée, chacun réfléchit qu'après tout les paroles du Cevenol n'étaient qu'une sorte de fanfaronnade impuissante et de mauvais goût dans un rebelle qui venait de faire si solennellement acte de soumission envers le roi.

Les femmes se remirent à chuchoter sous leurs éventails pour rire de plus belle de la grossièreté de

ce paysan qui venait rappeler sa victoire d'une manière si choquante pour M. de Villars.

Les hommes prirent un air de dédain glacial.

L'un des seigneurs les plus considérables, après s'être consulté quelques minutes à voix basse avec deux ou trois officiers, dit à M. de Villars, d'un ton rempli de déférence et de dignité :

« Monsieur le duc, nous savons trop les profonds respects que nous devons à madame la duchesse de Villars pour oser répondre ici à la provocation qu'on s'est permis de faire devant madame la maréchale.

M. de Villars, voulant étouffer à tout prix une discussion irritante et dangereuse, répondit gaiement :

« Ma foi! messieurs, au risque de manquer d'égards envers madame de Villars, je me range du parti de M. Cavalier ; lui et les siens sont pour nous des amis d'autant plus précieux qu'ils ont été des ennemis plus redoutables, et je suis sa caution, envers et contre tous, qu'à la première bataille que nous livrerons contre les Impériaux, il marchera, comme il vous l'a dit, aussi ferme et aussi droit qu'à Treviès. » Puis, se tournant vers la maréchale, il dit avec une sorte de brusquerie feinte et gracieuse : « C'est votre faute aussi, madame, et celle de toutes ces dames. Sans doute notre chute pourrait vous être imputée ; pourquoi êtes-vous si belles à voir? Quand on admire les astres, on ne pense guère à regarder à ses pieds... Ces messieurs, qui ont le bonheur de vous contempler depuis quelque temps, sont

habitués à l'éclat qui nous a tout d'abord éblouis. » Puis, prenant un ton sérieux et presque solennel, M. de Villars ajouta, en présentant Cavalier à la maréchale : « J'ai l'honneur de vous présenter, madame, le vainqueur de Treviès ; je suis consolé de ma défaite, puisque j'ai conquis au roi, à la France, la vaillante épée qui m'a si bravement combattu. »

Cavalier avait eu le temps de se remettre un peu de son émotion pendant que le maréchal parlait.

Il fit un salut respectueux à madame de Villars.

Celle-ci, inclinant légèrement la tête, lui dit très-froidement :

« Je suis bien aise de vous voir, monsieur Cavalier. J'ai appris avec plaisir votre soumission à Sa Majesté. Je ne doute pas que les loyaux services que vous pouvez rendre au roi ne lui fassent pardonner vos torts passés. »

M. de Villars regarda sa femme en fronçant imperceptiblement le sourcil, pour lui faire comprendre que l'accueil qu'elle faisait à Cavalier était trop sec et trop hautain.

Madame de Villars n'eut pas égard à cette recommandation muette ; se penchant à l'oreille d'une femme assise à ses côtés, elle lui dit quelques mots à l'oreille, pendant que Cavalier, debout, la tête baissée, ne trouvant pas une parole à répondre, sentait son embarras renaître et redoubler.

M. de Villars crut sans doute que cette scène avait assez duré.

La soumission volontaire de Cavalier était ainsi solennellement accomplie aux yeux de presque toute la noblesse et de la haute bourgeoisie du Languedoc.

Le maréchal savait que, d'un moment à l'autre, le retour des religionnaires qui avaient assisté à l'entretien de Cavalier et de sa troupe dissiperait les illusions que nourrissait encore la population relativement au rétablissement de l'édit de Nantes.

Il crut devoir se retirer, ainsi que madame de Villars et les principaux membres de la noblesse, avant que cette fâcheuse nouvelle n'eût pénétré et assombri la fête.

Il dit quelques mots en espagnol à madame de Villars qui se leva.

Tout le cercle l'imita.

Le gentilhomme le plus titré de cette réunion offrit la main à la maréchale. M. de Villars, avant d'offrir la sienne à la femme la plus qualifiée de la noblesse, se pencha vers Cavalier d'un air mystérieux, et lui dit à l'oreille :

« Il y a en bas une personne que vous serez bien heureux de revoir. Une si tendre et si touchante entrevue couronnera dignement cette belle journée. Mon secrétaire va vous conduire dans l'appartement où elle vous attend. Allez, allez, je vous reverrai plus tard pour convenir de notre voyage à Versailles. »

Puis, les portes du fond de la galerie s'ouvrirent; la maréchale et sa suite disparurent.

Un homme vêtu de noir s'approcha de Cavalier et lui dit :

« Monseigneur m'a ordonné de vous conduire au rez-de-chaussée, monsieur.

— Je vous suis, » s'écria Cavalier, qui oublia tous ses chagrins en pensant qu'il allait enfin revoir Toinon.

Le Cevenol et son guide abandonnèrent la galerie où restèrent les bourgeois, et descendirent un escalier intérieur qui conduisait au rez-de-chaussée.

L'esprit de Cavalier était si mobile, son amour pour la Psyché si profond, que la seule pensée de retrouver cette femme enchanteresse effaça le souvenir des humiliations qu'il venait de subir, des reproches amers qu'il venait de s'adresser.

Un moment courbé sous le poids des dédains dont il avait si cruellement souffert, son indomptable orgueil s'exaspéra de nouveau. Il se rappela avec fierté qu'il avait intrépidement jeté un défi aux gentilshommes, il lui sembla que quelques femmes l'avaient alors contemplé avec une sorte d'admiration.

Obligé de s'avouer la gaucherie de ses manières, il se dit que tout autre eût été aussi embarrassé que lui en paraissant pour la première fois devant cette imposante assemblée ; mais que, cette émotion dissipée, il serait désormais plus hardi.

L'espérance, l'ambition, l'amour, vinrent encore égarer et exalter son imagination glorieuse.

Dans le peu de temps qu'il mit à descendre de la galerie au rez-de-chaussée, ses impressions changèrent complétement.

Autant elles avaient été douloureuses, amères, violentes, désespérées, autant elles étaient douces, tendres, radieuses.

Toinon n'allait-elle pas être à lui! Cette grande dame, si belle, si noble, n'allait-elle pas lui donner sa main, à lui, pauvre paysan cevenol; à lui, dont la tournure était si ridicule; à lui, qui glissait sur le parquet; à lui, dont on se moquait?

Quelle vengeance plus éclatante pouvait-il tirer de tant de mépris? Avec quel orgueil écrasant il dirait à ces nobles insolents : Vous m'avez raillé et elle m'a préféré à vous!

Avec quel dédain il dirait à ces femmes : Vous m'avez raillé, et elle est plus belle que vous, plus noble que vous, et elle m'aime; maintenant, ce n'est plus le mépris, c'est l'envie, c'est la jalousie que je vous inspire.

La réaction de ces pensées eut une telle influence sur la physionomie de Cavalier, qu'au moment où son guide ouvrit la porte de l'appartement du rez-de-chaussée, les traits du Cevenol exprimaient une sorte de bonheur confiant qu'il est difficile d'exprimer.

La porte ouverte, le secrétaire se retira.

Cavalier entra précipitamment en s'écriant :

« Enfin, mon Dieu! je vous revois! »

Mais que devint-il, lorsqu'à la clarté d'une lampe

il reconnut son père, Jérôme Cavalier, le vieux fermier de Saint-Andéol, qui, depuis deux ans, était prisonnier des catholiques !

---

## LXI.

### LES RÉVÉLATIONS.

La scene se passe dans une vaste piece du rez-de-chaussée de l'hôtel-de-ville de Nimes. — Les fenêtres de cet appartement s'ouvrent sur la place publique. — A travers les rideaux à demi fermés, on voit la lueur des feux de joie ; mais les cris d'allégresse ont cessé. — Jérôme Cavalier est pâle et vêtu de noir. Ses cheveux sont devenus tout blancs. Sa physionomie est sévère, presque menaçante. — Cavalier, en voyant son père, reste frappé de stupeur. — Le fermier, un moment ému, passe sa main sur son front, et bientôt son visage a repris son expression d'austère impassibilité.

CAVALIER, *à part, baissant la tête avec un accent de crainte.* — Mon père ! *(Il fait un mouvement pour se jeter dans les bras de son père; mais le vieillard étend vers lui sa main gauche comme pour le repousser. Cavalier reste immobile et attache sur son père un douloureux regard.)*

LE PÈRE. — Depuis deux ans, depuis le jour où le Seigneur m'a retiré l'épouse qu'il m'avait donnée, je suis prisonnier ; j'ai appris que mon fils était devenu

l'un des chefs d'une insurrection coupable. Je lui avais défendu de prendre les armes : pourquoi m'a-t-il désobéi ?

CAVALIER, *à part.* — Toujours inflexible! Dans ces événements, dans ces combats peut-être glorieux pour moi, il ne voit qu'une atteinte à son autorité paternelle ; sa voix me trouble et m'impose, comme elle me troublait, comme elle m'imposait autrefois.

LE PÈRE. — Mon fils m'a-t-il entendu?

CAVALIER, *avec une fermeté respectueuse.* — J'ai pris les armes pour venger la mort de ma mère, la mort de mon aïeule, que les catholiques avaient traînées sur la claie. J'ai pris les armes pour vous venger, vous, mon père, qu'on emmenait dans les ceps. J'ai pris les armes pour empêcher la destruction de nos temples, pour venger le massacre de nos frères.

LE PÈRE. — De quel droit mon fils s'est-il révolté contre la volonté de Dieu, quand moi je m'y soumettais, quand je courbais la tête en pleurant une épouse, quand je présentais mes mains aux liens dont on les chargeait? De quel droit mon fils redressait-il un front impie vers le ciel pour lui demander compte de la mort de sa mère et de ma captivité?

CAVALIER. — C'était, je crois, faire le devoir d'un fils, mon père.

LE PÈRE. — C'était élever un doute sacrilége sur la justice du Seigneur! La vengeance lui appartient! elle n'appartient pas à l'homme.

CAVALIER. — Mais nos temples qu'on renversait!

LE PÈRE. — Si l'Éternel a permis aux Moabites de renverser la voûte de nos temples, glorifions-le sous la voûte impérissable du firmament. La force de la foi est dans la prière; elle n'est pas dans les murs de l'édifice.

CAVALIER. — Mais nos frères qu'on massacrait sans pitié!

LE PÈRE. — Le chrétien bénit le martyre que le Seigneur lui envoie. Il meurt en pardonnant son bourreau.

CAVALIER. — Mais le bourreau ne se lasse pas de frapper.

LE PÈRE. — Il se lassera, si le fidèle ne se lasse pas de souffrir.

CAVALIER. — Mais depuis trois siècles les bourreaux ne se lassent pas, mon père, et la résignation a son terme.

LE PÈRE, *avec indignation.* — La résignation a son terme!... Ainsi, la résignation de ceux qui souffrent pour notre religion serait à sa fin au bout de trois siècles? Ainsi, celui qui aurait entrepris de compter les étoiles du ciel ou les grains de sable de la terre, dirait: Hélas! la tâche est trop lourde, quand il aurait compté trois!

CAVALIER. — Mon père ! mon père ! quelle désolante image ! N'en serions-nous que là de nos souffrances ?

LE PÈRE, *avec une ironie amère.* — Faible cœur, faible esprit, qui ne songe qu'au présent, qui n'entend pas retentir autour de lui l'écho sans fin de cette parole : l'*éternité !* Faible cœur, faible esprit ; il ne voit pas que, lors même que le martyre de notre cause durerait autant de milliers de siècles qu'il y a de grains de sable sur la terre, qu'il y a d'étoiles au ciel, ce martyre ne serait encore qu'un jour, qu'une heure, qu'une minute d'épreuve, si on compare sa durée à l'éternité de bonheur dont le Seigneur récompense ses élus quand ils ont souffert pour lui.

CAVALIER *baisse la tête ; long silence.* — Je n'ai pas été le seul à prendre les armes : nos populations m'ont suivi.

LE PÈRE. — Mon fils devra rendre un terrible compte à Dieu de l'égarement de ces malheureux insensés. (*Silence.*) Mais les faits sont accomplis ; l'orgueil du commandement a séduit, a perdu mon fils. Depuis deux ans qu'il a pris les armes, bien du sang a coulé. Le Languedoc est couvert de ruines, les campagnes sont ravagées, le commerce est anéanti, la misère est partout ; la révolte a une aussi large que terrible part dans les malheurs. Qu'a-t-elle obtenu en retour, à cette heure, après tant de désastres ? en quoi le sort de nos frères a-t-il

changé? quels sont les temples que l'on a rebâtis? où sont les droits qu'on leur a rendus? *(Avec ironie.)* Mon fils a remporté, dit-on, de brillantes victoires : quel en est le résultat? *(Cavalier baisse la tête avec accablement.)* Mon fils me dira peut-être que le pouvoir nous a fait quelques concessions; que sais-je? que l'édit de Nantes est de nouveau promulgué? Et quand cela serait, ne sait-il pas lire dans le passé? ne sait-il pas qu'aujourd'hui reniera hier, que la promesse de la veille sera oubliée le lendemain?

CAVALIER. — Que peut-on contre le parjure, mon père? Quel est le plus coupable, de celui qui trompe ou de celui qui est trompé?

LE PÈRE. — Le plus coupable? le vrai coupable? c'est celui qui ose engager une lutte homicide contre la volonté du Seigneur; c'est celui qui se révolte dans sa douleur, parce que l'Éternel, dans sa juste colère, n'a pas encore dit : *Assez*. Le vrai coupable, c'est l'insensé, c'est l'impie, c'est l'orgueilleux qui, après avoir fait couler des flots de sang, n'a conquis que des vanités, que des promesses menteuses. Le vrai coupable, c'est mon fils, qui, arrivé au terme de cette lutte sacrilége, en reconnaît l'abominable vanité, et ose s'en glorifier. Qu'il me réponde, qu'il soit sincère, et ses réponses tourneront contre lui. Il sera puni par son propre péché.

CAVALIER, *à part.* — Hélas! il ne sait pas combien ses reproches sont fondés! S'il connaissait!...

(*Cachant son front dans ses mains.*) Ah ! je suis épouvanté ! (*A ce moment, le silence qui régnait sur la place est interrompu par un murmure croissant; des cris menaçants se font entendre, et bientôt on distingue ces cris :*) Maudit soit le traître ! maudit soit Jean Cavalier !

JEAN CAVALIER, *à part.* — Qu'entends-je ? (*Avec amertume.*) Ceux qui ont assisté à mon entrevue avec ma troupe sont de retour. Maintenant le peuple sait tout. Quelle cruelle déception pour les folles espérances des nôtres ! Quel va être leur désespoir, leur rage ! (*Les cris redoublent.*)

LE PÈRE. — Quels sont ces cris ?

CAVALIER, *avec angoisse.* — Je ne sais... quelque rixe peut-être. (*Le père court à la fenêtre avec anxiété. Les clameurs redoublent de violence. Une pierre lancée du dehors brise un carreau. L'on entend alors crier distinctement :* Maudit soit Cavalier ! maudit soit le traître !

LE PÈRE *répète presque machinalement :* — Maudit soit Jean Cavalier ? maudit soit le traître ?

CAVALIER. — Malheur à moi !

LE PÈRE, *avec une douloureuse indignation.* — Traître !... Maudit !... Jean Cavalier !

CAVALIER. — Mon père !

LE PÈRE, *cachant son front dans ses mains.* — Notre nom maudit !... notre nom !

CAVALIER. — Si vous saviez...

LE PÈRE, *levant les mains au ciel.* — Encore cette épreuve, mon Dieu! Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi!

CAVALIER, *d'un air suppliant.* — Mon père, je ne suis pas coupable. Nos frères s'étaient abusés sur les promesses qu'ils supposaient qu'on m'avait faites; ils connaissent maintenant la vérité, maintenant leur désespoir éclate.

LE PÈRE, *avec accablement.* — Notre nom déshonoré... Oh! ma vieillesse! oh! infamie!

CAVALIER. — Déshonoré! non, non, mon père! J'ai pu être imprudent, téméraire, mais jamais je n'ai failli à l'honneur, jamais!

LE PÈRE. — O mes pressentiments! L'orgueil, l'infernal orgueil l'a perdu peut-être.

CAVALIER. — Par pitié! écoutez-moi. (*Les cris redoublent de violence.*)

LE PÈRE, *après un long silence, semble avoir dompté son émotion, il est d'un calme glacial.* — La voix du peuple est presque toujours la voix de Dieu. Elle accuse mon fils, elle le maudit; elle élève dans mon esprit de fatales préventions contre lui. Si mon fils est criminel, il expiera ses crimes; il sera puni.

CAVALIER. — Mon père, ne croyez pas...

LE PÈRE. — Le Seigneur a voulu que la paternité

fût un sacerdoce : elle donne des joies ineffables, elle impose des devoirs terribles.

CAVALIER. — Mon père, écoutez-moi !

LE PÈRE. — Sacrilége est la faiblesse qui absout le coupable, sacrilége est l'iniquité qui condamne l'innocent. J'entendrai donc mon fils, il me parlera sans feinte ; mentir à cette heure serait mentir au bord de la tombe.

CAVALIER. — Que dit-il ?

LE PÈRE. — En quoi mon fils a-t-il trahi nos frères ? en quoi est-il le serviteur de Pharaon ? Qu'il parle, je l'écoute.

CAVALIER. — Éphraïm, en n'exécutant pas mes ordres, a rendu la guerre impossible. J'ai demandé une entrevue à M. de Villars, je lui ai promis de déposer les armes s'il nous rendait la liberté de conscience, s'il nous accordait des villes de sûreté. Il m'a prouvé que mes prétentions n'étaient pas réalisables ; il m'a offert pour ma troupe les avantages que je réclamais pour la cause protestante en général, à la condition que mes soldats formeraient deux régiments dont j'aurais le commandement avec le grade de mestre-de-camp et d'autres grâces que me proposait le roi, si je voulais le servir.

LE PÈRE. — Seigneur, ils connaissent donc bien son orgueil !

CAVALIER. — Mon père, par grâce ! écoutez-moi. Ne voulant pas que ma soumission fût stérile, me

croyant sûr de la volonté de mes gens, j'ai accepté pour eux les offres que me faisait le maréchal ; lui promettant que si ma troupe refusait de déposer les armes, je me soumettrais seul. Je l'ai juré sur Dieu, je l'ai juré sur l'honneur.

LE PÈRE. — Mon fils s'est donc soumis seul ?

CAVALIER. — Oui, mon père ; mes soldats ne veulent pas déposer les armes avant que l'édit de Nantes ne soit rétabli.

LE PÈRE. — La soumission de mon fils est tardive, mais elle est méritoire. Je ne parle pas du grade qui a été proposé à mon fils : une telle proposition est une injure.

CAVALIER, *avec embarras*. — Mon père....

LE PÈRE. — Le peuple traite mon fils de serviteur de Pharaon, parce que nos frères croient sans doute qu'il a accepté cette ignominieuse faveur !

CAVALIER. — Servir le roi est-il donc une ignominie, mon père ?

LE PÈRE. — Mon fils ne peut pas me faire une telle question. C'est déjà une flétrissure pour lui que d'avoir été soupçonné d'accepter une grâce de la part du bourreau des siens. Il faut que mon fils désabuse nos frères. Il va se montrer à cette fenêtre, là il dira à haute voix qu'il n'est ni traître ni infâme, qu'il s'est soumis à la force, qu'il a volontairement courbé son front devant un pouvoir tyrannique, ainsi que l'ordonne le Seigneur ; mais qu'il n'a jamais eu l'abomi-

nable pensée de se rallier à ce pouvoir et d'approuver, par un rapprochement sacrilége, les horribles persécutions dont la cause protestante a été victime. (*Il marche vers la fenêtre.*) Venez, mon fils...

CAVALIER, *embarrassé* — Mon père, je ne puis.

LE PÈRE. — Venez.

CAVALIER. — Mon père, c'est impossible.

LE PÈRE. — Impossible ?

CAVALIER. — Je n'ose, je ne puis faire cette déclaration.

LE PÈRE. — Elle est indispensable ; mon fils ne doit pas, par une fâcheuse timidité, laisser planer sur lui un si exécrable soupçon. Venez.

CAVALIER. — Eh bien !... cette déclaration serait un mensonge.

LE PÈRE. — Un mensonge ?

CAVALIER. — Ce grade.... ces honneurs....

LE PÈRE. — Ce grade, ces honneurs ?

CAVALIER. — Je les ai acceptés.

LE PÈRE, *avec indignation.* — Malheureux !

CAVALIER. — Mon père !

LE PÈRE. — O mon Dieu ! je le savais bien ! l'orgueil devait le perdre !

CAVALIER. — En me soumettant, je croyais agir selon vos ordres.

LE PÈRE, *avec une explosion d'indignation.* — Selon mes ordres ! Honte ! blasphème ! Selon mes ordres !... Vous ordonner la soumission du martyre envers un pouvoir sanguinaire, était-ce vous ordonner de trafiquer de votre révolte pour assouvir votre ambition infernale ? Vous ordonner de tendre à la hache un front résigné et de pardonner à vos bourreaux, était-ce vous ordonner de conclure un marché infâme avec les persécuteurs de vos frères ? Malheur ! malheur ! Ce n'est donc pas le remords de faire couler le sang par une révolte insensée qui lui a dicté cette soumission hypocrite et sacrilége, ce sont les plus abominables passions, je n'en doute plus. (*Avec une douleur profonde.*) Il est donc vrai, c'est un traître ! Oh mon Dieu ! mon Dieu !

CAVALIER. — Mon père, je vous le jure, c'est le désir de mettre fin à la guerre, c'est le douloureux chagrin de voir tant de désastres s'appesantir sur notre pays, c'est enfin le ressouvenir de vos sages conseils qui seul m'a décidé, croyez-moi !...

LES MÊMES. — TOINON entre précipitamment suivie de Taboureau. Elle est pâle, ses vêtements sont en désordre, son air est égaré. — Le père de Cavalier regarde la Psyché avec étonnement.

TOINON, *à Cavalier.* — Tancrède ! où est Tancrède ? qu'avez-vous fait de Tancrède ?

TABOUREAU, *à Toinon.* — Calmez-vous, Psyché ! calmez-vous. Je suis sûr que Florac ne court aucun

danger; toutes ces craintes sont un jeu de votre imagination.

CAVALIER, *à part.* — Elle ici... dans ce moment!... Ah! c'en est trop... Si mon père!...

TOINON, *à Cavalier.* — Tancrède? qu'avez-vous fait de Tancrède? Je sors de chez M. de Villars, il ne l'a pas encore vu! Pourquoi n'est-il pas à Nîmes?

CAVALIER, *étonné.* — Tancrède?

TABOUREAU, *embarrassé.* — Elle veut vous parler du marquis de Florac, seigneur mestre-de-camp. Tancrède est son nom de baptême. (*A part.*) Tâchons de le distraire. (*Haut.*) Ce nom est un peu héroïque, comme vous voyez. Toinon s'intéresse au marquis, parce qu'il était prisonnier comme nous. Vous comprenez, le malheur rend pitoyable... et alors...

TOINON, *à Cavalier.* — Encore une fois, où est Tancrède? Depuis deux jours il devrait être ici.... Où est-il, où est-il, où est-il? Oh! parlez... je ne puis supporter une minute de plus cette mortelle angoisse... ma vie est attachée à sa vie... Où est-il?

CAVALIER, *stupéfait, à Taboureau.* — Le marquis de Florac? Elle parle ainsi du marquis de Florac! Quel intérêt lui porte-t-elle donc, mon Dieu?

TOINON, *s'approchant de Cavalier.* — Quel intérêt je porte à Tancrède, à mon Tancrède!

TABOUREAU, *à Toinon.* — Silence! par le ciel!

silence! Vous ne songez donc pas à ce que vous dites?

CAVALIER, *stupéfait.* — Son Tancrède! mais c'est un mensonge!

LE PÈRE. — Comme il regarde cette femme!..... Quelle est-elle?... Oh! je tremble... que vais-je apprendre encore? (*Pendant toute cette scène Jérôme Cavalier reste immobile.*)

CAVALIER, *passant sa main sur son front.* — Votre Tancrède, dites-vous?... Florac, votre Tancrède?...

TABOUREAU, *à Toinon.* — Ayez donc pitié de lui, tigresse!

CAVALIER. — Florac! ce misérable! ce lâche à qui j'ai fait grâce dans ma colère!

TOINON, *avec violence.* — Tancrède un lâche! un misérable! Cet outrage part de trop bas, Tancrède est placé trop haut pour en être atteint. Oh! puisque vous joignez l'insulte au parjure, il n'est plus temps de feindre; nous ne sommes plus ici dans vos montagnes, à votre merci.

CAVALIER, *stupéfait.* — Il n'est plus temps de feindre!

TOINON. — Si, malgré votre parole, vous osiez le retenir prisonnier, le maréchal saurait bien vous forcer de rendre la liberté à M. de Florac; il me l'a promis, il me l'a juré; c'est pour délivrer Tancrède

d'entre vos mains, c'est pour lui sauver la vie, que j'ai consenti à jouer près de vous un rôle infâme!

CAVALIER, *regardant Toinon d'un air égaré.* — Un rôle infâme!

LE PÈRE. — Que veut dire cette femme? Quel est ce mystère que je n'ose pénétrer?

TABOUREAU, *vivement à Toinon.* — Oser lui dire de telles choses! Mais vous voulez donc qu'il vous tue?

TOINON. — Eh! que m'importe! Tancrède me vengera! Tancrède! je veux Tancrède! Depuis deux ans j'ai tout souffert, j'ai tout bravé pour le revoir, et je le perdrais au moment suprême qui doit me payer de tant de sacrifices! Oh! non, non, mon Dieu! c'est impossible. (*Elle fond en larmes et cache sa tête dans ses mains.*)

CAVALIER. — Des larmes? des larmes?

TABOUREAU, *à Cavalier qui, les bras croisés, regarde fixement Toinon.* — Ne l'écoutez pas, seigneur mestre-de-camp, ne l'écoutez pas, les émotions de la captivité ont tellement bouleversé la pauvre femme, que sa tête... (*Bas à Cavalier.*) Entre nous, son esprit est un peu dérangé. Ne faites pas attention à ce qu'elle dit. (*Voyant le père de Cavalier s'avancer à pas lents et les bras croisés sur sa poitrine, Taboureau va à lui et lui dit tout bas* :) Et vous, mon cher monsieur, au lieu de rester là comme un therme, aidez-moi donc, morbleu!

puisque vous connaissez Cavalier, emmenez-le vite; moi, de mon côté, je vais tâcher d'emmener la Psyché. Vous ne savez pas quels malheurs pourraient résulter de cette fatale rencontre. Il y a de l'amour sous jeu, et un amour diabolique, non pas de sa part à elle, mais de la part de ce pauvre Cavalier, qui a donné en plein dans le panneau... Dame... que voulez-vous? on est jeune, ardent, ambitieux; mais voici le quart d'heure de Rabelais, et je tremble, car une fois que la tête de la Psyché est partie, le diable ne l'arrêterait pas. Si, comme je n'en doute pas, vous avez été amoureux, vous comprendrez cela; mais emmenez Cavalier, pour Dieu, emmenez-le... Trouvez un prétexte, proposez-lui une partie de lansquenet ou de quinola, proposez-lui tout ce que vous voudrez, mais, pour Dieu! emmenez-le.

LE PÈRE *jette un regard foudroyant sur Taboureau sans lui répondre.* Je ne savais donc pas tout! De quel piége cet homme veut-il parler? Mon fils était ambitieux, dit-il : qu'a de commun cette femme avec son ambition? Seigneur, donnez-moi le courage de tout entendre.

CAVALIER, *regardant toujours la Psyché fixement et d'un air égaré.* — Je ne sais pas où je suis, je ne sais si je veille, je ne sais si je suis le jouet d'un songe. Mais non, non, je vous vois, vous êtes là, c'est bien vous, et pourtant, tout à l'heure, je ne sais pourquoi j'ai ressenti un froid mortel, je ne sais pourquoi j'ai eu comme un vertige; il m'a semblé

entrevoir un sanglant abîme... De vagues, d'horribles soupçons ont passé dans mon esprit comme une vision effrayante. (*Riant avec une sombre ironie.*) Mais, en vérité, je ne sais pourquoi ces folles terreurs m'assiégent; c'est la fatigue, c'est l'accablement sans doute qui les cause. Depuis deux jours, j'ai tant éprouvé, j'ai tant souffert!... ma raison se sera un moment égarée. Ne m'avait-il pas semblé que vous aviez parlé d'un rôle infâme que vous auriez joué auprès de moi? J'étais insensé. Qu'est-ce que ces paroles peuvent signifier? Rien, rien, n'est-ce pas? Mais vous ne répondez pas. Oh! répondez, répondez-moi donc. Vous n'avez pas dit cela, c'est impossible. Venez, venez, je vais vous dire pourquoi vous ne pouvez pas m'avoir trompé. (*Il la prend et la mène à la fenêtre qu'il ouvre violemment. On voit, à la lueur du feu de joie qui s'éteint, la place remplie de monde. On entend des rumeurs, de nouveaux cris : Cavalier, traître et maudit!*) Vous voyez cette foule menaçante, n'est-ce pas? Vous entendez ses cris? Ce sont mes frères qui me maudissent, ils m'appellent traître, car je les ai abandonnés. Ce n'est pas tout : une femme m'aimait. Elle était jeune, elle était belle, elle m'aimait avec la pieuse, avec l'inaltérable tendresse d'une mère. Cette femme avait été déshonorée par le marquis de Florac, mais elle était restée si pure, si sublime, elle m'avait donné tant de preuves de saint et de profond amour, qu'un jour je lui avais juré, à la face du ciel et des hommes, de la prendre pour épouse. Eh bien! ce

serment sacré, je l'ai parjuré; cette femme céleste, je l'ai foulée aux pieds, j'ai eu la sacrilége audace de lui reprocher d'être coupable du crime dont elle était victime. Eh bien! maintenant, comprenez-vous? Pour qui ai-je été traître? C'est pour vous! Pour qui ai-je outragé cette femme que j'avais juré de prendre pour épouse, devant Dieu et devant les hommes? C'est pour vous, c'est pour vous! Eh bien! dites maintenant, serait-il possible que vous m'ayez trompé? Non, non, comtesse de Nerval, vous avez juré de me donner votre main. Vous tiendrez votre promesse, voyez-vous; par l'enfer! vous la tiendrez.

TOINON. — Mais le marquis de Florac, où est-il?

LES MÊMES. — ISABEAU entre lentement et reste immobile à quelques pas de la porte.

ISABEAU. — Le marquis de Florac a expié son crime.

CAVALIER. — Isabeau!

TABOUREAU. — La Cevenole! notre guide d'Alais!

TOINON, *courant à Isabeau.* — Le marquis de Florac, dites-vous? Où est-il? où est-il?

ISABEAU, *montrant un médaillon à la Psyché.* — Connais-tu ce médaillon?

TOINON. — Le portrait de sa mère qu'il ne quittait jamais. (*Le portant à ses lèvres avec passion.*) Il

est ensanglanté! son sang, son glorieux sang peut-être! Tancrède, mon Tancrède! (*Avec un accent déchirant.*) Je ne le verrai plus. (*A Isabeau.*) Mais non, non, tu me trompes, tu mens, c'est un jeu cruel; Tancrède vit, il est prisonnier, il est blessé, mais il vit.

ISABEAU *regarde fixement Toinon, et ajoute avec un rire féroce :* — Tu l'aimais donc? Ah! tant mieux si sa mort me venge! et elle te frappe aussi.

CAVALIER, *avec un éclat de joie sauvage.* — Florac est-il mort? qui l'a tué? Il avait un sauf-conduit de moi.

TOINON, *à Isabeau.* — Un sauf-conduit! vous voyez bien, il avait un sauf-conduit. Cessez ce jeu cruel. Vous me haïssez parce que vous croyez que j'aime celui que vous aimez; ne le croyez pas, ne le croyez pas. Ma vie, mon âme, tout est à Tancrède.

ISABEAU, *à Cavalier.* — Eh bien! eh bien! Jean Cavalier, tu l'entends, cette noble dame, cette comtesse!

TOINON, *tristement.* — Moi, comtesse! jamais. C'est un vain titre que j'ai pris.

CAVALIER. — Que dit-elle?

TOINON. — Pardonnez-moi ce mensonge. M. de Villars savait l'ambition de Cavalier, il savait que j'étais capable de tout pour sauver Tancrède, qui était entre les mains des révoltés. On croyait son sort épouvantable! M. de Villars voulait décider Cavalier à aban-

donner sa cause et à servir le roi, en l'y engageant par des promesses de grades et d'honneurs. M. de Villars m'a fait voir dans la fin de la guerre le seul moyen de sauver M. de Florac. Il a cru que ma faible beauté, rehaussée d'un vain titre, me tiendrait lieu de tout le charme qu'il fallait avoir pour détacher Cavalier de la cause qu'il servait, et...

CAVALIER, *avec une rage désespérée.* — Mais qui es-tu donc, démon infernal, toi qui m'as perdu, toi qui m'as rendu traître et parjure?

TOINON. — Hélas!

CAVALIER. — Répondras-tu? répondras-tu?

TABOUREAU. — Il n'est plus temps de feindre, seigneur mestre-de-camp. Vous regretterez moins l'amour de la comtesse quand vous saurez qu'elle n'est autre que Toinon la Psyché, première Colombine de l'hôtel de Bourgogne, et danseuse des ballets de Sa Majesté.

CAVALIER, *prenant Taboureau à la gorge.* — Par l'enfer!

TABOUREAU. — Vous m'étranglez, seigneur mestre-de-camp.

CAVALIER, *tirant son poignard et menaçant Taboureau.* — Tu vas mourir!

TABOUREAU. — Diable d'homme! Psyché, dites-lui donc qui vous êtes. J'étouffe.

TOINON. — Quand vous devriez me tuer à vos pieds, par le Dieu qui me voit et m'entend, par la

rémission de mes péchés qu'il m'accordera peut-être un jour, il dit vrai, je suis Toinon la Psyché.

CAVALIER, *cachant son front dans ses mains.* — O honte !

ISABEAU, *à Toinon avec une ironie cruelle.* — Infamie, infamie ! ta révélation vaut la mienne. Écoute : avant-hier j'ai vu Florac sortir du camp accompagné de deux camisards ; il se rendait à Nîmes chargé d'un message de Cavalier pour le maréchal. Cavalier t'aimait, il me renonçait. Il ne pouvait plus penser à me venger. Seule j'y devais penser. J'allai trouver Éphraïm, un saint, un élu de Dieu ; il savait le crime de Florac. Je lui dis que cet homme allait retourner impuni parmi les siens. Une heure après, Éphraïm, moi et quatre autres serviteurs de l'Éternel, nous attendions Florac au col de la Dèze. Il arrive, Éphraïm l'arrête.

TOINON. — Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

ISABEAU. — Écoute, les camisards qui l'accompagnaient prennent la fuite vers Nîmes. L'un d'eux portait la lettre que Cavalier écrivait au maréchal.

TOINON, *avec désespoir.* — Non, non, cela n'est pas.

ISABEAU. — Tu crois que je mens, je vais te donner des détails. Il était nuit, la lune éclairait les rochers du col de la Dèze ; Éphraïm, debout avec quatre de ses montagnards, formait le tribunal. Florac était garrotté sur un bloc de granit ; moi qui

l'accusais, j'étais près de lui, j'ai dit son crime, il ne l'a pas nié. J'ai demandé sa mort : Éphraïm et ses montagnards me l'ont accordée. Ils ont chargé leurs armes ; il a eu un quart d'heure pour se recueillir et prier ; il a ôté ce médaillon de son cou, il m'a demandé pardon, il a invoqué le nom de sa mère, et il est mort en soldat, bravement.

TOINON, *égarée.* Sans me nommer ?

ISABEAU. — Non.

TOINON *tombe dans les bras de Taboureau en poussant un cri.* — Ah ! (*Taboureau fait asseoir la Psyché, et, à genoux auprès d'elle, tâche de la rappeler à la vie.*)

TABOUREAU. — De l'air ! de l'air ! (*Il court à la fenêtre qu'il ouvre. Une foule immense remplit la place de l'Hôtel-de-Ville ; deux rangs de soldats refoulent le peuple de chaque côté d'un large passage qui reste libre devant la fenêtre. A ce moment, à la lueur des torches portées par des soldats, on voit Éphraïm, arrêté par le brigadier Larose, transporté sur une litière à la prison de la ville : Ichabod le suit garrotté.*)

ÉPHRAÏM, *pâle et mourant, apercevant Cavalier par la fenêtre, se lève avec peine sur la litière et crie d'une voix tonnante :* — Jean Cavalier, traître aux tiens, je vais aller t'accuser devant le Seigneur. Je meurs, sois maudit ! (*Il expire.*)

ICHABOD *se dresse et crie :* — Je te le dis, mon

enfant, il s'est allié aux meurtriers de son frère, aux meurtriers de sa sœur. Céleste et Gabriel ont été tués par les Moabites. Qu'il soit maudit, le traître ! (*Le cortége passe.*)

LE PÈRE. — Mon fils, ma fille ! que dit-il? (*A Cavalier d'une voix terrible.*) Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

CAVALIER. — Malheur à moi ! je l'ignorais !

ISABEAU, *au père.* — Hélas ! ne le saviez-vous pas?

LE PÈRE. — Céleste ! Gabriel ! mon fils ! ma fille ! morts ! morts... oh... mon Dieu !

ISABEAU. — Morts à Treviès, tués du même coup par les Moabites.

CAVALIER. — O douleur ! ô douleur !

LE PÈRE, *après un long et effrayant silence, relève sa tête qu'il avait jusqu'alors tenue baissée; ses joues sont baignées de larmes ; il s'agenouille d'un air solennel et joint les mains. Sa parole est fervente et religieuse comme une prière.*—Seigneur, éclairez-moi, ne m'abandonnez pas dans ce moment terrible ! seul au tribunal de ma conscience, il faut que j'accuse, il faut que je condamne, il faut que je rappe.

ISABEAU. — Qu'il frappe !

CAVALIER. — Que je meure ! la vie m'est odieuse !

LE PÈRE, *agenouillé.* — Seigneur, vous m'avez donné tout pouvoir sur mon fils ; mais cette souve-

raine, cette terrible autorité m'épouvante... Je devrais être un juge implacable, et je sens ma faiblesse. Ses crimes sont grands ; mais il est le sang de mon sang, (*avec attendrissement*) mais il est le fils de celle que vous m'aviez donnée dans votre miséricorde et que vous m'avez retirée dans votre colère. Seigneur, Seigneur! ayez pitié de mon fils. Sa superbe l'aura égaré ; il est si jeune ! Et puis moi-même, peut-être, je n'aurai pas bien accompli mes devoirs envers lui ; j'aurai été trop sévère. Mon Dieu ! je n'aurai pas su lui inspirer assez de confiance. Ses défauts seront nés de la contrainte ; son caractère est aussi faible qu'il est ardent. Il aurait dû, je le sais, je le lui ai toujours dit, prendre religieusement sa part des épreuves que vous nous avez envoyées, Seigneur ; il aurait dû se résigner à souffrir. Mais il est si jeune, si jeune, qu'il n'est pas encore habitué à la douleur, et puis, son sang est généreux et bouillant. On aura exalté son orgueil ; dans cette trahison il n'aura vu que l'honneur de servir le roi ; Seigneur, ayez pitié de lui : il expiera par les austérités de sa vie à venir ses erreurs passées. Inspirez-moi le pardon, Seigneur, inspirez-moi. (*Le père prie avec ferveur. Cavalier le contemple avec une anxiété mêlée de terreur. On entend toujours au dehors le bruit de la multitude.*)

ISABEAU. — Va-t-il donc mourir, que son père prie pour lui ? de quel juge, de quel tribunal, de quelle terrible punition parle-t-il? Lui toujours si sévère, pourquoi implore-t-il son pardon ? Je suis épou-

vantée. (*Le vieillard se relève. Toute expression tendre et suppliante a disparu de sa physionomie sévère, imposante, solennelle; Cavalier le regarde avec effroi.*)

LE PÈRE. — Que ta volonté soit faite, ô mon Dieu! J'ai entendu ta voix ; elle m'ordonne un terrible sacrifice , ne m'abandonne pas à l'œuvre !

CAVALIER. — Ses regards m'épouvantent.

LE PÈRE, *à son fils.* — A genoux!...

CAVALIER. — Mon père !...

LE PÈRE, *d'une voix terrible.* — A genoux! à genoux !...

CAVALIER *tombe à genoux.* — Grâce ! mon père...

LE PÈRE. — Dieu punit pour la vie éternelle... un père punit pour la vie humaine...

CAVALIER, *accablé, cache sa tête dans ses mains.* — Ah !

LE PÈRE, *levant ses mains.* — Dieu damne... un père maudit!

ISABEAU. — Grâce... grâce pour lui !

LE PÈRE. — Traître qui as trahi les tiens par orgueil...

CAVALIER, *avec terreur.* — Mon père...

LE PÈRE. — Parricide... qui t'es vendu par orgueil aux bourreaux de ta mère...

CAVALIER. — Grâce... grâce !...

ISABEAU. — Pitié... Pitié !...

LE PÈRE. — Fratricide qui t'es vendu par orgueil aux bourreaux de ton frère et de ta sœur...

CAVALIER, *se jetant aux genoux de son père et les embrassant avec un cri déchirant.* — Ah!...

LE PÈRE. — Au nom du Dieu vivant qui m'entend, je te renonce pour mon fils ; va... JE TE MAUDIS !

---

## CONCLUSION.

Huit jours après cette scène, Jean Cavalier, échappant à la surveillance dont M. de Villars l'avait entouré, était réfugié à Genève.

Il écrivit au maréchal qu'il renonçait aux avantages que Louis XIV lui avait assurés, et qu'il entrait au service du duc de Savoie. De Savoie il passa en Hollande et en Angleterre, où la reine Anne lui fit un accueil très-distingué.

On connaissait son courage, son ambition ; on exalta ses ressentiments ; il consentit à prendre les armes contre la France ; il se mit à la tête d'un régiment de réfugiés protestants qui combattait à la bataille d'Ahmanza en Portugal, et qui se trouva opposé à un régiment français. « Aussitôt que ces » deux corps se reconnurent pour français, — dit » M. le maréchal de Berwick, — ils fondirent l'un

» sur l'autre à la baïonnette avec tant d'acharnement,
» qu'ils furent détruits tous les deux. »

Cavalier parvint au grade d'officier-général, et fut nommé gouverneur de l'île de Jersey, où il mourut en 1740.

Avant son départ de France, Cavalier avait offert à Isabeau de l'épouser, celle-ci refusa; désormais fixée sur le caractère de Cavalier, elle pressentit que le souvenir du passé remplirait cette union d'amertume.

La Cevenole se voua avec une vénération filiale aux soins que réclamait la douloureuse position du père de Cavalier, qui restait seul, sans enfants, sans appui; et malheureusement le vieillard vécut assez longtemps pour apprendre que le fils qu'il avait maudit tournait ses armes contre la France.

Toinon la Psyché, de retour à Paris, ne survécut pas à Tancrède.

Claude Taboureau ne la quitta pas jusqu'à son dernier moment. Avant de mourir, elle chargea cet ami si bon et si fidèle d'employer l'argent qu'elle possédait en bonnes œuvres destinées à de pauvres orphelines.

Ainsi que M. de Villars l'avait prévu, privée de son chef, l'insurrection s'éteignit peu à peu. Le maréchal écrivait, à la fin de cette même année 1704, à M. de Chamillard, ministre de la guerre : « Après le départ de Cavalier, outre les camisards isolés, il en restait trois ou quatre troupes errantes. Je m'appliquai à les priver d'asile, de subsistance, enfin de

toute espèce de correspondance; je faisais raser les maisons de ceux qui entretenaient commerce avec eux. Peu à peu les camisards commencèrent à se rendre successivement et à se soumettre, demandant à quitter le pays; je les fis, par petites bandes, conduire jusqu'aux frontières du royaume; et ainsi l'expulsion de trois cents bandits rendit la tranquillité à la province. J'ai reçu de grands remercîments des états du Languedoc, que je tins pour le roi à Montpellier; j'eus lieu de me louer des égards qu'on me marqua dans cette assemblée et de la manière prompte et généreuse dont on m'accorda le don gratuit; on me fit entendre que c'était en reconnaissance des grands et importants services que je venais de rendre à la province. Il ne reste que quelques brigands dans les hautes Cevennes, pays qu'il est peut-être impossible de purger de cette engeance. »

Ainsi finit la guerre des Cevennes. Les protestants renoncèrent bientôt à tout espoir de délivrance; leur sort ne changea pas: ils continuèrent d'être mis hors la loi.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

MÉMOIRE TRES FIDEL
et Journal d'une partie de ce qui s'est passé
depuis l'onzième may 1703
jusqu'au 1er juin 1705,
à Nismes et aux environs de Nismes,
touchant les Phanatiques, ou autrement dit Camisards.
écrit et envoyé lettre par lettre
par Mad. Demerez de l'Incarnation,
pour lors assistante du grand couvent
des Ursulines de Nismes,
a reverend pere Marc de S. Claude,
pour lors prieur des Carmes anciens
de Clermont, en Auvergne.
Le quel Memoire et Journal j'ai toujours communiqué
a Monseigneur de Chempigny Saron,
pourlors Evesque de Clermont,
et a Messeigneurs de Paule d'Ormesson et Leblanc,
Intendents d'Auvergne,
et a plusieurs autres Messieurs du pays,
et il s'est toujours trouvé tres veritable
et tres prudent.
Et c'est ce qui m'a obligé de transcrire
toutes les dites lettres mot pour mot,
sans rien changer ni diminuer
ainsi que la dite dame les a écrites et me les a envoyées.
Jai commencé ce 26 may 1706, a Nismes,
y estant retourné après les 3 années de mon Prieure
de Clermont,
en ayant le tout bien vérifié.

---

Nous avons donné, dans le courant de ce livre, quelques extraits de cette curieuse correspondance qui fait partie des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, sous ce titre : — *Manuscrits précieux.* — *Supplément français,* 1335. — *Histoire de la révolte des Phanatiques ou Camisards, en* 1702, 1703, 1704, 1705.

En bas de la première page est cette note · — *Nous n'avons rien, sur l'histoire de la révolte des Cevennes, d'aussi étendu et d'aussi bien détaillé que ce manuscrit; on a vu à ce sujet tout ce qui est à la Bibliothèque du Roi.*

Nous donnons seulement celles des lettres qui peuvent servir de justification, ou d'éclaircissement, ou de complément aux faits cités dans cet ouvrage.

Nous n'avons pas besoin de faire observer que cette correspondance est tout entière écrite au point de vue catholique : les faits confirmés par ce témoignage acquerront une nouvelle autorité.

Nous croyons aussi inutile de prévenir le lecteur que, si l'ensemble du récit et les caractères de ce roman sont basés sur la réalité de l'histoire, une partie de la fable et du drame est toute d'imagination.

E. S.

---

De Nismes, le 4 juin 1703, à Clermont,
en Auvergne.

J'eus l'honneur de vous écrire le 25 mai : il n'y a pas de nouvelles depuis ce temps-là ; mais je veu vous envoyer aujourd'huy la lettre pastorale dont je vous avois parlez ; c'est celle qu'on a fait rimprimer à

Montpellier comme je vous avois dit, ou il y a très peu de différence avec celle que la Delaplace avoit imprimez.

Monsieur le Maréchal et Monsieur de Baville sont toujours à Alais. On y fait beaucoup d'exécutions. On en a fait aussi quelques unes dans Nismes ; depuis ma dernière lettre on a encore rompu deux de ces malheureux et pendu autant : l'un de ceux-là avoit tué le prebtre de St.-Laurent ; on amène tous les jours des prisonniers qu'on prend en divers endroits, et mon frère le prevost de la catedrale d'Alais et vicaire général de monseigneur d'Alais nous mandoit l'autre jour qu'il y en a un bon nombre dans le fort d'Alais, et que l'on faisoit battre la campagne pour chercher les troupes de ces malheureux, mais qu'ils étoient fort habiles à se cacher ; que toute fois leur nombre diminuoit assez, qu'on en avoit pris une vingtaine du costez de Cannes, et que leurs ayant demandez ce qu'ils alloient faire, un d'eux répondit bonnement qu'ils alloient en détachement pour chercher des prebtres ; voilà comme ces malheureux chasseurs font leur gibier des prebtres du Seigneur. L'on voit maintenant qu'ils cherchent à vivre, ayant peine à trouver des villages qui veuillent les recevoir. Ils furent l'autre jour à Blanzac attaquer des vignerons, en ayant trouvez quinze dont il y en avoit huit catholiques, ils les tuèrent et recommandèrent aux huguenots de se bien garder de payer la dixme et de le dire à leurs frères. Ils ne se sont pas contentez de le leur recommander, ils ont affichez des placards à Blanzac et à Domesargue et à quelques autres endroits où ils défendent de payer la dixme, sous peine de mort aux contrevenants.

L'affaire de Monsieur de Salgas n'est pas jugée. Les uns disent qu'on en a écrit en cours, d'autres qu'on a envoyez du costez du Rouergue chercher deux témoins capables de le convaincre.

Le nommé Pierre Notet dit Chevalier dont je vous avois parlez qu'on a pris dans le Cantal a estez amenez dans nostre fort. C'est un homme extraordinaire en toutes ses matières, d'une mine relevée et affreuse au mesme temps ; bien qu'il ne soit que le fils d'un cordonnier de Sainct-Remy en Provence ; il paroit intrépide et l'on sera bien trompéz si la question le fait parler, il asseure n'avoir jamais estez aux Camisars et qu'il prouvera très bien jusqu'a une heure de temps tous les endroits ou il a estez depuis dix mois que ces affaires ont commencez. Il ne nie pas qu'il ne soit coupable d'ailleurs, il avoue estre un deserteur, et dejà quelques officiers de dragons l'ont reconnu pour tel : d'autres disent l'avoir veu à la foire de Beaucaire faisant mille tours de passe-passe ;

Coulon l'exempt dit l'avoir veu soutenir avec effronterie pareilles aventures. Nous ne scavons encor ce qui sera de luy, bien que tout le monde convienne que c'est un mauvais garniment.

L'on vient de mener quinze Camisars au fort qu'on a pris du costez de Marguerite, on peut adjouter aux nouvelle des Camisards celles de la ville d'Orange ; les habitants estant au roy depuis peu, par la cession de Monsieur le prince de Conty luy avoient ecrit pour demander au roi mille privileges, dont ils osoient se flatter, comme d'avoir la liberté de conscience ou de se retirer, en vendant leurs biens immeubles ou bien en les affermant a de bons rentiers soub des bonnes conditions et bien d'autres demandes que nous ne scavons pas ; mais seulement que le courier qu'ils avoient envoyez estant revenu, d'autres disent que c'est le courier ordinaire, leurs demande la capitation et toutes les charges et droits municipaux qui sont dans toutes nos autres villes, ils sont consternez de ces demandes et de tout le refus qu'on leur a fait.

Depuis ma lettre écritte on m'a dit qu'un soldat venoit de raconter à son capitaine, que par quelque aventure il avoit estez pris par les camisars qui ne l'avoient pas maltraitez, et c'estoit dans la troupe de Roland qu'il estoit tombez. Ce chef fameux le garda plusieurs jours, et faisant ensuite un acte de générosité et de clémence il lui donna congez, et tout cela ne fust que pour faire scavoir combien il est en honneur parmi ces rebels. Le soldat dit donc que c'est un homme d'une mine très distinguée, vestu magnifiquement de velours cramoisi, chamarez des nates d'or ; on ne le sert et on ne lui parle qu'à genoux ; il demanda au soldat si l'on faisoit beaucoup d'exécution de ses gens lorsqu'on pouvoit les atraper : le soldat luy dit qu'on en avoit rompu et pendu plusieurs, et Roland ne luy reparti autre chose, sinon tant pis pour eux. Il y a mil autres nouvelles que nous traittons d'impertinentes. Je les passe aussi soub silence jusqu'à la confirmation. Monsieur le mareschal doit venir faire icy un tour et ensuite il passera au Sainct-Esprit.

Madame la contesse de Lussan estant venue a Bagnols pour se trouver à l'accouchement de la duchesse d'Albermale sa fille, elle a si bien fait qu'elle a fait rentrer les paysans de Lussan en leur devoir, en chassant les Camisars de leur terre, et en a fait revenir un bon nombre qui battoient la campagne avec les rebels, et leurs a fait aller rendre les armes à Monsieur le mareschal, leur promettant qu'il ne leur serait rien fait.

C'est Florimond dont vous avez oui parler en ce pays qui va toujours à la chasse des Camisars ; en fermant ma lettre il en amene trois au fort. Monsieur le mareschal luy donne de quoi lever une compagnie, et on s'enrolle soub l'enseigne de Monsieur Florimond. Je crois que vous n'ignorez pas qui il est et sa bravoure.

Voicy encore quatre hommes qui viennent d'estre tuez au chemin de Clareusac, deux anciens catholiques et deux nouveaux convertis qui faisants bien leur devoir estoient proscrits. Quel temps est celui-ci on aura peine à couper les bleds ; on a mis le feu à quelques uns qui estoient deja meurs du costez de Sainct-Gille. Chacun craint pour les siens de mesme que pour les vignes. Je suis, etc.

Sœur Demerez de l'Incarnation.

---

De Nismes, le 19 juin 1803,
à Clermont.

Il faut donc, mon révérend pere, que je sois votre gazetière. Je vous l'ai promis, et quand mesme je n'aurois pas toute l'envie que j'ai de vous obliger, nous sommes si curieuses de nous informer de ce qui se passe que nous sommes incessamment occupées des Camisars. Ne croyez pas toutes les nouvelles qui s'en repandent ; puisque dans Nismes mesmes, la sepmaine dernière on disoit que nos dragons en avoient tuez cinq cent et cela est faux. Monsieur le mareschal fust luy mesme du costez d'Usez avec nos troupes. On traca le bois de Lens et bien d'autres, on reunist par vaque.... ou ces coquins avoient nichez quelque temps, mais on ne trouva rien, et la recherche fust inutile. Leurs chefs n'ont que de petites troupes en nos quartiers et avec un coup de sifflet ils ramassent les paysans. Ils ont brulez depuis deux jours trois eglises dans la Vannage ; il y avoit un perruquier qui soub prétexte d'aller acheter des cheveux dans les villages enrolloit des gens, il en avoit deja vingt cinq ; on l'a pris avec toute sa troupe et on l'a conduit icy.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire qui fust le 4 du mois, en vous envoyant la lettre pastorale de Mgr. nostre evêque, il s'est fait quelque exécution : on en brula un tout vif après avoir eu le poignet coupez. Il avoit brulez et massacrez un prebtre; celui là renonca à cette maudite religion : il est étrange de voir embrasser nostre religion a ceux là mesme qui brulent les eglises et les prebtres.

On dit qu'ils sont si insolents du costez de la Vannage qu'ils s'assemblent publiquement et forcent des anciens catholiques d'assister à leurs assemblées, les menacants de les tuer : on n'ose débiter cecy hautement. Une troupe de ces malheureux trouverent sur les chemins un pauvre catholique, ils luy demandent de quelle religion il estoit, ce que cet homme avoit peine à dire, ne voulant pourtant pas nier sa religion ; ils luy dirent : Ne craint pas, nous ne voulons autre chose de toy si ce n'est que tu portes une lettre au mareschal, il s'en chargea fort aisement et leur tint parole. Cette lettre portoit en termes audacieux : Prend garde à ce que tu fera de Monsieur de Salgas nostre frère ; s'il perit, nous brulerons la recolte, mais encore tout ce que nous trouverons.

Monsieur de Salgas a estez transferez du fort de St.-Hypolite dans celui d'Alais. On a très bien fortifié sa prison et redoublez ses gardes : personne ne le voit et ne lui donne à manger que Monsieur le gouverneur luy mesme ; il est furieusement chargé. On ne doute plus quil ne soit l'autheur de l'assassinat de Monsieur l'abbé du Cheila, et de la maison de la Deveze. On dit encore, mais cela demande confirmation, qu'il y a des témoins pour le convaincre qu'il a fait fondre cinquante calices. Il gardoit Roland dans son chateau lorsqu'on le crut mort, ayant estez fort blessez, il le faisoit traitter, et tandis qu'il estoit bien soignez chez lui, il s'en alloit luy mesme aux Camisars dans des bois impraticables soub prétexte de chasser, et là il donnoit ses ordres en l'absence de Roland, après cela il venoit faire sa cour a Monsieur le mareschal que nous attendons tous les jours. Je vous ecrirai en peu ce qui se passera au séjour qu'il fera dans Nismes et ce qu'on fera de Monsieur de Salgas ; on dit qu'il representa ne pouvoir estre jugez que par un parlement, eu égard à sa noblesse ; on en écrivist en cour, nous n'en scavons encore rien de certain.

Monsieur de Julien est toujours à Sainct-Jean de Guerdoningue ; d'autres assurent qu'il est avec Monsieur le conte de Peyre au Ponnidou pour s'opposer a une troupe de Camisars d'environ deux mil ; s'ils

gaignoient les montaignes, on ne scauroit les avoir qu'aux neiges prochaines.

Pierre Notet, nommez Chevalier et Sainct-Mars ; car ils prennent divers noms, d'autres se font nommer Catinat ; Chevalier donc est tous les jours plus scelerat ; dans les interrogatoires qu'on luy fait dans sa prison il montre toujour une audace extrême ; quand on lui confronte des témoins il commence par leur dire : Je sortirai d'icy justifié, et je puniray la calomnie ; mais les temoins ne s'intimident pas et le baillif de madame de Sauzoye luy soutint l'avoir veu a Servas et que c'estoit lui mesme qui lui avoit presenté le faux ordre de Monsieur de Broglio : il est si ferme à nier qu'il faut toutes les preuves qu'on a pour n'en pas douter, il avouë qu'il est coupable dalieurs, mais qu'il n'a jamais estez aux Camisars.

On a entamez le diocèse de Montpellier a deux ou trois lieues de Sainct-Hypolite qu'on nomme le Pioche-du-Loup ; une grosse troupe de Camisars a enlevez trente catholiques et les a menez bien avant dans un bois et on n'en a plus entendu parler. Voila ce qu'on me vient de dire dans un moment. On a brulez encor trois eglises proche de Fortunez et de Lavignargue.

On envoya hier trente deux paysans pris dans leurs villages aux galères pour avoir donnez du secour aux Camisars.

Il faut vous faire part d'une lettre que nous reçûmes dimanche 17^e du mois, elle est ecritte du Sainct-Esprit par une dame de qualitez a une de ses amies. Je vous la copie fidellement.

---

Du Pont du Sainct-Esprit,
le 16 juin 1703.

Monsieur le mareschal arriva hier icy sur les deux heures, après midi, venant d'Uzez ; il n'avoit ni bu ni mangé de tout le jour, il dit a Monsieur le baron de Guine, lieutenant du roy en la citadelle de cette ville · Je voudrois reposer jusqu'a quatre heures, et je vous demende a

manger, ce qui fera mon dinez et soupez, et environ trois heures et demie il se leva ayant entendu un courier qui lui rendit un paquet de la part du roy et de Monsieur de Chamillars : ce courier estoit parti de Versailles le jeudy au matin portant trois paquets, un pour Monsieur de Guine, un pour Monsieur le maréchal et un pour Monsieur de Baville. On leur donnoit advis que le lendemain, qui est aujourd'huy, les phanatiques devoient lui prendre la ville du Sainct-Esprit et bien des circonstances sur cela. Monsieur le mareschal s'écria : Beni soit Dieu, mon bon ange ma menez pour y voir une fortification et j'ai prévenu les ordres du roy ; il adjouta : J'avois eu avis qu'il estoit arrivez une tartane a un lieu presque inaccessible vers Cette, qui avoit mis à terre des étrangers que nous avons jugez estre des chefs pour les phanatiques ; il donna aussitôt ordre de faire venir des troupes ; le courier ne voulut pas reposer, il fust en diligence porter le paquet de Monsieur de Baville qui estoit à Alais.

L'on tua l'autre jour trois phanatiques de sept qui oserent attaquer des dragons. Monsieur le mareschal qui vient d'arriver icy ne fust pas content qu'on eust laissez echaper les quatre autres ; on nous blessa dangereusement un officier.

Adieu, je suis votre très, etc.

---

De Nismes, ce premier juillet 1703,
à Clermont en Auvergne.

Je vous promis par ma dernière lettre du 19 juin de vous écrire plutost que je n'ay fait. Monsieur le mareschal ariva ce même jour à Nisme ou il n'a restez que trois jours, et ce qui m'a tenu en échec, c'est qu'il a amenez à Alais sept conseillers de nostre Présidial, Monsieur le Président et Monsieur le Procureur du roy pour finir l'affaire de Monsieur de Salgas et dont je voulais vous parler. Ces Messieurs ne

sont pas de retour, on les attend ce soir, et avant que fermer ma lettre nous en aurons des nouvelles; cependant ils font faire toujours à Alais quelques exécutions des Camisars qu'on atrape en divers endroits.

Chevalier, cet homme si renommez, fust rompu tout vif; il estoit comme je vous avois dit catholique de naissance, il en a donné bien des marques a sa mort; ceux qui l'ont exhortez et confessez témoignent estre contents des sentiments qu'il leur a fait connoistre. Jamais homme n'a temoignez plus de courage et plus de fermetez à la mort, et aux interrogatoires il n'a jamais rien avouez, disant seulement qu'il estoit un deserteur et coupable en bien des choses, mais non point d'avoir estez avec les Camisars : cependant il y eust des temoins qui luy soutinrent l'y avoir veu; il nia toujours et mesme a la question ordinaire et extraordinaire; il prouvoit et on vérifia estre vray qu'il avoit servi dans la compagnie de Monsieur Poule, et que le jour de sa mort, Monsieur de Broglio voulant avoir demie douzaine des plus braves soldats de Poule pour estre dans sa compagnie, ce'ui cy fust choisi sur sa bonne et haute mine; il ne s'engagea à prendre la halebarde qu'à condition qu'il auroit la haute paye, ce qui luy ayant manquez dans peu de jours, il deserta; ainsi il ne scauroit avoir estez longtemps avec les phanatiques.

Quelques heures après que Chevalier eust expirez sur la roue, on en rompi un autre sur le mesme echafaud, et les deux corps furent exposez deux fois vingt quatre heures. Celuy ci estoit un camisard soub l'habit et l'equipage d'un moissonneur; il estoit dans la place le dimanche ou l'on va louer les gens pour couper les bleds. Il y eust un garçon qui venoit se louer, c'estoit le fils d'un homme qui avoit estez renvoyez il y a quelque temps porter les ordres de M. de Broglio du costez d'Alais; les Camisars l'ayant trouvez, le tuerent et attacherent une lettre devant son estomach avec quatre clous; ils disoient dans cet écrit qu'ils feroient le mesme traittement à tous ceux que Broglio enverroit. Le fils de ce pauvre homme estant avec luy fust liez pour recevoir le mesme traittement, mais il fut assez heureux pour se débarrasser tandis que ces coquins estoient sur son père, il prit une route peu pratiquée pour fuir. Ce garçon donc estant à la place reconnu le meurtrier de son père en habit de moissonneur, il le dénonça. L'autre avoua tout et dit que Cavalier qui est un autre chef des phanatiques très renommez estoit déguisez comme luy dans la place, non point pour se louer, mais pour

faire une récrue, et que voyant qu'il estoit menez aux prisons, il s'en estoit fui. Son affaire fust bientost terminée et c'est luy-même qui fit compagnie à Chevalier sur la roue. Bien qu'il fust huguenot de naissance, il est mort catholique; il ne se fist point presser pour dire tout ce qu'il pouvoit savoir. Il pria qu'on luy fist faire un grand tour dans la ville en le menant a l'exécution et qu'il reconnoistroit bien des Camisars. Il en montra quelques uns dont on se saisit et plusieurs maisons bourgeoises tenues pour suspecíes. On n'a point encore recherchez ces maisons là, ce sera apparemment au retour de monsieur le mareschal qui est maintenant allez du costez de Cette pour voir si le port est bien gardez. Avant son depart de Nismes il avoit envoyez un courrier a Calvinon porter des ordres aux officiers de ce lieu, en passant par Sainct Cesaire il fust arrestez par quelques Camisars qui le fouillerent, et voyant qu'il portoit des ordres contre eux, ils voulurent le tuer, et commencerent par luy lier les mains derrière le dos; comme ils alloient luy porter le coup, il survinst d'autres gens sur le chemin qui se mirent aux prises avec leurs camarades, ceux-ci voulants aller à leurs secours laisserent ce courier pensants qu'il ne leur echapperoit pas; mais il descendit le long d'une coline ou l'on l'avoit monstez et s'enfui par un chemin impraticable; dez que monsieur le mareschal seust cette nouvelle, il fust transportez de colere et manda sur le champ des dragons pour enlever tout le village, ou l'on ne trouva qu'une douzaine d'hommes que l'on mena au fort et toutes les femmes et petits enfants; toutes les maisons pillées au profit des soldats qui vendirent trois jours durants meubles, linges, habits, ustenciles, les bestiaux, asnes, mulets et chevres furent au profit des officiers; cestoit le regiment de Firmacon qui fist ce butin. Le lendemain de ce butin il y eust quatre valets de l'Hotel Dieu qui menerent chacun un asne dudist hopital pour aller faire du bois dans la Guarigue du costez de Sainct Cesaire, ignorants l'affaire du jour précédent; on ne les a plus veu, le chien seul est revenu; les valets et les asnes y sont restés sans scavoir comment.

On tua la sepmaine passée le prebtre de Vic. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'affaire de Monsieur de Salgas est jugée; il a eu la question ordinaire et extraordinaire et avec tout cela il n'a jamais rien avouez; si bien que faute de preuves entieres il n'a estez condamnez quaux galeres perpetuelles, son chateau razez et ses biens confisquez. Tout le monde

est surpris qu'on n'aye pu trouver que des demies preuves dans son affaire, y ayant tant de malheureux qui l'avoient chargez, il est a croire que les puissances et les juges sont plus éclairez que le reste des gens qui s'attendoient à luy voir subir dernieres peines, on doit le faire passer par Nismes pour le mener à Marseille ; apparemment il y aura une bonne escorte qui servira aussi pour les Messieurs du Senechal ; s'il en faut croire un bruit sourd on veut qu'il y aye une grosse troupe de Camisars aux environs d'Alais pour tacher d'enlever le prisonnier. Il court bien d'autre petite nouvelle ; mais à moins quelles ne soient bien assurées je ne vous les dis point.

Quelques femmes ont veu, je vous dis des femmes, ce qui vous paroistra douteux ; avoir apercû du costez des vignes du Cap de Veau quantitez de Camisars cachez ; ce qui nous persuaderoit cest qu'il y a une fille qui portoit en mains quelques balles que ces gens lui avoient données pour les porter à son frère, disant bien des particularitez que ces coquins luy avoient dit, ils sont comme vous voyez à nos portes.

Me voila à la fin de ma relation tant bien que mal, je vous debite au vrai ce qui se passe, et je continueray puisque cela vous fait quelque plaisir, n'en ayant pas de plus grand que de vous faire connoistre que je suis votre très humble servante.

Sœur Demerez de l'Incarnation.

---

De Nismes, ce 10 juillet 1703,
à Clermont.

Ayant eu l'honneur de vous ecrire le premier jour de ce mois et recevant vostre lettre le cinq, en date du 27 juin, il m'est aisez de juger, mon reverend pere, que le bon esprit vous a suggerez de donner de vos nouvelles, comme je vous en priois dans ma derniere. Quelques abondant que soient les faits des phanatiques, on n'aime pas a parler lon-

temps seul et lon veut scavoir quelquefois si les puissances a qui lon sadresse sont en bonne santez. Vous avez donc prevenu mes souhaits, cest ce qui m'a fait beaucoup de plaisir ; mais de bonne foy je n'en n'ay pas d'aprendre que vous faite part de mes lettres a vos amis et autres personnes de mérite. Jescris seulement pour vous et tout ce galimathias comme estant persuadée que vous recevrez bien ce que je vous dis de quelque maniere que je le debite ; je ne me pique d'autre chose que de demesler un peu le vray du faux ; car il faut estre si fort en garde la dessus que si je vous mandois tout ce qui nous revienst de divers endroits vous seriez accablez d'un bon nombre de nouvelles de carrefours, je nay jamais aimez de m'en remplir l'esprist et n'ay scu jusqu'icy ce que c'estoit que gazettes et relations des affaires du temps. Cependant nous voicy devenues furieusement curieuses de ce qui se passe, nostre propre interest et nos fréquentes alarmes nous rendent exactes à nous informer de tout, et je me donne pour cela un soin particulier ; mais je serois bien aise que vous ayant debitez ce que j'en scay a ma maniere, vous voulussiez bien vous contenter de la redire à la vostre ; je n'escris pa bien et ma vivacitez naturelle ne me permet pas de faire un discour suivi, tout me vient en foule et fort confusement.

Il faut donc commencer par vous dire que nos Messieurs du Seneschal qui estoient à Alais ariverent icy le second de ce mois ; après avoir jugez Monsieur de Salguas, on ne jugea pas a propos de le mener à Nismes, on prit la route de Sommiere et de Montpellier, et de là a Cette ou il y a des galeres, il fust escortez de deux cents soldats et il y avait soixante et dix officiers irlandais, Monsieur le chevalier de Roannés capitaine de la galere le recût et le fist mettre tout comme les autres forçats ; on remarqua a Alais et sur la route que cet homme là n'a fait paroistre aucun sentiment noble et d'un homme de naissance. On a reservez le tiers de ses biens qui sont considerables pour ses enfants.

---

De Nismes, ce 17 août 1703,
à Clermont.

Jeus lhonneur de vous ecrire, mon R. P., le trois de ce mois, il y a aujourd'hui quinze jours, et mestant fait une loy de naller pas au delà sans vous dire ce qui se passe, je vous laisseray juger vous mesme s'il vaut la peine de vous le mander.

On travaille à faire dresser un echaffau à la place du marchez ou l'on pourra rompre plusieurs hommes tout à la fois, et des potences tout autour pour en pendre aussi plusieurs; parcqu'on estoit fort tard aux executions. Il y a peu de jours qu'on rompit quatre hommes tout vifs, et l'on pendit trois femmes, le tout en une soirée; c'estoit de celles que les phanatiques apellent prophetesse; il faut être aussi aveugles quils le sont pour leur donner quelque créance; car c'estoient des malheureuses, connues d'un chacun pour les plus grandes coureuses du pays.

A l'heure quil est ils passent des prisonniers qu'on mene au fort, j'ai la curiositez de les regarder, mais ce ne sont que de miserables gueux, n'ayant rien qui inspire de la terreur que lhabitude quils ont a faire le mal. Il faut être aussi convaincu que l'on est et presque toujour par leurs propres confessions pour croire tout ce quils sont capables de faire.

On a tuez depuis huit jours un prebtre qui estoit allez a Sanillac au bord du Guerdon, c'estoit un nommez Granier de Beaucaire; il avoit estez autrefois dire la messe à Guarique, et maintenant il faisoit comme les autres se tenant dans les villes, je ne scay quelle affaire le mena a Sanillac, en plein midy il fust attaquez par huit coquins au milieu du village; les paysans eurent peur de cette petite bande, ils s'enfermerent dans leurs maisons, et laisserent ce prebtre à la discretion de ces malheureux; ils commencerent à lui arracher toutes les dents, et puis la langue, ensuite ils le massacrerent, après luy avoir fait soufrir mil

maux et indignitez. Avant que de se retirer ils brûlerent quelques maisons de catholiques, leglise de Servies a estez brulée; c'est une terre que monsieur Coste l'archidiacre a achetez depuis peu. On dit qu'on a encore brulez trois ou quatre eglises aux dioceze de Montpellier et que monsieur de Baville qui sy est trouvez a fait enlever quelques villages des environs et a fait mettre tous les paysans en la citadelle de Montpellier pour scavoir sils n'ont pas de part à ces incendies. Il faut compter que tout est camisard à la campagne outre une bonne partie des villes.

Ces coquins ont amassez du bled à leurs aises, ils en ont cachez dans leurs tanieres et s'estant ainsi repus ils font plus de mal que jamais, ils ont achevez de brusler l'abbaye de Cendras aux portes d'Alais, y ayant massacrez bon nombre de catholiques, et comme s'ils n'en perissoient pas assez des mains de ces malheureux, il faut encore que par un surcroit d'affliction nous voyons souvent faire des beveüs. Une jeune dame d'Alais, revenant des bains de Bagnols, s'estoit fait donner une escorte de miquelets, le commandant en teste ; cette dame n'alloit que de nuit pour éviter le soleil ; un gros detachement de dragons qui les voit venir leur crie qui va la ; ces gens ne repondent point, et s'obstinent a passer sans mot-dire ; les dragons tirent, les autres leurs repondent, et sans se reconnoistre on tue cinq dragons et autant de miquelets ou environ avec le commandant.

Dans une occasion ou monsieur le mareschal avoit commandez un capitaine refformez de cavalerie avec un gros detachement de dragons pour aller surprendre quelques Camisars, monsieur de Sainct-Sernin alloit au mesme dessein ; au lieu de s'unir tous deux, ils se disputent a qui appartiendra le commandement. Le capitaine disoit avoir l'ordre : monsieur de Sainct-Sernin qui est colonel d'un regiment ne voulut pas ceder, ils ne s'amuserent pas a mesurer leur épée ; mais ils prennent le pistolet ; ils se mirerent quelques temps ; monsieur de Sainct-Sernin ne vouloit que faire revenir cet officier à luy, il caracolla quelques temps et tira un coup qui ne porta pas ; l'autre en déchargea un qui tua le cheval de monsieur de Sainct-Sernin soub luy : les soldats spectateurs se mirent entre eux et les separerent sans qu'il y eut autre mal ; on parle de cela diversement chacun selon son interest ou l'engagement qu'on a, je ne scay pas s'ils ont estez tous les deux aux arrêts ; mais monsieur de Sainct-Sernin y estoit ici a Vehan.

Monsieur de Parat, brigadier, estant commandez avec environ

60 hommes pour aller reconnoistre des camisars qu'on disoit estre bien prets, il les apercût, mais en si grand nombre qu'il fust trop heureux de scavoir battre en retraite dont il a estez louez ; si ces coquins sont inférieurs ils mettent d'abord ventre à terre et se cachent si bien qu'on les perd de veüe, mais se voyant les plus forts, ils se presentent hardiment ; ce qui fait bien voir que nous n'avons pas la moitiez des troupes qu'il nous faut et que ces canailles donneront bien de la peine ; chacun est comme bloquez dans sa ville, on n'en peut sortir qu'avec un gros detachement.

Monsieur de Nobilez, chanoine de la catedrale de Nismes, venoit en diligence de Toulouse, ayant gaignez son procez contre monsieur Martin, aussi chanoine, et il se hattoit pour se trouver icy le jour de l'Assomption ou il y a ce jour la une grosse retribution du chapitre, accordée seulement aux presents. Il se trouve a Montpellier depuis dix jours attendant une escorte qu'on n'a pas quand on veut, il profitera de celle de monsieur de Baville qui doit aller joindre monsieur le mareschal à Alais.

Nous sommes dans la disette de bois et de charbon personne n'osant en aporter ; chacun nous dit apercevoir de grosses troupes des camisars qui croisent incessamment tous les chemins.

On demanda à un jeune homme qu'on a executez en dernier lieu si les camisars estoient en grand nombre, il répondit fort ingenuement : Vous ne vous tromperez pas, quand vous jugerez que douze ans au dessus tous sont camisars, voila ce que repondit ce petit maraud qui avoua de mesme avoir tuez luy seul plus de quinze catholiques.

Une personne de bon sens me dit scavoir de certitude que les phanatiques avoient deja de grandes relations dans le Vivarez et le Dauphinez, qu'ils tachent de faire des soulevements dans ce pays et que nous somme bien en danger de le voir.

Mon jeune neveu vint, il y a peu de jours, de Montpellier, il s'estoit mis avec des dragons, et entre Vehan et Milhau ils apercûrent, sur une eminence, une sentinelle qui se voyant observée, disparut à leurs yeux, ils en virent encor une autre ou peut estre la mesme qui examina leurs forces, et qui apparemment les jugeant supérieures aux leurs les laissa passer.

Je finis donc en vous promettant une lettre la sepmaine prochaine ou je puiserai les matieres, puisque vous voulez nous obliger de l'atten-

tion que j'ay sur ce qui se passe, je vous promets de continuer et de vous faire reconnoistre de cette maniere que je suis, etc.

A lheure quil est on juge les criminels que nous voyons descendre du fort. Tout cela n'en fait repentir aucun.

---

De Nismes, le 18 septembre 1703,
à Clermont.

Vous devez avoir receu, mon R. P., ma lettre du 9 de ce mois ou je repondois a la votre que je venois de recevoir; tout comme le peu de temps que j'avois pû me le permettre. Depuis ce jour là, il ne sen est passez aucun sans aprendre des choses bien tristes.

Les camisars nous ont tuez environ quarante catholiques dans les seuls diocezes de Nismes et Uzez; ces affaires deviennent tous les jours plus sérieuses et nous serions bien trompés si on n'a des peines infinies a détruire ces gens là.

Les troupes du roi sont toujours fort oisives tandis que ces malheureux exercent leurs cruautez, ce qui prouve bien que le pays est pour eux, et que tel qui tient bonne mine, faisant journellement sa cour aux puissances, tâche a découvrir les projets pour en avertir ces coquins, qui ne peuvent ainsi estre surpris.

On envoye toujour a l'ordinaire des detachements sur les lieux ou il sest passé quelque scène tragique, et l'on n'y trouve que d'affreux debris. On brula l'autre jour la metairie de Monsieur le prevost d'Uzez qui estoit du costez de la Boissiere, et encor celle de Monsieur Dumas prevost diocezain de Nismes qui estoit sur le chemin de la Calmesse, et qui faisoit tout l'ornement de ce quartier; ils pillerent beaucoup de linges et des grains qu'on y avoit et mirent le feu à tout le reste qu'ils ne purent emporter, si bien que tout y est entièrement détruit, ils y massacrèrent le fermier et quelques valets : ils ont encor bruslez à Pontelieres, terre de Monsieur le baron d'Alais de Montalet, tout près

de Sainct-Ambroix quantitez de catholiques, n'epargnant que les nouveaux.

Je ne scay si je vous ay dejà dit qu'on avoit arestez quelques hommes au pont du Sainct-Esprit, la chose est ainsi, Monsieur de Guine, lieutenant de roi dans cette citadelle, examinant soigneusement tous ceux qui descendoient du Rône, et luy ayant estez envoyez des portraits de quelques personnes qui devoient revenir des pays etrangers, reconnut très bien ce quil cherchoit depuis quelque temps, il en aresta cinq qui estoient de compagnies et les envoya à Alais à Monsieur le mareschal. Il s'y est trouvez un prebtre, du moins il se dit tel; on tache d'eclaircir qui il est, ceux qui l'ont veu le disent un homme d'environ trente ans très bien fait de se personne. En attendant le denouement de son affaire, chacun raisonne, les uns disent qu'il a estez autre fois vicaire à Anduze, cela est malaisez à croire. D'autres imaginent que c'est quelque vagabond ou défroquez qui a eu le malheur de se trouver en mauvaise compagnie, et quil pouroit n'estre pas meslez dans ces affaires de politique, il s'en trouva un autre qui se dit du costez de Vigan d'une famille assez distinguée, du moins bien catholique sil trouve tel quil se dit, on ne scaist par quelle avanture il s'est trouvez avec ces gens là. Il y a encore dans cette capture un fils de Monsieur Estor, marchand drapiez de Nismes qui avoüe revenir des pays étrangers, on ne scaist sil se trouvera chargés, ses parents sont très mortifiés. Depuis qu'il est absent on a bien soubçonnez quil ne fust chez les Camisars, l'on croyoit mesme quil avoit estez tuez dans l'affaire de Poulx. Mais un quatrième a estez dejà payez de sa perfidie. Des quil fust pris, il avoua qu'il servoit les Hollandais bien quil fust de ce pays de Boucaisa mesme, du dioceze d'Uzez, il dit questant en Hollande on luy avoit donnez une compagnie de cavalerie; qu'ayant servi quelques années, on lui dit qu'il serviroit plus utilement dans son propre pays s'il vouloit venir exciter la rébeillion, que pour cela on luy faisoit une pension assez raisonnable et quelque peu d'argent qu'il avoit en bourse pour subvenir aux frais. On lui demanda si on ne l'avoit pas adressez à des particuliers, il répondit qu'on l'avoit adressez à quatre personnes, qui estoient Roland et Cavalier, tous deux chefs des Camisars, et le jeune de Sainct-Chat qui est revenu a luy et qui est maintenant à Alais soub les yeux de Monsieur le mareschal, faisant avec une compagnie qu'on luy a donnez des courses sur les Camisars, et le dernier c'estoit le jeune marquis de Rochegude, on fust surpris d'entendre nommer celui

là, car c'estoit le seul de sa maison restez en ce pays, son père ayant estez detenu dans des citadelles s'estoit enfin retirez, sa mère, ses frères, ses sœurs avoient tous passez chez les etrangers ; on croit qu'il estoit facile à celuy ci de feire de mesme, c'est ce qui fait juger de son innocence, cependant il fust arestez et menez à Alais, mais peut estre a cause d'une grosse parentez qu'il a dans cette ville tous les Messieurs de la Fare estant ses germains, on l'a conduit a Sainct-Hipolite jusqu'a ce qu'on aye eclairci son affaire. Pour le capitaine d'Holande il y avoit plus que suffisamment de preuves pour le rompre tout vif, ce qui fust executez ; mon frère le prevost qui l'assista au suplice, nous dit qu'il avoit eu la consolation de le voir finir chretiennement, pour les autres il sont bien gardez. Nous scaurons bientost ce qu'on en doit faire. Monsieur de Sainct-Victor de Candiac pere et fils sont encore dans la citadelle de Montpellier, l'on croit quils y seront long-temps, bien qu'on ne puisse les charger d'autre chose que de recevoir a Candiac les Camisars qui venoient prendre là des rafraichissements. Monsieur de Mairel, que Monsieur le mareschal avoit envoyez a Paris, est revenu, il passa hier icy sans debrider pour aller a Alais, il a estez bien escortez, car on ne doute pas qu'il ny aye des ordres bien precis ; je vous en diray des nouvelles dans peu.

Tous nos tapissiers de la ville sont occupez a faire des tentes, nos officiers se disposent d'aller camper ; nous ne scavons point encore de quelle maniere on sy prendra. On dit qu'on fera des camps volants ; il y a bien de l'aparence que les Camisars n'aprocheront pas de ces camps, mais qu'ils se repandront dans d'autres quartiers.

Tous nos chemins sont comme bloquez ; on n'y peut passer qu'avec de grosses escortes, a la reserve de celui d'Avignon et de Beaucaire. Cela nous fait bien juger que lorsqu'on n'a qu'a passer des villages catholiques, on est en seuretez on va et vient tous les jours seuls, de ces endroits et même souvent de Bagnols.

Je ne scay si je vous avois deja parlez de ce beau temple d'Orange, on n'y a pas touchez, il est dans son entier ; on le donne aux Jesuites et on y etablira un beau college y ayant de beaux logements qu'on appelle maisons consistoriales qui sont attenantes au temple.

Depuis deux ou trois jours Monsieur le mareschal a reçu une lettre, de la part de Cavalier, la plus impertinente qu'on puisse imaginer ; après l'avoir traitez de monsieur, de monseigneur, il lui donne encor de l'Altesse et mesme de Majestez ; et tout cela en dérision ou en au-

dace ; il lui dit que s'il ne luy renvoye son père et son frère qu'on a fait arester, il viendra fondre sur luy avec dix mil hommes, et le bruslera dans Alais.

Il faut scavoir que ce Cavalier est le fils d'un paysan de Rebause, qui, depuis qu'on la scû en tête de cette canaille, on avoit observez son pere et le reste de sa famille qui protestoient n'avoir aucune part à la revolte de leur fils. Cependant la mère vinst a mourir, et l'on scûst que le fils vinst en la maison et l'exhorta lui mesme durant sa maladie, la faisant mourir phanatique ; on y envoya des dragons qui se saisirent du pere et d'un frere cadet de Cavalier, peu s'en fallu qu'on ne l'attrapa luy mesme ; ce fust aparemment sur les bons advis quils se donnent quil echapa de nos mains, et scachant son pere et son frère arestez, il a cru devoir ecrire la lettre insolente dont je vous parle.

On dit que pour responce Monsieur le mareschal a fait piller et razer sa maison, et qu'on fait incessamment des procedures contre le pere et le frere ; si on les trouve coupables d'avoir adherez a la rebellion de son fils, ce sera bientost fait de luy.

On vient de me dire tout a l'heure qu'au bruslement de Pontclure on a massacrez vingt maisons catholiques sans épargner femmes, vieillards et petits enfans, enfin tout ce que ces malheureux ont trouvez de catholiques.

Je ne dois pas encor oublier que le capitaine dHolande dit a Monsieur de Baville, a Alais, apres quil fust condamnez a estre rompu, que ceux qui l'avoient envoyez lui avoient recommandez de ne pas tuer et brusler comme faisoient les autres dans ce pays, mais de s'en tenir seulement a demander des temples et le rétablissement de leur religion. Voila tout ce qui se passe icy.

Je suis toujours, etc.

Sœur Demerez.

---

A Sainct-Ambroix, ce 26 novembre 1703.

Depuis le 10 jusqu'au 24, les Camisars ont égorgez douze catholiques de l'un et l'autre sexe, entre le pont d'Auzon et Vendras, parmi lesquels est Madame de Miraman, fille à Monsieur le baron de Mecrargues.

Avant que de partir d'Uzez, le 22, pour venir icy, elle se confessa, et lorsqu'elle fust à une portée de mousquet de Vendras, trois scélérats arestèrent la caleche, se saisirent du voiturier et du laquais, firent sortir cette dame et les deux filles de service qu'ils attacherent. Madame de Miraman, connoissant le dessein barbare de ces inhumains, se jetta à leurs pieds comme une innocente victime et mesla ses larmes à ses prieres pour arester leur fureur ; mais ces malheureux abandonnez de Dieu, sur lesquels l'on ne peut compter, lui dirent qu'elle n'avoit rien à craindre, qu'ils n'en vouloient qu'a ces deux hommes, que le Sainct-Esprit leur avoit inspirez de les faire mourir, sçavoir le voiturier et le laquais. Cette dame, touchee d'une decision si fatale sur ces deux infortunés, redoubla encor ses prieres et ses larmes pour obtenir leur grace, mais inutilement. Cependant elle persevera, et croyant de reussir en se depouillant de tout ce quelle avoit, elle leur offrit sa bourse, ou il y avoit cinquante louis d'or, et ces pierreries d'un prix inestimable, dont la plus grande partie avoit estez à feû madame la marquise de Toiras, qui ne flechi pas davantage le cœur impitoyable de ces scelerats à estre toujours obstinez à vouloir tremper leurs mains meurtrieres dans leur sang, et ayant deja levez le glaive qui devoit leur donner le coup mortel, si cette dame n'eûst obtenu par ses cris de ne le point faire devant elle, ne pouvant pas même se representer sans horreur un si triste spectacle ; en sorte que deux de ces scelerats les menerent a demie lieue de la, dans le bois du Bousquet, au bord d'un ruisseau ou ils commencerent a detacher le voiturier pour avoir plus facile-

ment ses habits, qui se voyant détachez sauta sur celui qui le tenoit, et le jeta dans l'eau ; mais l'autre voulant venir au secour de celui cy donna lieu au laquais de profiter de ce moment et de prendre la fuite ; il ne fust pas à cinquante pas quil entendit tirer sur le voiturier, et quelque temps après trois coups sur la dame ; enfin, plus mort que vif, il arriva a Auzon ou il se fit detacher par le fermier de Monsieur le baron d'Alais, et il arriva icy à huit heures du soir, qui raconta apres s'estre fait saigner, et apres avoir pris un bouillon, ce que j'ai lhonneur de vous ecrire. L'on fist incessamment partir d'icy deux nouveaux convertiz, a qui l'on donna deux louis pour aller a l'endroit ou le laquais avait laissé la dame ; Monsieur le baron leur faisant de grandes promesses, s'ils pouvoient la garantir. Le lendemain 23, à huit heures du matin, l'on vist paroistre a la porte de la ville un spectre qui tiroit les larmes de tout le monde, surtout quand on l'eust reconnue pour la fille de chambre de Madame de Miraman ; on la fist entrer dans une maison voisine, et apres l'avoir deshabillée on la trouva toute criblée des coups de bayonnette et de sabre ; et apres l'avoir pansée au plus viste, elle nous dit que celuy des trois qu'on avoit laissez pour garder la dame l'avoit pris par la main, et l'amena a demie lieue dans le bois, du costez du Bousquet ; et pendant que la pauvre dame marchoit avec elle et l'autre fille de service qui la suivoit, toutes deux attachées, elle vist passer un paysan du lieu de Vendras, quelle connoissoit ; elle lui cria d'une voix plaintive : Hé ! mon bon amis, intercedez pour nous ; ce perfide secoua la teste et poursuivi son chemin ; pouvant facilement l'arracher des mains de ce malheureux ; enfin cette dame, jeune et délicate, a qui la frayeur avoit deja enlevez tout ce quelle avoit de force, fatiguée dalieurs par la longueur du chemin, ne pouvant plus lever les pieds, demanda par grace au malheureux de permettre quelle sapuya sur son épaule. Monsieur, lui disoit-elle de temps en temps, je n'en puis plus, reposons-nous un peu ; je ne saurois me porter plus loin, tant mon pauvre corps est emû ; mais cet inhumain, insensible aux gemissements de cette pauvre victime que le Seigneur soutenoit par sa grace, luy faisoit redoubler le pas, luy promettant quelle n'iroit guere plus loin, et estant arivez au bord du ruisseau dont nous avons deja parlé, il la fist asseoir sur un peu de gazon avec elle et l'autre fille ; elles furent en cet estat prez dune heure et demie, pendant lequel temps Madame de Miraman luy dit des choses capables de flechir un demon ; elle lui donna sa ceinture d'or, lui ouvri sa male, que l'autre fille de

service avoit portée sur sa teste, quoiqoelle fust liée, et luy fist voir ses hardes très magnifiques quelle lui offrit; il ne prist quone fontange d'or, luy promettant tout ce quelle luy demandoit, et ne tint rien cette heure et demie passée. Et Madame de Miraman fust la premiere a voir venir quatre scelerats armés jusqu'aux dents ; ce qui l'effraya si fort quelle fust obligée de sentir un peu d'eau de la reyne dHongrie pour se remettre. Dabord que ces barbares furent arrivez, elle se jetta a leurs pieds, embrassant leurs genoux quelle baignoit par un torrent de larmes, exprimants par ses sanglots plutost que par sa voix, son innocence, leur demanda la vie. Ne scais tu pas, luy dit un de ses scelerats, que dans peu de temps nous voulons mestre fin a tous les catholiques. Hé bien! dit la dame, alors comme alors; mais du moins accordez la moi maintenant, je vous en conjure, mes chers messieurs. Non, dit ce scelerat, nous te connoissons, commence a prier Dieu. Et cette dame, levant les mains au ciel pour demander au Pere celeste qu'il ouvrit sur elle et sur ces bourreaux les yeux de sa miséricorde, reçût un coup de pistolet sur le teton gauche qui la jesta par terre, ensemble un coup de sabre qui luy fendit le visage, et un coup d'une grosse pierre qui luy meurtri toute la teste ; un autre tira un coup de pistolet sur l'autre de ces filles qui la tua toute roide, et soit qu'ils voulussent épargner la munition ou qu'ils n'eussent plus d'armes, ils percerent celle cy de plusieurs coups de bayonnette et lui donnerent plusieurs coups de sabre ; elle tomba et fist la morte jusqu'a ce qu'il eurent pris la fuite et emportez la malle. Nentendant plus de bruit, elle leva doucement la teste, et ne voyant personne elle se traina aupres de sa maitresse quelle apella ; et n'entendant point de responce, la voyant nager dans son sang, elle luy respondit d'une voix mourante : Ah! ma chere Suzon, regarde dans quel estat je suis reduite ; viens icy, ne me quitte point que je naye expirez, je me meurs, c'en est fait ; mais toute ma consolation est que je meurs pour ma religion ; jespere que Dieu aura pitiez de moy, et quil n'aura pas oubliez sa creature dans ses souffrances ; dis a Monsieur de Miraman que je lui donne ma petite fille, quil en aye soin. Et ensuite elle ne s'occupa que de son Dieu jusqu'au dernier soupir quelle rendit a lentrée de la nuit, après une agonie de trois ou quatre heures ; enfin, la voyant morte, elle profita de la nuit et sorti du bois, ne doutant pas que ces scelerats ne fussent allez a Vendras pour se mestre a couvert d'un deluge de pluye qui faisoit, et se traina jusquicy comme elle pû. Monsieur le baron d'Alais envoya en-

core douze nouveaux convertis refugiez icy, qui ont tous des enfants ou des parents aux Camisars, à qui il fist donner un escu à chacun, leurs disant que s'ils n'aportoient le corps de cette dame, ils pouvoient s'attendre a estre tuez ; ils furent la chercher, et ne la trouvcrent que le 24, à six heures du matin, quils laporterent icy. Cependant, bien que ce corps eust restez trois jours et trois nuits dans ce bois, exposez à ce deluge deau qu'il fist pendant ces trois jours, il semble que le temps et les bestes sauvages eurent du respect pour luy, nestant point du tout changez, sa face estant riante, ses yeux ouverts qui n'avoient point encore perdu leur brillant, ses playes rouges comme du corail, coiffée, habillée, gantée, chaussée, ayant encore ces pandants d'oreille ; il fallu mestre une compagnie de soldats sous les armes pour faire retirer le monde qui venoit pleurer sur ce corps auquel on rendit tous les honneurs dues a de si pretieuses reliques.

Monsieur le baron d'Alais et plusieurs gentils-hommes prirent le deuille, quatre gentils-hommes portoient le drap aux armes de Monsieur et de Madame de Miraman, on habilla quantitez de veufves qui marchoient autour du corps, on fit des charitez extraordinaires ; tous les prebtres celebrerent et le monde ne pouvant contenir dans l'église quoique fort grande, les rues estant bordées de tous costez, on n'entendoit que cris et que gemissements, et on eu toutes les peines du monde doster au public ceste relique pour la mestre dans le tombeau de ces ancestres. Voila sa relation.

Je vous aprends que Cavalier sest mariez parmi les Camisars, et que les habits et les nipes de cette pauvre dame seroient pour sa femme quon apelle madame la princesse des Sevennes ; on celebra les nopces dans le chateau de Monsieur de Boucairan ou lon fist plus de vingt decharges, depuis sept heures du matin, jusqu'a six heures du soir ; ils estoient au nombre de deux mil. Adieu, je suis, etc.

Sœur Demerez.

---

De Nismes, ce 26 febr. 1704,
à Clermont.

Vous devez avoir receu la lestre pastorale que je vous envoyay, le 12 de ce mois. Je tiens ma parole et je continue aujourd'hui le recit des tragedies ; bien loin d'estre a leurs fins, elles sont plus fréquentes et ces furieux toujour plus alterez du sang des catholiques ; et ce qu'on avoit à craindre est arrivez, les Camisars ont passez l'Ardeche ; c'est la troupe de Castanet formidable en nombre ; ils sont entrez par le Vivarez dans la basse Bouliere, le vallon et Sainct-Fortunat ; nous ne scavons point encor si ce pays donne dans leur révolte bien qu'on nous aye dit que tout fuyoit devant ces malheureux, tant les nouveaux convertis que les anciens catholiques. D'autres assurent que les huguenots que nous apellons nouveaux convertis se sont unis avec ceste canaille ; ce quil y a de certain cest qu'on y a tuez tous les catholiques qu'on a pû attraper et plusieurs prebtres de ce costez la, et bruslez toutes les eglises. Monsieur de Julien qui estoit a Usez y est allez avec quelques troupes ; on dit que des suisses qui venoient a nous ont aussi pris cette route ; cest un grand malheur qu'on naye pas bien gardez ce passage ; on nous asseuroit quil estoit gardez par des miquelet qu'on y avoit postez ; et que les ayant retirez mal a propos pour 2 jours seulement, ces malheureux, qui font attention a tout, ont passez brusquement ; d'autres nous ont dit et c'est aparemment pour se garantir du blame, que ces coquins ont passez par la montagne de Lozere, ce qui paroit impossible, puis quelle est toute converte de neige ; voila toutes nos mesures deconcertées, et tous ces beaux projets suspendus.

Nous n'avons que très peu de troupes pour garder cette ville et l'on ne scauroit les envoyer courir sur les Camisars ; la troupe de Cavalier desole toute cette plaine, les environs de Nismes sont deja tout brulez ; cette nuit mesme ils ont brulez Garron Roudilhan et plusieurs belles metairies ; celle de Lor et bien d'autres, du costez de Courbesac, de

Monsieur Descombier et d'autres; toute la nuit, chacun estoit sur la tour pour voir brusler la campagne bien qu'il fist une grosse pluye, le godron qu'ils jettent fait un terrible effect; personne nose plus aller au champ sans une bonne escorte.

Monseigneur l'eveque dUzez ecrivit l'autre jour a un de ses amis, et a Monsieur de Baville qu'on lui avoit aportez depuis peu soixante corps morts des pauvres catholiques des environs d'Uzez, et huit mourants; que cette vuë avoit si fort animez les autres catholique, la plupart parents des deffunts, quil n'en pouvoit plus être le maître, et que quelque deffense quil leur fist d'aller sur les Camisars, ils s'estoient mis en campaigne pour tuer tout ce quils trouveroient d'hugenots; car ils sont tous participants de ces massacres.

Du costez de Monclus, terre de Monsieur le président, on y a massacrez plusieurs pauvres catholiques du lieu et quelques etrangers qui se trouverent là, on a reçû une lettre du Vivarez qui marque que le 18 de ce mois on n'aperçût que cent Camisards pour faire revolter le pays, et que le lendemain 19, on en vist neuf cent. Jugez des progrès quils font.

Cavalier se fait si bien garder que quelques miserables ayant estez menez a luy et luy ayant parlez a leur grez furent renvoyez; ils disent qu'avant que d'approcher de sa personne, et sa tante qu'on dresse fort exactement, il fallu passer sept corps de garde; on le traiste en prince parmi ces malheureux; cependant on dit quil y a quelq'un au dessus qui donne le mouvement; car il arriva icy du costez de la Vallonguesse que Cavalier y avoit fait tuer cinq hommes, et en amenoit deux liez et garrotez; en cet estat ils virent venir un homme, a cheval, de bonne mine, superbement couvert et qui marquoit estre de distinction; des quil vist Cavalier, il tire l'épée et lui en présente la pointe, dabord Cavalier met pied a terre, le salue profondement avec de grandes marques de soubmission, letranger luy demande quelle expedition avez vous fait aujourdhuy, il repond je viens de tuer cinq papistes et je vous mene ces deux bien liez; il lui repond c'est assez, deliez les et les laissez aller.

On fait a cette heure bien des raisonnements sur cet étranger; on ne doute pas que ce ne soit quelque envoyé du duc de Savoye pour exciter icy la rebellion; on le fait chercher avec soin et on désigne comme il est fait; c'est le mesme qui a estez a Montpellier pendant les États pour observer tout ce quon y disoit, il se fourroit partout, et sur sa

bonne mine on ne se deffioit point de luy, lorsquil s'en voulu venir il parla a un voiturin pour se faire porter jusqua Ucban, le voiturin luy dit qu'il ne vouloit pas se mettre en chemin sans escorte, l'autre luy dit, tu crains les Camisars, marche seurement avec moy qui ne les craint pas, je voudrois trouver ces gens là et tu verrois si je les crains. Le voituriu resista longtemps; mais l'autre le persuada si bien que le voiturin alla preparer sa chaise pour partir le graud matiu, disant toutefois quil ne vouloit pas moins de six louis d'or; il lui fust promis tout ce quil exigeoit; quand ils furent sur la route le voiturin salarmoit de temps a autres, mais le monsieur le rasseuroit. Cependant le voiturin voyant tout a coup Cavalier venir a eux avec sa troupe, s'ecria nous somme perdu, Monsieur, je reconnois Cavalier luy mesme; l'etrauger lui dit ne craint pas, je t'ay promis quil ne tarriveroit point de mal, je te le garanti; ce pauvre homme estoit a demi mort d'effroi, il remarqua pourtant que letranger, pour se faire reconnoistre a Cavalier, tira son epee nue et la fit luire de plus loin; a cette marque qui est aparemment le signal, Cavalier vint à luy dune manière fort soubmise et respectueuse; le voiturin fust payez des six louis dor quil avoit demandez et renvoyez avec la peur, tout cela signifie qu'il y a des etrangers dans le pays qui suscitent cette guerre qui devient tous les jours plus dangereuse.

Il n'est rien de si triste que nous le somme aujourdhuy, les rües sont pleines de tous ces pauvres paysans fugitifs qui font des cris lamentables. On ne comprend pas la politique de ces Camisars et celle des huguenots sils sentendent comme on le croit avec eux: car cette nuit on a bruslez la metairie de Monsieur de la Cassagne, nommée Rochelle, une autre de Monsieur de Poussac et un moulin de Monsieur Genesi, on ne scait si par ce moyen ils voudroient les exempter des contributions qu'on veut leur faire payer; ou bien peut estre se plaignent-ils de ces gens là comme des faux frères qui ne leur donne plus des assistances, ou bien mesme ces huguenots qui sont riches ne leur feroient ils pas eux mesmes par politique brusler leur maison en partie pour qu'ils fassent voir aux puissances quils n'ont point de relation avec ces Camisars, puisqu'ils nen sont point epargnez.

On vient de battre la generale et nayant que quelques compagnies a faire marcher, on a fait partir les milices, nous n'avons pas un graud espoir a la recherche qu'ils vont faire; il vont examiner le degat et voila tout ce qu'ils feront. On attend icy Monsieur le mareschal ce soir il

vient de Sommiere, il a fait enlever quelques villages de Quillac et des environs, nous ne scavons que produira cela, cette nouvelle du Vivarez areste les projets; on alloit fermer tous les bourgs et faire quatre camps volants pour battre la campagne, mais nous voila depourveù de troupes. Les paysans de Roudilhau, cest a dire deux ou trois hommes, car tout estoit desert; ceux ci voyantz venir les Camisars se cacherent, les uns dans un tinal de pierres, un autre dans une mazure assez prest de leglise; celuy ci entendit quils crioient en bruslant leglise, ou est donc le Dieu de cet eglise; certe sil y en avoit un qui sy interessa, il ne laisseroit pas bruler sa maison et mil autres impietez : rien de si abominable que les nouveaux dogmes de cette religion; ils disent que le temps est venu quil faut se servir du glaive que Dieu envoye, prescher une autre evangile que leurs gens, et leurs filles sont envoyées pour enseigner, et que ce sont icy les veritables prophetes du Seigneur et mil autres rêveries, que les femmes se meslent de débiter sans façon dans les rües.

Je ne scay comment jai pu faire ma lettre : on nous accable de tristes recits; a toute heure on nous aprend la mort de quelques catholiques de notre connoissance ou la désolation de quelques familles.

Nos pauvres religieuses qui sont dehors de la ville ne sont pas trop en seuretez, et l'on dit que Monseigneur de Nismes ne les fait pas entrer dedans pour ne pas donner lépouvante, cela feroit voir toutes nos craintes, qui sont souvent renfermer en nous mesmes; toutes nos connoissances de la ville sont toujour de mesme. Il ny a plus rien de nouveau; les nouveaux convertis vont fort au sermon; chacun par politique veut passer pour faire son devoir, croyant a tout le moins s'échapper a la contribution. Adieu, je suis toujour tres respectueusement, etc.

Sœur Demerez.

---

De Nismes, ce 6 may 1704,
à Clermont.

J'eust l'honneur de vous dire dans ma derniere lettre du 22 avril que Monsieur de Lalande avoit fait quelques expéditions aux Sevennes. Les choses sont a peu prest comme je vous le marquois ; il a plus fait encore, estant descendu en bas, il voulu environ treute heures au.... de Navaille, estant averti qu'il y avoit des camisars ; il les trouva dans le bois dIoulet. Il avoit amenez six cens hommes dont il fist deux detachements de trois cens hommes chacun ; il les mena du costez de la plaine et les etendit du costez dIoulet ; on y apercut les rebels au nombre de trois ou quatre cens ; le premier détachement, qu'il avoit fait commander par Monsieur de Ballemprez, en tua cent soixante, et une douzaine de femmes qui suivoient cette troupe infernale, et leur prist quarante chevaux ou mulets. Le guide qui conduisoit le second détachement commandez par Monsieur de Boismarin, le fist prendre trop a gauche du costez de son converse, ce qui fust cause que le reste de la troupe se sauva.

Le 20 du mois davril, M. de Lalande envoya fouiller et chercher dans le bois d'Youset qui est assez defeuillez, on y tua 25 camisars qu'on trouva dans des rochers et des cabanes couvertes de planches qui leur servoient d'hopital. On y trouva douze malades ou blesses, quantitez donguents, de linge et charpies en abondance, qu'on leur tient tout preparez, plusieurs sortes d'armes et munitions de bouche, quelques epées a poignet dargent, justes-au-corps et vestes de nos officiers de la marine ; on a trouvez l'endroit ou ils faisoient la poudre et le salpêtre ; on a trouvez de la poudre preste à mettre en graiu, du souffre, de leau de vie, bled, farine, sel et plusieurs sortes de viande salées que les habitauts d'Youset avoient preparez. Monsieur de Lalande, voyant l'intelligence que ces paysans avoient avec ces rebels, fist mettre le feu a quelques maisons et piller leur village. On trouva une cache dans une

maison la plus proche de la montagne ou il y avoit quinze pièces de vin, des eaux de vie et autres provisions qui furent prises et les tonneaux deffoncez.

Les camisars ne firent pas là beaucoup de resistance, nous ne perdismes que six soldats. Monsieur le chevalier de Roquefeuille de Gabriac tua un de ces scelerats après s'estre battu deux heures avec lui; cette longue résistance a fait dire qu'il y avoit du charme, car il essuya plusieurs coups de fusils et de pistolets, mais le coup de sabre a la teste fust le dernier.

Monsieur de Palmeroles, commandant des Miquelets, ecrit a Monsieur de Lalande, du 17 avril, et lui mande que sa troupe de Miquelets, en sen retournant au pont de Montvert, tuerent cent et huist camisars qu'ils trouverent cachés dans les bois et rochers.

On nous asseure encore que Cavalier ayant recû une lettre de Genève, où les anciens du Consistoire lui marquoient quils estoient tres mal ediffiez d'aprendre quil y avoit parmi eux des femmes de mauvaise vie, que cestoit contre la loi de Dieu, et quils s'attireroient a la fin sa vengeance; sur cela Cavalier congedia une jeune fille quil avoit prest de lui, et sen va trouver Castanet qui estoit dans un autre quartier avec sa troupe; il luy fait part de la lettre quil a recu de Genève, et lexhorte a se deffaire, a son exemple, d'une fille quil avoit; celui cy qui se deffioit deja de Cavalier, et qui estoit averti qu'il ne cherchoit qu'une occasion pour le perdre, fist ce qu'il souhaitoit; la fille fust envoyée a Montpellier, chez un reffugiez; quelqu'un en donna advis et cette fille a estez mise dans le refuge; Castanet ne gaigna rien par cette souplesse, Cavalier le fist tuer. On ne doute pas qu'ayant estez averti que Castanet se deffioit un peu de lui, recherchoit le moyen d'obtenir sa grace en venant servir dans les troupes du roy, et cest ce qui hasta sa perte.

Il semble que tout ce dechet des rebels devoit les avoir detruit; bien loin de la, Cavalier rassemble le debris de sa troupe du costez de Sam el Benezez; il leur dit quil regrette fort les bons soldats quil a perdu; mais non pas les chefs, puisqu'ils s'estoient rendu desagreables à l'Eternel par leurs crimes et leur desobeissance; quen punition il les avoit livrez aux enfants de Sathan, que cestoit la ce que le Sainct-Esprit lui avoit revelez; que pour luy il ne seroit plus que trois jours avec eux pour les consoler, qu'apres cela il les abandonnoit. Mais il n'a pas executez ces menaces, il a ramassez des gens de tous costez, il lui en est venu beaucoup plus quil nen navoit perdu, et le nombre des rebels

se multiplie tous les jours, outre que les paysans et menus peuples de villes sont tres mal intentionnez ; Cavalier fait marcher a coups de batons ceux qui veulent luy resister ; on dit meme quil en a tuez quelques uns. Ils ont perdu des armes a la veritez, et l'on croyoit qu'il leur seroit tres difficile darmer autant de gens quils en levent ; a cela ils ont trouvez lexpedient d'en avoir par un bon nombre de gens de leur party qui en ont achetez par des voyes indirectes de nos soldats qui en avoient pris beaucoup au pillage ; ils remonstent mesme leur cavalerie de cette maniere. Il s'est vendu bon nombre de chevaux, et l'on ne se deffioit pas des acheteurs. Ces coquins en ont enlevez depuis peu de jours du costez de St-Gille, qu'on avoit envoyez prendre le vert. Nous entendons dire tous les jours de nouvelles violences de ces malheureux ; ils recommencent a battre les champs.

Il n'y a que huit jourz que Monsieur Pagez, lieutenant de prevost de Nismes, alloit avec quatre archers a Sainct Hipolite porter les lettres a Monsieur le mareschal de Villars ; car Monsieur de Monrevel est deja hors le Languedoc : comme ces archers furent du costez du Cés, ils furent suivis d'une troupe de camisars qui leur tirerent plusieurs coups. Monsieur Pagez eut quelques balles qui lui firent saulter le chapeau et la perruque, mais sans autre accident. Il poussa a toute bride lui et ses archers et grimperent sur une colline qui les garanti de cette mauvaise avanture.

On ecrit qu'il y a audessus de Florac et aux environs, une troupe d'environ quatre mil camisars ; celle de Cavalier est deja fort grosse, une bonne partie est armée, le reste est muni de gros batons ferrez, de fourches et autres instruments propres aux massacres.

Nostre canaille mal intentionnee fit une assemblee icy le jour de lAscension du costez des Ecorchoirs, sur les onze heures et minuit : on en fust averti, et les Suisses qui sont aux cazernes y furent, mais tout sestoit dispersez, et ne trouverent que quelques femmes dans le jeu de maille, quon mena dans le fort, en attendant Monsieur le mareschal qui est allé faire sa tournée. Monsieur l'intendant est avec lui. Ils ont commencez par Sommiere, Anduze, Sainct Hipolite, sont montez a Alais et reviennent par Uzez. On les attend tous les jours. On dit quils ont fait quelques enlevements sur leur route, quils ont pris a Vezenobre un brigadier de Cavalier qui se distinguoit a son service, cestoit un paysan du mesme lieu de Vezenobre. Cependant on a un peu vuidez le fort, il y en eust un nombre que fust relachez par ordre de Monsieur de Mon-

revel avant son depart, et ceux qui resterent furent examinez par Messieurs du presidial, de lordre de Monsieur de Villars et de Monsieur l'intendant. Dans le peu de sejour quil fist à Nismes, on fist partir tout ce qu'on trouva de coupable pour l'ile de Saincte Marguerite en Provence. Ce fust une desolation de ces malheureux et des gens a qui ils apartenoient : il y avoit plusieurs hommes et encore plus de femmes; celles qui avoient assez de moyens pour avoir des montures partirent plus commodement, mais les autres furent mises sur des charettes. Tous ceux de leurs partis leur porterent de l'argent, des hardes et du linge abondamment. Il y avoit parmi ce nombre de canaille quelques marchandes et filles de procureur; je ne crois pas que ce soit des gens de votre connoissance. On les mena a Arles pour les embarquer. Les gens de Fourques qui sont fort catholiques vouloient les mettre en pièce quand ils les virent venir, leurs criants : Maudites races, vous périrez de nos mains. Les officiers et les soldats qui les conduisoient eurent de la peine à les sauver de la fureur de ces Provencaux. Chacun crie sur l'injustice qu'on leur a fait; mais il est sûr qu'on ne les puni pas a faux. Tous ces gens là aidoient les camisars de leur argent, denrées et autres soins. Il y avoit la des filles qui avoient des chambres tres propres pour loger les etrangers et inconnus qui venoient à la ville; dautres recevoient les questes et les lettres des pays étrangers.

Voila, mon R. P., la situation de nos affaires, qui ne deviennent pas meilleures. Nous esperons beaucoup au retour de Monsieur le mareschal de Villars; il y a apparence qu'on executera les beaux projets qu'on a fait. On croit qu'il se fera des camps volants et que cela pourra réussir; mais nous devons bien plus esperer du secour du ciel, connoissants comme nous le faisons depuis longtemps que celuy des hommes est bien foible.

Joubliay de vous dire quà l'affaire de Mages, avant que Cavalier eust donnez le signal pour faire la décharge, on vist a leur teste un homme tout vestu de blanc, un grand bonet blanc fait en mitre sur sa teste, qui le leva plusieurs fois, il fist de grands signes au ciel et hurla; il tint les mains etendues, se livrant a la mort; cestoit un de leurs grands prophetes et quelques autres firent de mesme.

---

De Nismes, le 18 may 1704, à Clermont en Auvergne.

Vous devez avoir recù ma dernière lettre du six de ce mois, et j'estois dans l'impatience de vous dire ce qui sest passez depuis ce temps là qui certainement vous paroistra fabuleux ; car nous mesme qui voyons une partie de ce qui en est, et qui se fait soub nos yeux, nous croyons de nous reveiller d'un profond sommeil. Vous scaurez que le douze de ce mois, Cavalier envoya un camisard a Alais pour parler a Monsieur Delalande ; on auroit tirez sur lui des remparts de la ville bien quil dit quil venoit pour traister d'affaire ; mais Lacombe que vous pouvez avoir veu a Campagne, ayant estez fermier de Messieurs du Chapitre, estant huguenot a toujour eu quelque relation avec les Camisars. D'autant mieux que Cavalier avoient estez son gouja a Campagne ce Lacombe sest meslez depuis quelques temps de se faire entremetteur de la paix des Camisars avec nous ; il accompagnoit donc lenvoyez de Cavalier ; et dez quil se fist connoistre a la sentinelle d'Alais la porte fust ouverte. On les mena a Monsieur Delalande a qui ils dirent que Cavalier avoit refusez de traitter avec Monsieur Daiguallier gentilhomme d'Uzez et nouveaux catholiques qui ayant quelque correspondance avec eux, vouloit a cette heure menager leur accomodement ; mais que Cavalier ne vouloit conferer qu'avec le commandant qui estoit Monsieur Delalande. Quand on le prioit de se rendre du costez de Vezenobre, Monsieur Delalande part sur lheure ne menant que seize ou vingt dragons pour lescorter, i prist dans le fort d'Alais le frère de Cavalier qui s'y trouva prisonnier depuis longtemps, il le mene avec lui et Lacombe sur la foi de qui il marchoit. Dez quil apercù Cavalier, il le vist a la teste de quatre cent hommes de pied et quarante cavaliers ; les uns et les autres sarresterent tout court a la premiere veue, les deux chefs mirent pied a terre et savancent l'un de l'autre ; Cavalier dit a Monsieur Delalande, Monsieur, faite reculer vos dragons, sils venoient a faire le moindre

signe, je ne repondrois pas de mes gens. Monsieur Delalande luy dit, Monsieur je vous responds quils n'auront garde de branler, contenez seulement vos gens; il luy presenta son frere quil embrassa tres tendrement et lisant une lettre de son pere que celuy là lui donna qui est aussi prisonnier dans le mesme fort; il versa quelques larmes et l'on vit attendrir cette beste feroce et carnassiere, ensuite ils laisserent Lacombe avec le frere et se tirerent tous les deux a l'ecart pour conférer secretement, nul ne scaist ce qui se traitta; ils furent quelques heures ensemble assez eloignez de leurs troupes pour nestre pas entendu, mais toujour en veüe, on observoit leurs gestes et mouvements. On dit que Cavalier menageoit assez le terrain, il tira le chapeau quand Monsieur Delalande le salua, et se couvrist tout comme lui, on le lui vist tirer quelque fois, et cestoit sans doute lors que Monsieur Delalande lui disoit quelques honestetez; on remarquoit ce petit homme extremement fier et determinez. Enfin ils se separerent; mais avant que Monsieur Delalande rejoignit ses dragons, il vinst a la troupe de Cavalier a qui il jetta une bourse de cent louis; les uns disent que personne ne fist mine de la ramasser et d'autres asseurent quil se fist quelque mouvement pour cela, mais que Cavalier pour faire voir de quelle manière il estoit obéi, ne fist que dire alte là, et personne ne se remua; Lacombe dit lavoir levez luy mesme et portez à Cavalier, luy disant que Monsieur Delalande en la jestant avoit criez qu'on but a la santez du roy et qu'ainsi il devoit l'accepter, sur cela Cavalier luy dit d'un air assez dedaigneux: He! bien soit fait qu'on boive a la santez du roy; mais auparavant tirez en trente louis que vous departerez aux pauvres du voisinages, ils convinrent en se separant quil y auroit pour quelques jours une suspension d'armes; demandant seulement quatre jours pour avertir toutes les troupes, et leur commander de sarester; apres quoi il promettoit de cesser toute hostilitez. Monsieur Delalande vinst icy en diligence dire à Monsieur le mareschal tout ce qui s'estoit passez, personne ne sceûst rien de ce quils estoient convenu; le secret est entre Monsieur le mareschal, Monsieur de Baville, Monsieur notre Gouverneur, et Monsieur Delalande ayant estez dans quelques maisons de considération de cette ville, extremement pressez et sollicitez a parler n'a pas dit le mot et n'a fait que turlupiner sur tout ce qu'on lui disoit. Cependant le mesme jour Monsieur le mareschal fist partir un courier pour la Cour. Ce fust Monsieur de Sainct-Pierre parent de Monsieur le mareschal qui le chargea de ses

depesches, et de ses instructions pour le roy, nous attendons a cette heure ce quil decidera sur ces affaires.

Mais il en est survenu une bien triste a peu prest dans le mesme temps. Cavalier avoit demandez quon lui donna quatres jours pour suspendre le mouvement de ses troupes, et c'estoit le douze que l'entrevue se fist. Cependant Roland qui est du costez de Ponpidou avec une grosse troupe, fust attaquez par le regiment de Tournon qui est dans ce quartier là, et qui ignorant ce qui se passoit en bas crust faire merveille d'attaquer ces coquins qui battirent les nostres. Nous y avons perdu dix officiers et deux cent soldats, Monsieur de Tournon ne sy trouva pas mais son lieutenant colonel qui estoit Monsieur de Courbeville y fust pris et l'on ne l'a plus veù, on ne doute pas qu'il n'aye estez egorgez, Cavalier se justifie sur cela que cette action sestant fait le treize, il n'ont pas pù etre averti.

Nous estions fort consternez le quinze, aprenants cette deffaite, mais le seize nous ne fusme pas moins etourdis de voir la scene qui se passa dans Nismes. On nous vinst dire entre une et deux heures apres midy quil y avoit au logis de la Coupe-d'Or trois fameux camisars, envoyez de Cavalier, escortez par quelques officiers de la marechaussée d'Uzez et de Montpellier, de M. d'Aigualier, gentil homme d'Uzez, et de quelques autres qui disnoient a ce logis de la Coupe-d'Or. Tout le peuple couru a la porte de St Antoine; mais il y avoit des sentinelles autour du logis, et l'on n'en permit pas l'entrée. Le sieur Gambier, que vous connoissez pour ètre hocqueton de Monsieur de Baville, estoit là et devoit introduire cette nouvelle ambassade vers nos puissances. Ce fust un monde infini qui tenoit les avenues. Apres avoir eu leur audience particuliere, ils s'en retournerent de là ou ils estoient venu. Tout ce qui se disoit hautement, c'est que Cavalier avoit couché a Caveirac, et que de là il envoyoit porter quelque parole à Monsieur le mareschal; sur les quatre heures nous entendismes des bruits dans les rues, chaque artisan fermoit sa maison pour courir a la porte de la Magdelaine et voir arriver Cavalier. Peu de gens donnoient là dedans, et bien que nous eussions veu tout le rempart bordez de peuple pour voir ce spectacle, nous ne pouvions nous le persuader. Cela estoit pourtant tres asseurez, et ces envoyez qui l'avoient precedez n'estoient que pour obtenir la permission et prendre les asseurances. Ils prirent quatre capitaines de Firmacon pour ostages; il vinst avec une troupe de quatre cent hommes quil laissa au chemin de Sainct Cesaire, c'est a dire vers le fort de Maille,

et s'avança avec dix ou douze de ses plus braves cavaliers; ils se posterent derriere le Luxembourg. Plusieurs personnes qui se promennoient à l'Esplanade fremirent quand on leur dit que Cavalier estoit si prés d'eux. Monsieur d'Aigualier estoit a son costez, et dans cet ordre ils allerent au jardin des Recolets, ou monsieur le mareschal l'attendoit. Personne ne fust temoin de l'entrevüe, elle fust fort secrette, il n'y eust que monsieur le mareschal, monsieur l'intendant, monsieur le gouverneur et monsieur de Lalande. Cavalier entra seul dans le jardin avec un jeune frere quil a aagez de douze ans, et quil dresse a son mestier. Dez quil mist pied a terre a la porte du jardin qui est du costez des Fossez, il prit ses deux pistolets de selle et les alla mestre aux pieds de monsieur le mareschal qui les fist prendre par son page et remettre a la selle du cheval de Cavalier, qui fist en meme temps protestation de sa soumission et obeissance envers le roi, promettant de le servir le reste de ses jours. M. le mareschal luy promit toutes sortes de bons offices. Vous scavez lhabiletez de M. l'intendant; on dit quil l'interrogea de toutes manieres, mais que ce coquin ne se deferrat point; il avoit un air de douceur qu'on n'eust jamais dist quil pust etre capable des crimes quil a commis. Il est fort joly de visage, on ne luy donneroit pas dix huit ans, et l'on assure quil n'en a que 23. Il est fort ragot et épais, la teste entre les epaules. Pendant la conference, Abdias Morel, dit Catinat, entretint un nombre infini de gens qui le virent. Cette lettre ne suffit pas pour vous dire tout ce qui se fist et tout ce qui se dit ce jour là. Cet Abdias est du Caila, que vous connoissez bien, et a qui, ainsi que je vous ay entendu dire, vous avez sauvé la vie; ce coquin est d'une phisionomie suspecte, fière et mutinée; celui-la pugnoit de tous ces io et observoit ce qui se passoit. Lorsque la conference fut finie, Cavalier et son jeune frere, qui estoit parez d'une belle epée à poignée d'argent de nos malheureux officiers de la marine, monterent a cheval et allerent rejoindre leur troupe. M. le mareschal luy dit en le quittant : Allez, monsieur Cavalier, à Calvisson, vous trouverez là des rafraichissements. Avant que de se rejoindre à leur troupe, il vinst un jeune jardinier au devant de luy le prier de venir manger une salade a son jardin; il eust la complaisance de l'accepter; lui et ses cavaliers trouverent la une colation dont ils profiterent; ce qui marque toujour l'intelligence de ces gens la avec eux. Le lendemain M. le mareschal fist partir un second courier pour la cour; si bien que l'arrivée de M. de St.-Pierre, qu'on attend à la fin de la sepmaine, ne terminera pas les

affaires, il faudra encor attendre ce second courier. Aparemment Cavalier feit la paix sous de bonnes conditions. Attendons et nous verrons : cependant nous respirons.

Cavalier alla coucher a Sainct Mammers, et ayant seû que Lefebvre estoit à Gajan, il lui manda quil souhaitoit fort de le voir ; Lefebvre prist dabord une douzaine de ses soldats et monte à cheval ; il se fist aussi accompagner d'un soldat qui jouoit du violon, et le fist jouer chemin faisant. Comme il approcha de Sainct Mamers, Cavalier dit : Quel est ce violon que jentends? On luy dit que Lefebvre aprochoit ; il monte dabord a cheval et ne mene que vingt hommes avec luy. Dez quils sapercurent, ils mirent tous deux pied a terre, sembrassent réciproquement et se firent mil compliments. Cavalier demanda a Lefebvre que signifioit son violon ; l'autre lui dit : Je l'ai toujour menez quand je vous cherchois dans les bois ; je n'y allois pas autrement. Ensuite Cavalier l'a fait boire, pour marque d'amitiez. Lefebvre but et voulu lui faire des reproches de lui avoir gardez sa sœur six sepmaines. Cavalier luy dit : Ne parlons plus du passez, dans peu de temps je reviendray et je vous iray voir a Gajan ou nous nous divertirons. Lefebvre lui repond : Vous serez le bien venu, Monsieur, et quelques uns des vostres ; mais je vous prie de ne m'y point amener vostre troupe, car je ne la recevray pas a Gajan. Ils se separerent, et dez que Cavalier fust a cheval, il entonna un pseaume, comme il avoit de coutume; ainsi quil fist mesme sortant de Nismes. Une huguenote, Zabi, de Sainct Mammers, se mist a chanter avec eux ; mais Lefebvre l'alla sangler au visage de quelques coups d'un fouet de cheval quil tenoit a la main, et lui dit : Malheureuse, je t'empecherai bien ; pour vous, Monsieur, dit il a Cavalier, je n'ai rien a voir a vous autres ; mais il ne sera pas permis a ceux sur qui j'ai pouvoir ; vous feriez pourtant mieux de ne pas en user ainsi. Voila comme ils se quitterent. Adieu.

Sœur Demerez.

---

De Nismes, le 1er juin 1704,
à Clermont.

Venons a ma derniere lettre, qui estoit du 18 may, et que vous devez avoir recû. Il est arrivez du depuis des evenements contraires a tout ce que nous esperions. Jeûs l'honneur de vous dire que les entrevües de nos puissances avec Cavalier avoient fait une espèce de paix ou suspension d'armes : les Camisars alloient et venoient librement, de mesme que les catholiques, chacun s'estoit remis au travail de la campagne ; et pour ce qui est de l'affaire d'Alais ou des environs, dont je ne vous disois qu'un mot dans ma derniere lettre, elle est telle, que Roland estant la haut avec une troupe nombreuse, alla tomber sur le regiment de Tournon qui escortoit plusieurs officiers qui s'en venoient voir monsieur le mareschal ; nous y perdismes dix ou douze officiers et environ deux cent soldats ; il n'est pas dit que les Camisars perdissent des leurs. Monsieur de Tournon ne s'y trouva pas ; mais monsieur de Courbeville, lieutenant colonel de ce regiment, ne fust pas tuez sur la place, il en arriva pis : cest quils l'emmenerent dans les bois, et l'on ne doute point qnils ne layent massacrez bien cruellement. Cavalier a tres bien justifiez cette action, que sestant passée le matin de la fete de Pentecote, et luy ayant demandez trois ou quatre jours pour en aviser son monde, n'èust pas le temps dy rien dire, puisque la conference quil avoit eu estoit le douze ; ainsi lignorance de ce qui se traitoit fust la cause de ce malheur. Depuis ce temps il a gardez sa parole et sest retirez a Calvisson avec sa troupe, comme Monsieur le mareschal luy avoit dit. On mit dans ce lieu monsieur Vinxieres pour y estre commissaire ordonnateur ; il n'avoit avec luy que monsieur Capon, capitaine reformez, un autre officier et six dragons, vous jugez bien qu'il n'y avoit pas là de quoi le garantir de la peur ; il avoue quil l'a eu belle quelque fois, et quil n'auroit pas tenu si longtemps s'il n'avoit connu que Cavalier y alloit de bonne foy. Il fait de grands eloges de cet homme et

dit quil a de beaux sentiments, que sa religion et sa revolte près, il est parfaitement honnete homme, ennemi des violences et des mauvaises actions ; que sil s'en fait il proteste n'y avoir eu nulle part, quil a sauvez ce qu'il a pû et quil temoigne un regret infini davoir estez obligez de porter les armes contre le roy : mais que les affaires de la religion le demandoient ainsi. Calvisson, à cette heure, estoit devenu le lieu sainct, le concours du peuple y venoit de quinze a vingt lieües a la ronde. Cavalier avoit un prophete qui leurs annonçoit la parole de Dieu, et ces credules lescoutoient comme un homme qui avoit le Sainct Esprit. Ceux qui ont estez curieux catholiques mesme y ont estez pour voir de leurs yeux ce qu'on ne scauroit croire. On y voyoit ces inspirez qu'on apelle prophetes et surtout des prophetesses se gonfler d'une maniere etrange, et faire des contorsions et hurlements effroyables. L'on venoit dire ici a M. le mareschal ce qui se passoit ; il ne vouloit rien precipiter, ayant pris des mesures avec Cavalier qui devoit se rendre à Nismes le dernier jour de may avec huit cent hommes pour aller en Portugal. On debitoit mil nouvelles a ce sujet, et sans rien dire de positif. On croyoit qu'on alloit lever un regiment choisi parmy ces Camisars, qu'on habilleroit de rouges, dont Cavalier auroit le commandement. Il ne sagi plus de vous dire tout ce qu'on devoit faire, mais bien ce qui s'est fait.

Nous attendions impatiemment larivee des couriers qu'on avoit envoyez a la cour ; il en est reparti trois depuis monsieur de Sainct-Pierre, il en est revenu deux et luy est encor attendu, et doit porter les derniers ordres. Quelques personnes de considération parlant il y a quelques jours a monsieur de Baville, luy dire que cette affaire ressembloit fort a lapocalypse ou personne ny comprend rien ; en effet, dit monsieur de Baville, tout ceci vous est cachez, mais dimanche, qui est aujourd'hui prochain, lenigme sexpliquera. Cavalier fust encore icy, mercredy 28 au jardin des Recolets comme la premiere fois conferer avec monsieur le mareschal, monsieur de Baville et monsieur Delalande ; personne ne pû deviner ce qui se passoit, mais jeudy dernier monsieur de Vinxiere ariva fortuitement ; dez que monsieur le mareschal l'apercû ; il vit quil ne pouvoit avoir qu'un facheux incident, car quelque instance que luy aye fait souvent monsieur de Vinxiere pour le tirer de ce poste, on luy respondoit que cestoit là lordre du roy ; il luy dit donc : quest cecy, monsieur, vous avez quittez les Camisars ? il respondit, non, monsieur, ce sont eux mesme qui nous ont quittez.

Monsieur le mareschal craignant quil ne parla trop publiquement le

tira a part, on le vit sortir fort triste et melancolique, cependant on a scû par les six dragons et les deux officiers qui le suivirent questant a Calvisson sur lheure du disner, et Monsieur de Vinxieres ayant invitez Cavalier, ce qui luy arivoit assez souvent, entendit bastre la generale, et l'on entendit du desordre dans les rües : Monsieur de Vinxieres commença a craindre, et dit a Cavalier de saller presenter a la porte ; il y va avec un pistolet a la main et sa cane de l'autre ; il vit a la teste de quelques Camisars un certain Ravanel, insigne scelerat du caractere d'Abdias Maurel, dit Catinat, paysan d'un hameau dependant de Blansac, un malheureux plongez dans les debauches qui pour n'avoir pas voulu travailler a un mestier senrolla dans nos troupes, d'ou estant revenu s'estoit mis dans la bande de Cavalier. Ce coquin là et ceux de sa cabale ne veulent point entrer au service du roy, et desavoüe Cavalier, l'apellant faux frère ; ils voulurent le tuer sur la porte de la maison ; Cavalier alloit luy lacher son pistolet, mais le prophete Moyse se mist entre deux. Monsieur de Vinxieres fust alarmez du desordre quil entendit, et cherchoit un retranchement pour ne pas se laisser tuer sans deffence, mais Cavalier revinst a luy et luy dit quil ne craignit point, quil estoit prest de donner sa vie pour le deffendre ; mais quil pouvoit prendre ses seurtez lui et les siens par une porte derriere. Il n'en fallu pas davantage a Monsieur de Vinxiere et aux siens pour monster viste a cheval, et venir icy a toute bride. En sortant de Calvisson ils virent les Camisars en troupe, qui gaignoient les hauteurs se disposant a recommencer les hostilitez. Cavalier trouva un homme qui venoit icy, et lui dit, asseurez Monsieur le mareschal de ma fidelitez ; que je suis la troupe pour tacher de les ramener, que je ne my epargneray point, et que si je suis assez malheureux pour n'en pas venir a bout, je me livreray a luy pour faire de moi ce quil jugera a propos, et que demain sans faute il me verra, si lon ne me detient pas, ou du moins il aura de mes nouvelles ; il n'y a pas manquez, il luy a ecrit deux et trois fois ; le bruit est quil lui mande que ces malheureux ne veulent pas se rendre qu'a condition qu'on leur donnera des temples et la libertez de tous les prisonniers quon a exilez pour venir icy professer leur religion ; que pour luy il portera sa teste sur l'echaffau plutost que de manquer a la parole quil a donnez ; quil avoit deja attirez a lui quatre cent hommes et quil falloit rendre avec eux a Sainct-Gigniez ; Monsieur le mareschal partit hier avec Monsieur de Baville pour y aller, ils y menent des troupes non-seulement pour escorte, mais encor pour poursuivre les re-

bels tous les boulangers ont travaillez à faire du pain de munition ; on porte quantitez de poudre et de plomb ; il y a esperance q'on trouvera ces malheureux, et que Cavalier donnera des indices ou ils seront sil est vray quil y aille de bonne foy ; car il y a bien des gens qui doutent ; puisque l'on dit que Ravanel et Catinat ne l'auroient pas laissé vivre s'ils eussent estez persuadez quil dust les abandonner. D'autres tiennent pour luy, l'ayant veu pleurer de chagrin de l'inconstance de ses troupes ; nous serons a temps de faire des réflexions ; ce sont des raisonnements a perte de veüe, si vous estiez icy a votre maison vous entendriez tout le long du jour ; chacun dit son sentiment a nostre bureau. Monsieur le mareschal et Monsieur de Baville en savent plus que tous ; ils ne seront pas les dupes de ces coquins, et si toutes leurs adresses et leurs douceurs ne les ramenent pas, ils fraperont bien fort et malheur a leurs adherants. Car on ne doute pas que tous ceux qui ont estez a Calvisson que lon scaist tres bien, et que Monsieur de Vinxieres y a veu, nayent brouillez cette affaire ; ils leurs ont dit quil ne falloit pas se rendre qu'on ne leur donna des temples et leurs ont tant portez d'argent quils en ont pardessus la teste. La bource des louis dor que Monsieur Delalande jesta pour boire a la santez du roy ne fust point acceptée de Cavalier, il la laissa entre les mains de Lacombe qui l'a encor, et layant voulu rendre a Monsieur Delalande, il luy a respondu quil en fist ce qu'il voudroit, Lacombe dit aussi que Cavalier estant alle trouver Roland pour lui dire tout le traittez quil faisoit avec Monsieur le mareschal ; l'autre luy respond, parle pour toi seulement, si tu commande la troupe de la basse Sevenne, je commande celle d'en haut, et ma troupe est plus belle et plus nombreuse que la tienne ; si j'avais voulu avoir un régiment comme toi, j'aurais estez moi mesme traister avec Monsieur le mareschal et j'aurois fait mes conditions ; puisque tu les as fait sans ma participation je ne my soubmestray point. On dit que sur cela ils mirent lepée a la main, mais que Lacombe les separa. Cavalier sestoit aussi brouillez avec Catinat sur ce que ce coquin fust à Aimargue le jour de la feste Dieu ; il passa dans la place avec douze Camisars tous montez justement a lheure de la procession. Monsieur Roche votre amy y portoit le Sainct-Sacrement ; il fust interdit de voir devant ses yeux cette cavalcade camisarde et toute la procession bien alarmée, ignorant le dessein de ces malheureux ; chaqun alloit tourner casaque au bon Dieu quand ces gens là le rasseurerent en tirant leurs chapeaux et poursuivant leur chemin. Cavalier le reprist disant qu'il devoit mettre

pied a terre, il a encor trouvez mauvais qu'on naye pas fait la procession dans Calvisson, disant que si on leust averti, il eust renfermez ses troupes dans des maisons pour laisser la libertez aux catholiques de celebrer la feste a l'accoutumée, tout cela là rendu suspect dans son partis; ils disent hautement quil les a tous vendu, et quil n'est pas de son age davoir autant de teste quil en a, nous en serons bientost eclairci : on veut quil soit ministre dans sa religion, et que dans six mois seulement quil a estez a Geneve, on luy fist limposition des mains.

On asseure quil y a plus de douze cent personnes de Nismes qui ont estez faire la cenc a Calvisson, et à proportion des autres lieux; cette fausse pietez a si fort multipliez les Camisars quils en ont eu seulement ces jours passez plus de quatre cent de Nismes. Ils avoient raison de dire a M. de Lalande, lorsqu'il leur representoit quil estoit temps de se rendre, quaussi bien ils estoient aux abois, ayant perdu beaucoup des leurs a Nages et a Youzet; un scelerat de la troupe lui dit : il ne nous peut manquer de monde, je nay quà monter sur une coline, monstrant nos pseaumes, et je feray assembler a l'instant douze mil hommes.

Monsieur le Mareschal fust a Caverac le jour de la Feste-Dieu, apres le dinez; il trouva le lieu desert de mesme que tous les villages circonvoisins, tout estoit a Calvisson. Cavalier luy fist dire quil navoit quà ordonner qu'on ny vinst pas, que pour luy il ne pouvait pas les renvoyer. Monsieur le mareschal le fist dire dans tout le Vaunage; mais ils se seroient fait pendre plutost que de perdre une si belle occasion d'entendre prescher le frere Cavalier. Ils disoient hautement quils estoient affamez de la parole de Dieu qu'ils n'avoient pas entendu depuis vingt ans. Cette affaire a redonnez le goust pour l'heresie : faudra encore vingt ans pour guerir le mal quils ont pris.

Joublioís de vous parler des purifications que faisoient nos nouveaux convertiz avant que daller a Calvisson. Ceux de nos quartiers passoient par Berniz, et là ils se purifioient en passant par le feu, voulants expier par cette ceremonie le pechez quils avoient fait de venir aux eglises. On dit quils allumoient un feu, et que les elus ne s'y bruloient pas, bien quils y passassent par dessus; ils crioient d'abord aux miracles. Des gens qui les ont veu mont dit quils y sautoient comme fait notre jeunesse au feu de la sainct Jean. Certaines femmes s'y sont bruslez les jambes par un exces de pietez et de zele. Rien de si terrible et affreux

que les hurlements qu'ils font ; ils ressemblent a des demoniacles, ils ecument d'une maniere terrible. Cela semble nestre pas naturel ; ce n'est pas pourtant l'esprit du Seigneur.

Monsieur Berglie, parfaitement honneste homme et vostre amy, a racontez a une personne qui nous l'a dit ce quil a veu par deux fois touchant l'epreuve du feu, que font les prophetesses pour recevoir la plenitude de l'esprit sainct ; rien de si ridicule et rien qui seduize mieux ces miserables aveugles. Il dit quil suivit un homme qui portoit environ quatre sarments avec une branche dolivier pour voir ce quil vouloit faire de ces sarments. Cet homme vinst dans la plaine qui est proche leglise de Calvisson, ou il y avoit bien quatre mil hommes ou femmes qui faisoient un cercle et qui estoient a genoux ; quau milieu de ce cercle il y avoit une jeune fille aagée d'environ dix huit ans, assez bien faite, entre deux hommes. Cet homme aporte ces sarments et allume le feu ; ce feu commencant a sallumer, tous ces hommes se retirent et se vinrent mettre a genoux vers les autres, et alors la fille commenca a faire sa priere tout haut : Seigneur, passant par cette flamme, fais que cette flamme ne me nuize point. La flamme du feu estant tout a fait abattue, elle passa par trois fois sur ces charbons, mais ayant de tres bons et de tres forts souliers, et ensuite elle dispersa ses charbons d'un costez et d'autre avec la main, mais le plus viste quelle pust. Cependant tous se mirent a crier miracle ! Le mesme Monsieur Berglie vist encore une autre epreuve de la mesme fourberiez, sinon que la fille nayant pas voulu attendre que la flamme du feu fust bien abattue, elle se brusla si bien quil la fallu emporter, et quelle en a estez malade plus de six mois, quil l'a fallu toujour penser, et ces aveugles crioient avec cela miracle ! Comme je puize les nouvelles, et que je veu remplir le papier, il faut que vous scachiez que le mesme jour Monsieur de Vinxieres ariva aprenant levasion des Camisars ; ce mesme jour on alloit leur envoyer mille ecus, car ils estoient bien payez de leur solde, et on leur portoit tout abondamment. Une table de huit couverts, entretenüe par le seigneur Cavalier, qui outre cela estoit sans cesse regalez par Monsieur de Vinxieres. Le mesme continue de dire a tout le monde quil se laisseroit griller pour soutenir que Cavalier y va de bonne foi ; mais quil y a grand nombre de scelerats dans sa troupe. Il parle de l'audace de ces gens là qui venoient tous les jours le trouver a Calvisson pour lui dire qu'il n'y avoit rien a faire auprès d'eux, s'ils n'avoient des temples et une entière libertez de conscience. Chacun demandoit

mil chose de cette nature, a quoi Monsieur de Vinxieres acquiescoit, craignant que s'il eust refroignez seulement le visage, on ne leust dechirez et mis en pièce. Tous les huguenots, qui alloient là comme l'on va a St-Jacque en Galice, faisoient les insolents. Les femmes s'y sont bien signalez ; on ny a pourtant pas apercen des gens de qualitez, mais des bourgeoises et marchandes.

Au moment que je ferme ma lettre, on publie à la ville que les principaux chefs des phanatiques se rendent. Monsieur le mareschal ordonne que tous ceux qui ont estez aux Camisars et qui sont retournez a leurs maisons ayent a porter leurs armes a celui qui commande a la ville la plus prochaine ; promettant que ceux qui reviendront de leur rebellion dans jeudi prochain recevront leur pardon, mais que s'ils résistent on les fera passer au fil de l'epée, et deffence a toute sorte de personne de recevoir chez soi aucun Camisar, soub peine de mort et de confiscation de biens.

---

De Nismes, ce 15 juin 1704,
à Clermont.

Vous devez avoir receu ma lettre du premier de ce mois, ou je vous parlois de l'ordonnance qu'avoit fait Monsieur le mareschal, et qu'on fist afficher partout ; elle ne donnoit que cinq jours aux rebels, lequel temps expirez il ordonnoit que les troupes du roy donnassent sur toutes les assemblées que l'on pourroit decouvrir, et declaroit quil n'y auroit plus aucun pardon pour ces malheureux. Durant cet intervale, nous eume tous les jours cent différentes nouvelles, et le resultat est que nous sommes toujour en echec et que les affaires n'en sont pas devenüe meilleures. Cavalier est toujour prest de Monsieur le mareschal, y faisant un très bon et beau personnage ; cest à cette heure le secret de la pièce. Je ne scais, mon R. P., si j'avois eu l'honneur de vous dire qu'il n'a pu ramasser que cinquante ou soixante Camisars de sa troupe, le reste sest dispersez partie a Ravanel qui bat la campaigne du costez d'Uzez,

partie a Castanet dans le Vaunage. Ceux que Cavalier a conservez ont estez envoyez a Vallabergue, village catholique situez près le Rône. On ne croyoit pas que ces zelés catholiques pussent souffrir d'entendre chanter des pseaumes et voir phanatiser toutes les heures du soir ; ils ont voulu au commencement les menacer de les noyer plutost que d'entendre leurs hurlements ; mais il a fallu les souffrir, et ces villageois apprennent a devenir politiques ; il les laissent faire tout comme ils veulent, pourveu quils se declarent bons serviteurs du Roy ; aussi les entend-on chanter bien loin, les villages circonvoisins entendent leur sabath.

Cavalier qui a restez quelques jours dans Nismes, y estant arrivez avec nos puissances, est allé faire sa tournée a Vallabregue ; apparemment quil luy tardoit d'aller un peu phanatiser et donner des inspirations a son petit troupeau. On dit quil n'a qu'a porter la main tout droit au dessus de ses yeux, justement soub les sourcils, et que dez l'instant tout loüe son personnage ; l'un se porte d'un costez, l'autre de l'autre, une grande plénitude d'inspirations les possède tous.

Laissons les gonfler tant quils voudront pour parler de Roland. Celui ci fust au rendez vous de Durfort avec ses principaux officiers ; il y trouva des gens de consideration, huguenots, qui le prierent de se rendre et de ne pas attendre, puis quil n'y avoit plus que deux jours a menager sa grace. On dit, s'il faut en croire ces Messieurs là, quil s'obstina toujour, disant en premier lieu que les puissances n'avoient traittez qu'avec Cavalier, que cependant ce n'estoit qu'un jeune homme qui avoit servy soub luy, et que cestoit de luy quil avoit les inspirations; que pour luy il les avoit directement de l'Eternel et de son véritable esprit. Il dit bon nombre de semblables folies ; il adjouta que quand encore Cavalier avec toute sa troupe se rendroit, tout cela estoit fort inférieur à la sienne ; quil ne se rendroit point que soub de bonnes conditions tant pour son établissement que pour sa religion ; quils vouloient tous le retablissement de l'edict de Nantes, encor le retour de tous les exilez et condamnez, et qui plus est, que les depences que l'on fera pour la reedification des eglises et autres batiments par eux bruslez et detruitz ne fussent pas pris sur les gens de la religion plus que sur les autres catholiques, faisant encor demander du delay pour la trêve ; mais Monsieur le mareschal respondit quil donnerait pas de temps et qu'il se mocquoit de toutes ses propositions ; quil navoit qu'à se rendre tout comme Cavalier, sans conditions, et quil s'en pouvoit fier sur les bontez

du Roy. Sur cela, Cavalier pria Monsieur le mareschal de souffrir quil y alla luy mesme pour tacher a le resoudre. Nos puissances avoient de la peine de consentir a cette entrevüe, craignant que Cavalier ne fust tuez ; mais il fist des instances, disant quil ne craignoit pas, que dalieurs il s'estimoit tres heureux de sacrifier sa vie pour le service du Roy et pour expier le mal quil avoit fait. On le laissa partir bien escortez. Dez quil se vist avec Roland, il fallu que Cavalier essuya mil reproches ; il fust traittez de faux freres, qu'il vendoit sa religion dans le temps quelle alloit triompher de la nostre ; il y en eust mesme quelques uns de la troupe de Roland qui tirerent sur Cavalier ; on dit qu'on luy tua son cheval sur luy, cestoit le mesme que Monsieur le mareschal lui avoit donnez. Messieurs d'Aigualier et Lacombe, qui ne quittent point Cavalier, le deffendirent et resolurent Roland au pourparler. Cavalier luy dit toutes les raisons qui pouvoient surmonster cette obstination. On n'a pas scû au vray ce qu'ils conclurent, car les affaires se traittent à cette heure fort secretement, et cependant chacun les débite a sa mode et selon son génie. Le bruist se respandit le dernier jour de la treve que tout sestoit rendu, que Roland entroit dans Anduze pour y voir Monsieur le mareschal, et quil avoit deja fait mestre armes bas à toute sa troupe composée de quinze cens camisars ; ils sont mesme en plus grand nombre, car toute la campagne et plusieurs des villes sont pour eux, et se sont allez enrollez. Cestoit Coulon luy mesme qui asseuroit avoir veu les officiers de Roland qui sen venoient a Anduze prester le serment. Mais tout a coup on debita la nouvelle que la troupe mutinée avoit tuez Roland. Un second courier ariva qui dit quil nestoit pas mort, mais qu'il avoit disparu.

Monsieur le mareschal se mist le dimanche 8 de ce mois, a trois heures du matin, a la teste des troupes quil avoit a Anduze pour aller chercher les rebels. Ils se fourerent dans des bois et des montagnes ou l'on n'a pu les avoir. L'on croit que Roland n'est pas bien le maitre de cette affaire, et quil prend langue de certains étrangers qui sont *incognito* dans sa troupe ; cela est assez vraisemblable. Nos puissances retournerent icy trois jours après et menerent Cavalier ; il se promena tout le premier jour a cheval dans la ville de Nismes, et les autres jours il fust a pied ; mais ayant toujour devant luy quatre suisses qui portoient les armes levées ; cette petite escorte est, a ce que l'on croit, donnée pour le garder d'estre insultez ; car il est regardez des yeux différents des uns et des autres. Quelques uns du peuple ne peuvent s'em-

pécher de lui marmotter des injures ; il ne s'en est guere falu quil n'y aye eu de lemotion, quelques femmes s'etant échappée a luy crier après. Mais les officiers ont ordre de le ne pas souffrir ; bien loin de là, on le traitte fort honorablement ; il a encore à ses costez deux de ses prophetes et quelques Camisars, ses favoris.

Il faut vous parler de son prophete Daniel qui est son mignon ; celuy cy est si attachez a Cavalier, quil pleuroit amerement lorsquil le vist abandonnez de sa troupe. C'est un enfant de quinze ans ; on le dit fils d'un cordonnier, d'autres disent d'un nommez Guy, jardinier. A la conférence quils eurent avec Roland, chacun avoit amenez le sien ; le prophete de Roland dit dans son entousiasme que Dieu ne vouloit pas la paix, mais quil falloit exterminer tous les ennemis de leur religion ; et le prophete Daniel, après avoir fait toutes les contorsions, prononça que Dieu vouloit qu'on obéi au roy. Ce qui flatte ces rebels d'un secour etranger, cest la flotte qu'on a veu à la hauteur de Barcelonne ; on dit quelle est composée dAnglois et dHollandois, commandée par le prince d'Armstat. On asseure quils avoient deja fait heureusement leur descente sur cette coste, et que le prince d'Armstat avoit des intelligences avec le gouverneur de Barcelonne et quelques officiers de la garnison ; que la nuist du 30 au 31 may on devoit luy ouvrir une porte : le vice roy en eust advis et fist manquer le coup. Dez que les estrangers virent qu'on avoit manquez de parole ils ne douterent pas que le vice roy neust estez averti et se crurent perdus sils ne remonstoient en diligence sur leurs vaisseaux qui firent voile du costez du levant. On avoit crû qu'il avoit passez du costez dItalie, mais l'autre jour on nous asseura qu'on les avoit veu arester aux costes de Provence, du costez dHières.

Je vous ecris aujourdhuy a la hâte, estant souvent interrompue ; et joubliois de vous dire que dez que Monsieur le mareschal sceust que la troupe de Cavalier l'avoit abandonnez, il luy envoya une bourse avec trois cent louis ; depuis cela il a receu icy un brevest de colonel et autres trois mil livres de la part du Roy. Il est apres pour lever son regiment. Il fust l'autre jour au fort pour reconnoistre les prisonniers et disoit à quelques uns : Te voila bien heureux de venir servir le roy, toi qui alloit estre rompu sur la roue. Il y avoit des officiers qui avoient deja demandez a Monsieur le mareschal quelsques uns de ces malheureux ; mais le seigneur Cavalier ne veut pas les ceder, disant que ces gens là luy apartiennent. Chacun leve les epaules de voir un jeune homme de 21 ans, sans education, aye si bien imposez. Il est petit,

ragot, mine basse, tres mal a cheval, ayant les epaules un peu voustée, assez joli de visage, ayant lair extremement doux ; mais rien de fix ni de spirituel, il faut que la teste joüe en lui tous les personnages differents qu'il a sceu faire.

Nous venons d'aprendre que Monsieur de Bombel, major ou commandant de la marine, qui a son departement du costez d'Anduze, arresta lautre jour un courier que Roland envoyoit a Monsieur le mareschal ; il luy dit qu'il pouvoit traitter tout de mesme avec luy ; le courier lui explique les intentions de la troupe de Roland qui reileroient leurs demandes, mais quils vouloient absolument lexercice libre de leur religion a la campagne et a certains lieux, et autres choses quils ont toujour demandez. Monsieur de Bombel, sans avoir communication avec nos puissances, acquiesca a tout, et signa de sa main le traittez ; apres quoy il en donna advis a nos puissances, qui fulminent contre luy et ne veulent point que cela passe ainsi. On adjoute encor que Roland est prest à se rendre, mais quil ne peut tirer de sa troupe trente Camisars ; si bien que ce ne sera rien faire que den avoir quelques chefs ; il ne leur en manquera pas ; ils se feront chefs tous les uns après les autres, voyants quon leur fait de si grands avantages, il ny a pas un coquin dans ces troupes qui n'en sache bien faire autant, lambition de devenir colonel les rendra tous maitres brigands. A la veritez, ils nont ni bruslez, ni tuez depuis tous les pourparlers ; on ne laisse pas de donner de bonnes escortes, surtout sur la route de Lunel a Montpellier. Un voiturin dicy qui menoit une caleche, sestant un peu trop avancez devant lescorte, fust arestez par des Camisars qui se contenterent de couper les couroyes, et demmener les chevaux ; ils en prennent par tout pour remonter leurs pieds plats.

Je vous ai bien dit des paroles et je ne vous rend pas plus instruit de ces affaires, puis quelles sont a peu prest comme elles estoient dez le commencement. Cette canaille ne demande qu'a temporiser, et amuser le tapis, croyants d'en venir à leurs fins. Monsieur le mareschal est fort indignez, luy qui a fait trembler toute lAllemaigne ne scaist comment il doit mestre des coquins a la raison ; s'il nen avoit qu'un a menager, il auroit bientost fini ; mais en les perdant, on craint de ruiner le pays et denvelopper un grand nombre dinnocent.

Vous pouriez estre curieux de scavoir si Monseigneur notre prelat a veu le seigneur Cavalier ; je vous diray qu'on m'a asseurez que non ; il estoit un jour chez Monsieur lIntendant, et Cavalier y entra ; dez que

monseigneur l'evesque l'apercû, il se tourna pour entrer dans une autre chambre ; l'on remarqua a la couleur qui lui monta au visage, que ses entrailles paternelles estoient veritablement emües ; comment un prelat aussi pacifique auroit il pû regarder un homme couvert du sang de tant de prebtres et de bons catholiques.

Madame la mareschale eust la curiositez de le voir et luy dit : Monsieur Cavalier, je souhaitois de vous voir icy ; car aileurs je n'aurois pas voulu vous trouver. Elle le fist passer dans sa chambre avec peu de monde, et le pria fort de vouloir un peu phanatiser devant elle ; quelle avoit grande envie de voir ces sortes doperations que lesprit fait en eux : on ne scait de quelle maniere il se tira daffaire, mais il ne fist aucune de ses singeries et diableries ; pour des responces, il parle si peu qu'on n'en a point retenu, et on ne luy voit aucune politesse.

Il court maintenant un bruit, que les Camisars de la troupe qu'a fait Catinat ont fait des hostilitez du costez de Vic ; je ne seay si on doit croire si tost ce qu'on en dit, mais des gens qui viennent icy pour couper des grains, asseurent qu'on y a massacrez plusieurs catholiques. Si cela est, Monsieur le mareschal se mettra en campagne ; car il ne se menage pas ; il changera de batterie, voyant que la douceur ny fait rien : il suspend son projest autant quil le peut, voyant que chacun craint den voir lexecution.

Adieu, je suis, etc.

Sœur Demerez.

---

De Nismes, ce 6 juillet 1704,
à Clermont en Auvergne.

Vous devez vous estre inquietez de navoir point receu de mes lettres, depuis celle que jeust lhonneur de vous ecrire le 15 de juin ; je me proposois d'observer la regle que je me faisois de vous ecrire toutes les quinzaines, mais le 29, qui estoit le jour marquez pour cela, javois une de mes niepces religieuses, fort malade dune fiebvre continue avec

des redoublemens tres dangereux ; cette raison et la sterilitez des nouvelles sont cause que je n'ecrivis pas. Le premier jour de ce mois que Monsieur le mareschal sorti de l'inaction ou il nous paroissoit, je fus attaquée dune fluxion a la teste ; je me trouve pourtant un peu plus libre a present, et jespere que mon mal n'aura pas de suite, je me suis fait saigner ; vous jugerez donc par lempressement que jay de vous ecrire avec un bras bandez, si je nay pas bonne envie de vous apprendre des nouvelles de nos quartiers.

Vous nignorez peut estre pas le depart de Cavalier ; on luy donna cent dragons pour l'escorter jusqu'a Lyon ; et là il en devoit trouver d'autres pour le mener jusqu'a Brisac en Alsace, il n'avoit pu ramasser de sa troupe que cent hommes qu'on luy gardoit a Vallabregue. Outre cela les troupes du roy en trouverent quinze qui couroient la campagne, ils les prirent et les vinrent donner a Cavalier, avec cela il est parti ; les autres troupes camisardes restent dans leurs obstinations ; ils vont par petites bandes de six, de huist, de dix, battre les champs ; on dit quils massacrent encor du costez du Pouxpidoux ; mais icy ils se contentent de desarmer tous ceux quils peuvent trouver et de prendre tous les chevaux. Jusquicy le chemin d'Avignon estoit libre, mais aujourdhuy on nose pas y aller sans escorte ; et l'on tient pour cela la route de Beaucaire pour y faciliter le commerce de la foire ou l'on se prepare. Il n'y a que deux jours qu'un etranger passant par le grand chemin dans une caleche fust arestez par une demie douzaine de ces coquins ; ils se contenterent de prendre les chevaux, d'ouvrir la valize et y prendre une chemise pour chacun d'eux, ils ne tuerent pas, et de plus ils laisserent tout le reste quils trouverent dans la valize mesme de l'argent, disants quils n'en avoient pas affaire ; ils laisserent là le monsieur et le voiturin et changerent leurs chemises en sa presence, leurs laissant celles quils quitterent : cest vrayment vivre a l'apostolique.

Voici a cette heure la conduite de Monsieur le mareschal ; il avoit donnez une ordonnance comme je vous avois marquez qui fust suspendue a cause des pourparlers que fist Roland, mais environ le 15 ou 16 de juin, Monsieur le mareschal receut une lettre de sa part dont le cachet fut examinez ; il y avoit un bras sortant d'une nüe qui tenoit au poignet une epée nüe et ces deux mots écrits a lentour : *Roland le Furieux*. Il luy mandoit dans cette lettre que ny luy ny aucun des siens ne poseroient les armes si le Roy ne retablissoit l'edict de Nantes, et sil ne faisoit revenir les exilez et condamnez ; il reitere sans cesse ces

demandes. Monsieur le mareschal ne respondit autre chose si ce n'est quil n'avoit quà se rendre sans condition, a cause de quoy il a donnez une seconde ordonnance quil fist publier partout, ou il ne donnoit que huit jours de delay, et leur signifioit que ce temps expirez et leurs rebellions ne finissant pas, il feroit arester les parents des rebels et quil leurs feroient porter les peines deues aux coupables; ce quil a tres bien executez. Comme il ny a que la pure canaille, nous ignorons la plus part de ces enlevements; mais on nous dit quil s'en fait toutes les nuits fort secretement.

Nos puissances seûrent apparemment de Cavalier que lannée precedente il avoit donnez congez a sa troupe de venir travailler aux moissons; ensuite de quoy ils avoient tous repris les armes; ils n'ont pas doutez qu'on n'en fist de mesme cette annee avec plus de raison, puisqu'on leur coupe les vivres de tous costez. Cela a fort bien reussi; Mr le mareschal et Mr de Baville, car l'un ne fait aucun mouvement sans l'autre; ils sont d'une parfaite intelligence et se consultent sur le moindre incident. Ils partirent donc pour Lunel et donnerent des ordres secrets pour enlever, dans le Vaunage, tous les moissonneurs et coupeurs de bled, tant catholiques que huguenots. On les leur mena a Lunel, et là ils firent triaille, ils renvoyerent tous les catholiques et enfermerent dans les casernes ou aux forts des environs tous les autres; il y en avoit tant des uns que des autres plus de quinze cent et ne s'en trouva guère plus de cinq cents catholiques; on renvoya pourtant quelques huguenots pour ne les avoir pas jugez coupables. De ceux qui resterent dans les casernes de Lunel, il y en eut quelques uns, aparemment de ceux qui se sentoient les plus chargez de crimes, qui gaignerent des soldats et les engagerent par des gratifications de leur prester leur cazaque pour sortir sans estre reconnu; cela leur reussit, mais Mr le mareschal en fust averti qui a fait punir les soldats et mettre des officiers aux arrets pour manquez d'attention a leur employe. On a fait faire des recherches, on a retrouvez quelques uns de ces malheureux qu'on a renfermez. On croit que ces honnetes gens seront conduits comme les autres bien loin d'icy et qu'on les fera servir.

Nous ne savons point encore si Roland se rendra traittable, l'on ne doute pas quil ne le fust et quil ne se rendit, mais ce coquin d'Abdias, dit Catinat, et le nommez Ravanel sont si inveterez dans le mal, qu'on ne les aura jamais qu'avec violence. Ils pourroient bien estre pris bien quils prennent tous les jours des formes differentes; car on asseure quil

y a peu de jours que Catinat estoit habillez en gueux sur le grand chemin avec trois ou quatre des siens qui demanderent des gens qui passoient.

Il s'est tenu depuis peu une assemblée a Pignan, dans un village a cinq lieues au dessus de Montpellier, ou on les entendoit comme des forcenez chanter leurs pseaumes, ils se dissiperent a laproche des troupes qu'on y envoya ; Mr le mareschal les laissa dans ce village a discretion ; il est maintenant tout detruit.

Le sejour que firent ces malheureux a Calvisson et la libertez q'un chacun avoit d'y aller phanatiser, et faire l'exercice de leur religion a estez dun grand prejudice, ils s'y sont fortifiez dans leur malice, et les conseils que leurs adherents leur y donnoient a tout derangez. Nos puissances sont montée de Lunel jusquà Cette pour y reconnoistre le port, et de là ils vont jusquà Agde.

Cest bien tout ce que je puis faire pour lhonneur de vostre service que de pousser si loin ma lettre dans lestat ou je suis. Excusez donc le desordre ou elle est et croyez moi, etc.

Sœur Demerez

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES ET DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

# TABLE DES CHAPITRES.


| | | |
|---|---|---|
| Chapitre LI. | L'entrevue | 1 |
| LII. | La fiancée | 20 |
| LIII. | L'hôtellerie de la Coupe d'or | 29 |
| LIV. | L'entrevue | 48 |
| LV. | Le cortége | 71 |
| LVI. | Les Camisards | 80 |
| LVII. | Le traité | 87 |
| LVIII. | Les adieux | 105 |
| LIX. | La fuite | 115 |
| LX. | Le bal | 124 |
| LXI. | Les révélations | 148 |
| Conclusion | | 172 |
| Pièces justificatives | | 175 |


FIN DE LA TABLE.

